REVUE

DES

DEUX MONDES

LIXe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME QUATRE-VINGT-QUINZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1889

FAUSSE ROUTE

DEUXIÈME PARTIE (1)

IX.

Un jour, Herbert reçut une carte de M[me] de Montévant, qui lui annonçait son arrivée à Paris et l'invitait à venir la voir. Il y courut dès qu'il fut de loisir, et trouva la mère et la fille resplendissantes de parure et de beauté au milieu d'un cercle nombreux. Sur de petites tables turques, le thé était servi; des palmiers, des plantes de grande taille faisaient autour d'elles une sorte de jardin d'hiver, où des lampes coiffées de bleu et de rose éclataient comme de fantastiques fleurs lumineuses. Herbert entrevit dans les profondeurs demi-obscures de ce hall des bahuts, des tapisseries, des miroirs aux ciselures bizarres, une foule d'objets qu'il supposa précieux : faïences, émaux, cristaux impalpables, dont les reflets irisés faisaient aux regards une sorte de caresse étrange et harmonieuse. Un sourire, un shake-hand accentué, lui souhaitèrent la bienvenue; on le présenta à diverses dames fort titrées, la plupart étrangères, à des jeunes filles qui lui parurent toutes jolies dans ce demi-jour, et d'une élégance fort luxueuse. Près d'elles, Lilia semblait d'une simplicité virginale qui rehaussait son prestige; c'était son art d'asservir la plus riche parure, de telle sorte qu'elle semblât le reflet et non pas l'ornement de sa beauté : Herbert s'amusa

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

et promit de revenir. Dans l'antichambre, il se croisa avec lord Mac-Lean, qui entrait, toujours froid et hautain, et qui ne parut même pas le voir.

Au bout de peu de temps, il devint un des habitués du salon de la rue de Monceau. Il n'y retrouvait pas cependant le même ton de familiarité qu'au Plessis. Mme de Montévant demeurait, à peu de chose près, la même, infatigablement affable et complimenteuse; Lilia, au contraire, était d'humeur inégale et changeante, parfois adorablement gracieuse et simple, particulièrement dans l'intimité ou le tête-à-tête, le plus souvent cordiale, avec des façons de bon camarade qu'elle réservait comme un privilège aux plus anciens de ses amis; mais si, d'aventure, il survenait quelque nouveau-venu, quelque personnage de marque, diplomate ou homme politique, un prince en voyage, un écrivain célèbre ou un artiste en vogue, une autre Lilia surgissait aussitôt, railleuse, agressive, impérieuse; le jeune officier devenait alors l'objet de ses attaques mutines ou brusques, d'épigrammes plus ou moins barbelées qui amusaient fort la galerie; cette petite guerre mettait en lumière la causticité provocante et la vivacité de repartie de Mlle de Montévant aux dépens d'Herbert qui supportait impatiemment ce rôle sacrifié. S'il s'avisait de se plaindre, elle riait : — « Allez faire panser vos blessures près de ma mère;... elle est la providence des boudeurs... Vous reviendrez quand vous serez de bonne humeur. » Elle le laissait alors se morfondre dans un délaissement fort sensible à son amour-propre, nullement attendrie de ses airs de dépit ou de sa désolation. Après quelques soirées de ce genre, Herbert partait furieux, se jurait de ne plus remettre les pieds chez cette cruelle coquette. Mais il revenait.

Il lui était arrivé de tenir bon toute une quinzaine; au bout de ce temps, n'entendant plus parler de rien ni de personne, ne recevant ni excuses, ni appel et s'ennuyant à rendre l'âme dans les catacombes de l'oubli où il se sentait enseveli, il avait reparu, penaud et suppliant, rue de Monceau. Lilia l'avait accueilli comme si elle l'avait vu la veille, sans paraître même s'être aperçue de son absence.

Dans le cours de la soirée pourtant, elle avait trouvé moyen de lui adresser deux ou trois mots gracieux avec un joli regard enveloppant, et Herbert s'était trouvé dédommagé de ces jours de pénitence, car il avait eu le plaisir de remarquer l'attention jalouse dont il devenait l'objet, et l'ineffable consolation de voir un nuage de surprise désagréable troubler un instant la sérénité olympienne de lord Mac-Lean. O fragilité des cœurs vains! il avait suffi d'un clin d'œil et de deux ou trois syllabes pour effacer l'amertume des mécomptes passés.

Il est juste de dire qu'Herbert n'était pas la seule victime des caprices et des boutades de la belle Lilia ; l'un après l'autre, plus tôt ou plus tard, tous y passaient ; le pareil destin de ses rivaux lui faisait prendre son mal en patience...

Mlle de Montévant avait le don fatal d'allumer les fureurs de la vanité, comme d'autres déchaînent les passions des sens. Elle touchait d'instinct les ressorts les plus sensibles de l'amour-propre : c'était là le secret de son tout-puissant empire.

Herbert, assoupli et dompté, continuait ses visites, accidentées de tous les drames secrets de l'orgueil flatté ou meurtri, du dépit, de l'illusion, de la jalousie.

Parmi tous les hommes assidus près de Mlle de Montévant, le plus déplaisant était, sans contredit pour Herbert, lord Mac-Lean, le plus évidemment favorisé de Lilia, soit pour le prestige d'une fabuleuse fortune, ou l'éclat de retentissantes aventures galantes, ou l'espèce de séduction cachée dans le contraste de la passion qu'il affichait pour elle et de sa froideur envers toute autre. Cet homme de grande naissance et de grandes manières, modèle de correcte élégance et d'insolence rigide, avait-il réussi à lui plaire, malgré ses quarante-cinq ans bien sonnés, et la fatigue inscrite sur ses traits par une longue suite de succès et d'excès ? Se flattait-elle de le fixer ? Jouissait-elle simplement, sans arrière-pensée, du plaisir d'avoir à sa merci un personnage presque légendaire, un des plus illustres *sportsmen* d'Angleterre, dont chaque mouvement était noté par la curiosité publique, dont les habitudes, les attelages, les chevaux étaient aussi connus que ceux du prince de Galles ? Un regard de lui était une gloire pour une femme, son amitié suffisait à mettre du jour au lendemain une inconnue à la mode, ses attentions valaient un prix d'élégance ou de beauté. Il n'était pas douteux que son assiduité près de Mlle de Montévant n'eût beaucoup contribué à la porter au premier rang des *professional beauties*. Son nom figurait maintenant dans toutes les chroniques de la mode ; les toilettes de Lilia étaient décrites en détail, on citait ses fournisseurs ; on nommait ceux qui la faisaient danser, et tout ce bruit ne l'importunait pas. Elle aimait ce triomphe tapageur, ne se doutant guère de quel prix il se paie tôt ou tard.

Déjà quelques notes perfides sur sa naissance et les sources mystérieuses de sa fortune avaient paru, mêlées à des louanges extravagantes, dans un de ces journaux d'un genre suspect où des plumes anonymes essayaient journellement d'allumer le scandale autour des noms en vue. Ces insinuations seraient demeurées ignorées de celles qui en étaient l'objet, si une main perverse n'avait pris soin de leur envoyer le journal avec un trait d'encre rouge sou-

lignant l'allusion. Mme de Montévant avait réussi à le soustraire à sa fille, et, comme il s'agissait d'une feuille peu répandue et fort méprisée, elle s'était flattée que peu de personnes en auraient connaissance, ce qui se trouva vrai ; puis, elle n'y avait plus songé. Chaque fois qu'il rencontrait ainsi le nom de Lilia tout au long imprimé, Herbert ressentait un malaise sensible : c'était un grief ajouté à ceux qu'il nourrissait contre lord Mac-Lean : — « C'est cet animal-là qui la compromet ; on dirait qu'il est vissé à un tambour de basque, et que chacun de ses mouvemens fait sonner tous les grelots. » Il ne pouvait le souffrir, et quand il le voyait bien installé près de Lilia et confortable dans sa suffisance triomphante, il rêvait de quelque moyen violent de lui être désagréable et de témoigner sa rancune. Mais lord Mac-Lean, toujours dédaigneusement poli, froidement *distant*, ne donnait prétexte à aucune querelle ; il usait seulement avec ostentation de tous ses avantages près de Lilia, n'écoutant qu'elle, ne s'adressant qu'à elle, laissant passer toute interruption dans un silence longanime et reprenant ensuite, comme si de rien n'était, son discours. Si parfois, irrité de ce parti-pris d'ignorer les importuns, on lui adressait directement la parole, le laconisme tranchant de la réponse, malgré une irréprochable correction dans les mots, ôtait toute envie de poursuivre l'entretien. Plus d'une fois Herbert s'était dit que cette situation ne pouvait durer et que cela finirait mal. Comment cela devait finir, certes, il ne s'en doutait guère.

Il était, en ce temps-là, de très méchante humeur, ayant appris de Lucy elle-même qu'elle ne reviendrait pas à Paris au printemps et qu'elle irait passer l'été à Montreux au retour de Madère. Il avait répondu par une lettre d'une rare sécheresse, terminée par un trait fort plaisant : — « Figurez-vous, ma cousine, qu'une bonne âme, comme il s'en trouve encore par le monde, s'est mis en tête de me marier : elle m'offre une perfection céleste couverte d'or comme un séraphin et qui joint à tous ses charmes l'incomparable mérite de consentir à m'accepter pour époux. Que feriez-vous à ma place ? »

A quoi la pauvre Lucy, de sa petite main frémissante, avait répondu : — « Je ne saurais me mettre à votre place, car on ne m'offre pas de séraphins. Mais si vous rencontrez le bonheur, prenez-le, mon cousin ; il est de sa nature fragile et fugitif. Bien peu peuvent se flatter de le tenir et encore moins de le donner. » Il s'en était suivi un long silence gêné ; Lucy se demandait si cette méchanceté d'Herbert ne cachait pas quelque part de vérité, et lui, mécontent de tout et de lui-même, se répétait pour se justifier qu'il était assurément bien libre, que c'était un égoïsme insoute-

nable de prétendre réduire un gaillard comme lui aux langueurs de l'amour platonique et qu'il fallait bien qu'on le sût... Puis il avait couru près de Lilia pour étouffer, par une agitation superficielle, le gémissement importun de sa conscience.

Il ne pouvait prévoir que ce jour même d'avril, sans y avoir jamais songé, il se trouverait engagé et fiancé à cette Lilia superbe.

Comment cela se fit, il pouvait à peine s'en rendre compte quand, triomphant et grisé, inquiet pourtant, en proie à une ivresse d'orgueil et de joie trouble, il sortit de l'hôtel où il laissait en gage sa liberté et son âme. Il avait la fièvre dans les veines, le cerveau en feu, il marchait à grands pas le long des boulevards, sous la glace fondante des froides giboulées; il ne sentait ni le froid ni la fatigue, il allait devant lui tout droit, avec un sentiment de force surhumaine qu'il fallait dépenser à tout prix; il aurait voulu renverser des obstacles, triompher dans une lutte physique... Il lui semblait que son corps avait perdu son poids spécifique et que des ailes lui poussaient aux talons : ses idées étaient confuses comme ses sensations étaient nouvelles; il se disait : — « Est-ce vrai?.. Suis-je heureux? » — Il n'aurait pu répondre...

Cependant le hasard, une habitude inconsciente peut-être, le poussa dans la rue qu'habitait M. Danvillers; il frissonna en levant la tête vers l'appartement où tant de fois il était entré comme le fils de la maison... Un filet de lumière tardive glissait entre les lames des volets... Il vit par la pensée le laborieux magistrat, courbé sur ses dossiers, dans sa longue veillée solitaire... Il vit aussi là-bas, bien loin, seules, abandonnées par lui, deux femmes qui pleuraient. Son cœur cria sous une subite morsure. Toute son exaltation était tombée; il défaillit; ses jambes alourdies se traînaient. Qu'était-il donc arrivé? Il entra dans un hôtel, près de la gare pour attendre l'heure du premier train et essaya de se rappeler, de se rendre compte...

Il se souvint qu'en entrant chez Mme de Montévant, il avait trouvé les salons remplis et le raout des plus brillans. Dans une pièce écartée, Lilia et lord Mac-Lean, debout l'un près de l'autre, causaient à voix basse. Elle avait salué Herbert d'un geste qui l'accueillait et l'écartait à la fois; il avait été frappé de son air préoccupé, et, après un tour de salon, il était revenu se mêler à un groupe d'hommes, d'où il pouvait l'observer aisément. Et, de nouveau, il avait remarqué le sérieux inusité de son visage. Elle était pâle, et ses doigts tourmentaient nerveusement son éventail. De temps en temps, elle rejetait la tête en arrière par un mouvement fier d'indignation ou de défi; par momens aussi, elle regardait en face ardemment son interlocuteur avec une fixité intense comme pour

lui arracher un mot qu'il ne disait pas. Qu'attendait-elle donc? Quel intérêt l'unissait à cet homme? Herbert alors le haïssait tellement qu'il en éprouvait une souffrance physique.

Tandis que, sans rien entendre, il surveillait jalousement l'entretien, Lilia disait à lord Mac-Lean : — Ainsi, on vous les a envoyées, ces notes infâmes?.. Marquées au crayon rouge, n'est-ce pas?.. Tout le monde a dû les recevoir. — Je lis cela sur chaque visage. C'est horrible!

— Le nombre des amis qui sont venus prouve le peu d'effet de ces misérables articles... L'affluence de ce soir est une protestation qui vous venge.

— Elle nous venge... et m'humilie... Suis-je donc réduite à compter les sympathies?.. Vous en avez reçu plusieurs, de ces ignobles papiers... que disent-ils?

— La même chose, à peu près... Pourquoi vous agiter?

— On dit que ma mère a dansé à l'Opéra?...

— Tout le monde le savait.

Lilia rougit, et brisa dans un brusque mouvement une des lames de son éventail. Lord Mac-Lean en ramassa les morceaux et les lui rendit doucement.

— On l'oubliait,.. on ne voulait pas se souvenir... Et maintenant... que dit-on encore?.. Que j'ai vingt-quatre ans,.. et que ma mère a épousé M. de Montévant... il y a un peu moins de vingt-deux ans?..

— Le rapprochement des dates est évidemment malveillant, mais...

— Mais on ne dit pas, reprit impétueusement Lilia, que je suis née d'un mariage anterieur,.. un mariage à l'étranger,.. irrégulier par malheur et dont les preuves sont, paraît-il, difficiles à établir...

Lord Mac-Lean ne sourit pas, mais sa lèvre mince se contracta par une petite crispation satisfaite, discrète et maligne.

— C'est cela même, dit-il avec calme; je vois qu'on vous a bien expliqué l'affaire. Un mariage... irrégulier, qui vous met aux yeux du monde dans une situation... irrégulière. C'est bien cela...

— Vous le saviez, milord?.. demanda ardemment Lilia.

— Vaguement... Que vous importe?.. Belle comme vous l'êtes, charmante, adorée...

— Non, non; pas de flatteries, milord... Des actes... Que faire?.. Je ne puis supporter d'être ainsi jetée en pâture à la malignité publique... Comment empêcher cela?.. Dites-moi ce qu'il faut faire?.. Que me veut-on?.. Pourquoi m'attaque-t-on?..

Il sourit galamment et ses regards libertins se fixèrent sur la poitrine palpitante de Lilia.

— Votre beauté... l'éclat de vos succès... Quelque basse tentative de chantage, peut-être...

— S'il ne faut que de l'argent...

— Gardez-vous d'en donner... Quelle garantie contre de tels misérables?.. L'argent reçu, on recommence... ou bien quelque compère reprend l'expérience à son compte sur un autre terrain...

— Mais alors?.. M'entendre insulter chaque jour!.. Nous voir jeter à la face chaque jour, moi, ma naissance, ma mère, ses pénibles débuts,.. des humiliations,.. des calomnies... Et personne,.. personne pour prendre notre défense...

— Que n'a-t-on le droit de vous défendre, *dear Lilia!*

— Il faudrait un homme de cœur... Donnez-moi un conseil, mon cher lord... Vous êtes un homme calme, énergique, et... un ami, n'est-ce pas?.. On peut avoir confiance?.. s'adresser à vous, comme...

— Comme au plus dévoué,.. j'ose dire le plus tendrement dévoué de ceux qui vous adorent... Car enfin, vous le savez... je vous adore, et... si...

Les joues de Lilia étaient en feu, ses yeux étincelèrent.

— Retirez ce mot, milord,.. je ne puis l'entendre... En ce moment, outragée comme je le suis et seule... c'est de respect que j'ai besoin.

— Du respect, oui, sans doute,.. et du plus profond!

Lilia, d'une voix basse, presque rauque à force d'émotion, reprit :

— Vous parliez de dévoûment, tout à l'heure... Me suis-je trompée?.. Que vous inspire ce dévoûment, milord?.. Qu'avez-vous à me dire?.. Le moment est venu pour une parole qui m'éclaire,.. qui décide... Milord, j'attends cette parole de votre amitié,.. de votre dévoûment...

Un frémissement presque insensible des muscles du visage trahit la contrariété du noble lord mis en demeure d'une façon si résolue...

— Je ne vois, reprit-il lentement, qu'un moyen d'échapper à ces mauvais propos, à cette persécution... Il vous faut un défenseur autorisé et un nom authentique... Oui,.. décidément, il faut vous marier, chère Lilia...

Elle écoutait ardemment, son regard rivé à ce visage impénétrable.

— On ne me rend pas le mariage facile, dit-elle amèrement, voyant qu'il se taisait.

— Quelle erreur!.. Vous n'avez qu'à choisir... Tendez cette belle main,.. et vous verrez combien se précipiteront pour la prendre,.. qui, sans doute, n'osent pas y prétendre.

— Le croyez-vous?.. Êtes-vous sincère?.. Non,.. vous m'abusez par de vagues flatteries... Citez seulement un nom... Ce ne sont pas de vaines adulations que je demande. Les belles phrases, les protestations, cela ne suffit pas quand on souffre,.. et qu'on a besoin d'un cœur,.. et d'un bras...

Elle parlait d'une voix sourde, brisée, presque tremblante. Lord Tristan, la tête inclinée sur son plastron d'une raideur de porcelaine, semblait concentrer toute son attention sur les brindilles de bruyère qui tremblotaient à sa boutonnière. Autour d'eux, la foule des invités circulait; les hommes, impatientés, attendaient la fin d'un entretien dont la longueur les exaspérait; Lilia, toujours maîtresse d'elle-même, leur adressait du bout des lèvres, un mot, un sourire, ou bien un geste amical, mais sans se distraire ni lâcher prise. Il y avait chez elle résolution méditée, volonté impérieuse de jouer le tout pour le tout... Lord Mac-Lean sentait cela et qu'il ne trouverait pas d'échappatoires.

— Pourquoi, dit-il lentement et comme frappé d'une idée subite, n'accepteriez-vous pas ce brave petit d'Amilcar?.. Il est de noblesse récente; mais on l'aime dans le monde, on l'accueille, on le recherche; il est bien vu et il vous aime...

Elle le laissait aller, sans un mot, sans un geste; seulement, ses narines battaient et un souffle court soulevait par soubresauts brusques ses épaules.

— Ne m'avez-vous pas dit un jour que d'Amilcar est un imbécile?..

— L'ai-je dit?.. Très exagéré, chère Lilia,.. expression pittoresque,.. injuste... Entre hommes, vous savez, on se met volontiers une pierre au cou... Mais s'il s'agit d'être sérieux...

— Alors, vous pensez,.. *sérieusement*,.. qu'il me convient?

— Mille fois indigne de vous,.. cela va sans dire. Mais amoureux, brave, loyal,.. et puis, éperdûment riche...

Elle fit un geste d'indicible dédain :

— Que m'importe l'argent?.. je le méprise,.. comme je méprise...

Ses yeux flambaient.

— Ah! le mépris, le mépris à ce degré, c'est une souffrance, milord,.. une terrible souffrance... Adieu... J'en ai assez entendu...

Elle le congédia d'un sourire intrépide et d'un coup d'œil droit où s'était concentré son orgueil supplicié...

C'est à ce moment qu'Herbert se trouva devant elle; elle resta quelques instans sans le voir... Puis, d'un signe, elle l'entraîna dans un petit salon, où elle s'affaissa sur un siège bas, derrière un paravent, dont les feuilles multiples se repliaient à angles aigus autour d'eux, comme les contreforts mobiles d'une forteresse. Il

était inquiet, ne savait que penser, la trouvant très différente d'elle-même, avec ce pli amer des lèvres et ses belles mains agitées qui serraient fiévreusement son éventail brisé, comme on manie une arme.

— Le monde est hideux, n'est-ce pas? s'écria-t-elle.

A qui en avait-elle? il ne comprit pas.

— Qu'est-ce que le monde entier? répondit-il en lui souriant. Je ne vois que vous, je ne connais que vous!.. Tout le reste n'existe pas.

Elle releva la tête, frappée du ton passionné de ses paroles, et vit qu'il ignorait ce qui la faisait souffrir; elle lui sut gré de n'avoir pas à rougir devant lui.

— Je hais la vie,.. le monde, tout... Je voudrais,.. je...

Elle ne put achever; un flot de larmes jaillit de ses yeux et inonda le marbre pâle de ses joues. Herbert en fut bouleversé. Pleurer, elle, la belle, la fière Lilia! Il eût été moins surpris de voir le soleil verser des larmes... Qu'avait-elle? et pourquoi s'abandonnait-elle ainsi devant lui? C'est donc qu'elle avait confiance, qu'elle le traitait en ami sur qui l'on compte? Il avait pris sa main, l'interrogeait doucement, très ému. Elle pleurait, sans répondre, par grands soupirs profonds, toute à l'agonie de sa fierté, à l'amertume d'une humiliante déception, dont elle dévorait la secrète torture, et elle lui laissait indifféremment sa main qu'il serrait et caressait longuement, sous l'ombre du paravent, bien assuré que personne ne pouvait les voir. Au contact de cette main chaude, de cette peau fine et parfumée, la tête lui tournait; une angoisse délicieuse lui étreignait la poitrine. Il se sentait pris d'amour, d'un amour violent, démesuré, avec un besoin infini de se donner, de se perdre pour elle.

— Ne pleurez pas; que faut-il faire?.. Faut-il mourir?

Étranglée par l'émotion, sa voix sortait à peine. Lilia leva la tête, étonnée ; dans les regards noyés, dans l'expression prosternée, suppliante de ce visage penché vers elle, elle vit qu'il ne s'appartenait plus, qu'elle pouvait le prendre et, dans un éclair de la pensée, elle vit encore qu'il était jeune, ardent, qu'il portait un beau nom et que sa main tenait une épée.

— Vous m'aimez donc?.. demanda-t-elle avec un sourire voilé de pleurs où se confondaient tous les philtres et la magie de sa beauté... Est-ce vrai que vous m'aimez?..

Elle se penchait vers lui, l'enveloppant, l'attirant.

— Je suis à vous,.. à vous!.. Faites de moi ce que vous voudrez, dit-il d'une voix mourante.

— Je vous prends,.. et je vous garde, répondit-elle, serrant ses mains dans les siennes...

Ils étaient restés ainsi quelques instans, silencieux, étonnés, presque effrayés et pourtant ravis, s'oubliant dans cette première et divine angoisse qui suit tout don de soi-même.

— Je veux un gage de vous, dit enfin Lilia, qui m'assure que tout cela n'est pas un rêve,.. que vous m'aimez réellement et que vous êtes à moi... Donnez-moi cette bague.

C'était Lucy qui la lui avait mise au doigt. Il hésita :

— Elle est trop large, trop lourde pour vos jolis doigts... Je vous en donnerai une autre...

— Je veux celle-ci,.. tout de suite, répondit-elle avec une insistance gracieuse; il me plaît que ma chaîne soit solide et je n'en crains pas le poids.

Et Herbert donna la bague de Lucy.

Puis, ils étaient rentrés dans le hall, où l'on riait, on parlait bruyamment et l'on s'étonnait de l'absence de Lilia; elle alla, radieuse, se mêler à ceux qui riaient, tandis qu'Herbert, moins maître de ses nerfs, se glissait près de Mme de Montévant et lui racontait tout bas qu'il adorait sa fille, que celle-ci consentait à être adorée, qu'il était le plus heureux des hommes; et Mme de Montévant, stupéfaite, avait appelé Lilia, qui, avant même d'être interrogée, avait répondu de sa belle voix d'or :

— Mais oui,.. nous avons arrangé cela entre nous... Je crois que cela ira très bien, et que nous nous entendrons parfaitement.

Puis elle était retournée vers le cercle de ses admirateurs habituels qui se plaignaient d'être, ce soir-là, terriblement en disgrâce.

Herbert se souvenait que les paupières de Mme de Montévant avaient rougi et que son menton avait tremblé, comme si elle se préparait à pleurer et qu'il avait eu une folle envie de rire. Mais elle l'avait appelé : « Mon fils, » et alors il avait eu de la peine à se retenir de l'embrasser et s'était sauvé pour échapper au ridicule d'un attendrissement public, car il sentait une contraction de la gorge, comme il lui arrivait autrefois quand il était baby, qu'il avait été « mauvais garçon » et que sa grand'mère, tout à coup, lui ouvrait ses bras où il se jetait en sanglotant avec délices... Au moment de quitter le salon, il avait vu Lilia venir vers lui; elle lui avait reproché de la quitter si vite; mais il l'avait suppliée de ne pas le retenir si elle ne voulait pas l'entendre crier tout haut son bonheur.

Et il s'était élancé dans la nuit noire, humide et boueuse, l'esprit, les yeux tout remplis de sa fiancée, de ses yeux, de sa taille, de sa démarche, de son sourire, ivre de penser que toute cette beauté allait lui appartenir, et que cet intraitable orgueil avait désarmé devant lui. C'était comme une revanche du despotisme qu'il

avait subi. Le cœur bondissant, il avait couru devant lui longtemps, insensible à tout ce qui n'était pas cet amour fait d'adoration et de représailles. Par momens aussi, il se représentait la surprise, le désappointement de ses rivaux et de lord Mac-Lean, et un chatouillement délicieux se mêlait à ses transports. Il y avait bien au fond de lui-même quelque chose de lourd, de triste qui le gênait, mais il n'en voulait rien savoir ; ce poids douloureux, il l'avait refoulé, comprimé jusqu'au moment où la lampe nocturne de M. Danvillers était venue projeter son rayon accusateur au fond de sa conscience.

X.

Dès le lendemain, il résolut d'écrire à son oncle ; sa loyauté avait besoin de cet aveu ; tout en faisant son service, le matin, à la caserne, à la manœuvre, au mess, pendant le déjeuner, il ne pensa pas à autre chose, si absorbé que ses camarades l'en plaisantèrent. Intérieurement, il raisonnait, discutait, se débattait et trouvait mille bonnes raisons pour se justifier, qu'il mettait avec soin en réserve toutes rédigées pour les retrouver le moment venu. Cependant, quand il s'assit devant sa table et qu'il fallut consommer l'œuvre douloureuse de la rupture, le cœur lui manqua. Les mots ne venaient pas, les phrases se traînaient en platitudes attristées ; dix fois il jeta au feu la page commencée, déchira avec rage ce qu'il venait d'écrire.

La journée s'acheva avant la lettre ; il en fut si obsédé que le soir, avant de se coucher, il décida d'écrire tout d'un trait, sans relire ni discuter, et d'envoyer tel quel ce qui serait sorti de son cœur pour ceux qui lui étaient toujours chers, d'autant plus chers qu'il les abandonnait et cherchait le bonheur loin d'eux. Il plaida le mieux qu'il put la cause de sa jeunesse, de son impatience, et annonça son mariage au milieu des plus tendres protestations d'attachement; après quoi, il se jeta sur son lit et s'endormit d'un lourd sommeil, accablé, en attendant une réponse qu'il désirait et redoutait. Elle ne se fit pas attendre : « Mon cher Herbert, écrivait M. Danvillers, je ne connais que de nom la personne qui va devenir ta femme ; et, si tu m'avais consulté, peut-être ne t'aurais-je pas conseillé de choisir la mère de tes enfans dans un milieu si exclusivement mondain et dans des habitudes de vie si dissipées. Mais je présume que tu as réfléchi, que les qualités de la personne compensent les défauts de l'éducation, et que tu t'es entouré de renseignemens et de conseils nécessaires en une si grave circonstance. J'espère donc que cette jeune fille est entièrement digne d'être accueillie dans une amille où il n'y a jamais eu que d'honnêtes femmes.

« Adieu, mon cher Herbert, mes sentimens ne sont pas de ceux qui changent avec les circonstances, et tu me trouveras toujours quand tu auras besoin de moi. »

En post-scriptum : « Je me charge d'annoncer moi-même ton mariage à ta tante et à ta cousine. » Pas un mot de plus : ni allusions, ni reproches, ni plaintes.

Au premier moment, il eut un soupir de soulagement; il n'y avait pas de rupture violente, c'était plus qu'il n'avait osé espérer. Pourtant, le post-scriptum lui serra le cœur. M. Danvillers voulait être seul à prévenir Lucy pour la préparer sans doute, pour adoucir le coup. Il croyait donc qu'elle allait souffrir et demandait grâce pour elle. Souffrir? Lucy! pauvre petite Lucy; il se la représenta dans l'abandon de son innocente douleur et sentit de nouveau dans son cœur cette brûlante morsure de regret et de remords. Un instant, il souhaita sincèrement d'être mort.

Mais un homme jeune, amoureux, et qui se croit aimé, ne s'arrête pas à ces idées de destruction. Trop d'espoirs enivrés l'attachent à la vie.

Il reprit la lettre de M. Danvillers, la relut lentement, méditant sur chaque mot; la désapprobation était sensible : « Il avait dû réfléchir,.. se renseigner, prendre conseil. » Mon Dieu! non; il avait obéi à une impulsion soudaine, irrésistible, un de ces emportemens aveugles qui ne vous laissent pas le temps d'une réflexion. Lilia lui avait tendu la main, et il y avait jeté pêle-mêle sa vie, son cœur, le passé, l'avenir, tout ce qu'il possédait.

C'était imprudent et fou aux yeux des gens sensés, de sang-froid, des parens et des notaires, des personnes graves qui raisonnent des passions comme de la grêle; lui-même ne s'expliquait pas encore le coup de foudre qui l'avait lié à Lilia, mais il ne tenait pas à se l'expliquer; il était trop enlevé, trop hors de lui pour discuter avec lui-même. Il s'agissait bien de cela, maintenant qu'il tenait la coupe enchantée et la touchait des lèvres; il voulait en boire à tout prix l'ivresse inconnue.

Il y avait des jours, cependant, où de certaines pensées le harcelaient comme un essaim de mouches importunes : la naissance incorrecte de sa fiancée, ses origines hasardeuses, l'indépendance inquiétante de son caractère, les défauts d'une éducation sans solidité et sans principes, car la religiosité vague et pompeuse de Mme de Montévant n'avait jeté dans l'âme de sa fille qu'un décor bien superficiel...

Cette nuée de pensées bourdonnantes s'évanouissait dès qu'apparaissait la belle fiancée... Ce n'est pas que tout lui plût en elle, ni qu'il fût constamment heureux; il la trouvait trop occupée des autres, des futilités de la corbeille et du trousseau, très rebelle

surtout, quoique attentive à lui plaire; mais tous ces défauts de Lilia ne faisaient qu'aviver son désir de la posséder, de se rendre maître de son âme pour la façonner à son gré.

Et puis, elle avait des façons imprévues qui déconcertaient sa mauvaise humeur, tantôt par de folles gaîtés d'enfant gâté, tantôt par des mots brusques d'une tendresse qui semblait profonde parce que l'expression en était rare et mesurée; et puis, c'étaient des fusées d'un esprit bizarre, hardi, qui effleurait et raillait tout : la vie, le mariage, l'amour. Herbert riait et souffrait à la fois.

— Vite! asseyez-vous près de moi, lui dit-elle un jour, et faisons des projets; rien d'amusant comme de bâtir dans le bleu, ne trouvez-vous pas?

Elle se mit aussitôt en campagne, arrangeant, dérangeant, organisant le commun avenir, le tout drôlement, à bâtons rompus. Herbert restait soucieux; il s'apercevait que dans ses plans, qui, à la vérité, changeaient beaucoup, elle ne tenait aucun compte des exigences de sa carrière militaire et qu'elle courait bride abattue, du Nord au Midi, sans le moindre souci du régiment. Il lui en fit la remarque avec douceur.

— Vous y tenez donc, à votre casque?

— Être soldat a été de tout temps la passion de ma vie.

— Comment dites-vous cela?.. Une passion?.. qui n'est pas Lilia?.. Mais c'est une trahison, monsieur de Précy.

— Ma chère Lilia, je ne saurais, je vous le jure, me résigner à traîner mon oisiveté et mon désœuvrement sur le pavé de Paris ou les grands chemins des villes d'eaux... Un homme doit avoir une vocation, et la mienne est d'être soldat.

— Et la mienne est de vous plaire en tout, reprit-elle avec une grâce souple et attrayante... C'est convenu, nous irons au régiment, et nous serons des dragons modèles... Ce n'est pas si loin, Chartres, après tout; on en revient quand on veut,.. puisque vous voilà...

— Mais Nice, ma Lilia; mais Londres, la Suisse, les Pyrénées?.. Ce sera bien difficile à concilier avec le service...

— Eh bien! est-ce qu'il n'y a pas un colonel, à ce régiment? Est-ce qu'on n'obtient pas des congés,.. des permissions?.. Fiez-vous à moi; tout s'arrangera... Je me charge du colonel; vous verrez comme j'entends la manœuvre et le maniement des armes...

Elle était si gaie, si amusée par les objections, les scrupules d'Herbert, si sûre d'elle et décidée à triompher des obstacles, qu'il y voyait un jeu et se rassurait. Cependant le mariage était fixé au milieu d'avril, et le mois décisif allait commencer. Herbert avait décidé de demander à M. Danvillers d'être son témoin. La dé-

marche lui coûtait, et son trouble, son embarras, n'échappaient pas à Lilia.

— Qu'est-ce qui vous tourmente? demanda-t-elle, pourquoi ne pas nous avoir déjà présenté votre oncle? Est-ce qu'il est hostile à votre mariage?

— En aucune façon, Lilia.

— Cependant vous avez hésité... J'ai vu que vous hésitiez...

— Mon oncle a de grandes causes de tristesse,.. la santé si inquiétante de sa femme...

Elle fit une petite moue sceptique qui signifiait : « S'il n'y a que cela! »

— A-t-il des enfans, cet oncle?

— Une fille seulement.

Il avait pris un ton indifférent; mais comme jusqu'alors, par un sentiment indéfinissable de délicatesse, de respect, de remords peut-être, il n'avait jamais parlé de Lucy, la pensée de cette dissimulation le troubla.

— Jolie, n'est-ce pas?.. dit encore Lilia, qui voyait tout; vous avez *flirté* avec elle, naturellement?

Herbert, mal à l'aise, essaya de plaisanter :

— Naturellement, répondit-il; c'est de rigueur entre cousin et cousine.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée?

— Parce que je vous ai aimée, Lilia.

On parla d'autre chose, mais Herbert resta triste... Il n'avait pas revu son oncle depuis que son mariage était décidé; il s'était présenté, il est vrai, chez lui plusieurs fois, mais à des heures où on ne le rencontrait pas d'ordinaire, tant il redoutait l'embarras de la première entrevue. Il lui écrivit ce même jour pour lui demander un rendez-vous, et reçut presque immédiatement en réponse une invitation à déjeuner pour le lendemain.

Le premier abord fut gêné; jamais la figure austère de M. Danvillers n'avait paru plus imposante. Assis en face de lui à table, étranglé par l'émotion, Herbert dut faire un violent effort pour formuler timidement sa demande, prêt à reculer à la moindre résistance. Mais M. Danvillers alla au-devant de la phrase laborieusement ébauchée et lui donna d'un ton froid l'assurance formelle qu'il pouvait compter sur lui en cette circonstance comme en toute autre.

— Je serai ton témoin, très certainement... Je te prie pourtant de ne pas trouver indiscret que je te demande quelques détails sur la famille où tu vas entrer et sur les conditions de ton mariage.

Herbert s'attendait à ces questions; il n'en ressentit pas moins un sensible déplaisir d'être contraint à dévoiler au regard scrutateur et sévère de son oncle les secrètes blessures d'une fierté qui souffrait pour Lilia plus encore que pour lui-même, d'autant que cette fois M. Danvillers ne lui vint nullement en aide et le laissa s'embrouiller et se débrouiller dans ses explications sans miséricorde; il se contentait de souligner d'un monosyllabe froid ou d'une sèche interrogation les circonstances les plus mortifiantes :

— Enfant naturelle?.. C'est fâcheux!.. Et le père? inconnu probablement?

Herbert avoua qu'il ne savait rien de ce père, sinon qu'il était mort. Il avait entendu vaguement parler d'un grand personnage, un prince; mais il ne pouvait rien affirmer, n'ayant questionné sur ce point délicat ni la mère ni la fille.

— Et la fortune?

— Elle vient de ce père, qui l'a laissée en dot à sa fille, par testament.

— Tu en es sûr?

— Absolument.

M. Danvillers soupira comme un homme allégé d'un cauchemar; il avait craint, sans doute, les économies de la danseuse; une fille, après tout, peut toujours hériter de son père, même quand ce père ne l'est pas selon les rites de la loi.

Le nom de ce mystérieux donateur, Herbert devait l'apprendre peu de jours plus tard : ce n'était ni un grand seigneur ni un prince, c'était un riche marchand de grains d'Odessa qui s'était passé une fantaisie princière et l'avait payée princièrement; ce qu'Herbert devait apprendre aussi, c'est que le million et demi laissé par testament à Lilia était déjà réduit de près d'un tiers par le gaspillage et la mauvaise administration de Mme de Montévant.

Il y avait cinq ans que le marchand de grains était mort, cinq ans que la mère et la fille étaient sorties enivrées, les mains pleines d'or, de la vieille tour du Velay, où elles languissaient; et, depuis ce temps, elles avaient à peu près régulièrement dépensé cent mille francs chaque année en plus de leurs revenus. Voilà ce que le jeune officier apprit au contrat sans en être aucunement ému, car sa dignité s'accommodait mal de devoir sa fortune à sa femme.

L'interrogatoire de M. Danvillers l'avait pris au dépourvu, et il dut avouer avec confusion qu'il ne s'était pas enquis de toutes ces choses. Son oncle le chapitra assez sévèrement sur le danger de cette insouciance, de cette effrayante légèreté; mais il s'aperçut vite que, malgré son attitude déférente, malgré son air d'acquiesce-

ment reconnaissant, son jeune parent ne l'écoutait que d'une oreille; une voix plus puissante, persuasive, la voix de la jeunesse et de la passion, étouffait celle de la raison. Il se leva en soupirant : « Compte sur moi pour la signature du contrat. » Herbert aurait souhaité de présenter son oncle à sa fiancée avant cette cérémonie, mais M. Danvillers lui annonça qu'il allait rejoindre sa famille à Montreux, où elle devait passer l'été. Le nom de Lucy n'avait pas été prononcé durant cet entretien, mais ce silence était rempli d'elle.

La veille du contrat, Herbert, accablé de courses à faire, d'ordres à donner, de recommandations, de commissions, abasourdi, grisé, harassé et bienheureux, prenait congé de Mme de Montévant, lorsqu'elle le rappela :

— A propos, j'oubliais,.. demain à quatre heures M. de Montévant arrive... Il ne faut pas manquer de lui envoyer Ernest avec la voiture.

— M. de Montévant?.. Il arrive?

C'était la première fois qu'il entendait parler de lui.

— Demain,.. oui, à quatre heures, juste à temps pour secouer la poussière du voyage et passer un habit avant le dîner... Il faut bien qu'il soit là pour signer au contrat et conduire sa fille à l'église...

Mme de Montévant était la personne du monde qui oubliait le mieux que Lilia n'était pas la fille de son mari.

— Oui, sans doute,.. murmura Herbert... Je vais donner les ordres...

Lilia le reconduisait chaque soir jusqu'à l'antichambre.

— Vous ne m'aviez pas dit que M. de Montévant dût venir...

— Cela allait de soi... Qu'est-ce que cela peut vous faire?..

— Rien... Il est étrange seulement que l'idée ne m'en fût pas venue...

Elle se mit à rire.

— Vous verrez quel bon type!.. Brave homme, pourtant... Mais, vous le verrez!.. Je ne veux pas déflorer votre plaisir.

— Et vous, Lilia, êtes-vous bien aise de le voir?..

Elle eut un léger mouvement des épaules.

— Peuh!.. il ne m'a jamais fait que du bien,.. je lui rends justice... Mais nous sommes, voyez-vous, comme deux plantes rapprochées par un hasard dont les branches se touchent sans que les racines se mêlent... Il y a peu de choses communes entre nous... J'espère qu'il ne nous gênera pas... A demain, cher Herbert... Je veux que vous sachiez que je n'ai besoin que de vous pour être heureuse... Le savez-vous?

Elle appuya ses doigts sur ses lèvres, et, penchée sur la rampe

pendant qu'il descendait l'escalier, elle lui envoyait de lents baisers qui activaient le grand incendie d'amour qui flambait dans son cœur.

Le lendemain, Herbert présenta son oncle rue de Monceau ; l'entrevue fut convenable, sans empressement. Mme de Montévant en fit tous les frais ; l'heureux oubli des choses embarrassantes, qui était chez elle un don de nature, lui donnait une aisance agréable ; tous les autres étaient plus ou moins gênés. Cependant, tous les témoins arrivèrent successivement. Le colonel du régiment de dragons pour Herbert, M. de Chintrey et un autre ami des dames de Montévant, M. de Faridon, pour Lilia.

— Ah! voici M. de Montévant; messieurs, permettez-moi de vous présenter à mon mari.

— Superbe! dit tout bas Lilia à Herbert, méconnaissable ; une vraie tête de père noble... Qu'en pensez-vous?..

C'était un homme grand, aux larges épaules un peu voûtées ; il avait des cheveux grisonnans qui venaient d'être à l'instant taillés, la barbe en pointe avec la moustache relevée à la Henri IV ; le teint enluminé, des yeux de myope, un peu clignotans, une démarche hésitante, gauche, presque timide, comme d'un homme qui n'a pas l'habitude du monde, et sa mauvaise vue le faisait s'accrocher aux meubles et heurter du pied les coussins ; avec cela, un air assez noble et cette courtoisie cérémonieuse qu'on retrouve encore chez certains gentilshommes de province. Il salua tout le monde, dit à chacun avec lenteur un mot convenable, d'une extrême politesse, baisa la main des dames, puis s'assit dans une bergère où il disparut bientôt aussi complètement que s'il eût été encore dans sa tour du Velay. Il n'en sortit que pour mettre sa signature au bas du contrat et pour conduire à table Mme de Chintrey, qu'il avait à sa droite et dont il ne cessa de s'occuper avec une sollicitude extrême. Sa main, agitée d'un léger tremblement, ne semblait avoir d'autre mission au monde que de remplir le verre de ses voisins dès qu'il était vide ; on eût dit que la vue d'un verre vide lui causait une souffrance.

Il gardait pour lui-même, d'ailleurs, une sobriété excessive et ne se mêlait à la conversation que par des interjections interrogatives : « Hein!.. Vous dites?.. Comment? » ou par de petites phrases jaculatoires, destinées à montrer qu'il n'était pas étranger à la conversation : — « C'est charmant ! » — « Le temps où nous vivons est vraiment intéressant ! » — « Quelle chose extraordinaire ! » — « Est-ce possible, monsieur? » ou d'autres réflexions pouvant s'appliquer à tout sans compromettre personne.

Le dîner ne laissa pas que d'être assez froid ; on ne se connais-

sait guère, on s'étudiait. Herbert regardait son oncle qui observait Lilia ; celle-ci s'était emparée du colonel Ferrier et commençait la manœuvre, selon son expression, l'ensorcelant par toute sorte de prestiges et de câlineries. M. de Chintrey racontait ses prouesses de chasseur à M. de Faridon, qui lui confiait certains procédés de pisciculture. Mme de Montévant, sereine et majestueuse, épandait sur tous son affabilité professionnelle et l'onction des sentimens légitimes en pareille occurrence.

Après le dîner, les dames passèrent au salon et les hommes au fumoir. C'est alors que M. de Montévant, le cigare aux lèvres, un verre d'eau-de-vie devant lui, renversé à l'aise dans un grand fauteuil, se hasarda à causer un peu ; il connaissait bien la vie rurale, les misères des paysans ; il était au courant de leurs affaires, de leurs intérêts, et se passionnait sur ce sujet. Herbert, à l'écouter, se sentait pris d'une sincère estime pour le mari de Mme de Montévant. — Vous devez être maire, là-bas, — adjoint tout au moins.

— Rien,.. je ne suis rien... A quoi bon?.. Je leur rends bien service sans cela quand je le puis... Ils voulaient me mettre dans leur conseil municipal,.. le conseil général... et le reste... Cela ne me va pas : pérorer,.. débiter des discours, représenter... faire figure dans les cérémonies... Non, cela ne me va pas... Je suis un sauvage,.. un loup,.. un vieux loup...

— Vous pourriez faire du bien à ces pauvres gens que vous semblez aimer...

— Je ne ferais pas mieux que d'autres... Quand on a besoin de moi, on me trouve ;.. on sait la route de Montévant quand la récolte manque, ou que le bétail crève... Je serais M. le maire,.. ou M. le député que cela ne changerait rien aux choses... Et j'aime la paix,.. la simplicité... J'ai horreur des cérémonies... où il faut figurer.

Les cigares achevés, on alla rejoindre les dames, hormis M. de Montévant qui, après quelques mouvemens hésitans, indécis, se rencogna dans son fauteuil ; puis, il tira lentement de sa poche une grosse pipe, la tourna et retourna dans ses mains, comme s'il se demandait à quoi cela pouvait bien servir, jeta des regards sournois à droite et à gauche jusqu'à ce que le dernier des fumeurs eût disparu, et qu'il se trouvât libre de se livrer à sa passion favorite.

Au salon, on s'extasiait sur les diamans de la corbeille, dont Mme de Chintrey s'amusait à parer Lilia ; celle-ci, droite sur un siège élevé, indifférente en apparence, se laissait charger de pierreries et étincelait comme une idole hindoue ; sa beauté était sur-

prenante dans cette robe d'un pâle satin rosé à reflets blancs qui chatoyaient à chaque mouvement et ressemblaient aux frissonnans rayons d'un clair de lune. Herbert se dissimulait pour la contempler à l'aise dans une adoration craintive. Elle l'aperçut et l'appela :

— Je ne vous vois plus ; vous me négligez ;.. déjà!

— Je n'osais approcher ; vous éblouissez.

— C'est que vous vous êtes ruiné pour moi... Quelle folie!..

C'était vrai ; il avait jeté dans la corbeille une grosse part de son patrimoine.

— C'est trop peu à mon gré... et peut-être aussi pour vous... car je vous vois parée de diamans qui ne viennent pas de moi.

— Ce collier? c'est le cadeau de M. de Montévant... Les autres bijoux viennent de ma mère...

Herbert eut un léger frisson, comme d'un vent coulis subit...

— Vous avez tort de permettre à votre mère de se dépouiller, Lilia... laissez-lui ses diamans. Qu'avez-vous besoin de cet éclat d'emprunt?

Sa vivacité la surprit. — Ma mère en a beaucoup et ses pierres sont merveilleuses, répondit-elle, ne soupçonnant pas la répugnance d'Herbert pour ces épaves fructueuses du passé. — Celui-ci s'éloigna, avec la sensation d'une subite meurtrissure, et se promettant bien d'empêcher sa femme de porter la défroque de Mlle Nora.

Les salons s'étaient remplis ; c'était un défilé d'amis, de curieux, de complimens, d'exclamations sur les merveilles de la corbeille et les cadeaux dont les tables étaient encombrées... Herbert, fatigué des poignées de mains et des félicitations, réussit à s'esquiver quelques instans et s'en alla rejoindre au fumoir M. de Montévant qu'il retrouva seul, à la même place, la pipe allumée ; il n'avait pas bougé, seulement le flacon d'eau-de-vie était presque vide, et malgré un nuage d'épaisse fumée, Herbert s'aperçut que le teint de M. de Montévant s'était singulièrement empourpré :

— Ah! c'est vous!.. dit-il ; l'heureux fiancé! Voulez-vous boire?.. Il fait diablement chaud ici! — Il dénoua sa cravate. — Qu'est-ce qu'on fait là-bas au salon? Des complimens?.. Des salutations?

Il salua à droite et à gauche. — C'est *embêtant* le monde, hein?.. Oui, jeune homme, c'est *embêtant*. — Sa voix prit une intonation mélancolique, presque attendrie : Herbert commençait à soupçonner pourquoi M. de Montévant n'aimait pas à *figurer dans les cérémonies*. Il fit un mouvement pour se retirer ; M. de Montévant le retint par le bras : — Ne vous en allez pas... Causons un peu... Il faut faire connaissance ; puisque nous allons être de la famille... Voulez-vous boire?.. Non... eh bien! j'ai soif, moi. — Il versa dans son verre le reste du flacon, mais sa main tremblait si fort qu'une

partie en tomba sur le plateau. — Il fait trop chaud à Paris... dans ces boîtes capitonnées...

Ainsi, vous êtes officier?.. J'aime l'armée, moi... Si ma mère l'avait permis, je me serais fait soldat,.. mais elle n'a jamais voulu me lâcher, pauvre femme. Veuve... toute jeune, un seul enfant... Elle ne voulait pas me lâcher... Je suis resté pendu à ses jupes,.. acoquiné là-bas, pour mon malheur, tant qu'elle a vécu... J'étais naïf comme une fille... un vrai benêt, quand j'arrivai à Paris... j'y rencontrai des gaillards qui ne l'étaient pas, eux, naïfs... Ils me menèrent dans les bons endroits et eurent vite fait de me déniaiser... Pas assez pourtant... C'était le moment où Nora faisait tourner les têtes... Je la vis à l'Opéra... danser. Une apparition! je n'avais aucune idée de rien de pareil, je ne connaissais que la bourrée de nos gars d'Auvergne... et les quadrilles qu'on danse aux noces du pays... mais ce n'était plus cela... Ces femmes vêtues de gaze, qui se soulève comme des ailes, ces pirouettes, ces glissades, ces bonds,.. les bras, les jambes, qui tourbillonnent, les yeux qui étincellent, les bouches roses qui sourient... toutes ensemble... J'étais abasourdi... Et, quand Nora parut... c'était une superbe créature, il faut le dire... Vous ne pouvez pas en juger, maintenant qu'elle s'est alourdie et épaissie... Elle a de beaux restes pourtant... Mais, quand elle était jeune et svelte et qu'elle s'avançait sur ses pointes, en piaffant avec de petites courbettes, comme un cheval de sang... A quoi bon parler de ces choses?.. On me présenta... J'étais extasié, stupide... Elle m'accueillit avec grâce... Vous devinez le reste... hein?

Il vida son verre et s'efforça de le remplir sans s'apercevoir que le flacon était vide.

— Vous l'avez épousée? dit Herbert qui s'était assis par politesse et qu'une curiosité retenait.

— Naturellement...

Il fit de nouveau le geste de se verser à boire.

— J'étais arrivé au bon moment... Elle voulait quitter le théâtre à cause de sa fille... de Lilia... Elle a toujours été bonne mère, Nora. Elle était ambitieuse pour la petite... qui annonçait déjà toute la beauté qu'elle a, et avec cela, maligne comme une guêpe à deux ans et demi... Il lui manquait un père, puisque le sien ne pouvait pas la reconnaître,.. il avait une famille... Il fallait une position sociale, un nom... Je faisais justement l'affaire... Un grand nigaud, mal dégourdi, qui ne savait rien du monde, ni de la vie,.. un imbécile qu'un baiser de femme rendait fou,.. pas de père, pas de mère, pas de tuteur... J'étais majeur depuis longtemps... C'était parfait!.. En trois semaines, l'affaire fut bâclée... seulement, je

ne voulus pas reconnaître l'enfant... à chacun ses œuvres, n'est-ce pas?

Herbert était mal à l'aise, il lui semblait par moment que cette histoire ressemblait à la sienne, et qu'il avait plus d'un trait de parenté avec ce nigaud pris au piège de son impatience et de l'inexpérience de la jeunesse.

— Vous n'avez pas eu à vous repentir, après tout, dit-il tout rêveur.

— J'aurais pu avoir pis... Elle s'est conduite en honnête femme... Sous ce rapport, rien à lui reprocher... Mais attelez donc une alouette avec un éléphant... Elle ne pouvait tenir en place... le mouvement perpétuel... Elle allait, courait en chemin de fer, en bateau à vapeur, à pied, à cheval, au bal, au théâtre, en visites... C'était à devenir fou... Et puis l'argent aussi allait le diable... Il fallait souvent rentrer dans la tour. Ça ne lui convenait guère... Pourtant, si le petit Jacques avait vécu...

— Le petit Jacques?..

— Mon fils! oui,.. j'ai eu un fils. — Sa voix s'altéra un peu, il toussa, ôta sa pipe de sa bouche et fit le geste de tremper les lèvres dans son verre vide. — Un beau petit garçon, je vous assure... Il mourut, en une nuit, du croup,.. à Paris, où nous étions alors,.. dans un hôtel des Champs-Élysées... Croiriez-vous, monsieur, que je ne suis jamais depuis passé par là?.. S'il avait vécu, le pauvre petit, la maman serait restée avec moi, car elle est bonne mère... Elle patienta quelque temps... Nous espérions qu'il nous viendrait un autre enfant... Il n'en vint pas... Alors je pris le parti de rester dans ma tour et de la laisser voyager seule,.. avec sa fille... Elle avait une fille, elle, pour se consoler... Ma tristesse l'incommodait... Rien de gênant, mon cher monsieur, comme les gens qui s'obstinent à pleurer encore quand les autres ont fini depuis longtemps... Mon chagrin gênait ma femme... Elle prit l'habitude d'aller et venir sans moi, et quand, il y a quelques années, Lilia eut hérité de son père, elle oublia de revenir; elle n'avait plus besoin de moi... Mon nom lui avait ouvert le meilleur monde... Elle a de la tenue, de la bienveillance, du savoir-faire... On l'a accueillie partout... Et maintenant nous vivons ainsi chacun de notre côté, elle, avec ses ducs, ses marquis, moi, avec mes chiens et mes paysans. — Il se leva en trébuchant un peu; sa pipe s'était éteinte : — Allons! bonsoir, je vais dormir... Où donc est la porte?.. Ah! très bien; merci. Au revoir, jeune homme; vous me plaisez... J'aime l'armée,.. la cavalerie. Il l'attira vers lui, s'accouda sur son épaule et lui dit à l'oreille : — Voulez-vous un conseil?.. La bride et le mors, mon camarade, c'est ainsi qu'on vient à bout des chevaux rétifs... Et

puis on rend la main, petit à petit... Souvenez-vous de cela!.. La bride et le mors. — Il cligna de l'œil, hocha la tête et sortit.

Herbert, vaguement inquiet, assombri, le regarda s'éloigner d'un pas lourd, avec sa démarche heurtée, trébuchante; puis, il rentra dans les salons, déjà presque déserts. Il avait besoin de se réconforter près de sa fiancée. Dès qu'elle le vit, elle lui tendit la main et le fit asseoir près d'elle : — On ne vous voit pas; c'est à périr d'ennui, cette soirée, ce contrat. — Herbert baisait ses longs doigts fins chargés de pierreries. — Voyez! dit-elle en arrachant une de ses bagues, ce gros rubis m'a été donné par votre oncle... Je l'ai porté consciencieusement toute la soirée... Maintenant, ma tâche est accomplie... A Mazas, le gros cabochon...

Elle ouvrit le tiroir d'un petit meuble, près d'elle, qui servait de prison à ses bijoux de rebut...

— Vous êtes dure pour mon pauvre oncle.

— Oh! l'intention était parfaite, mais l'objet est affreux... Voyez plutôt : on dirait une lanterne de tramway... Votre digne oncle ne s'entend pas à ces futilités : il est trop vertueux...

— Peut-être, en faveur de l'intention, serait-il aimable de porter cette bague le jour de notre mariage.

— Quelle idée! j'aurais l'air d'une mariée de la rue Quincampoix.

— Comme il vous plaira, dit Herbert un peu froissé, et il se leva.

— Vous m'en voulez?.. Est-ce possible... Eh bien! je vais exhumer le gros monocle et je le porterai nuit et jour.., car je n'ai qu'une envie au monde, qui est de vous plaire,.. vous plaire,.. vous plaire! — Et, penchée vers lui, elle lui souriait longuement, et pendant qu'il se grisait de son sourire, ses petits doigts rebelles rejetaient sournoisement le rubis et fermaient le tiroir.

XI.

Depuis qu'il avait annoncé son mariage, Herbert n'avait reçu aucune lettre de sa cousine; ce silence lui pesait et troublait l'enchantement de son nouvel amour. Qu'avait-elle pensé de lui? il n'osait se demander : avait-elle beaucoup souffert? Il n'osait interroger son oncle. L'aimait-elle encore, comme une sœur et une amie, sinon comme une amante? Malgré l'enivrement, la joie agitée, les grands coups de passion qui l'emportaient et le prosternaient aux pieds de sa belle idole, il savait qu'il ne se consolerait jamais s'il avait eu le malheur de perdre l'affection de Lucy. Elle

lui était nécessaire, cette tendresse éclose aux premières heures de l'adolescence, cette patiente, indulgente et profonde tendresse ; il savait que, sans elle, il ne pourrait être heureux, même près de sa femme.

Ce fut avec un frémissement de tout son être que, la veille de son mariage, il trouva sur sa table une lettre de Lucy.

« Mon cher Herbert, écrivait-elle, je sais que vous vous mariez demain; cela devait finir ainsi, nos beaux projets d'enfans. Pourtant, je ne le croyais pas,.. il m'a fallu un peu de temps pour m'habituer à l'idée de ne plus vous appartenir... Si vous êtes heureux, tout sera bien, je n'aurai rien à regretter, car votre bonheur est le plus cher désir de mon cœur.

« Ma mère se joint à moi pour vous le dire.

« Lucy. »

Il pleura en lisant ces lignes d'une écriture tremblée et les couvrit de baisers, comme si Lucy en avait pu sentir l'ardeur. Elle l'aimait encore ; il devinait sa peine refoulée et contenue dans ces phrases brèves, coupées court, comme si la pauvre enfant avait craint de livrer trop d'elle-même et de sa pensée.

Il passa une partie de la nuit à lui répondre, consacrant, comme il était juste, à ce passé toujours cher et qu'il avait sacrifié, ses dernières heures de liberté. Jamais peut-être il n'avait écrit à sa cousine une lettre plus émue et plus tendre...

Le lendemain, le mariage fut célébré avec une grande pompe à Saint-Philippe-du-Roule.

Quand tout fut terminé, la cérémonie religieuse, le grand hourvari du lunch, les complimens, les félicitations, le défilé interminable des amis et des curieux, Herbert, énervé et fiévreux, partit pour Venise avec sa femme. Ils avaient décidé de passer par Genève et le Simplon. Herbert avait choisi cette route dans l'espoir que M. Danvillers l'engagerait à aller à Montreux présenter sa femme à Mme Danvillers. Il n'en fut rien; M. Danvillers leur donna quelques indications, quelques conseils, mais ne souffla mot de Montreux. Peut-être jugeait-il Lucy trop ébranlée encore pour supporter l'épreuve d'une entrevue de ce genre. Herbert en conçut un vif chagrin qu'il garda pour lui seul, car il ne voulait à aucun prix laisser soupçonner à Lilia la nature et la force du sentiment qui l'avait uni à Lucy. La jeune Mme de Précy, il s'en rendait compte, avait peu de sensibilité et le peu qu'elle en avait, elle le cachait avec affectation; elle avait coutume de railler souvent, même

lorsqu'elle était en question, ce qu'elle appelait les grands sentimens, le langage et les prétentions de l'amour, les ivresses et les martyres et les deuils éternels du cœur; c'était chez cette belle créature une sorte de paradoxe assez piquant et qu'on lui pardonnait comme on pardonne toujours à celles qui sont belles. Herbert redoutait son ironie, qui lui eût semblé sacrilège appliquée à Lucy.

Le jour où il monta sur le bateau de Genève pour aller rejoindre à Villeneuve la chaise de poste qui les y attendait avec la femme de chambre et les bagages, il avait le cœur bien gros de passer si près de sa cousine sans la voir. Il ne pouvait détacher ses yeux de la côte suisse où, parmi les villas éparses dans la verdure, il cherchait à deviner celle où vivait la douce amie de sa jeunesse. Un brouillard léger flottait le long des coteaux vaudois et jetait sur leurs contours mols et fuyans des teintes changeantes d'opale. De temps à autre, un rayon de soleil émergeait, frappait au hasard quelque cime, une façade blanche, la pointe d'un clocher qui s'allumait un instant pour s'éteindre ensuite et se perdre dans l'indistincte harmonie de l'ensemble. Herbert suivait chaque rayon; il se disait : est-ce là?.. peut-être sous ce toit rouge?.. ou dans ce coin ombreux, ou à mi-côte là-bas sous ce bouquet de noyers? C'est là peut-être qu'elle vit, ma pauvre délaissée! Une mélancolie passionnée l'alanguissait, une sorte de lassitude désabusée après la première jouissance enivrée de la possession; c'est à peine s'il écoutait Lilia, répondant souvent mal à propos.

— A quoi pensez-vous? disait-elle étonnée. Peut-on tourner ainsi le dos au Mont-Blanc?.. Que cherchez-vous parmi ces bicoques? Voyez donc cette chaîne étincelante au-dessus des nuages? c'est aussi beau qu'à l'Opéra. Comment nomme-t-on ce grand pic sombre; cherchez dans le guide, voulez-vous?.. Vous n'oublierez pas de me montrer Clarens et la Nouvelle Héloïse... Ce sera un commencement d'éducation littéraire... Ah! voici une jolie personne,.. je ne l'avais pas vue encore; elle se tenait sans doute au salon... Vous tournez la tête du côté opposé,.. à droite, là-bas... C'est la première femme élégante et jolie que nous ayons rencontrée... Une Parisienne, j'en suis sûre.

Herbert, tout pâle et le cœur battant, ne l'entendait plus; il semblait foudroyé d'émotion devant ce doux visage apparu tout près de lui, comme par une évocation. Troublé, hésitant, il se demandait s'il avait le droit de courir vers elle, si ce n'était pas une lâcheté, une défaillance de cœur, de se tenir à l'écart comme un étranger... Pourtant il tremblait.

Elle, ne le voyait pas; penchée en avant, la taille ployée dans un

abandon de fatigue, elle regardait de ses grands yeux un peu creusés les cimes neigeuses; son visage, légèrement aminci, n'exprimait aucune admiration active, mais plutôt une sorte d'enthousiasme rêveur d'une âme livrée aux influences du dehors, sans aucun effort de volonté ou de réflexion. Il la trouvait grandie, effilée, aussi jolie, plus touchante dans cette attitude un peu affaissée; mais il ne la voyait qu'à travers un brouillard, entre ses paupières chargées de pleurs.

Lilia lui toucha le bras du bout de son ombrelle :

— Eh bien! dormez-vous? Êtes-vous changé en statue? Qu'est-ce qui vous arrive?.. La vue d'une jolie femme vous consterne-t-elle à ce point?

Herbert, incapable de résister plus longtemps à l'impulsion de son cœur, allait s'élancer vers Lucy, quand il la vit se lever et se diriger, suivie d'une dame de compagnie, vers le débarcadère. On arrivait à Ouchy. Un grand jeune homme de tournure élégante venait de l'aborder avec un air de familiarité respectueuse et Lucy lui souriait. Dans ce sourire, Herbert retrouvait la Lucy d'autrefois, l'expression candide et gaie. Il croyait entendre sa voix, cette voix chérie, d'un timbre si particulier... Et elle s'éloigna, il la vit disparaître, accompagnée de sa dame de compagnie et suivie à distance par le grand jeune homme de belle tournure.

Il alla s'accouder au rebord du bateau, la tête dans les mains et tout glacé de tristesse. Des pêcheurs chantaient au large; sur la rive, des voix d'enfans piaillaient et se chamaillaient; le soleil sortait rouge et flamboyant des brumes du matin, et sur le pont, Lilia se promenait d'un pas vif, fringant, belle à ravir dans un costume d'une simplicité pleine de raffinemens; tous les yeux la suivaient. Elle partageait, avec le Mont-Blanc, l'attention des lorgnettes et ne l'ignorait pas. Son mari seul ne la regardait pas; un grand désenchantement s'était fait en lui, un vide, comme si l'on venait de lui voler la moitié de son âme.

XII.

Quand Herbert et sa femme revinrent à Paris, on touchait au mois de juin; c'est le moment du grand tourbillon des plaisirs, expositions, courses, concerts, bals et pièces nouvelles. Le jeune officier n'eut pas le courage d'en priver sa femme, et, son congé étant expiré, il la laissa sous la garde de Mme de Montévant et rejoignit son poste. Il lui fallut recommencer la série des voyages perpétuels entre Paris et Chartres; il était bien fatigué

pourtant de ce mouvement sans fin, de cette vie en l'air, mais il se consolait par la pensée que ce serait l'affaire de peu de semaines, et il savourait, par avance, la douceur de se ressaisir l'un et l'autre dans une intimité paisible et reposée. Il avait loué, dans le quartier le plus aristocratique de Chartres, un vieil hôtel qu'il fit décorer avec une élégance conforme aux habitudes de Lilia. Le jour où elle vint s'y installer, elle se montra surprise et satisfaite. Le soleil riait; les fenêtres, largement ouvertes, laissaient voir un jardin rempli de fleurs et d'oiseaux.

— Comme nous allons être heureux, n'est-ce pas? dit Herbert, en enlaçant de son bras la taille souple de sa femme et descendant avec elle le perron.

— Nous ferons de notre mieux. — Elle soupira. — Il ne faudra pas cependant nous laisser moisir, n'est-ce pas ? Si vous vouliez, nous ferions demain un bon temps de galop dans le désert. J'ai aperçu, en arrivant, de grandes prairies qui font penser à Cooper et au trappeur Bas-de-Cuir.

— Oh! des temps de galop, quand tu voudras, ma Lilia;.. justement, je suis libre demain.

— Et ce soir?.. que faisons-nous, mon ami?

Il sourit.

— Je te ménage une surprise : dîner en tête à tête, et se coucher à dix heures comme des bourgeois de la rue Saint-Denis,.. ou plutôt comme des gens qui s'aiment... Cela me dédommagera des nuits blanches où tout le monde jouit de ma femme, sauf moi-même.

— Méchant égoïste!.. Il vous faut donc une femme pour vous tout seul... C'est abominable! — Elle lui tira la moustache, et jetant sur son épaule sa fine tête de gazelle, ils marchèrent l'un près de l'autre, respirant la tiède senteur des résédas et des roses, qu'elle effeuillait au passage, et dont elle lui jetait les pétales parfumés au visage.

— Une idée! s'écria-t-elle tout à coup; si nous invitions le colonel à dîner pour ce soir?.. Ne dis pas non, je t'en prie... Nous le ferons causer sur la société, sur les femmes des officiers... Il nous racontera des histoires... Ne faut-il pas que je me renseigne, avant de me lancer dans mes visites? — Et sans attendre le refus qu'Herbert hésitait à formuler, elle courut donner ses ordres et écrire sa carte d'invitation au colonel.

Les mois de juillet et d'août passèrent sans trop de peine. Mais quand toutes les visites furent faites et rendues, quand elle eut parcouru en tout sens la vaste plaine, qu'elle fut blasée sur le plaisir d'étonner le monde par ses hardiesses d'amazone ou par sa

rare élégance, quand elle eut savouré largement l'orgueil d'être la plus belle, qu'elle fut sûre que toutes les femmes la jalousaient, que les hommes mouraient d'envie de lui plaire, elle s'ennuya, inventa des prétextes pour courir à Paris, où elle ne s'amusait guère davantage, car, en cette saison de l'année, elle n'y rencontrait personne; cela faisait pourtant passer une journée.

Son mari essaya de l'intéresser à quelque lecture, mais elle ne tardait pas à s'assoupir sur le volume négligemment ouvert; non pas qu'elle manquât d'intelligence; elle avait, au contraire, une grande finesse de perception, mais c'était une tête légère que tout effort accablait. S'il s'agissait de quelque roman à la mode, elle le feuilletait du doigt, l'effleurait du regard, assez seulement pour en pouvoir parler; elle avait de même l'art de saisir au vol, dans la conversation, certaines pensées flottantes et de s'en faire honneur en les parant à sa mode. Tous ces tours d'adresse d'un esprit avisé et superficiel ne pouvaient remplir le vide de ses journées; ces livres à peine parcourus, ces idees aussitôt congédiées qu'accueillies, ne fournissaient ni substance solide à son intelligence ni sérieux intérêt. Et la belle Lilia devint morose, son caractère s'altéra, sa belle humeur provocante et vive, ce don de rire de ce qui ferait pleurer les autres, firent place à une langueur ennuyée, à de longs silences entrecoupés de réveils taquins, de mots piquans à l'emporte-pièce. Herbert commença à soupçonner qu'il n'était peut-être pas le plus heureux des hommes, et, comme il n'était pas fort endurant, ni spécialement créé pour le sacrifice, il s'irrita; il y eut des bouderies qui duraient tout un jour et même au-delà, pendant lesquelles le jeune lieutenant de dragons et la jolie comtesse demeuraient l'un devant l'autre solennels et muets comme des magots. Par bonheur, le mois de septembre apporta une heureuse diversion. Herbert dut prendre part aux grandes manœuvres d'automne, et Mme de Précy obtint de passer le temps de leur séparation au Plessis-Mallet... Elle s'envola, radieuse et légère comme une alouette... On échangea au départ les plus tendres adieux et de longs baisers qui se souvenaient encore de la lune de miel: — Tu m'écriras tous les jours, disait Herbert, la tenant pressée sur son cœur.

Elle protestait en riant : — Tous les jours?.. un devoir de vacances, alors? — Il fut convenu qu'on se fierait à l'inspiration, et que l'on s'écrirait quand on aurait quelque chose à dire.

Elle n'était pas partie depuis une demi-heure que son mari déjà trouvait le temps long et n'imaginait rien de mieux pour l'abréger que de lui écrire toute la tristesse qu'elle laissait après elle et combien il l'aimait. Il revenait amoureusement sur le passé, lui faisait honneur des meilleurs jours et prenait généreusement à sa charge

tout ce qui les avait chagrinés. Puis, c'étaient des promesses, des fermes propos, des projets... Après cela, il attendit impatiemment, fiévreusement, une réponse...

Un soir, au retour d'une reconnaissance militaire qui avait duré toute la journée sous une pluie battante, dans des terrains détrempés du pays normand, le vaguemestre lui apporta enfin la lettre attendue.

Ce fut une déception. Il eut beau la lire et la relire avec complaisance, s'efforcer de relever par des intentions supposées l'insignifiance de l'expression, il ne parvint pas à se faire illusion. La plume à la main, la spirituelle Lilia était d'une stérilité, d'une banalité absolue. Il lui manquait deux dons exquis : l'imagination et le sentiment. Elle avait besoin d'être excitée, il fallait à son esprit le branle de la conversation, le cliquetis du dialogue, la controverse, l'échange des saillies, l'attaque et la riposte, comme il faut au silex le choc d'un corps dur qui fasse jaillir l'étincelle : livrée à elle-même, seule avec son cœur et sa pensée, elle ne trouvait rien : les faits se présentaient dans toute leur sécheresse et leur nudité; elle en remplissait avec ennui sa lettre, qui n'avait d'intérêt ni pour elle ni pour personne : pas une pensée, pas un trait, rien d'expressif ni de vivant. Herbert en ressentit une mortification douloureuse, tandis qu'il parcourait ces quatre pages, dont la grande écriture aristocratique ne décorait que le vide : « *My dear love*, j'ai fait un triste voyage ; il pleuvait et j'étais toute transie. J'ai lu *l'Assommoir* de Zola : je n'aime pas les romans populaciers. Comment s'intéresser à des amours de blanchisseuses et de zingueurs ? J'étais pâmée d'ennui en arrivant à Saumur, où, fort heureusement, M. de Chintrey m'attendait avec le landau et deux superbes percherons qui font le service du chemin de fer. C'est un peu lourd pour le landau, ces percherons ; ils conviennent mieux pour le break ou l'omnibus. Au château, accueil enthousiaste, presque triomphal. »

Suivait une énumération des invités, avec des remarques sur les costumes, les livrées, les attelages. Un mot joyeux sur le plaisir de retrouver sa mère et de reprendre près d'elle sa place de jeune fille, et, comme consolation à son mari, une phrase d'affection assez banale, en anglais, sans doute pour la réchauffer. Puis, la signature tout au long.

« MONTÉVANT DE PRÉCY-PLANTAGENET. »

Les lettres qui suivirent ressemblèrent à la première, les chasses et les chasseurs, les danses et les danseurs, les chevaux, les chiens,

les renards, quelques coups de griffe assez lestes sur les jeunes femmes, le tout entremêlé de certaines formules de tendresse un peu monotones; c'était tout. Herbert ne pouvait, dans son désappointement et l'humiliation de son amour, s'empêcher de penser à Lucy et il s'établissait dans son esprit une comparaison involontaire qui n'était pas à l'avantage de sa femme...

Cependant, les manœuvres terminées, il ne put obtenir le congé qu'il espérait et il dut rentrer à Chartres au lieu d'aller au Plessis-Mallet rejoindre Lilia. Il lui écrivit sa déconvenue et en même temps son désir impatient de la revoir. Il reçut, peu de jours après, quelques lignes de mauvaise humeur; on préparait justement au château une grande battue où toute la noblesse du pays avait rendez-vous, elle se faisait une fête d'y être vue en costume de chasse d'un genre inédit, composé par elle en collaboration avec Redfern, etc.

Dans le premier dépit, Herbert avait répliqué par la sommation formelle de rentrer au logis conjugal, nonobstant la chasse, le costume inédit et Redfern; après cette flambée de colère, il se ravisa et se demanda ce qu'il adviendrait si Lilia refusait d'obéir; une peur le prit; il déchira la lettre et envoya un acquiescement triste, laconique, où il se flattait qu'elle lirait son désappointement et son chagrin. Qui sait? peut-être serait-elle touchée et renoncerait-elle à ces plaisirs qui la tenaient éloignée? Il n'en fut rien.

On ne prend pas sans lutter son parti d'être misérable. Le jeune lieutenant, froissé et déçu, essaya de se persuader qu'il subissait le sort commun, qu'il n'y a pas en ce triste monde de créature parfaite, qu'il fallait être un triple fou pour attendre de la ravissante fille qu'il avait épousée la raison et les qualités solides d'une matrone, qu'il fallait prendre son parti des imperfections inévitables et s'arranger pour être heureux avec le reste. Il se fit, à ce propos, les plus sages raisonnemens; mais quand, la semaine écoulée, Lilia trouva un prétexte nouveau pour prolonger de quelques jours son absence, et qu'après ces quelques jours, elle retarda de vingt-quatre heures encore son arrivée, il sentit toute l'inanité de sa laborieuse sagesse.

Au premier regard, Mme de Précy vit le péril imminent; elle eut l'adresse de le conjurer et s'en tira au prix de quelques bordées de la mitraille conjugale amoncelée en son absence dans l'arsenal du ménage. Elle les subit gentiment, se montra bonne enfant, rieuse, spirituellement tendre, et manifesta un extrême plaisir de se retrouver chez elle. Rien ne pouvait plus sûrement désarmer son mari. Il ne put faire autrement que de rire de ses saillies et de la vive peinture

qu'elle fit des personnes et des choses du Plessis. Elle excellait aux traits de caricature et d'observation malicieuse. Cependant, Herbert savait, par un hasard, que lord Mac-Lean s'était trouvé au Plessis; il s'étonnait qu'elle n'en eût rien écrit dans ses lettres et que maintenant encore elle n'en parlait pas; il lui en fit la remarque. Les yeux de la jeune femme étincelèrent; elle sourit, sans aucune apparence de trouble. — Oh! lord Mac-Lean... Vous vous intéressez donc encore à lui?.. Superbe,.. à l'arrivée, le noble lord;.. brûlant, flambant,.. tout en airs vainqueurs, comme un vieux cheval primé sur le turf... Mais, au départ, *my love*, quelle chute!.. tête basse, mine piteuse, grâces éreintées... Je lui ai réglé son compte, à ce lord Tristan de la triste figure... Je lui ai payé ses loyaux services bon poids, bon argent...

— Quels services?.. de quoi parlez-vous?..

Elle regardait sans voir, absorbée, avec une expression cruelle des lèvres et ses fines narines frémissantes...

— Oh! je le connais, celui-là!.. un Tartufe,.. un vrai Tartufe de magnanimité et de noblesse,.. un paladin doublé d'un usurier... Je le connais bien,.. et il sait maintenant que je le connais!..

— Mais que vous a-t-il fait? demanda avec insistance Herbert mordu par une rétrospective torpeur...

— Mais rien, mon ami... que pouvait-il me faire!.. Des petites traîtrises de salon, de ces défections qui n'ont d'importance que parce qu'elles éclairent la bassesse d'un caractère,.. des misères,.. des riens...

— Il était amoureux de vous, et il ne m'aimait pas, continua Herbert, toujours défiant...

— Quelle idée!.. C'est lui qui m'a conseillé de me marier... Cela, je vous le jure...

— Est-ce pour cette raison que vous lui en voulez, ingrate?

Lilia riait de bon cœur...

— Le conseil était bon, je l'ai suivi... Mais ne faut-il pas que les bons conseils, comme les bonnes actions, soient châtiés en ce monde?.. cela fait croire à la vie future... Eh bien! j'ai fourni au noble Tristan quelques argumens en faveur de ce grand mystère...

— Dangereuse coquette!.. Je n'aime pas ces manèges, Lilia!..

— Et moi,.. je n'aime que vous...

Elle lui jeta follement les bras autour du cou et lui ferma la bouche avec ses lèvres. Le pauvre Herbert n'avait pas de réplique contre ces argumens-là. Il se laissa désarmer et séduire; il goûta de nouveau la décevante ivresse d'un amour sourdement alarmé qui se sent périssable et jouit en hâte de délices passagères.

La crise n'avait pas éclaté, mais elle avait laissé entre les jeunes époux un levain d'amertumes d'un côté, d'impatiente indiscipline de l'autre, qui rendit l'existence compliquée et dangereuse.

L'hiver s'écoula dans des tiraillemens et des conflits plus ou moins avortés. Lilia, l'esprit toujours tourné vers Paris, s'y échappait sans cesse, avec la joie d'une pensionnaire en rupture de couvent. Chacun de ses voyages était l'occasion de légères escarmouches; l'opposition de son mari, la plupart du temps muette, traduite seulement par un demi-sourire amer ou un encouragement ironique, éclatait parfois aussi en paroles acerbes, en reproches, auxquels elle n'opposait que la plus absolue indifférence...

On touchait au printemps, quand arriva la nouvelle de la mort de Mme Danvillers; elle s'était éteinte à Madère entre les bras de sa fille, qui s'était trouvée seule près de la mourante à l'heure de la suprême angoisse. Herbert en ressentit la plus vive émotion.

C'était le jour de la mi-carême, et il devait assister, à Paris, à un bal costumé pour lequel Lilia s'était commandé un costume oriental de la plus miraculeuse élégance; aussi accueillit-elle avec un déplaisir visible l'annonce de ce deuil malencontreux, et elle s'efforça de convaincre son mari qu'une tante qui meurt à l'autre bout du monde peut bien faire crédit de vingt-quatre heures à une nièce qui ne l'a jamais vue, qu'au point où elle en était, il devait être indifférent à M. Danvillers que le deuil commençât le jour même ou le lendemain, qu'aucune convenance ne serait offensée, puisque tout le monde ignorait l'événement, que rien n'était plus simple que de paraître l'ignorer également; et, comme Herbert protestait avec une vivacité mordante, elle s'anima, lui déclara qu'elle ne se croyait nullement tenue à rien sacrifier de son plaisir pour une personne qui n'avait pas même désiré la connaître, qu'il était bien libre de rester à Chartres, si c'était son envie, mais qu'il y avait de l'affectation à lui imposer à elle avec cette rigide ponctualité la livrée funèbre, ou plutôt qu'il y avait parti-pris de la contrecarrer et de lui imposer une sensible privation. La querelle s'envenima. Froissé dans ses sentimens, irrité de cette résistance dure, Herbert crut avoir le dernier mot en intimant à sa femme la défense formelle d'aller au bal. Lilia lui tint tête : — Ne dites pas cela, s'écria-elle, ne me le *défendez* pas; c'est inutile, car je vous jure bien que j'irai!

Ainsi bravé, Herbert, emporté par la violence de son tempérament, tomba dans un accès de fureur, jetant, brisant furieusement les objets qui lui tombaient sous la main. Mme de Précy n'avait jamais vu un homme en colère; elle eut peur et s'enfuit dans sa chambre où elle s'enferma. A peine fut-elle sortie, toute la

rage d'Herbert tomba et se fondit en un regret humilié de son emportement; il était trop vibrant, trop ému pourtant encore, pour prendre les devans de la réconciliation. Il fit seller un cheval et sortit.

Quand il rentra à l'heure du dîner, il apprit que Mme de Précy était partie pour Paris avec sa femme de chambre, sans un adieu, sans une explication. Il demeura atterré, ne sachant que résoudre ni que penser...

Le ressentiment de la désobéissance de Lilia était combattu en lui par le souvenir de ses propres torts, de sa colère brutale; elle était partie effrayée, rebutée; quand reviendrait-elle? Devait-il attendre qu'elle se soumît? Et si elle s'obstinait? Il ne voyait aucune prise sur cette âme rebelle, aucun point d'appui de devoir, ou de raison ou de sentiment; en ce moment de crise, tout lui semblait insuffisant pour la ramener, pour la dompter. Devait-il donc se reconnaître vaincu, la perdre peut-être? Le cœur lui défaillait. Il lui fallut pendant plusieurs heures subir cette anxiété, car justement il était de semaine et n'avait obtenu la faveur d'être remplacé qu'après l'appel du soir. Dès qu'il le put, il courut à Paris, rue de Monceau. A mesure qu'approchait le moment de revoir Lilia, son appréhension devenait une torture; il savait combien elle était fière, inflexible, prompte à prendre un parti et dure dans l'exécution. Il entra à l'hôtel avec les impressions d'un condamné à mort.

Mme de Montévant accourut à sa rencontre avec des gestes d'élégie.

— Eh! mon enfant, qu'est-ce donc?.. De la mésintelligence déjà!.. Votre femme m'est arrivée ce matin surexcitée...

— Où est Lilia?

— Dans sa chambre,.. pauvre petite... Je vais la faire avertir...

— J'irai moi-même...

— Non, Herbert,.. je vous en prie... Il vaut mieux, croyez-moi, qu'elle soit préparée... Vous savez, au premier moment, un mot dur,.. une brusquerie... Elle est si sensible!

C'était la persuasion de Mme de Montévant que sa fille péchait par excès de sensibilité...

Herbert essaya d'écarter sa belle-mère qui lui barrait le chemin avec des attitudes de mélodrame éploré; le ridicule d'une lutte en ce moment l'empêcha d'insister, et il se laissa emmener au salon, écoutant sans y rien entendre les homélies édulcorantes de l'excellente Mme de Montévant, qui, n'étant pas interrompue, les développait en longues et harmonieuses périodes.

— Elle ne vient pas?.. Il faut que je la voie,.. je le veux.

— Attendez encore, cher enfant,.. je vous en prie, au nom de... Ah! la voici!

La porte s'était ouverte et Lilia se tenait sur le seuil! Était-ce Lilia? Ou bien quelque apparition évoquée par magie? Couverte de diamans qui scintillaient dans la pénombre, enchâssée dans des étoffes de couleur éclatante et toutes brodées d'or, elle portait, comme une impératrice de Byzance, une tiare étincelante où tous les écrins de sa mère s'étaient déversés avec les siens. Sous ce costume magnifiquement étrange, elle avait un éclat fulgurant. Mme de Montévant et M. de Précy restaient muets devant elle dans une surprise d'admiration. Elle s'était arrêtée et, tendant vers Herbert son beau bras cerclé de pierreries presque jusqu'à la naissance de l'épaule :

— La paix, ou la guerre? dit-elle, secrètement enivrée du tout-puissant empire de sa triomphante beauté.

Elle fit quelques pas en avant et doucement répéta :

— La paix, ou la guerre?.. Que m'apportez-vous, Herbert?

Il n'eut qu'un mot, un cri involontaire, plus prompt que la pensée :

— L'amour,.. qui peut m'amener ici, sinon l'amour, Lilia?

Sa voix se brisa dans un excès d'émotion...

— Et moi?.. Savez-vous?.. je vous adore... Le sais-tu, dis, que je t'adore, mon Herbert?.. le sais-tu?..

Elle avait appuyé sa tête sur l'épaule de son mari; il voyait contre sa poitrine la lourde tiare étinceler avec ses feux changeans; il lui semblait étreindre une étoile.

Après les angoisses des dernières heures, les noires pensées de rupture, de séparation, ce dénoûment pacifique était une délivrance. Il se résigna avec un soupir à laisser sa femme aller seule au bal et à faire, en l'attendant, la partie de bésigue japonais de sa belle-mère. Mais, tout en abattant des cents d'as et des quatre-vingts de rois, il gardait au cœur une sourde souffrance, et cette impression subsista. Il n'y a pas de peine plus sensible que la déception causée par un être cher, la certitude de s'être mépris sur sa valeur; cette peine, Lilia l'ignorait absolument. Dans sa réconciliation avec son mari, dans les explications qui l'accompagnèrent et la suivirent, elle ne parut occupée que de l'occasion de leur querelle et non de l'horreur douloureuse de ce choc impie entre deux êtres faits pour s'aimer. La seule question pour elle était de savoir si elle ferait ou non sa volonté; de la scène violente qui avait failli les séparer, de cette scène dont le souvenir oppressait Herbert de honte et de regret, elle ne semblait pas même se souvenir. Encore s'il eût pu croire que cet oubli fût le généreux pardon d'une âme

trop aimante; mais il ne pouvait se faire illusion; il n'y sentait que de l'indifférence, presque de l'indélicatesse. Il aurait voulu la voir plus touchée de ses mérites ou de ses torts; lui était-il donc indifférent qu'il fût bon ou mauvais, digne d'estime ou de pitié?

XIII.

Quand M. Danvillers, quelques semaines plus tard, arriva à Paris avec Lucy, Herbert accourut près d'eux. Il y avait près de dix-huit mois qu'il n'avait vu sa cousine, et les plus graves événemens dont se tisse la vie humaine avaient passé entre eux depuis ce temps. Il tremblait en l'abordant, en pressant dans les siennes la petite main toute fluette qu'elle lui tendait du milieu de ses longs crêpes; elle se tenait debout, à demi fléchie sur le dossier d'un fauteuil, les paupières baissées, laissant couler de grosses larmes sans parler. Elle fit un signe, et ils s'assirent. L'oncle et le neveu s'entretinrent d'une voix basse et triste des récens événemens, des incidens du voyage, de circonstances et de sentimens qu'on n'aborde qu'en famille ou entre amis très chers; un air de contrainte se mêlait cependant à ces témoignages d'intimité et semblait y contredire. Il y avait des silences pénibles. A la dérobée, Herbert jetait des coups d'œil vers sa cousine douloureusement muette, comme absente et égarée en de lointaines pensées.

M. Danvillers, de la même voix morne et fatiguée, demanda des nouvelles de Lilia; aussitôt, par une impulsion irréfléchie, Herbert regarda Lucy et, pour la première fois, leurs yeux se rencontrèrent; tous les deux rougirent, également troublés, elle, d'être surprise l'observant, lui, de se sentir observé. Il hésita et répondit que sa femme n'avait pas osé l'accompagner en ce premier moment d'un si grand deuil. Lucy l'assura aussitôt, mais d'une voix un peu altérée, qu'elle était prête à recevoir sa nouvelle cousine, et l'on retomba dans un silence embarrassé. M. Danvillers fit quelques instances pour retenir son neveu à dîner; Lucy n'exprimant aucun désir, il n'osa accepter.

Ce lui fut même un soulagement quand il crut pouvoir rompre cette entrevue funèbre, où tout semblait mort, le passé, l'avenir, jusqu'au cœur même de ceux qu'il était venu voir. « Ce n'est plus Lucy, se disait-il en s'en allant; ce n'est plus rien pour moi. » Et il souffrait de l'indifférence glaciale qu'elle lui avait montrée, du malaise qu'il en avait ressenti sans parvenir à le dissimuler; il s'indignait et discutait contre elle avec tant de véhémence qu'il faillit de

sa canne éborgner un passant, et le foudroya du regard comme si cet inconnu était coupable de ce que Lucy ne l'aimait plus... Sans doute, elle le jugeait, le méprisait peut-être... De quel droit? Est-ce qu'elle savait rien de la vie, des impatiences, des fièvres de la jeunesse, des désirs qui s'agitent dans le cœur d'un homme de son âge? Pourquoi le condamnait-elle dans son ignorance romanesque, infatuée de chimères? Elle ne lui avait, il est vrai, fait aucun reproche; mais pourquoi l'avait-elle à certains instans regardé avec cette attention étonnée, comme si elle cherchait le signe où l'on peut reconnaître une bouche menteuse et une âme inconstante! Elle ne le croyait capable sans doute que de ces banales tendresses qui se donnent à tout venant, s'ajustent à toute taille comme les vêtemens grossiers des magasins au rabais. Mais elle-même, avait-elle le droit d'être si sévère? Était-elle si fidèle?.. Il avait suffi qu'il crût trouver le bonheur loin d'elle pour qu'aussitôt cet amour qui devait être éternel se fondît sans laisser de traces : c'est donc qu'elle l'aimait moins qu'elle ne s'aimait elle-même...

Mais tandis qu'il argumentait contre elle, une voix profonde lui criait : « Combien elle est changée! Quels ravages! Se peut-il que la mort de sa mère en soit la seule cause? Ces saintes douleurs ont-elles une âpreté cuisante qui laisse de telles marques sur un jeune visage? » Il se troublait alors et la colère se changeait en pitié. Un invincible besoin de la revoir, de s'assurer de ses sentimens, le poussa à retourner chez son oncle.

Lilia, cette fois, l'accompagna.

Il était dans la nature de Mme de Précy de vouloir plaire toujours et à tout le monde; elle déploya mille grâces pour être agréable à Lucy, qui s'efforça de répondre à ses avances; mais elle était trop sincère, et toute sa bonne volonté ne put faire illusion à Lilia.

— Eh bien! dit-elle à son mari dès qu'ils se trouvèrent seuls, on ne brille pas par l'effusion, dans votre famille... Des procédés,.. des égards,.. toutes les convenances et la correction désirables... Seulement le fond est gelé...

— Il m'a paru que mon oncle était plein d'attentions pour vous,.. et Lucy est absolument un ange, répondit Herbert, non sans quelque raideur.

— Un ange à la glace...

— Elle est triste,.. cela doit lui être pardonné. J'avais cru remarquer que vous causiez ensemble avec quelque intimité...

— Oui, certes... Et savez-vous ce qui la préoccupe, votre aimable cousine?.. Elle a la bonté de s'inquiéter de notre descendance et a paru s'étonner beaucoup que nous n'ayons pas déjà une demi-douzaine d'enfans... Après un an de mariage!.. Elles vont bien, les

ingénues!.. Je suis sûre que je l'ai scandalisée par le calme et la modération de mes désirs en fait de pouponnage...

— Et moi je suis scandalisé autant qu'elle, Lilia..: Une femme qui n'est pas mère, selon moi, n'est femme qu'à moitié...

— Je vous trouve admirable, vous, avec vos anathèmes... Comme si c'était ma faute!.. Je vous jure que je n'y mets pas d'obstination...

Et tout en riant, elle décocha à son mari quelques impertinences assez vertes qui ne le déridèrent pas. Il détestait la grivoiserie chez les femmes, surtout chez la sienne. Sa désapprobation ne fit qu'exciter la folie de Lilia.

— Oh! j'offense vos farouches pudeurs, reprit-elle; cela vous apprendra à me mener dîner dans des maisons paradisiaques... La fréquentation des anges ne me sied pas décidément,.. l'esprit de malice prend sa revanche... Et savez-vous ce qu'il dit, l'esprit de malice, sans être grand sorcier?.. Il dit que la petite cousine, — qui serait jolie si elle y apportait un peu de volonté, — avait mis dans sa tête jadis d'être la femme de son petit cousin?

— Il ne tenait qu'à elle, répondit sèchement Herbert; je l'ai toujours aimée de tout mon cœur.

— En vérité!.. Eh bien, si elle n'a pas su se décider à propos, m'est avis qu'elle en porte le regret à cette heure, en même temps que son deuil!..

Herbert haussa les épaules :

— Votre pénétration est merveilleuse, dit-il ironiquement... J'admire que les femmes voient du roman partout... Ce que Lucy porte en même temps que son deuil, c'est le souci de son très prochain mariage...

Il n'inventait pas, son oncle l'avait pris à part un instant dans la soirée et lui avait confié son désir de marier Lucy dès que le permettraient son deuil et l'ébranlement de sa santé. Il était en instances pour obtenir sa retraite et se proposait dès maintenant de quitter Paris.

— Lucy s'est habituée, dans ces dernières années, à vivre dans des climats chauds, avait-il dit : elle souffrirait à Paris. J'ai l'intention de me fixer à Pau... Le jeune homme qui la recherche en mariage a ses propriétés dans les environs de Bayonne; je me trouverais ainsi tout près d'elle,.. si elle consent à ce projet...

— Connaît-elle ce jeune homme?

— Elle le connaît certainement; il passait tous les étés, comme nous, à Montreux, et sa mère, Mme Lapeyrade, s'était liée avec ma pauvre femme.

Herbert en un instant avait eu la vision du ponton d'Ouchy et du jeune homme qui escortait Lucy avec un respect si attentif...

— Ce M. Lapeyrade n'est-il pas grand, blond, portant barbe entière?..

— C'est cela même... Tu le connais?..

— Non; je l'ai entrevu seulement un jour, en Suisse... Et Lucy?.. est-elle contente?.. lui plaît-il?..

— J'espère qu'il lui plaît... Jusqu'à présent, elle n'a jamais voulu entendre parler d'aucun projet de mariage,.. qui l'eût enlevée à sa mère... Ce n'est pas non plus le moment de songer encore à des noces... Nous avons besoin de quelques mois de repos l'un près de l'autre, l'un pour l'autre... C'est un espoir que je garde pour un peu plus tard.

Herbert s'était dit que tout serait ainsi pour le mieux et qu'il aurait la conscience tout à fait en repos, quand il saurait Lucy mariée... Pourtant, cette pensée le rendait triste à mourir.

XIV.

Un jour, Herbert trouva sa cousine seule chez elle. C'était la première fois qu'ils se rencontraient sans témoins. Ils restèrent un peu interdits d'abord l'un et l'autre.

— Mon père a dû partir inopinément pour Pau;.. il s'agit de l'acquisition d'un petit domaine qui semble lui convenir.

— Et moi qui espérais passer une bonne soirée avec vous!

Elle hésita un instant.

— Eh bien! restez, répondit-elle en rougissant un peu, nous causerons... Cela ne sera pas bien gai pour vous; mais puisque vous aviez fait d'avance le sacrifice de votre soirée...

Il s'assit avec un empressement joyeux. Lucy était ce jour-là coiffée avec plus d'apprêt que d'habitude; quelques boucles légères de ses cheveux d'un châtain lumineux faisaient une ombre transparente sur son front; ses traits en semblaient plus fins et son regard plus mystérieux.

— Vous attendez des visites? dit Herbert inquiet.

— Personne; qui vous fait penser?..

— Mais cette parure inusitée...

— Ma coiffure? répondit-elle, rougissant encore... C'est un essai... pour complaire à ma cousine Lilia... Elle me trouvait si gauchement arrangée...

— Je ne vous croyais pas si grandes amies...

Sans répondre directement, Lucy reprit :

— Elle est délicieusement belle, Lilia ; si élégante !.. J'ai pensé que son conseil devait être bon...

— Il est parfait !.. Vous êtes à ravir !.. Mais... peut-être que toute cette frisure a d'autres intentions que de lui plaire ?.. Je me figure qu'un certain Peyrade,.. Lapeyrade,.. quelque chose d'approchant, n'est pas étranger à cet essai de coquetterie... Convenez-en, petite cousine ! un monsieur qui a une si longue barbe et de si belles terres au soleil de Gascogne mérite bien quelque innovation de ce genre...

— Vous connaissez George Lapeyrade ?

— Pas le moins du monde !.. Et n'ai même aucune envie de le connaître... Il le faudra pourtant, s'il devient votre mari.

— Mon mari !.. Qui peut vous donner une pareille idée ?

— Qui me l'a donnée ?.. Mais votre père lui-même, ma chère Lucy, votre père qui ne croit pas devoir me tenir à l'écart de ses projets, ni me cacher ses désirs,.. les vôtres, sans doute ?

Lucy était devenue très rouge :

— Mon père vous en a dit plus qu'à moi, je le vois... Et peut-être, Herbert, serait-il étonné que vous m'ayez parlé d'un projet dont il a gardé jusqu'à cette heure le secret vis-à-vis de moi...

— Allons donc !.. Comme si les jeunes filles ont besoin qu'on leur apprenne ces choses-là !.. Vous vous aperceviez bien, à Montreux, qu'il vous faisait la cour... Et je suis certain que vous n'aurez rien négligé pour lui faire perdre la tête !..

— Quand cela serait ? s'écria-t-elle un peu froissée de l'âpreté involontaire qui se faisait jour sous son air de plaisanterie...

— Oh ! vous êtes dans votre droit, assurément !.. La chasse au mari fait partie des talens d'agrément d'une demoiselle bien élevée...

Il y eut un silence qui donna le temps à Herbert de se repentir de sa maussaderie ; il reprit plus doucement :

— Allons ! pourquoi ne pas convenir qu'il vous plaît, ce Lapeyrade ?..

— Il est charmant, dit-elle, distraitement pensive...

On annonça le dîner ; elle prit, en souriant, le bras de son cousin, et ils s'assirent l'un devant l'autre, un peu embarrassés de cette attitude quasi-conjugale :

— Vous souvenez-vous ? dit Herbert, pour rompre le silence qui laissait trop de place à la réflexion ; vous souvenez-vous, Lucy, des dîners d'herbes et de fruits crus que vous me serviez sur des feuilles de vigne dans notre terrier du Carmel ?

— Où le rôti était figuré par une grosse pomme de terre cuite dans un feu de branches mortes...

— Avec un horrible goût de fumée âcre... Je n'ai jamais rien mangé qui m'ait paru plus délicieux...

— Nous étions faciles à contenter, en ce temps-là...

— Et si heureux!.. C'est le temps le plus beau de ma vie...

— Cela paraît ainsi de loin, mon cousin... Il me semble que nous étions arrivés à vivre en fort mauvaise intelligence, vers la fin, et que la séparation vint à propos...

— J'ai toujours été un imbécile et un idiot, s'écria Herbert... Je n'ai su que gâcher ma vie... et gaspiller les biens que j'avais dans la main.

— Il me semble, dit Lucy... Elle s'arrêta; leurs regards se rencontrèrent, puis se détournèrent aussitôt... Au bout d'un instant, Lucy reprit: — Vous êtes trop sévère pour vous-même, Herbert... Je crois que vous avez trop d'orgueil, vous ne pouvez vous rien pardonner, et cette amertume empoisonne votre vie... Qui donc est à l'abri d'une erreur de jugement ou de conduite?.. Qui est-ce qui ne pèche pas sept fois le jour?

— Quel bon directeur de conscience vous seriez, Lucy, si vous vouliez vous charger de la mienne!..

— C'est un trop gros morceau pour ma petite sagesse, dit-elle en riant.

— C'est que vous avez justement ce qui convient à cette haute mission: la pénétration et la bonté, la divine charité... Vous ne savez pas combien j'ai été jaloux de vous,.. comme je le suis encore!

— A quel propos, Seigneur!

— Jaloux de votre bonté, Lucy; jaloux et irrité de ce que tous mes efforts, mon désir du bien, mes combats n'ont jamais pu me faire agir ou penser aussi bien que vous le faites tout naturellement, de premier mouvement, par un don de nature...

Lucy hocha la tête.

— C'est peut-être que j'ai appris de bonne heure à dissimuler...

— Tenez, dans ce drame de la poupée,.. vous avez été sublime de générosité, le lendemain... Il m'a fallu des années pour en convenir avec moi-même, bien que je l'aie senti tout de suite...

— Et moi, je ne me suis pas encore pardonné de vous avoir fait punir par mes sottes larmes.

Ils commencèrent à se raconter l'un à l'autre les dessous de leurs âmes enfantines, les émotions, les hontes ingénues, les désirs in-

distincts, les premiers et fugitifs frôlemens de sensations nouvelles, les ébauches de sentiment dont ils rougissaient autrefois, sans les bien démêler, et qu'aucun d'eux, au prix de sa vie, n'eût consenti alors à révéler : ils en parlaient maintenant comme de choses impersonnelles, sans honte ni détour. Dans leurs aveux sincères se marquait toujours le trait distinctif de leurs deux natures : l'oubli de soi chez Lucy, l'impossibilité de maîtriser sa volonté chez Herbert. Il en fit la remarque.

— Et il en a toujours été ainsi, Lucy; et maintenant encore, ajouta-t-il avec émotion, je ne puis vous dire combien je sens douloureusement votre supériorité morale...

Elle l'interrompit d'une voix basse et précipitée.

— Je vous l'ai dit,.. je suis très dissimulée... Ne vous fiez pas à mes bons sentimens plus que je ne m'y fie moi-même.

Elle s'était levée, un peu rouge et troublée; ils retournèrent au salon, et Lucy, embarrassée peut-être de ce tête-à-tête prolongé, proposa de sortir.

— Allons au Marché aux fleurs faire notre moisson de roses...

La soirée était engageante; des lueurs d'un rouge mourant enflammaient le couchant et montaient, en se dégradant par des teintes exquises, sur mille nuages légers qui ressemblaient à de grandes ailes roses, lilas, couleur d'aurore, éparpillées sur un fond d'un bleu verdâtre indéfinissable; la colonnade de la Madeleine, massive, presque noire, se détachait sur le fond tendre du ciel. Des bouffées de senteurs enivrantes flottaient dans l'air tiède, un peu alourdi par tous ces parfums; ils se promenèrent lentement entre les doubles rangées des petites tentes que l'on commençait à replier, au milieu des roses, des œillets, des narcisses, dont les gerbes alanguies faisaient autour d'eux une avenue. Dans les longues charrettes on entassait les plantes vertes, palmiers et ficus, la souple ramure des dattiers et les rhododendrons aux grappes pourpres. Lucy, les mains pleines de roses, trouvait un charme indicible à cette lente promenade, presque muette, parmi la foule indifférente et brouillonne qui allait et venait de ses affaires à ses plaisirs... Elle sentait en elle un ravissement de joie ineffable; pourquoi?.. Qu'y avait-il de changé pour elle?.. Rien, ni le passé ni l'avenir... Elle buvait le philtre enchanté de la minute présente, réglant son pas sur celui d'Herbert, écoutant sa voix aimée, recevant de sa main les fleurs dont il ne se lassait pas de charger ses bras, tandis qu'en sa majesté superbe mourait le jour au ciel incendié...

— Il faut rentrer, dit-elle enfin avec un soupir.

— Si tôt?

— Ne m'avez-vous pas dit que Lilia vous attend au bal? Elle m'en voudrait de vous retenir...

Ils revinrent à pas lents.

— La douce soirée, Lucy!.. Il y a longtemps que je ne connais plus ces intimes causeries de cœur à cœur... Que c'est bon d'être deux qui s'aiment et se comprennent!.. Le beau temps que le temps passé!..

Elle le regardait avec une attention inquiète et un sourd battement de cœur dont elle avait honte. Jamais il ne lui parlait de Lilia ni de rien qui eût trait à sa vie intime... Elle ne pouvait se méprendre pourtant, au sens de ses paroles, à la plainte à peine cachée.

— N'êtes-vous pas heureux? demanda-t-elle enfin. Oh! je vous en prie, soyez-le, Herbert... Le bonheur est pour une grande part une œuvre de volonté, croyez-le... Sauf les grands coups de la mort, qui parfois la déchirent, c'est nous qui tissons notre vie,.. qui en faisons la trame rude ou assouplie...

— Mais si l'on s'est trompé, Lucy?.. si l'on s'est emprisonné dans un enchevêtrement inextricable de difficultés, de mécomptes. Avez-vous vu quelquefois une mouche captive se débattant avec ses ailes meurtries?..

— Il n'est jamais trop tard pour être sage,.. pour reprendre fil par fil la trame mal commencée... Ne vous moquez pas, Herbert,.. j'ai vécu, j'ai réfléchi,.. j'ai souffert; c'est le lot de tout le monde... Il ne faut pas trop demander, voyez-vous, ni à la vie, ni à ceux qui nous entourent,.. mais tâcher de les comprendre, d'entrer dans leurs sentimens, leur caractère,.. leurs faiblesses...

Elle avait levé vers lui son jeune visage brillant du reflet de son âme, et ses yeux, limpides et profonds comme ces flots transparens des mers ioniennes où le regard plonge d'abîme en abîme sans rencontrer d'obstacle ni jamais atteindre le fond. Combien de fois il devait les revoir dans son souvenir, ces yeux innocens où rayonnaient la plus pure affection, la plus sainte bonté!..

« Elle a raison, pensait-il, tandis que le train l'emmenait vers Chartres. Ne demander à chacun que ce qu'il peut donner; étouffer les désirs insatiables d'un cœur qui veut posséder tous les biens à la fois; ne pas trop attendre d'une créature fragile et imparfaite, n'est-ce pas la raison, la justice?.. » De quoi avait-il donc tant à se plaindre? N'avait-il pas la jeunesse, la santé, la fortune, une femme jeune et belle dont il était épris? Car tous ses griefs, amèrement ressassés contre Lilia, ne l'empêchaient pas d'être amoureux, d'un amour fait de volupté et d'orgueil, amour charnel d'une essence un peu trouble, mais d'une prise énergique sur un

homme que n'avait pas atteint la flétrissure précoce de vulgaires passions.

Il était dans une de ces heures où l'on voit juste à travers les brouillards éclaircis de l'amour-propre, des vaines illusions...

Il était décidé à essayer de la sagesse de Lucy. Et pour commencer, à peine arrivé, bien qu'il sentît une furieuse envie de dormir, il s'habilla résolument pour rejoindre Mme de Précy au bal, où elle l'attendait.

Il était une heure du matin quand Herbert de Précy entra chez Mme de Ragabal. Il lui fallut quelque temps avant d'apercevoir derrière un rideau compact d'habits noirs et d'uniformes la fine et royale tête de Lilia, émergeant d'un nuage de tulle et de dentelles, sans une fleur ni un bijou; un frémissement orgueilleux lui chatouilla le cœur au premier aspect de cette ravissante beauté, de cette élégance accomplie. Entourée d'hommes qui n'avaient d'yeux que pour elle, elle causait en ce moment, la tête penchée en arrière, avec un jeune innocent de longue venue, monocle dans l'œil, gardénia à la boutonnière, qui, tout rougissant et intimidé, cherchait à se donner une contenance de viveur rompu à tous les jeux de la coquetterie. Lilia lui donnait la réplique, comme si la prise de ce goujon armorié avait pu avoir pour elle quelque intérêt.

Elle se retourna et vit Herbert devant elle. — Déjà! s'écria-t-elle. — Un murmure formidable mugissait parmi les habits noirs: « Le cotillon allait commencer... La reine du bal... Les maris tous tyrans. »

— Je venais seulement me mettre à vos ordres, ma chère Lilia, dit Herbert avec un sourire un peu contraint... Je ne mérite pas les malédictions de ces messieurs... Restez tant que vous ne serez pas fatiguée.

— Vraiment? vous permettez? demanda-t-elle avec une hypocrite câlinerie. Allez alors faire votre cour à ces dames, car je ne puis souffrir de vous savoir désœuvré et ennuyé...

— Oh! je ne suis pas un grand séducteur,.. vous savez!

— Il y a cependant une certaine dame de pique à qui vous ne résisterez pas, j'en suis sûre...

— Oui, mais qui s'y frotte s'y pique, s'écria le long jouvenceau que ce trait brillant rendit cramoisi.

Herbert, après quelques saluts à droite et à gauche, quelques banalités fleuries jetées en pâture aux femmes de sa connaissance, finit, de guerre lasse, par s'asseoir à une table de jeu.

Au bout de deux heures, après avoir gagné et reperdu quelques louis, il rentra dans la salle de bal où le cotillon expirait, aux premières lueurs du matin.

Lilia vint à lui, et tandis qu'ils traversaient ensemble les salons, Herbert vit les fronts se courber devant elle, tous les regards la suivre, des murmures d'admiration bruissaient à ses oreilles, et il sentit encore en son cœur ce subtil chatouillement d'orgueil et de tendresse. Ce fut avec les soins, les prévenances d'un mari très épris qu'il l'installa dans sa voiture. — C'est gentil à vous d'être venu, dit-elle en s'accotant au fond du coupé et étouffant un léger bâillement; je craignais que votre cousine ne vous fît manquer à votre promesse.

— L'avez-vous craint, vraiment?.. Il me semble que vous n'en avez pas eu le temps, puisque vous m'avez accueilli par un « déjà » qui n'indiquait aucune impatience.

— C'est que, d'ordinaire, vous arrivez un peu comme la statue du commandeur,.. pour les sommations funèbres... J'ai voulu dire : partons-nous déjà?.. Ne nous querellons pas, voulez-vous? Évitons, une fois par hasard, l'inévitable scène du retour...

— Je ne demande pas mieux,.. ma Lilia, car je vous aime beaucoup,.. ce soir, je vous en préviens.

Il avait passé son bras autour de sa taille et l'attirait sur sa poitrine où elle laissa tomber sa tête languissante, et, comme il cherchait ses lèvres, elle les lui tendit, après un nouveau petit bâillement englouti dans les ruches de son manteau, puis reprit sa pose ensommeillée sur l'épaule de son mari. Lui, ne dormait pas, respirait le parfum léger qui s'exhalait de ses vêtemens, de ses cheveux, de sa fraîche haleine; il se sentait amoureux comme au jour de ses noces, et ce fut avec un frémissement de tous les nerfs qu'il la soutint et l'accompagna jusqu'à sa chambre où il tenta de pénétrer avec elle. Elle le repoussa doucement et lui offrit son front à baiser. — Vous m'exilez! dit-il un peu froissé.

— Excusez-moi,.. je suis si lasse... Je n'ai l'esprit qu'à m'endormir au plus vite...

— Vous vous fatiguez pour des inconnus... Vous vous faites belle,.. séduisante,.. adorable pour les premiers venus,.. pendant des nuits entières, et pour moi,.. quand je viens humblement vous demander l'aumône d'un peu de tendresse... pour moi seul vous êtes de glace...

— A qui en avez-vous? reprit-elle moitié riant, moitié agacée... On peut être fatiguée, une fois par hasard... Il est fâcheux que ce soit le moment où vous arrivez justement avec des impatiences de collégien... Vous n'avez donc pas fait vos frais,.. à Paris... avec votre cousine?

— Lilia!

Elle vit qu'elle l'avait blessé, et battit en retraite.

— C'est une plaisanterie... Je n'y mets aucune malice;.. mais, voyez-vous,.. allez dormir;.. sans cela, nous y tomberons fatalement,.. dans la scène du retour... Allons! bonsoir, cher,.. je serai plus aimable un autre jour...

Ce n'était pas la première fois qu'Herbert se trouvait rebuté par la froideur de sa femme, plus importunée que touchée de sa passion; elle subissait sa tendresse, sans y répondre, avec une sorte de complaisance inerte, indifférente. Cette femme, qui allumait tant de désirs autour d'elle, n'en ressentait aucun; elle en convenait avec une sincérité dure; « elle n'aimait pas l'amour, » et s'en faisait même une défense contre la jalousie de son mari...

— Que craignez-vous? disait-elle, quand il s'irritait de ses coquetteries. Ne savez-vous pas que je suis une femme froide? Ce qui fait, dites-vous, votre malheur devrait faire aussi votre sécurité.

Et s'il lui représentait que ces manèges à froid lui semblaient égaler les pires égaremens, elle ne comprenait pas.

— Que me reprochez-vous? j'aime à plaire,.. je m'amuse innocemment... Est-ce un crime? Si les hommes s'y trompent, tant pis pour eux. Ils sont armés pour se défendre... Ce n'est pas à vous, j'imagine, de vous faire l'avocat de leurs mauvaises causes?

— Mais ces convoitises allumées autour de vous, Lilia, sont une offense; elles vous outragent, ne le sentez-vous pas? Le désir est un commencement de possession; une femme délicate ne saurait souffrir, encore moins encourager certaines poursuites sans perdre quelque chose de sa dignité et de sa pudeur...

Elle lui riait au nez, l'accusait de pruderie et de mysticisme jaloux. — Je n'entends rien à ces subtilités,.. je ne fais aucun mal. Ne me tourmentez pas... Et tenez-vous pour satisfait de votre sort... Il est étrange que ce qui vous plaisait avant notre mariage vous déplaise aujourd'hui...

— C'est que j'ai le droit d'espérer que vous m'aimez...

— Mais oui;.. à ma manière...

Elle l'embrassait en riant, à moins qu'il ne fût d'humeur hérissée et farouche, auquel cas elle attendait patiemment un retour de faveur, sans se perdre en vaines lamentations.

***.

(La dernière partie au prochain n°.)

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DEPUIS

LA FONDATION DE L'INSTITUT

IV[1].

LA CLASSE DES BEAUX-ARTS AU TEMPS DE LA PREMIÈRE RESTAURATION ET PENDANT LES CENT JOURS.

Si, pour apprécier l'influence exercée sur l'art et sur les artistes par les événemens politiques qui se produisirent en France dans le cours de l'année 1814 et dans les premiers mois de l'année 1815, on se contentait de consulter les procès-verbaux des séances de la quatrième classe à cette époque, on courrait grand risque de n'aboutir qu'à des résultats négatifs. Rien, en effet, dans le calme inaltérable de ces textes ne semble se ressentir des émotions du dehors; rien ne permettrait même de soupçonner que, dans l'intervalle d'une séance à une autre, le gouvernement qui existait a été renversé et un nouveau régime établi. Au lendemain de l'abdication de Napoléon à Fontainebleau, la classe s'occupe, sans la moindre distraction apparente, de la direction ou du jugement des

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet et du 15 août.

concours de Rome. Lorsque, l'année suivante, Louis XVIII vient de quitter les Tuileries et que Napoléon s'y est réinstallé, elle semble n'avoir d'autre souci que celui de se renseigner par les lectures qui lui sont faites sur les caractères particuliers de certains monumens de l'architecture arabe en Espagne, sur la valeur des antiquités découvertes à Brindes, sur plusieurs autres questions du même ordre. A peine quelques lettres ministérielles successivement écrites, tantôt au nom du gouvernement du roi pour demander avis à la Compagnie sur les moyens de réédifier dans les meilleures conditions la statue équestre d'Henri IV, tantôt au nom du gouvernement impérial pour accorder l'exemption du service militaire à une dizaine de jeunes artistes « distingués par leurs efforts et par leurs succès » et recommandés à ce titre par la classe, — à peine quelques autres communications relatives, suivant les circonstances, au passé de la monarchie légitime ou aux actes présens de la dictature, viennent-elles interrompre le cours régulier et méthodique des occupations auxquelles la Compagnie, en 1814 et en 1815, entend exclusivement se livrer.

Était-ce donc, chez les membres de la classe des beaux-arts, indifférence ou crainte de se compromettre? On serait au contraire autorisé à dire qu'ils faisaient par là preuve de dignité. Sous le coup de malheurs publics qu'il n'avait certes pas dépendu d'eux de conjurer, comme sous la menace des événemens qui allaient suivre, à l'époque de la première invasion comme au lendemain du retour de l'île d'Elbe ou à la veille de Waterloo, ils eurent au moins ce mérite de rester strictement fidèles à leur rôle et de se renfermer, avec une persévérance qui n'était pas sans fierté, dans la pratique de leurs devoirs spéciaux.

Une exception pourtant est à noter dans ces témoignages unanimes de constance patriotique et d'assiduité. Tant que dure la première Restauration, le nom de David ne figure pas une fois sur la liste des membres présens aux séances hebdomadaires; il ne reparaît dans les procès-verbaux de ces séances que le 25 mars 1815, c'est-à-dire aussitôt que Napoléon s'est ressaisi du pouvoir et que l'ancien premier peintre de l'empereur a pu, de son côté, se croire en mesure de recouvrer de haute lutte le crédit qu'il avait perdu.

Les confrères de David, en effet, malgré l'admiration qu'ils continuaient de professer pour son talent, étaient, depuis assez longtemps déjà, fort loin de nourrir des sentimens d'affection, d'estime même pour sa personne. Ils lui en voulaient à bon droit de l'orgueilleuse violence avec laquelle il prétendait, en toute occasion, peser sur leurs décisions ou condamner celles-ci après coup; du bruyant dépit, par exemple, que lui avait causé la préférence

accordée à son compétiteur Pajou pour les fonctions de président de la classe, et, par suite, de la résolution qu'il avait prise de ne plus venir que de loin en loin à l'Institut. David, nous l'avons dit, avait fini par cesser absolument d'y paraître; il s'en tint éloigné pendant toute la durée de la première Restauration, sauf le jour où eut lieu cette séance publique de 1814 dont nous avons parlé déjà, séance au cours de laquelle il eut à subir un affront aussi imprévu, aussi injustifiable au fond que regrettable à tous égards dans les formes.

Contrairement à la règle qu'il s'était imposée et qu'il observait rigoureusement depuis quelques mois, David, ce jour-là, s'était joint aux autres membres de la quatrième classe. Deux de ses élèves se trouvaient au nombre des jeunes artistes qui avaient remporté les grands prix, et, suivant l'usage consacré en pareil cas pour tous les lauréats, ils devaient, une fois en possession de leurs couronnes, s'approcher de leur maître et recevoir ses embrassemens sous les yeux du public. La présence du duc d'Angoulême, qui d'ailleurs n'avait formulé à ce sujet aucune exigence, aucun désir même, décida bien malencontreusement certains officieux à supprimer cette partie du cérémonial accoutumé. Après avoir été couronnés par le prince, les deux élèves de David furent reconduits directement à leurs places. Bien plus : au moment de la proclamation des prix, on avait passé sous silence le nom du peintre auprès duquel ils s'étaient formés, quoique ce nom figurât sur le programme imprimé dont le duc d'Angoulême avait, comme chacun des assistans, un exemplaire sous les yeux; et, pour comble de maladresse, l'un de ces deux lauréats sortis de l'atelier de David, Léopold Robert, avait été formellement signalé au public comme « n'ayant pas eu de maître. » Il y avait là non-seulement une énonciation mensongère, mais un procédé d'élimination déloyal, une sorte de mise hors la loi par prétérition à l'adresse d'un homme qui n'était à cette époque l'objet d'aucune exception décrétée, d'aucune mesure de réprobation légale, et contre qui le gouvernement royal lui-même ne devait songer que deux ans plus tard à sévir. Si tristes que fussent les antécédens politiques de David, ceux qui prétendaient ainsi venger sur lui la morale publique n'arrivaient en réalité qu'à le rendre intéressant, puisqu'il devenait grâce à eux une victime de l'arbitraire, et que, sans avoir été même accusé, il était traité en coupable reconnu.

Il ne semble pas, au surplus, que David ait ressenti fort douloureusement l'outrage public qu'il venait d'essuyer. Peut-être même le sentiment excessif qu'il avait de sa propre importance et le besoin, habituel chez lui, de faire figure aux dépens ou en dehors de ses confrères, ne laissèrent-ils pas d'y trouver jusqu'à un cer-

tain point leur compte. C'est du moins ce que permettrait de supposer le passage suivant d'une lettre adressée par Léopold Robert à ses parens peu de jours après celui où l'incident rapporté ci-dessus s'était produit :

« Le lendemain du 1er octobre, écrit Robert, nous allâmes, Rioult (le second prix de peinture de cette année) et moi, faire visite à M. David; il nous reçut parfaitement. « Eh bien! nous dit-il,.. mes ennemis, sans qu'ils s'en doutassent, m'ont fait grand bien hier en me mettant en parallèle avec les Bourbons. » Nous eûmes l'air de demander une explication. « Comment, mes amis, vous ne savez pas que j'ai été député avec Carnot, Cambacérès et autres grands hommes; enfin, que j'ai figuré dans la Révolution, et que nous avons fait notre possible pour rendre la France heureuse? — Nous étions bien jeunes alors, lui dîmes-nous; nous n'en avons entendu parler que vaguement. — Eh bien! hier, le président de la classe vint me dire : Monsieur David, je vous estime beaucoup; je viens en conséquence vous engager à vous retirer; vous seriez sans doute fâché de vous trouver avec un Bourbon. — Monsieur Taunay, lui ai-je répondu, le vin est tiré, il faut le boire; je suis ici à ma place, je resterai. — Mes ennemis, voyant ma fermeté, cherchèrent les moyens de taire mon nom. Le maître des cérémonies alla vous avertir de ne pas embrasser vos maîtres;.. mais les programmes qu'on avait répandus firent faire beaucoup de réflexions aux assistans. »

David, on le voit, se méprenait assez ridiculement ou il se consolait avec une singulière complaisance, quand il attribuait au procédé dont on avait usé envers lui la veille la signification « d'un parallèle » entre sa personne et la famille des Bourbons. Il se trompait plus gravement encore en s'applaudissant de la manière dont il s'y était pris jadis pour faire le bonheur de la France, — sauf, il est vrai, à omettre prudemment de citer Robespierre et Marat parmi « les grands hommes » qu'il avait eus pour collaborateurs dans cette généreuse entreprise; mais il avait raison de se féliciter d'être, à l'heure de l'injure, resté à la place qui lui appartenait sur les bancs de l'Institut. Son tort est de ne l'avoir, en 1814, occupée que cette fois et de s'être, seul parmi ses confrères, dérobé jusqu'au printemps de l'année suivante aux devoirs que son titre lui imposait.

Tandis que, tout entiers à leur tâche réglementaire, les membres de la quatrième classe s'appliquaient sans bruit à la continuer, au dehors plus d'un effort était tenté, plus d'une intrigue se nouait en vue de les déposséder de leur situation officielle et pour arriver, sous prétexte de progrès, à reconstituer à peu près ce qui avait été détruit avant la fin du XVIIIe siècle. Pendant les dix-neuf

années qui venaient de s'écouler depuis la fondation de l'Institut, les survivans de l'Académie royale de peinture auxquels la classe des beaux-arts n'avait pas ouvert ses rangs s'étaient bien gardés d'exprimer trop haut leurs regrets, à plus forte raison de faire acte d'opposition ouverte. L'époque ne permettait guère les essais de résistance, quels qu'ils fussent, et le gouvernement impérial, en particulier, se serait mal accommodé, dans le domaine de l'art comme ailleurs, d'actes ou de plaidoyers en faveur de l'ancien régime; mais, dès que la royauté eut été restaurée en France, les artistes victimes, ou soi-disant tels, des violences révolutionnaires continuées à leur avis sous l'empire, jugèrent le moment venu de revendiquer des droits liés, suivant eux, aux intérêts mêmes et à la dignité du trône. Un de ces académiciens hors d'emploi depuis que l'Institut avait remplacé les académies supprimées par la Convention, le sculpteur Deseine (1), n'hésita pas à se faire publiquement l'interprète des ambitions jusque-là refoulées de ses anciens confrères et de leurs espérances actuelles. Dans un volume publié en 1814 sous ce titre : *Notices historiques sur les anciennes académies royales de peinture, de sculpture et d'architecture,* il formulait en termes très vifs leurs griefs et surtout les siens ; il dressait un véritable réquisitoire contre le personnel de la quatrième classe, « divisant tout, disait-il, pour gouverner despotiquement, » aussi bien que contre l'institution elle-même, sans aucune raison d'être, selon lui; et il concluait en signalant le rétablissement pur et simple de l'ancienne Académie royale comme l'unique moyen, pour le gouvernement, « d'encourager et de récompenser le mérite. »

A côté de Deseine pourtant d'autres membres de l'ancienne Académie étaient loin d'afficher le même radicalisme. Tout aussi mécontens au fond de l'état présent des choses, tout aussi désireux en principe d'un changement, mais plus concilians ou mieux avisés dans la pratique, ils se fussent arrangés sans difficulté d'une réforme qui, en augmentant le nombre des privilégiés, eût à peu près supprimé à leurs yeux les inconvéniens du privilège, par cela même qu'ils eussent pu, le cas échéant, en profiter. De là les propositions, beaucoup moins agressives que les prétentions exprimées par Deseine, qu'ils crurent devoir soumettre aux représentans du pouvoir et les négociations dans lesquelles ils essayèrent d'entrer avec les membres de l'Institut eux-mêmes.

(1) Cet artiste, d'un talent fort secondaire d'ailleurs, est l'auteur, entre autres ouvrages de sculpture, du groupe représentant la *Mise au tombeau* dans la chapelle dite du Calvaire, au fond de l'église de Saint-Roch, à Paris, et des statues de *L'Hôpital* et de *D'Aguesseau,* placées au bas de l'escalier extérieur du Corps législatif. Deseine avait été nommé membre de l'Académie royale de peinture le 26 mars 1791, c'est-à-dire dans la dernière séance tenue par l'Académie pour une élection.

Un comité des anciens académiciens s'était formé, sous la présidence de Le Barbier, pour rechercher les moyens de rattacher leur cause à celle des artistes qui composaient la classe des beaux-arts et pour travailler à amener de part et d'autre une entente ou, tout au moins, une transaction. Le ministre de l'intérieur, l'abbé de Montesquiou, s'était prêté de bonne grâce aux démarches tentées auprès de lui par les réclamans. Il les avait autorisés à se réunir, leur avait même accordé pour les séances qu'ils comptaient tenir une salle dans un des bâtimens de l'état, mais sans pour cela s'engager sur le fond de l'affaire et sans promettre rien de plus en son propre nom qu'une intervention éventuelle. De leur côté, les membres de la classe des beaux-arts n'avaient paru ni s'offenser des tentatives faites, ni même les désapprouver, dans la mesure bien entendu où elles ne porteraient pas atteinte à la constitution organique ou à la dignité du corps auquel ils appartenaient; mais ils n'avaient pas voulu prendre part aux pourparlers entamés autour d'eux et s'étaient contentés d'en attendre sans hostilité préconçue les résultats. Bref, la campagne entreprise par les anciens académiciens menaçait fort de traîner en longueur : en voulant en précipiter le dénoûment par un simulacre d'accord conclu entre les deux parties, le comité que présidait Le Barbier ne réussit en réalité qu'à marquer plus nettement ce qui les séparait et à envenimer la querelle en feignant de la croire supprimée. L'extrait d'une lettre adressée aux membres de la quatrième classe, le 5 août 1814, permettra d'apprécier cette situation nouvelle et de pressentir la rupture qui devait s'ensuivre bientôt :

« Messieurs, écrivait Le Barbier au nom des artistes qui s'étaient depuis quelques mois groupés autour de lui, vos anciens confrères de l'Académie royale de peinture et de sculpture... ont appris avec joie que vous étiez dans les dispositions les plus fraternelles pour vous rapprocher d'eux. Son Excellence le ministre de l'intérieur nous a autorisés à vous dire qu'il nous avait fait part de vos sentimens. Dites les moyens que nous avons à prendre pour arriver à un résultat si heureux. »

Quelque réservée qu'elle fût dans les formes, cette lettre, au fond, ne tendait pas à moins qu'à obtenir d'une des classes de l'Institut sa scission complète avec ce grand corps, son propre suicide en quelque sorte. Il n'était plus question maintenant pour les ci-devant membres de l'Académie royale, ou tout au moins pour certains d'entre eux, d'aller rejoindre leurs anciens confrères, grâce à une augmentation possible du nombre des places attribuées à la quatrième classe; c'étaient eux, au contraire, qui, pour le « rapprochement » à opérer, affectaient de compter sur un mouvement dont ils ne prendraient pas l'initiative. En d'autres termes, ils en-

tendaient que les membres de la quatrième classe vinssent à eux pour travailler en commun au renversement de ce qui existait et au rétablissement de ce qui avait été aboli. Leurs projets sur ce point étaient si bien arrêtés et leurs prétentions si peu équivoques que le signataire de la lettre rapportée ci-dessus, escomptant sans plus de façons l'avenir, s'intitulait déjà « président de l'Académie royale de peinture, de sculpture et de gravure. »

Dans la séance où fut lue cette lettre, la classe déclara par un vote unanime sa volonté de passer à l'ordre du jour ; mais tout en refusant de donner suite à d'aussi étranges ouvertures, elle chargea son secrétaire perpétuel de porter à la connaissance de qui de droit les motifs de son refus. C'est ce que Lebreton fit dès le jour même, en adressant la lettre suivante au soi-disant président de l'Académie royale :

« Monsieur, écrivait-il à Le Barbier, la classe des beaux-arts de l'Institut royal de France a eu communication dans sa dernière séance, de votre lettre, en date de la veille, par laquelle vous demandez quels seraient les moyens de rapprochement entre les artistes dont vous présidez la réunion et la classe. Celle-ci ne s'est pas crue compétente pour délibérer sur une pareille proposition. Toutes les Académies ayant été supprimées par une loi ne peuvent avoir d'existence légale que quand cette loi aura été abrogée. Jusque-là, ce serait pour la classe des beaux-arts une démarche irrégulière d'agir comme si la loi n'existait pas. Ici se borne ce que je suis autorisé à vous répondre.

« Mais je puis ajouter, comme en ayant la certitude, que Son Excellence le ministre de l'intérieur a pu vous dire avec vérité que la classe des beaux-arts, qui avait demandé au dernier gouvernement une augmentation de membres, a renouvelé cette demande en l'appuyant des motifs qu'elle a jugés les plus puissans dans l'intérêt de l'art et des artistes (1). Elle n'a pas autre chose à faire que d'attendre l'effet légal qu'auront ses démarches. L'Académie de peinture et de sculpture n'existe donc pas pour nous ; mais le ministre et vous, monsieur, serez justes envers la classe toutes les fois que vous lui attribuerez le désir de soutenir l'éclat de l'école française et d'être agréable aux artistes qui ont acquis des droits à l'estime publique. »

La situation et le rôle des deux partis en présence se dessinaient

(1) Lebreton, en s'exprimant ainsi, n'avançait rien que de strictement exact. On lit, en effet, dans le procès-verbal de la séance du 16 juillet 1814 : « Le secrétaire perpétuel propose d'adresser à Son Excellence le ministre de l'intérieur la demande que la classe des beaux-arts avait faite au dernier gouvernement d'augmenter le nombre des membres de la classe et de le porter à quarante. La classe autorise le secrétaire perpétuel à transmettre cette demande au ministre avec tous les motifs à l'appui. »

donc nettement. D'un côté, les représentans de l'ancien régime académique, désavoués et repoussés par ceux-là mêmes qu'ils avaient voulu attirer, en étaient réduits, pour essayer d'arriver à leurs fins, à ne plus compter que sur leurs forces personnelles et sur la faveur, encore problématique, il est vrai, mais cependant assez probable, d'un pouvoir politique naturellement peu enclin à prendre la défense des institutions d'origine révolutionnaire. De l'autre côté, les artistes membres de l'Institut, si bien disposés qu'ils fussent à accepter une augmentation du nombre des places attribuées à leur classe, n'en étaient pas moins résolus à ne rien céder de leurs prérogatives essentielles et à soutenir jusqu'au bout une cause intéressant, autant que leur existence propre, celle du corps tout entier auquel ils appartenaient. Sauf la différence des personnages et des temps, il y avait dans cet antagonisme des deux groupes quelque chose d'analogue à la lutte engagée, plus d'un siècle et demi auparavant, entre les confrères de Le Brun à l'Académie royale de peinture et les membres de l'ancienne corporation des maîtres-jurés dépossédés de leurs privilèges par la nouvelle Compagnie. Ceux-ci, toutefois, avaient eu dans la personne de Pierre Mignard un chef en mesure, par l'importance que lui donnaient ses talens, de le prendre de haut avec ses adversaires et, par les instincts de son caractère agressif, en humeur de mener hardiment la campagne. La hardiesse dans l'attaque n'était pas, au contraire, non plus que l'éclat de la renommée, le propre de l'homme que les assaillans de 1814 avaient mis à leur tête. Peintre médiocre dont on ne connaît plus guère aujourd'hui que ces « modèles de dessin » copiés depuis le commencement du siècle dans les lycées et dans les maisons d'éducation de tout ordre avec un ennui que chacun de nous se rappelle, vieillard de mœurs douces et d'habitudes fort étrangères jusqu'alors à la polémique, Le Barbier avait été choisi, faute de mieux, pour couvrir de son nom et pour justifier en apparence les aventures que de plus remuans ou de plus ambitieux se proposaient de tenter à côté de lui.

Les choses suivirent leur cours en conséquence. Tandis qu'après l'insuccès de sa lettre, Le Barbier semblait à peu près renoncer au combat, et que déjà peut-être il songeait à part lui à se réconcilier avec cet Institut qui pourrait un jour lui ouvrir ses rangs, et où il devait, en effet, entrer quelques mois plus tard, ses lieutenans poursuivaient plus activement que jamais les hostilités. Ils redoublaient d'instances auprès du ministre de l'intérieur pour qu'il se déclarât en faveur d'une réforme dont il avait, nous l'avons dit, acueilli d'abord le projet avec une certaine bienveillance, mais en ajournant toute décision personnelle sur le fond même de la question. Peu à peu, l'abbé de Montesquiou se départit de sa réserve;

il consentit à écouter plus souvent et de plus près les mécontens, et se laissa à la fin si bien persuader par eux que, le 5 mars 1815, une ordonnance royale rendue sur sa proposition venait pleinement leur donner gain de cause.

Aux termes de cette ordonnance, la quatrième classe de l'Institut était supprimée, l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture rétablie, ainsi que l'ancienne Académie d'architecture. Elles devaient l'une et l'autre être régies par les règlemens en vigueur avant la Révolution, et si les trois autres classes de l'Institut demeuraient, au moins quant à présent, maintenues, c'était à la condition de reprendre chacune leur nom d'*académie* et de subir dans le personnel des changemens considérables. On le voit, le coup porté à la quatrième classe atteignait aussi le corps tout entier; mais il ne faisait encore que l'ébranler sans l'abattre, tandis que la partie qu'il séparait de l'ensemble perdait immédiatement par cela même sa raison d'être et son caractère propre. Condamnée à se fondre dans l'Académie royale reconstituée, la classe des beaux-arts n'allait plus être qu'un groupe d'artistes associés à d'autres en nombre illimité, vivant avec eux d'une vie banale, dans une sorte de promiscuité d'autant moins profitable à leur dignité que l'inégalité entre les talens serait plus grande et l'égalité des droits plus hasardeusement consacrée.

La décision officielle prise à ce sujet devait heureusement rester lettre morte. Quinze jours après celui où l'ordonnance royale avait été signée, c'est-à-dire avant qu'on eût eu le temps de l'insérer au *Bulletin des lois* et même de la notifier à l'Institut, le gouvernement de la première restauration s'effondrait et Napoléon reprenait possession du trône. Le Barbier et les siens en étaient donc pour les frais de leur victoire théorique, les membres de l'Institut pour leurs craintes passées et pour leur défaite d'un moment : car il paraissait peu probable que Napoléon ratifiât une mesure en contradiction aussi formelle avec ce qu'il avait lui-même autrefois établi et organisé. Il n'eut garde d'y adhérer en effet. Dès le 24 mars 1815, presque au lendemain par conséquent de sa réinstallation aux Tuileries, il annulait l'acte de son prédécesseur et, le même jour, le nouveau ministre de l'intérieur, Carnot, écrivait au président de l'Institut pour l'informer que « l'ordonnance du 5 mars devait être considérée comme non avenue. »

Convenait-il néanmoins de ne rien faire de plus? Suffisait-il de proclamer le maintien, sans modifications d'aucune sorte, de l'organisation établie douze ans auparavant, et, jusque dans le sein de l'Institut, ne reconnaissait-on pas l'opportunité, la nécessité même de certaines réformes? On a vu qu'à deux reprises déjà, en 1809 et en 1814, les membres de la classe des beaux-arts avaient

demandé une augmentation du nombre des places fixé à vingt-neuf par l'arrêté consulaire de 1803. La première fois, leur demande était restée sans réponse ; la seconde fois, on y avait répondu par la suppression de la classe et par le rétablissement au dehors de l'ancienne académie. Maintenant que le principe de l'unité de l'Institut était sauvegardé, et que la quatrième classe, comme les autres, se trouvait assurée de conserver sa fonction et son titre, le moment semblait venu pour elle de renouveler avec plus de confiance l'expression de son vœu et, pour le pouvoir, de l'écouter avec une meilleure volonté d'y donner suite. Tout d'ailleurs s'engagea sans difficultés d'un côté ni de l'autre et se résolut promptement. Un mois à peine s'était écoulé depuis la chute du dernier gouvernement qu'un décret impérial, en date du 27 avril 1815, faisait droit aux observations présentées en élevant au chiffre de quarante et un, y compris le secrétaire perpétuel, l'ensemble des artistes à répartir dans les diverses sections de la quatrième classe, et en laissant à celle-ci le soin de choisir elle-même les douze nouveaux membres qu'elle était autorisée à s'adjoindre.

Aussitôt que le décret qui réorganisait ainsi la classe des beaux-arts eut paru, on procéda aux élections. Commencées dès les premiers jours de mai, les opérations étaient terminées avant la seconde semaine de juin, et elles avaient eu pour résultat d'ouvrir les portes de l'Institut aux artistes qui pouvaient le mieux en accroître ou en renouveler le prestige. C'étaient, dans la section de peinture, Gros, Guérin, Girodet, jeunes encore, hautement recommandés par l'éclat de leurs succès récens, et déjà chefs chacun d'une école d'où devaient sortir la plupart des peintres qui, devenus des maîtres à leur tour dans des genres différens, honoreraient le plus la génération suivante (1); c'était, dans la section d'architecture, Rondelet, le savant continuateur de l'œuvre de Soufflot, au Panthéon, et l'auteur d'un livre classique, alors comme aujourd'hui, — le *Traité de l'art de bâtir ;* — c'étaient enfin, dans la section de composition musicale, Cherubini, Le Sueur, Berton, tous trois en possession d'une brillante renommée, tous trois dignes par leurs talens de prendre place auprès de Méhul, de Gossec et de Monsigny. Quant aux sec-

(1) Outre Gros, Guérin et Girodet, outre Carle Vernet et Meynier, qui furent élus en même temps qu'eux, les candidats aux places récemment créées dans la section de peinture avaient été : Ansiaux, Lemonnier, Serangeli, Robert-Lefèvre, Hue, Thévenin et Prud'hon. Deux de ces compétiteurs, Hue et Lemonnier, avaient appartenu à l'ancienne Académie royale ; leur candidature prouvait donc chez les irréconciliables de la veille l'intention maintenant de faire cause commune avec ceux qu'ils avaient voulu renverser. Quant à Prud'hon, à qui l'on s'étonnera peut-être que la quatrième classe ait cru devoir préférer Meynier, il n'attendit pas longtemps la réparation de son échec, puisqu'il fut élu en 1816, lors de la première vacance qui se produisit dans la section de peinture.

tions de sculpture et de gravure, le nombre des membres dont elles se composaient depuis 1803 n'ayant pas été changé par l'acte du 27 avril, il n'y avait eu de ce côté aucune élection à faire.

Cependant l'augmentation du personnel de la classe des beaux-arts, dans les termes où le décret impérial l'avait prescrite, ne s'appliquait pas seulement aux peintres, aux architectes et aux compositeurs de musique. Aux cinq sections établies sous le Consulat, ce décret en ajoutait une nouvelle qui devait comprendre cinq membres et, sous le titre d'*Histoire et Théorie des beaux-arts*, représenter un ordre de travaux et de mérites se rattachant de près à ceux des artistes proprement dits. Il y avait là une innovation heureuse, en ce sens qu'elle tendait à encourager en France un genre d'érudition spécial et qu'elle assurait une place et une récompense fixes à des talens que la troisième classe, dite d'*Histoire et de Littérature anciennes*, n'était pas ou ne pouvait être que bien accidentellement en mesure d'accueillir; mais si le principe, excellent en soi, méritait d'être consacré comme la réparation d'un oubli et comme un stimulant pour l'avenir, la pratique dans le présent ne laissait pas d'en être assez malaisée.

Au commencement de ce siècle, les critiques d'art et les historiens de la peinture, de l'architecture ou de la musique, étaient loin encore d'avoir dans notre pays la juste autorité que plusieurs de leurs successeurs ont su acquérir de nos jours. Autant il eût été facile, quarante ou cinquante ans plus tard, de trouver des écrivains ou des érudits dignes de figurer dans ce groupe d'élite que l'on avait voulu former en 1815, autant à cette époque les titres des hommes entre lesquels il s'agissait de choisir étaient incertains et les garanties qu'ils offraient insuffisantes. Sauf Emeric-David, Quatremère de Quincy et un ou deux autres peut-être, que leur compétence éprouvée et leur science solide mettaient en réalité hors de pair, mais qui avaient refusé de se porter candidats, quels pouvaient être parmi les futurs membres de la nouvelle section ceux qui s'imposaient aux suffrages de la classe par l'importance des services rendus ou par la notoriété personnelle? Aussi, en attendant mieux, se contenta-t-on, pour remplir le cadre, d'emprunter à la section de peinture deux de ses membres, Denon et Visconti, à la classe des correspondans un peintre paysagiste, auteur par surcroît de quelques récits de voyages, Castellan, et un habile dessinateur d'architecture, Thibault, qui devint plus tard professeur de perspective à l'École des Beaux-Arts et membre de la section d'architecture à l'Académie.

Pour le cinquième fauteuil, on prit le parti d'y caser à tout hasard le dernier survivant à l'Institut des représentans de la « décla-

mation, » le vieux Grandménil, dont une fois déjà on n'avait trop su que faire, et qui, promené de la place qu'il occupait originairement à une place dans la section de composition musicale, ne devait pas, en entrant dans la section d'histoire et de théorie, arriver pour cela au terme de son odyssée académique. Dix mois plus tard, en effet, il était de nouveau transformé en musicien, et il reprenait à la faveur de ce déguisement, c'est-à-dire sans plus de titres au fond qu'auparavant, la place qu'on lui avait fait quitter. Il n'y fut d'ailleurs réintégré que pour bien peu de temps, puisqu'il mourut le 24 mai 1816, après avoir été, sous les diverses étiquettes successivement attachées à son nom, un des membres de la classe les plus scrupuleux, les plus assidus aux séances, et, dans les rapports avec ses confrères, un des plus faciles et des plus courtois. Si donc il est permis de trouver que, par sa profession et par le genre de son talent, Grandménil ne remplissait pas les conditions nécessaires pour être appelé à siéger à l'Institut, il n'y aura que justice à reconnaître, une fois cette réserve faite, que, au point de vue de la probité et de la modération du caractère, il n'y était nullement déplacé (1).

Complétée, comme elle venait de l'être, au moins dans les sections de peinture et de composition musicale, par l'adjonction des artistes du dehors les plus éminens, la quatrième classe semblait plus que jamais à l'abri des hostilités contre les personnes et, en raison de sa constitution même, mieux préservée pour l'avenir de toute atteinte à sa stabilité. On verra tout à l'heure comment, sur ce dernier point, les espérances qu'on avait pu concevoir se trouvèrent bientôt démenties, et avec quel empressement à son tour le gouvernement de la seconde Restauration annula les mesures par lesquelles le gouvernement des cent jours s'était hâté de remplacer celles qui avaient été prises en mars 1815, au nom de Louis XVIII; mais, pour le moment, quels que fussent les périls de la situation politique et l'imminence de la guerre, à l'Institut, et particulière-

(1) A l'époque de la Terreur, cette modération que, contrairement à la conduite tenue par plusieurs de ses camarades du théâtre de la République, Grandménil ne craignait pas de témoigner, faillit plus d'une fois lui être fatale : le jour, entre autres, où il avait montré quelque chose de moins que de l'enthousiasme en entendant la lecture d'une pièce ultra-révolutionnaire, *le Jugement dernier des rois*, œuvre du trop fameux Sylvain Maréchal. Celui-ci, pour mieux s'assurer apparemment la bienveillance de ses juges, s'était fait accompagner, quand il vint présenter sa pièce aux comédiens, de trois membres de la Convention. La lecture finie, Grandménil seul se permit quelques observations : « On pouvait craindre, objectait-il, d'être pendu si jamais les rois revenaient. » — « Voulez-vous donc être pendu dès à présent pour n'avoir pas accepté la pièce? » répliqua un des compagnons de l'auteur. Grandménil se le tint pour dit : *le Jugement dernier des rois* fut reçu, mais il s'abstint d'y jouer un rôle.

ment dans la classe des beaux-arts, on pouvait croire définitivement close l'ère des changemens plus ou moins radicaux, des réformes alternativement prescrites et désavouées.

Aussi les nouveaux élus, comme ceux dont ils étaient devenus les confrères, ne songeaient-ils qu'à se conformer de leur mieux aux conditions qui leur étaient actuellement faites et à prendre en main, suivant les cas, soit la direction des affaires de l'art en général, soit les intérêts particuliers des jeunes artistes que les récens événemens avaient forcément détournés de leurs études ou dépossédés de certains droits. C'est ainsi que, à la prière de deux jeunes architectes dont l'un, M. Hittorf, devait, trente-huit ans plus tard, être appelé à siéger parmi les membres de l'Académie des beaux-arts, la quatrième classe intervenait auprès du ministre de l'intérieur, Carnot, pour obtenir que ces jeunes gens, nés l'un et l'autre sur un territoire qui, en 1814, avait cessé d'être annexé à la France (1), fussent autorisés, malgré la perte de leur nationalité, à participer au concours ouvert pour le grand prix de Rome; c'est ainsi encore qu'elle accordait à un autre de ses futurs membres, à Léon Cogniet, comme aux peintres admis à concourir avec lui, quelques jours supplémentaires de travail, en compensation de ceux que leur avait pris le service, très actif à cette époque de crise, de la garde nationale. En même temps, elle renouait avec le directeur de l'Académie de France à Rome la correspondance régulière que la suspension ou le retard des *envois* l'avait forcée d'interrompre, sans parler de certaines circonstances fort étrangères à l'art qui n'avaient pas laissé de rendre assez difficile la situation à Rome du directeur et celle des pensionnaires.

L'artiste chargé alors des fonctions que Suvée avait remplies tant bien que mal jusqu'en 1807, était Lethière, auteur du grand tableau, aujourd'hui au Louvre, la *Mort des fils de Brutus*. Quoique, à l'époque de sa nomination, Lethière n'appartînt pas encore à l'Institut, et que, malgré le succès de l'ouvrage susmentionné, sa réputation personnelle n'eût pas à beaucoup près l'éclat de celle qu'avaient acquise David, Regnault, et même des peintres plus récemment entrés dans la carrière, le choix de la quatrième classe s'était porté sur lui parce qu'on le savait homme à couper court aux abus que la faiblesse de Suvée avait laissé s'introduire à la Villa Médicis et, en cas de troubles extérieurs, à faire respecter l'indépendance du grand établissement dont il aurait la garde. La confiance qu'il avait inspirée ne tarda pas à être justifiée; elle s'ac-

(1) M. Hittorf, alors âgé de vingt et un ans, était né à Cologne, devenu en 1801 chef-lieu d'arrondissement dans le département de la Röer.

crut même d'année en année en proportion des services rendus, si bien qu'une fois arrivé au terme de son mandat, Lethière fut invité à continuer ses fonctions pendant quatre ans encore. Il se trouvait donc en 1814 à la tête de l'Académie de France, lorsque la double nouvelle de la chute de Napoléon et de la restauration des Bourbons parvint à Rome, où elle provoqua, tant parmi les pensionnaires que dans la population même, d'ardens mouvemens d'opinion en sens contraire. Le directeur eut à la fois assez de bon sens pour éviter de se mêler personnellement à la lutte et assez d'autorité pour accomplir, malgré les essais d'opposition, son devoir. Grâce à lui, le calme fut maintenu aux abords comme à l'intérieur de la Villa Médicis, et le drapeau qui consacrait le changement survenu dans le gouvernement de notre pays put surmonter l'entrée d'un palais appartenant à la France, sans que personne désormais osât faire mine de s'en scandaliser; mais quand, au bout de quelques mois, une nouvelle révolution eut jeté bas ce qui venait d'être rétabli, et rétabli ce qui avait été naguère renversé, Lethière dut redoubler de fermeté et de prudence pour faire accepter à Rome les conséquences de ce revirement subit, sans compromettre la dignité du pays qu'il représentait et sans paraître avoir cédé trop tôt aux exigences de la situation que les événemens lui avaient faite. Aussi se montra-t-il cette fois moins empressé qu'il ne l'avait été l'année précédente à prendre officiellement les mesures imposées par le nouvel ordre de choses.

« L'an passé, écrivait-il, le 14 avril 1815, au président de la quatrième classe, je me suis trouvé ici dans une position difficile dont la classe fut instruite, et j'ai su qu'elle avait approuvé ma conduite. Le ministre de l'intérieur m'en a également témoigné sa satisfaction. En dernier lieu, nous n'avons été instruits de ce qui se passait en France que par la voix publique et par des articles de journaux italiens souvent mensongers et contradictoires... Il y avait plus de trois semaines qu'il n'arrivait ici ni lettres ni journaux de Paris. Ils arrivèrent enfin le 11 du courant, et, la nouvelle du retour de l'empereur étant par là tout à fait notoire, je fis supprimer les armoiries royales à l'entrée du palais de l'Académie. Je ne m'étais point jusqu'à ce moment rendu aux sollicitations qui m'avaient déjà été faites par plusieurs Français... Mon devoir était d'attendre l'arrivée des journaux de France, ne fût-ce que pour être en règle vis-à-vis du gouvernement romain, très susceptible dans ces sortes d'affaires; mais j'attendrai les instructions du ministre à qui je rends compte de ces détails pour faire replacer les armes de l'empire.

« Cette suppression des armoiries royales a fait l'entretien de

toute la ville ; chacun en a parlé dans son sens. Quelques-uns ont voulu y voir autre chose que le simple accomplissement de mon devoir ; le gouvernement pontifical lui-même s'en est inquiété,.. et, parmi un bon nombre de Français qui se trouvent à Rome, trois, à ma connaissance, non-seulement m'ont blâmé, mais excitent encore contre moi, autant qu'il dépend d'eux, l'indignation publique. On accuse aussi les pensionnaires, bien que ces jeunes gens n'aient donné aucune prise aux reproches. J'ai cru, monsieur le Président, devoir par votre organe instruire la classe de ces faits qui ne peuvent lui être indifférens... »

L'indifférence des membres de la quatrième classe pour les incidens dont il leur était ainsi rendu compte était effectivement d'autant moins présumable, et leur approbation de la conduite tenue à Rome par Lethière d'autant plus naturelle, qu'eux-mêmes, à Paris, avaient observé une réserve pareille durant la période qu'ils venaient de traverser. Tout en se soumettant au pouvoir établi à l'époque de la première restauration, ils s'étaient abstenus de ces engagemens hâtifs, de ces bruyantes protestations de zèle au moyen desquelles d'autres hommes mêlés de beaucoup plus près qu'eux aux affaires sous le dernier gouvernement s'efforçaient de faire oublier la part qu'ils y avaient prise et répudiaient sans vergogne le passé.

Après le retour de Napoléon, l'attitude de la classe des beaux-arts avait été la même. Ce n'était pas un des siens, c'était un membre de l'Académie française, Étienne, qui, lors de la première réception de l'Institut aux Tuileries, avait, dans une harangue louangeuse jusqu'à la flagornerie, remercié l'empereur des bienfaits qu'il répandait ou qu'il allait répandre sur la France délivrée par lui du joug des Bourbons. Enfin, la classe ne s'était pas plus associée aux diatribes de David contre les partisans, vrais ou supposés, de l'ancien régime, qu'à son enthousiasme impérialiste et à son adhésion publique aux articles de « l'Acte additionnel. » Les confrères du peintre avaient vu dans la visite que, peu après son retour, l'empereur lui avait faite, un hommage légitime au talent d'un artiste celèbre entre tous (1) et, de plus, le décret qui, con-

(1) Cette visite de Napoléon à l'atelier que David occupait alors à la Sorbonne et où il venait d'achever le tableau des *Thermopyles* eut lieu dans le courant du mois d'avril 1815. Après un examen de quelques instans, Napoléon, moins sensible sans doute aux mérites pittoresques de l'œuvre qu'aux souvenirs héroïques et aux exemples qu'elle impliquait, dit au peintre en se retirant : « Très bien, monsieur David! continuez à honorer la France. J'espère que des copies de votre tableau ne tarderont pas à être placées dans les écoles militaires. Elles rappelleront aux jeunes élèves les vertus particulières de leur état. » Le jour même, l'empereur nommait son premier peintre commandeur dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

formément à leurs vœux, venait d'augmenter le nombre des membres de la quatrième classe, leur avait inspiré des sentimens de reconnaissance dont ils avaient chargé David de transmettre l'expression au souverain; mais tout s'était borné de leur part à ces témoignages par procuration de gratitude et à une correspondance officielle avec le ministre compétent pour des affaires intéressant la Compagnie.

La classe des beaux-arts tout entière s'était donc, aussi bien pendant les cent jours que durant les onze mois qui avaient précédé, soigneusement tenue à l'écart des agitations politiques et des querelles de parti. Elle n'avait voulu se rendre complice ni de ceux qui s'étaient hâtés de condamner sans merci le pouvoir tombé la veille, ni des courtisans du pouvoir nouveau, pressés de lui offrir dès la première heure leur dévoûment de circonstance et leurs services intéressés; mais quand le moment fut venu pour la France des luttes et des désastres suprêmes, quand, après Waterloo, nos revers eurent amené une seconde fois les armées étrangères sur le sol de la patrie outragée, les artistes qui appartenaient à l'Institut ressentirent trop unanimement, ils partagèrent avec une trop profonde émotion les amertumes de la douleur publique, pour continuer de se livrer, comme si rien n'était survenu dans l'intervalle, à leurs occupations accoutumées. Ils ne suspendirent pas leurs séances, parce que l'époque de l'année où l'on se trouvait était celle des concours ouverts pour les grands prix de Rome et que les jugemens ne pouvaient être ajournés; mais, en dehors de la tâche absolument obligatoire qu'ils avaient à remplir de ce côté, ils s'imposèrent le devoir de ne rien entreprendre ni de rien poursuivre des travaux qui les auraient, au moins en apparence, distraits de leur affliction patriotique. Pendant plusieurs semaines, ils refusèrent d'entendre aucune lecture, de recevoir aucune communication, de laisser aucune discussion s'engager sur des sujets étrangers aux concours dont ils avaient alors à juger les résultats. Plus d'un mois s'était écoulé déjà depuis que les événemens avaient replacé Louis XVIII sur le trône, lorsque la quatrième classe de l'Institut, d'ailleurs décimée, comme on le verra plus loin, dès les premiers jours du gouvernement royal, se décida à reprendre, pour l'exercer désormais dans sa plénitude et avec la même activité qu'autrefois, la fonction dont les malheurs du temps l'avaient momentanément forcée de ne s'acquitter qu'en partie.

HENRI DELABORDE.

LE

MARIAGE ET LE DIVORCE

AUX ÉTATS-UNIS

I.

Il semble qu'à certains momens de leur histoire les nations civilisées, ces avant-gardes de l'humanité en marche vers un avenir inconnu, hésitantes, s'arrêtent et s'interrogent. Dans le demi-jour où elles cheminent, une lueur disparaît : grande intelligence fauchée par la mort; un flambeau ne donne plus qu'une lumière douteuse : idée religieuse transmise de père en fils, institution sociale consacrée par les siècles et dont on se prend à douter, que l'on ne sait par quoi remplacer. S'est-on donc trompé? Et de même que, sur une étroite chaussée, il suffit d'un essieu qui se brise pour retarder la marche d'un corps d'armée, de même, quand l'un des rouages de la machine sociale grince et s'arrête, force est de le réparer de son mieux.

Ces accidens sont fréquens; ni les signaux ne manquent pour en transmettre avis, ni les ouvriers spéciaux pour y remédier. La presse donne l'alarme, les penseurs et les philosophes commentent et suggèrent, les assemblées discutent et légifèrent, et la lourde machine, tant bien que mal remise sur pied, poursuit sa route jusqu'à nouveau temps d'arrêt.

Parfois ce n'est qu'une fausse alerte, un cri d'alarme poussé par quelques impatiens que déconcertent des résultats inattendus, et

qui, de ce qu'un ressort dévié fonctionne mal là où ils sont, en concluent qu'il en va de même là où ils ne sont pas, prenant un phénomène accidentel et passager, résultat de circonstances adventices, pour un universel détraquement.

Ainsi en est-il advenu chez tous les peuples, en tous les temps, en ceux surtout où la difficulté des communications et de l'échange des idées, décuplant la distance qui les séparait, limitait étroitement l'horizon de chacun d'eux. L'homme a une invincible tendance à généraliser; il lui répugne de croire à l'abondance ailleurs quand la famine l'étreint, à la paix et à la prospérité au-delà de ses frontières quand au dedans la guerre le décime, à admettre que sa ruine personnelle reste sans écho à quelques pas de lui, que le revers qui l'atteint épargne son voisin, ou que les autres souffrent quand tout lui réussit. Le même doute lui vient au sujet des institutions sociales, ici favorisées, là contrariées par le milieu dans lequel elles fonctionnent, par l'évolution politique, morale ou religieuse, par les tendances, les mœurs et les lois, mobiles alors qu'elles-mêmes restent immuables, que tout incessamment se renouvelle autour d'elles qui ne se renouvellent pas.

Mais où l'étonnement redouble, où la confusion s'accroît, c'est quand après avoir dispendieusement édifié une machine compliquée, savamment agencé une organisation sociale, on est obligé de reconnaître, expérience faite, que le résultat obtenu est diamétralement opposé à celui que l'on attendait et qu'un rouage faussé, déterminant un mouvement rétrograde, la fait reculer au lieu d'avancer. C'est l'impression qui se fait jour en ce moment aux États-Unis en ce qui concerne l'institution du mariage, cette base fondamentale des sociétés modernes. Préoccupés avant tout d'asseoir sur la plus haute autorité religieuse et morale que le monde ait connue l'union de l'homme et de la femme, les législateurs ont dû admettre que l'imperfection de la nature humaine ne comportait pas de lois absolues, de liens indissolubles. Le divorce s'imposait à eux en tant que contrepoids nécessaire en des cas exceptionnels soigneusement prévus, minutieusement déterminés; mais ce tempérament admis est devenu sinon la règle, à tout le moins une exception qui s'étend. Aujourd'hui le mal est indéniable; il grandit et, pour avoir tardé à se manifester, ne se manifeste qu'avec plus d'intensité.

Chaque année le nombre des divorces augmente; dans les vingt dernières, les tribunaux en ont octroyé 328,716 (1); les demandes affluent et la presse, en signalant ces faits à l'attention publique, signale en même temps les dangers d'une législation défectueuse,

(1) *Report of colonel Wright to the Senate*, 20 février 1889.

les réformes à y introduire. Elle s'étonne, et non sans raison, de voir l'institution du mariage ainsi mise en péril là où, plus qu'ailleurs, semble-t-il, on la supposerait assise sur des bases inébranlables, entourée de toutes les garanties désirables. Comment expliquer en effet un pareil résultat chez un peuple religieux par conviction, froid par tempérament, moral par instinct, profondément respectueux de la femme, à laquelle il reconnaît, outre l'égalité des droits, des privilèges sociaux qu'elle ne possède que dans le nouveau monde? Comment admettre que ces facteurs divers dont chacun, pris individuellement, constitue à lui seul une force morale au service d'une cause sociale, dont l'agrégation représente l'ensemble des conditions requises pour assurer au lien conjugal la double consécration divine et humaine, aboutissent, en fin de compte, à relâcher ces liens au point que l'on pourrait croire qu'ils ne subsistent plus que par la volonté des contractans et non par l'autorité de la loi?

Certes on ne saurait prétendre que, battue en brèche par une littérature licencieuse, tournée en ridicule sur un théâtre où le succès se proportionnerait au scandale, discutée par les publicistes, l'institution du mariage soit, aux États-Unis, le point de mire d'attaques incessantes et répétées et, qu'indifférente aux droits de la femme, l'opinion publique n'ait, pour ses contempteurs, que fâcheuses complaisances. Loin de là, romanciers, auteurs et journalistes semblent avoir assez à faire de se défendre sans attaquer; ils demandent à grands cris un peu d'air et d'espace, ils étouffent, disent-ils, dans les limites étroites où les exigences de la femme les confinent, et si, dans ces derniers temps, leurs protestations sont devenues plus vives, leurs prétentions n'ont, à coup sûr, rien d'excessif. « Depuis l'auteur de *Tom Jones*, écrivait Thackeray, pas un romancier chez nous n'a pu peindre l'être humain tel qu'il est. Il nous faut le vêtir d'une certaine façon, lui donner une attitude et un langage de convention. Nos lecteurs, et moins encore nos lectrices, n'admettent pas le naturel dans notre art. »

Il y a trente ans de cela et, depuis, les écrivains américains n'ont cessé de rééditer les plaintes de Thackeray. Ils s'en prennent à « la jeune fille, cette idole à laquelle on sacrifie tout, cette terreur des éditeurs et des directeurs de Revues qui se courbent devant elle, esclaves de ses goûts, de ses préférences, tremblans à l'idée d'offenser sa pudeur, de froisser ses délicatesses. » Rider Haggard et Ouida en Angleterre, Boyesen, Julian Hawthorne, Lathrop et même Henry James aux États-Unis réclament leur affranchissement de « cette insupportable tyrannie. » Partisans convaincus d'une littérature nationale, s'ils estiment l'heure venue de secouer le joug, si les plus impétueux affirment comme Edgar Fawcett que « la pu-

deur est affaire de latitude et de longitude » et que le romancier américain « se débat, paralysé, dans les liens d'une fausse pruderie, » la plupart, avec G. Parsons, L. Warner, estiment que « tout ce à quoi l'écrivain peut prétendre, c'est de n'être pas astreint à n'écrire que pour les jeunes filles, et de ne pas les admettre comme juges sans appel de la valeur d'une œuvre littéraire. »

Les femmes auteurs vont plus loin dans leurs affirmations. « De la jeune fille ou de l'écrivain, l'un des deux doit être sacrifié, semble-t-il, écrit Mrs Franklin Atherton. Si l'auteur dépeint le monde tel qu'il le voit, on lui reproche de corrompre l'innocence; s'il le représente tel qu'on le veut, il s'agite dans le faux. Certes, la jeune fille n'est pas, surtout en Amérique, une quantité négligeable; mais c'est l'affaire de sa mère et non de l'écrivain de l'éclairer. Un auteur doit à ses lecteurs la vérité, toute la vérité; à lui de la dire avec art et sans outrager la morale. » — « Que l'on nous débarrasse donc, une bonne fois, de la jeune fille, écrit brutalement Julian Hawthorne, ou bien qu'elle se résigne à entendre et à comprendre la vérité. Ses soi-disant champions affirment que c'est la condamner à ne plus nous lire. J'ai dans l'idée qu'elle nous lira quand même et ne s'en trouvera pas plus mal. »

A défaut des écrivains, doit-on accuser les lois et une coupable tolérance? Mais ni les mœurs ni les lois n'ont d'indulgence pour les séducteurs. Nous avons montré ailleurs (1) qu'entre une famille irritée et les tribunaux toujours prêts à lui infliger d'écrasantes amendes, la profession de don Juan n'était pas tenable aux États-Unis. Puis l'Américaine est femme pratique, et l'imagination exaltée est rarement son fait. Ce n'est donc ni à sa faiblesse, ni à l'audace de l'homme, ni aux excès de la littérature, ni à la presse ni au théâtre qu'il faut s'en prendre; ces causes diverses qui, ailleurs, ont plus ou moins contribué à affaiblir le respect du lien conjugal, n'ont ici aucune influence. Est-ce à la défaillance du sentiment religieux? Mais, nulle part plus vivace qu'aux États-Unis, il a soutenu, sans faiblir, le choc des idées modernes; l'indifférence n'y est pas de mise, non plus que l'athéisme n'y est de mode; l'universelle tolérance n'y a pas engendré l'universel scepticisme. Le catholicisme y est ardent, grâce à l'appoint considérable des Irlandais, et le protestantisme y joue un rôle important dans tous les actes de la vie privée et de la vie nationale. Le mal n'est pas là; il est ailleurs.

Il est dans la multiplicité des lois relatives au mariage et au divorce. Chaque état a les siennes. Chaque état, en tant que souverain, a légiféré sur la matière et, bien que partant des mêmes

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 mai, *la Femme aux États-Unis*.

prémisses pour atteindre le même but, a édicté des lois diverses. Partout on s'est inspiré des mêmes idées religieuses et morales et cela pour aboutir à un étonnant désordre, aux complications les plus absurdes et les plus grotesques, à cette question que bon nombre de conjoints peuvent se poser et que leur pose le *New-York Herald:* « Êtes-vous légalement mariés, épouse ou maîtresse, époux ou amant? Nos lois sur le mariage et le divorce ont-elles répondu à ce que nous étions en droit d'en attendre, ou l'heure est-elle venue de les déclarer en faillite (1)? »

Ce désordre s'explique et ces conséquences étaient à prévoir. Il ne suffisait pas, en effet, de poursuivre séparément un résultat identique; il importait de tenir compte d'élémens divers qui, agissant, à leur insu, sur l'esprit des législateurs, leur ont fait adopter, suivant le milieu dans lequel ils se trouvaient et l'atmosphère morale qu'ils respiraient et dont ils s'inspiraient, des prescriptions différentes. Ils légiféraient, non pour une nation, mais pour une section particulière, pour un état isolé, souvent alors peu peuplé, et les lois qu'ils édictaient, limitées à cet état, tenaient compte avant tout des mœurs et des tendances locales, des traditions et des idées de la population, ici citadine, là campagnarde, ici exclusivement puritaine, là mélangée par l'immigration de catholiques et de protestans. Puis, la prospérité de l'état dépendant de l'accroissement de la population, chacun d'eux était intéressé à favoriser cet accroissement, à attirer chez lui l'émigrant ou l'Américain nomade, partant à simplifier le plus possible, avec sa législation, l'accomplissement des actes sociaux, à rendre le mariage facile, facile aussi le divorce, à éviter ces formalités administratives compliquées dont s'accommodait mal une race indépendante, renforcée d'aventuriers plus indépendans encore.

D'une part, simplification excessive des conditions requises pour contracter mariage; de l'autre, causes de divorce spéciales à chaque état; partout, au début surtout, grandes facilités pour obtenir, avec la naturalisation, les droits civils et politiques largement concédés. Et, en ceci, la logique était d'accord avec l'intérêt. Le point de départ de la colonisation avait été la protestation de la conscience opprimée contre l'autocratie religieuse, de la liberté contre le despotisme, de l'indépendance civile contre la réglementation exagérée de la vieille Europe, et la jeune Amérique, attirant à elle les mécontens, les impatiens, recrutant des partisans chez ses ennemis, sentait grandir ses forces en voyant grossir le nombre de ses citoyens. D'instinct, ces nouveaux-venus affluaient là où les lois entravaient le moins leur liberté; citoyens, ils étaient électeurs et

(1) Voyez le *New-York Herald* du 2 janvier.

éligibles et la législation locale s'inspirait de leurs désirs, reflétait leurs volontés. Aujourd'hui, encore, il en est de même, et si, dans certains états suffisamment peuplés, civilisés et policés, les lois, plus rigoureuses, sont aussi mieux observées; dans d'autres, et surtout dans les nouveaux états de l'Ouest, elles sont encore à l'état rudimentaire, simples et en petit nombre.

De la multiplicité et de la variété des lois relatives au mariage il est forcément résulté ceci : que, les conditions requises pour contracter une union ou obtenir un divorce étant autres dans un état que dans l'état limitrophe, une union contractée à New-York a pu être rompue par un décret de divorce rendu dans le Connecticut, où le mari avait fait élection de domicile. Ceci aussi : qu'un homme ayant cohabité quelques jours avec sa maîtresse dans un état, puis ayant rompu toutes relations avec elle et s'étant légalement marié plus tard, s'est vu condamner comme bigame, le seul fait d'avoir cohabité avec une femme non mariée constituant, dans cet état, une union légale. Dans le premier cas, la femme a réussi à faire annuler le décret de divorce par la cour de New-York, mais en ce qui concerne l'état de New-York. Le mari n'en est pas moins légalement divorcé dans le Connecticut. Il peut donc s'y remarier; et, plus tard, faire annuler dans un autre état ce second mariage et en contracter un troisième. Suivant l'état où il se trouverait, il serait légalement l'époux d'une femme dont un autre état l'aurait séparé à sa requête.

II.

A quelle époque Mrs Amelia Steel devint-elle Mrs Gall? Voilà, semble-t-il, une question bizarre et à laquelle Mrs Amelia Steel devrait être mieux à même que personne de répondre. Et cependant elle n'en sait rien et les pièces du procès n'éclaircissent guère l'affaire. Mrs Amelia Steel entra au service de M. Joseph Gall, riche opticien, après la mort de la femme de ce dernier. Elle tenait sa maison, devint sa maîtresse, et le rendit père d'un enfant. M. Gall avait déjà un fils légitime parvenu à l'âge d'homme; sur les remontrances de ce dernier, il se sépara de Mrs Amelia Steel et l'installa à Brooklyn, où elle était connue sous le nom de Mrs Gall. En 1886, au moment même où elle accouchait d'un second fils, M. Gall mourait; et, sur les conseils de son avocat, la pseudo-veuve réclama, dans l'héritage du défunt, la part que la loi reconnaît à l'épouse légitime. De mariage, il n'est pas question, et Mrs Amelia Steel n'en allègue aucun. Examen fait, la cour de King's County a décidé, cependant, que Mrs Steel était devenue Mrs Gall *entre 1883 et 1886*, à une époque qu'elle ne précise pas autre-

ment ; que le premier enfant, né avant 1883, était fils naturel, sans aucun droit sur la succession ; que le second, né en 1886, était légitime et devait être admis, ainsi que sa mère, au partage des biens. Il est vraisemblable que M[rs] Gall a accueilli cette décision avec une satisfaction qui eût été plus complète si les juges avaient pu déterminer plus exactement où, quand, et par quel procédé s'était effectué son changement d'état.

De qui miss Jane Quick pouvait-elle bien être la femme en mai 1868? De la solution de cette question dépendait une fortune, et miss Jane Quick eût été fort en peine de la résoudre. Ce qu'elle pouvait dire, c'est que, le 10 juin 1850, elle avait épousé James P. Brenton, dans l'Ohio. De là ils s'étaient rendus dans le Nebraska ; puis, en 1863, en Californie. En 1864, Brenton la quitta sans dire où il allait et ne revint pas. Elle s'en fut vivre chez un nommé Joseph Walker, distillateur, pour le compte duquel elle faisait l'article dans les hôtels de la ville. Le bruit courait que Brenton était mort et qu'elle avait épousé Walker. Ce dernier était entendu dans sa partie ; il fabriquait, entre autres produits, un amer fort goûté des résidens de Stockton, et que M[rs] Walker excellait à vendre. Encouragé par son succès, dont il lui était en partie redevable, stimulé par elle, il se décida à lancer son tonique sur le marché de San-Francisco ; et, grâce à une intelligente réclame dont elle prit l'initiative, il en écoula des quantités considérables. L'affaire était bonne, si bonne que H. Mac Donald, président de la Banque du Pacifique, et John C. Spencer, riche capitaliste, s'y intéressèrent pour moitié, et qu'en peu d'années Walker réalisa une grosse fortune.

En mars 1868, M[rs] Brenton, toujours sans nouvelles de son époux fugitif, demanda et obtint le divorce pour cause d'abandon. En novembre de la même année elle épousait Walker, donc en mai elle ne le considérait pas comme son mari. Puis tous deux revinrent à New-York. Mais il était dit que miss Quick n'aurait pas la main heureuse dans le choix de ses époux ; peu après elle se séparait de Walker, qui lui allouait une pension alimentaire annuelle de 20,000 francs. En 1881, Walker mourait. En mai 1868, date de l'association avec MM. Mac Donald et Spencer, était-elle l'épouse ou l'associée de Walker, ses droits étaient-ils distincts des siens ou identiques? Elle portait son nom, passait pour sa femme et la cour décida qu'elle l'était, bien que la cérémonie de leur mariage n'ait eu lieu que six mois plus tard.

L'examen des lois relatives au mariage et au divorce trahit, dans chaque état, l'incessante préoccupation du législateur. Partout il a voulu protéger et défendre la femme contre elle-même aussi bien que contre l'homme, déjouer les pièges qui pouvaient être tendus

à son inexpérience, limiter les abus du despotisme marital, en conséquence condamner le séducteur à des indemnités considérables, multiplier les causes de divorce, y insérer les clauses les plus favorables au sexe faible, comme dans le Kentucky, par exemple, où le fait seul, pour un mari, de mettre les fournisseurs en garde contre les dettes que pourrait contracter sa femme et de les aviser qu'il se refuserait à les payer, constitue une cause suffisante de rupture du lien conjugal. La même préoccupation s'accuse dans d'autres états, où l'on admet comme équivalent à un mariage légal le fait, pour un homme, de cohabiter avec une femme, de lui laisser porter son nom et de la traiter en épouse légitime. On a vu dans cette prescription une garantie nouvelle accordée à son sexe, une protection octroyée à la jeune fille enlevée à sa famille; on est allé plus loin en admettant qu'une proposition de mariage, même non suivie d'exécution, pouvait, dans certains cas, donner à la femme à laquelle elle était adressée les droits et les privilèges d'une épouse. L'un des cas les plus curieux est le procès intenté à H.-L. Kittson, fils du commodore de ce nom, par Anne Clarke.

Bien connue sous son surnom d'*Annie*, la plaignante réclamait, le 1er mars 1887, devant la cour suprême du circuit de New-York, une séparation de corps (*limited divorce*) et une pension alimentaire de son prétendu époux. Voici les faits qui résultent de sa propre déposition et de celle de l'unique témoin qu'elle produise. Tout d'abord elle reconnaît que son honorabilité laisse fort à désirer; qu'elle hante d'ordinaire les bals publics, les salles de concert et les cabarets; que les jeunes personnes auxquelles elle sous-loue des chambres dans la maison qu'elle habite ont eu, à maintes reprises, maille à partir avec la police. Ceci dit, elle affirme avoir épousé H.-L. Kittson le 24 avril précédent.

Où et devant qui? C'est ce qu'elle ne précise pas et ce que l'accusé nie énergiquement. Il a, paraît-il, fait la connaissance d'Annie dans un *bar room* qu'il fréquentait d'ordinaire. Le garçon de l'établissement les avait présentés l'un à l'autre et ils avaient trinqué de compagnie; Annie, buveuse émérite, acceptait tout ce qu'on lui offrait, et presque chaque jour ils se retrouvaient là, passant des heures ensemble à vider verre après verre. Le 24 avril, dit-il, il but plus que de coutume, et Annie l'emmena chez elle. Il n'a aucun souvenir de lui avoir proposé de l'épouser, il était ivre et ne rentra que le lendemain à son domicile. L'unique témoin, le garçon de salle, dépose que H.-L. Kittson était un excellent client, généreux, payant bien les consommations d'Annie et donnant souvent un dollar de pourboire. Le 24 avril, il se souvient que Annie répondit à une question de Kittson qu'il n'avait pas entendue : « Ne dites donc pas cela, je ne suis pas une femme que

vous puissiez épouser; » à quoi Kittson aurait répliqué : « C'est bien, c'est bien, j'en suis pour ce que j'ai dit. » Il était ivre, ajoute-t-il, et ils sortirent ensemble.

La cour, après audition, décida que s'il y avait eu offre de mariage ou mariage, ce dont la preuve n'était pas faite, le défendeur était en état d'ébriété, inconscient de ses actes, et débouta la plaignante.

L'aventure est vulgaire et les personnages sont peu intéressans ; mais ce qui est pour attirer l'attention, c'est qu'un pareil procès soit possible, c'est qu'une femme de cette classe puisse alléguer la désertion d'un amant d'un jour et une prétendue offre de mariage dont témoigne seul, en termes ambigus, un garçon cabaretier, pour réclamer une séparation qui serait la reconnaissance implicite du mariage, lui permettrait de porter le nom de sa victime, et plus tard, si elle lui survivait, de faire valoir ses droits à sa succession. Ce qui est pour surprendre, c'est que, si le garçon de salle eût été moins affirmatif quant à l'état d'ébriété du défendeur, le jugement pouvait être autre et Kittson déclaré marié. Il lui eût été loisible, il est vrai, de demander le divorce et facile de l'obtenir; mais il restait tenu au paiement d'une pension alimentaire calculée d'après sa position de fortune, et Anne Clarke portait son nom.

La cour d'appel de New-York a rendu récemment un arrêt duquel il résulte, en effet, qu'un mari divorcé reste, quand même, l'époux de sa femme, à moins qu'il ne se remarie en dehors de la juridiction de la cour, — dans le New-Jersey, par exemple. Elle a décidé, en outre, que la pension alimentaire allouée à la femme en faveur de laquelle le divorce avait été prononcé devait être, en tout cas, payée la vie durant du mari : « ladite pension n'étant pas seulement destinée à assurer l'existence matérielle de la femme, mais une amende infligée au mari, et dont la mort seule l'exonérait. »

Les circonstances dans lesquelles ce dernier arrêt a été rendu sont caractéristiques. Un homme épouse une riche veuve. Peu après elle réclame le divorce, et l'obtient, ainsi qu'une forte pension alimentaire. En possession de sa fortune, accrue de la rente que lui sert son mari, elle épouse un planteur du Sud, fort riche lui-même. L'époux divorcé s'estimant, vu ces circonstances, libéré du lourd fardeau de la pension à payer, songe à se créer un nouveau foyer. Il s'éprend d'une jeune fille, jolie, distinguée, mais sans fortune et ne pouvant se marier dans la juridiction de la cour, il franchit, avec sa fiancée, la frontière de l'état et l'épouse. A l'époque fixée pour le paiement de la rente à sa première femme, il refusa de s'exécuter, offrant de prouver qu'elle n'en avait nul besoin pour

vivre, étant infiniment plus riche que lui. Il perdit sa cause, en appela, et la plus haute cour de l'état rendit le jugement que nous avons indiqué.

D'une enquête faite, il résulte qu'il y a, à New-York, à l'heure actuelle, nombre de femmes qui reçoivent une pension alimentaire, non pas d'un seul, mais de deux et même de trois époux, dont elles ont été successivement divorcées, et cela, alors qu'elles vivent avec le troisième ou le quatrième. Si l'un des infortunés ex-conjoints ne s'acquitte pas ponctuellement à échéance, un simple avis transmis à la cour suffit. Le délinquant, appréhendé au corps pour *contempt of court*, mépris des décisions judiciaires, est incarcéré; les frais d'arrestation et de détention incombent à sa charge, et ils sont tels que l'on ne s'expose pas deux fois à de pareils risques. On raconte encore à New-York l'aventure de Leonard Grover, auteur dramatique. Condamné à la requête de sa femme pour *contempt of court* et incarcéré dans la prison de Ludlow Street, Grover, hors d'état de payer la pension alimentaire, se résigna à rester en prison aussi longtemps qu'il plairait à son ex-épouse de l'y détenir. Pour charmer ses loisirs, il se mit au travail, confectionna quelques drames qui eurent grand succès et, remis en fonds, négocia, de sa prison, avec Mrs Grover, sa mise en liberté et l'abandon de la pension alimentaire moyennant une somme une fois versée.

Partout, dans les mœurs et dans les lois, nous retrouvons, aux États-Unis, cette sollicitude anxieuse, souvent excessive, à l'égard de la femme. Là où, dans notre scepticisme européen, nous ne verrions qu'une intrigue vulgaire et une tentative de chantage, nous avons peine à comprendre des décisions, qui, dans le Nouveau-Monde, n'étonnent personne. Il nous répugne d'admettre qu'une femme mariée puisse venir, en pleine cour, déposer contre elle-même, produire les lettres de son complice, le tout pour appuyer une demande d'indemnité réclamée par le mari contre l'amant et fondée sur ce fait que le défendeur a détourné à son profit l'affection qu'elle ne devait qu'à son époux légitime, *alienation of her affection*.

Mrs Catherine Siefts avait quarante ans quand elle connut Frédéric Gortze. Ex-alderman d'Hoboken, propriétaire d'une usine importante, veuf et fort riche, Frédéric Gortze portait allégrement ses soixante-quatre printemps, et, à première vue, s'éprit de Mrs Siefts, belle et plantureuse personne qui tenait à Nyak une maison meublée avec pension bourgeoise. Elle était mariée, mais n'en fit pas moins fort engageant accueil à l'opulent manufacturier, qui, séduit, disait-il, par les charmes de Nyak, venait fréquemment y passer un jour ou deux et trouvait chez Mrs Siefts le calme dont il avait besoin pour se remettre du souci des affaires. Au début, il y amena ses

filles; mais peu à peu il préféra se rendre seul à Nyak, et, Siefts étant appelé au dehors par ses occupations, il tint à Mrs Siefts fidèle compagnie. Mais, malgré ses visites assez fréquentes, sa ponctualité et sa libéralité dans le paiement de ses notes, la pension bourgeoise périclitait, ce que voyant, il engagea amicalement les Siefts à s'établir à Hoboken et offrit même à Mrs Catherine un emploi de surveillance dans sa manufacture. Ils n'eurent garde de refuser. Tout alla bien pendant quelque temps, jusqu'au jour où le fils aîné de Gortze, quittant Philadelphie, vint, lui aussi, retrouver son père et l'aider dans la direction de son usine. Alors les choses se gâtèrent et Mrs Siefts, dont le jeune homme voyait de mauvais œil l'influence sur son père, dut quitter la place.

Séparé de sa belle, Frédéric Gortze fut comme un corps sans âme, et sa passion éclata en lettres incendiaires. Il lui en adressait jusqu'à deux ou trois par jour, tantôt lui jurant de l'épouser, « ne devînt-elle veuve qu'à l'âge de quatre-vingts ans, » ce qui, étant donné le sien, supposait que sa vie et son amour se prolongeraient jusqu'à cent quatre ans, tantôt lui envoyant, par la poste, mille baisers et supputant avec une amoureuse complaisance ce que prendraient de temps mille baisers à donner. Il ne s'en tenait pas à ces hypothèses d'un cœur enflammé : il donnait des rendez-vous, et, toujours exact, arrivait le premier; il offrait des dîners fins dans les cabarets à la mode, et, multipliant les escapades, il emmenait sa belle à Long-Branch ou en villégiature, s'ingéniant à inventer des occasions pour être libre un jour ou deux, lui suggérant des prétextes à donner à son mari pour s'absenter elle-même. Jamais amant plus épris, plus fidèle, ne brûla d'une plus vive flamme et ne multiplia, avec plus d'imprudence, missives plus compromettantes.

Cet idéal état de choses durerait probablement encore si le hasard et son mauvais génie ne lui eussent fait rencontrer, dans le restaurant où il déjeunait d'ordinaire, le minois fripon, le nez retroussé, les yeux éveillés, les lèvres vermeilles et les tresses blondes d'une soubrette, nouvelle venue dans cet établissement. Devant tant de charmes, le galant alderman capitula, oublieux de ses sermens, de ses lettres, de Mrs Siefts, de tout ce qui n'était pas sa nouvelle beauté, peu farouche, d'ailleurs.

Mrs Siefts était femme d'expérience et de tête. Elle avait soigneusement gardé ses lettres, et, tout de suite, soupçonna ce qui se passait. Elle n'eut pas de peine à découvrir sa rivale et s'en fut la trouver. Gortze était le lien commun : « Cela, disait-elle, constituait entre elles deux une sorte de parenté. » Elles échangèrent leurs confidences et reconnurent qu'à toutes deux Gortze avait, quelques jours auparavant, au nouvel an, fait cadeau des mêmes bijoux :

seulement ceux qu'il avait donnés à la jeune femme étaient d'un prix plus élevé; en outre, il lui avait offert mille dollars si elle consentait à l'épouser, mais elle en demandait trois mille et l'affaire était encore en suspens.

Sur ce, Mrs Siefts, sans hésiter, s'en fut tout conter à son époux; elle lui remit les lettres de l'alderman, lui expliqua très clairement que ledit alderman avait détourné à son profit les trésors de tendresse qu'elle ne devait qu'à lui; qu'en ce faisant Gortze lui avait causé un préjudice notable, qu'il eût donc à lui réclamer de ce chef une indemnité, qu'après examen et de bon accord les deux époux estimèrent au plus juste à la somme de 50,000 dollars (250,000 francs).

Les lettres ne pouvaient laisser subsister aucun doute dans l'esprit des juges et rarement témoin déposa plus allégrement que Mrs Siefts contre elle-même et son complice, expliquant par le menu les passages obscurs de la correspondance, précisant les rendez-vous et les dates, indiquant les localités, désignant les témoins à assigner, faisant sur tout le passé la plus éclatante lumière. C'était, disait-elle, son unique moyen d'expier les torts qu'elle pouvait avoir vis-à-vis de son mari, et, devant un repentir si touchant, attesté par un zèle si sincère, et la perspective d'encaisser une forte somme, comment M. Siefts eût-il pu refuser son pardon à l'épouse dévoyée, anxieuse de rentrer au bercail?

Mais le beau sexe n'a pas seul le privilège d'éclairer la justice et de lui faciliter sa tâche. Les avocats spéciaux affirment que, dans nombre de cas où la femme sollicite le divorce, arguant de l'infidélité de son époux, ils n'ont ni enquête à faire ni preuves à rechercher, le mari accourant de lui-même pour les leur mettre en mains, apportant spontanément les lettres qui établissent sa propre culpabilité. D'aucuns poussent le zèle jusqu'à proposer d'écrire sous leur dictée ce qui peut être nécessaire pour combler les lacunes du dossier; ils élucident les points douteux, précisent les localités où le délit a été commis, indiquent quels témoins faire comparaître pour lever tous les doutes. Pour tant de zèle en faveur de la vérité ils ne mettent d'ordinaire qu'une condition : que la femme se contentera du divorce sans exiger de pension alimentaire. Ils recouvrent ainsi leur liberté et gardent leur argent.

C'est qu'en fait le silence des témoins entrave terriblement l'action de la justice, ainsi que le prouve un procès récent et célèbre dans lequel la correspondance de l'épouse coupable ne laissait rien à désirer. Le mari avait surpris les lettres à elle adressées. Femme légère, mais soigneuse et rangée, elle gardait tout, et ce tout était complet. Jour par jour, année par année, on y pouvait suivre ses intrigues, ses aventures de toute sorte. La haute position so-

ciale du mari, celle de sa femme, donnaient à ce procès un grand retentissement ; le résultat semblait certain, mais l'accusée niait, arguait d'un dépôt confié par une amie dont elle se refusait à donner le nom, affirmant qu'elle ignorait de qui étaient les lettres. Les complices, bien connus, se renfermaient dans le même mutisme. Assignés comme témoins, ils déclaraient ne rien savoir, ne pas reconnaître l'écriture, et, nonobstant l'évidence, vu l'absence de tout témoignage légal, force fut d'acquitter la coupable et de refuser le divorce au mari outragé.

Est-ce pour éviter un pareil déni de justice que M. Auguste Kuch eut recours au procédé aussi nouveau qu'ingénieux qui lui permit de reconquérir sa liberté, et, du coup, le mit en passe de faire sa fortune? En 1876, il épousa miss Annie Schneider, jeune et très jolie fille dont il était passionnément épris. Pendant deux années, tout marcha à souhait; les nouveaux époux vivaient à New-York avec les parens de la jeune femme. Auguste Kuch était photographe et ses affaires, suffisamment prospères, lui permettaient d'entourer sa compagne d'un certain confort. M[rs] Kuch, sage et raisonnable, n'abusait pas de l'empire qu'elle possédait sur le cœur de son mari, qui, de son côté, avait en elle la plus entière confiance. Il le lui prouva lorsqu'en juillet 1888, redoutant pour elle les intenses chaleurs de la grande ville, il l'engagea à aller passer quelques semaines en villégiature dans les Catskill mountains, pour y respirer l'air salubre et frais des hauteurs. Ne pouvant y séjourner lui-même, il prit pension pour elle dans un des meilleurs hôtels de la région et l'y installa, promettant de la venir voir aussi souvent que ses occupations lui permettraient de quitter New-York. Peu après le départ de M[rs] Kuch, M. Landsman, célibataire, ami de Kuch, s'avisa, lui aussi, sur le conseil de son médecin, d'aller passer quelques semaines à Griffin's Corner, station estivale, distante de quelques kilomètres de l'hôtel où résidait M[rs] Kuch. Sur les instances de son ami, il lui promit d'aller, de temps à autre, rendre visite à sa femme et de l'accompagner dans quelques excursions.

Ainsi fit-il, à la grande satisfaction de M[rs] Kuch, qui, dans ses lettres à son mari, se louait fort des attentions de Landsman, lequel, écrivait-elle, venait une ou deux fois par semaine la voir et lui faire faire des promenades en voiture dans les environs. Landsman était, de longue date, l'ami de son mari; il avait été l'un des témoins de leur union et l'intimité qui existait entre lui et le jeune couple justifiait ses empressemens. Aussi Kuch lui en savait grand gré et en témoignait sa satisfaction dans ses lettres à M[rs] Kuch.

Un samedi, l'occasion s'offrit à lui de faire à sa femme une surprise agréable, et, sans la prévenir, il arriva à Margaretsville où il l'avait installée. Il l'y trouva, mais aussi Landsman. Ce dernier lui

dit avoir eu à se plaindre des aménagemens de son hôtel, préférer celui de Margaretsville et y avoir fait élection de domicile depuis le mardi précédent. Sans attacher d'importance à ce détail, Kuch monta chez sa femme, et, dans l'après-midi, se promenant avec elle, fut assez surpris quand, parlant de Landsman, elle lui dit qu'il n'était là que depuis la veille. Du coup ses soupçons s'éveillèrent. Pourquoi cette contradiction au sujet d'un fait aussi simple? Il observa, et son inquietude s'accrut. L'accueil assez froid que fit sa femme à sa proposition de lui consacrer quelques jours, des regards surpris, des allusions échappées aux commensaux de l'hôtel le confirmèrent dans l'idée de son infortune conjugale; de demi-aveux arrachés à une femme de chambre convertirent ses doutes en certitudes. Toutefois il n'en laissa rien paraître et repartit pour New-York, laissant Landsman et sa femme dans une sécurité complète.

Aussitôt de retour dans la métropole, il s'en fut trouver Isaac N. Falk, avocat expert en pareille matière, et lui exposa son cas. A première audition, Falk déclara qu'il ne doutait pas, lui non plus, de la mésaventure conjugale de son client, ajoutant que, sur de pareils indices, on pouvait bien asseoir une désagréable conviction, mais non échafauder un procès. Il fallait des preuves plus concluantes. Comment s'en procurer? Kuch se promit de chercher. On trouve parfois ce que l'on cherche, et, peu de jours après, Kuch venait communiquer à son avocat un procédé ingénieux dont il se promettait merveilles. Il fut éloquent, persuasif et décida l'homme de loi, curieux d'en constater par lui-même l'efficacité, à l'accompagner à Margaretsville.

A deux heures du matin ils arrivaient à l'hôtel et Kuch, suivi de M. Falk, montait tout droit à la chambre de sa femme. Elle n'y était pas. Sans bruit, ils pénétrèrent dans celle de Landsman. Avec une dextérité toute professionnelle, Kuch dirigea vers un angle de la pièce un jet de lumière électrique et un appareil instantané sur la plaque duquel se photographièrent deux têtes ahuries de coupables réveillés en sursaut. Le cliché obtenu, l'artiste habile fit place à l'époux irrité et Kuch de tomber à bras raccourci sur le séducteur. Cela fait, et M[rs] Kuch réintégrée chez elle, il tira son épreuve. Elle était admirablement venue, et maître Falk s'en déclara très satisfait, affirmant qu'avec cette pièce de conviction le résultat du procès n'était pas douteux.

Kuch obtint, en effet, gain de cause. Son aventure fit du bruit; si elle mettait en pleine lumière un incident regrettable pour lui, elle attestait son habileté de photographe. Depuis, son atelier ne désemplit plus, son nom est célèbre et il a reçu maintes offres avantageuses de maris en quête de divorce et d'irréfutables documens.

Il ne faut pas moins, en effet, que des preuves indéniables pour triompher de ce sentiment chevaleresque des juges que, dans ses écarts et ses fautes la femme est plus victime que coupable. En ce qui concerne les hommes, ils se montrent beaucoup moins indulgens. Que des aventurières en abusent, cela n'est pas pour surprendre; un procès pendant devant la cour des États-Unis du district de Brooklyn en est une preuve, et M. Ch. Cheeseborough a fort à faire à défendre contre les prétentions de Léonora Arnold une partie de sa fortune. Elle ne lui réclame pas moins de 5 millions de francs et produit en faveur de sa demande les faits suivans dont dépose sa mère.

En 1850 vivait à New-York une veuve, M[rs] Cheeseborough; elle avait deux fils, Charles et Blaise, et possédait une fortune de dix millions. En mourant elle laissa cette fortune par parts égales à ses deux enfans, stipulant qu'au cas où l'un d'eux viendrait à décéder sans héritier légitime, le survivant hériterait de lui. Blaise mourut le premier, sans avoir contracté mariage, et son frère devint seul possesseur de la fortune. Alors se produisit la réclamation de Léonora Arnold qui repose uniquement sur le témoignage de sa mère, Joséphine Crégier.

En 1854, dit cette dernière, elle fit la connaissance de Blaise Cheeseborough dans une académie de danse où jeunes gens et jeunes filles se réunissaient sous la direction d'un professeur. Blaise s'éprit d'elle et lui proposa de le suivre à Baltimore où, dit-il, il l'épouserait. Blaise était jeune, amoureux; elle le savait riche, elle accepta. Ils partirent, voyageant à petites journées, descendant dans les mêmes hôtels où ils passaient pour de jeunes mariés, puis ils séjournèrent quelques semaines à Baltimore. De mariage, il ne fut plus question, soit qu'il l'eût oublié, soit qu'elle-même, n'y croyant pas, se fût abstenue de lui en parler; puis ils revinrent à New-York. En 1855 elle donna le jour à Léonora. Cette union irrégulière que Blaise n'avouait pas, dont il ne parlait jamais, qu'ignoraient ses proches et ses amis, ne fut pas heureuse. Lassée après plusieurs années des mauvais procédés de son amant qui s'enivrait et la maltraitait, Joséphine disparut un beau jour, s'en fut à Charleston, et là vécut avec un nommé John Jackson qui la faisait passer pour sa femme; puis, elle le suivit à Nashville, dans le Tennessee. Plus tard, apprenant la mort de Blaise, elle revint à New-York revendiquer au nom de sa fille les droits de cette dernière à sa succession, assigna M. Ch. Cheeseborough en paiement de cinq millions et des intérêts, arguant que son court séjour à Baltimore, où on la croyait la femme de Blaise, constituait un mariage légal et légitimait sa fille.

Si l'importance de la somme en litige donne à ce procès un plus

grand retentissement, le principe demeure le même. De son propre aveu, la plaignante a toujours vécu dans une situation irrégulière; rien ne prouve que Blaise lui ait promis le mariage, aucune lettre, aucun document ne l'atteste; rien ne prouve non plus qu'elle l'ait réclamé ni alors ni depuis. C'est l'histoire banale d'une escapade de jeune homme riche et oisif, de jeune fille légère, éprise de luxe; mais pour l'opinion publique comme pour le juge, le coupable, c'est lui, l'instigateur de l'enlèvement. S'il fut son premier amant, il fut probablement cause qu'elle en prit un second et qu'une fois sortie de la voie droite elle n'y put rentrer. Si les lois du Maryland, où se trouve Baltimore, ou de l'un des états traversés par eux et où ils ont passé pour mariés admettent que ce fait seul constitue une union valide, Léonora Arnold est fille légitime, elle a droit aux millions laissés par Blaise Cheeseborough et dont le frère a indûment hérité.

III.

A ce désordre des lois aboutissant au désordre des mœurs, à cette simplification excessive de la législation relative au mariage, aboutissant à une multiplication des divorces telle que dans le Connecticut on compte un divorce sur dix unions, un sur sept en Californie, quel est le remède?

Le plus efficace et le plus simple, à coup sûr, serait de substituer aux lois locales, spéciales aux divers états et réglant dans chacun d'eux les conditions du mariage et du divorce, une loi fédérale, commune à tous, pour tous identique. Ainsi fit-on, dans un autre ordre d'idées, quand, l'extension des affaires et la multiplicité des transactions provoquant d'incessans conflits entre les juridictions des divers états, on substitua aux lois multiples et contradictoires concernant la faillite une loi uniforme. Mais si simple que semble ce remède et si efficace qu'il soit, il est et demeure impraticable. La section 8 de l'article 1er de la constitution des États-Unis qui consacre les attributions du congrès ne lui confère aucun droit de légiférer en une matière dans laquelle chaque état est souverain. Il faudrait, pour lui donner ce droit, un amendement à la constitution voté par les deux tiers du congrès, ratifié par les assemblées législatives des trois quarts des états, ce qui est actuellement, et de l'avis de tous les hommes compétens, une impossibilité. Pris individuellement, chacun des états de l'union voterait en faveur de cette mesure, s'il avait l'assurance que ses prescriptions locales dussent devenir nationales et que ses lois en la matière fussent étendues à tous les autres états. En dehors de

cette irréalisable éventualité aucun d'eux n'entend abdiquer son droit de légiférer à sa guise et au mieux de ses intérêts.

Rien ne montre plus clairement combien est insurmontable cette difficulté que ce qui se passe dans l'état de New-York, où la loi ne reconnaît qu'une cause de divorce absolu : l'infidélité. A maintes reprises on s'est efforcé d'en faire admettre d'autres; la presse a vainement insisté sur le fait que l'infidélité du mari n'est pas l'unique cause qui pût rendre insupportable à la femme le maintien du nœud conjugal, qu'il en était d'autres, d'ordre physique et moral, aussi pénibles, si ce n'est plus. La loi a résisté à toutes ces attaques et on n'obtiendrait pas plus l'assentiment de l'état de New-York à admettre d'autres motifs de rupture que de certains états d'abandonner une ou deux des dix ou douze causes de divorce qui figurent dans leurs codes.

Vu l'impossibilité où l'on est de procéder par amendement à la constitution, on s'est ingénié à tourner la difficulté et l'on croit avoir trouvé, dans la constitution elle-même, le moyen que l'on cherche. La section 10 de l'article 1er stipule qu'aucun état ne pourra « conclure aucun traité, alliance ou confédération, octroyer des lettres de marque ou de représailles, frapper monnaie, émettre des billets de banque, autoriser le paiement des dettes en monnaies autres que celles d'or et d'argent, *voter des lois invalidant ou affaiblissant les obligations résultant d'un contrat,* concéder des titres de noblesse. »

Bien que le contexte de l'article semble écarter, à première vue, tout rapport entre cet article même et la question des lois relatives au mariage et au divorce, on argue de l'interdiction faite aux législatures d'état de voter « des lois invalidant ou affaiblissant les *obligations* résultant d'un contrat, » pour leur contester le droit de légiférer sur le mariage et le divorce, assimilés à un contrat. Force serait d'admettre que, par cette clause détournée, insérée dans une section qui, ni de loin ni de près, n'a trait à la question, les premiers législateurs auraient entendu enlever aux états et réserver au pouvoir fédéral seul le droit de légiférer sur la matière. L'invraisemblance de l'hypothèse la fera probablement écarter et, fût-elle admise, tout au plus justifierait-elle le passage d'une loi déclarant valide et de plein effet, dans tous les états, le divorce prononcé par l'un d'eux. Cela seul ne remédierait pas aux complications existantes, tout en constituant cependant un progrès sur l'état de choses actuel.

On propose également de réserver aux cours fédérales le droit de connaître seules des instances en divorce dans tous les cas où les deux conjoints ne seraient pas originaires du même état. Cette

mesure écarterait les conflits de juridiction et les fâcheuses conséquences résultant du divorce accordé dans l'un des états à l'un des conjoints, refusé au second dans un autre, valide ici et nul ailleurs. Mais ce qu'il importerait surtout de réglementer, c'est le système actuel de publications légales, fertile en fraudes et en évasions de la loi, et qui permet à l'un des conjoints de réclamer le divorce à l'insu de l'autre, de l'obtenir sans que la partie intéressée soit entendue, de façon qu'elle en ignore même le prononcé pendant des années. Ce cas est constant et l'on a fréquemment vu une femme mariée n'apprendre que par accident, et longtemps après, que le divorce avait été prononcé contre elle. Le plus récent est le suivant.

A la suite d'une discussion conjugale assez vive motivée par l'inconduite du mari, personnage en vue, un accord intervint entre sa femme et lui. Désireux tous deux d'éviter un scandale bruyant, nantie d'une somme assez forte que son mari mit à sa disposition, l'épouse partit avec sa mère pour un voyage en Europe. Peu après son départ, le mari introduisit devant la cour une instance en divorce. Copie de ladite instance et des allégations faites devant être communiquée à sa femme, il fut requis de donner son adresse. Il l'ignorait, dit-il, sa femme étant à l'étranger et ne séjournant à demeure fixe dans aucune localité connue de lui. Ce cas est prévu par la loi ; le juge ordonna donc l'insertion de la requête et de l'ordre de comparution dans deux journaux locaux, l'un spécial et légal que les avocats lisent seuls, l'autre peu répandu en dehors de l'état. Les délais expirés, la cause fut entendue ; le mari seul produisit quelques témoins ; ignorante de ce qui se passait, la partie adverse n'était pas représentée, et le décret de divorce fut rendu. Dix-huit mois plus tard, à son retour aux États-Unis, la femme eut connaissance des faits accomplis. Son mari était remarié, et sa place légalement occupée par une autre.

Un cas analogue s'est récemment produit dans le Kentucky. En l'absence de son mari appelé en Australie par ses affaires, une femme demanda et obtint le divorce, sur la simple allégation, cette fois, qu'il était affilié à une secte religieuse dont les membres devaient faire vœu de continence absolue. Cette clause figure en effet dans le code du Kentucky, plus rigoureux toutefois que celui des états voisins en ce qui concerne le mariage ; une jeune fille n'y pouvant contracter union sans l'autorisation de ses parens avant l'âge de vingt et un ans.

De cette prescription, dont s'accommode mal, semble-t-il, l'amoureuse précocité de la jeunesse du Kentucky, est née une industrie spéciale ayant son siège à Jeffersonville, ville frontière de l'Indiana,

état limitrophe. Dans les journaux américains de janvier 1889 paraissait une annonce ainsi conçue : « A céder, à Jeffersonville, Indiana, une agence de mariages bien achalandée. La situation, agréable et facile, comportant d'agréables relations, conviendrait à un homme jeune et actif. S'adresser au vendeur, Wm Kratz, agent matrimonial, lequel justifiera des bénéfices et donnera communication des livres de comptabilité. »

Jeffersonville est en effet le *Gretna Green* de cette section de l'Union, et William Kratz y joue le rôle du légendaire forgeron. Chaque jeudi, par tous les temps en automne et en hiver, tous les jours au printemps et en été, Wm Kratz se tient au débarcadère des bateaux à vapeur de Louisville. D'un coup d'œil, il a tôt fait de dévisager les couples et de leur glisser discrètement sa carte ainsi conçue : « Wm Kratz, agent matrimonial, procure aux personnes désireuses de contracter mariage tous les renseignemens et indications nécessaires. » « Rien de plus facile, dit-il, que de reconnaître un couple d'amoureux. Ils ont tous une façon à eux de descendre l'escalier du débarcadère en échangeant de tendres regards. Ils ont en outre l'air empêtré, en quête de renseignemens qu'ils n'osent demander, mais écoutent avidement quand je les leur donne. Il m'est arrivé parfois, mais rarement, de me tromper et d'accoster des couples qui pensaient à toute autre chose qu'au mariage, mais je n'ai jamais eu à me plaindre de leurs procédés. Les jeunes gens riaient et les jeunes personnes rougissaient. J'en puis citer qui sont revenus pour le bon motif et sont devenus mes clients (1). »

M. Kratz estime qu'un enlèvement dans le Kentucky, suivi du mariage à Jeffersonville, revient à neuf dollars vingt cents (46 fr.), au plus juste prix : 1 franc pour la traversée, 10 francs pour le permis (17 fr. 50 quand on le veut doré sur tranche avec attestation), 25 francs pour le magistrat, 10 francs pour l'agent. « A ce taux les choses sont convenablement faites, ajoute M. Kratz ; » mais ces prix comportent des réductions. On peut obtenir du magistrat un rabais et l'agent se contente de 5 francs, si on lui promet de l'héberger à sa prochaine visite dans le Kentucky ; c'est ce que M. Kratz donne à entendre en parlant « d'agréables relations. » Pourquoi le jeudi est-il le meilleur jour de la semaine? C'est ce qu'il ne dit pas, mais il l'affirme et on peut l'en croire sur parole. « Tous les jeudis j'ai fort à faire, dit-il, et l'on ne sait pas tout ce que mon agence rapporte à Jeffersonville ; c'est une vraie bénédiction pour les bateaux, les hôteliers, magistrats et restaurateurs. » M. Kratz est parfaitement convaincu qu'il est un bienfaiteur de

(1) *Louisville-Journal* du 19 janvier.

l'humanité et que son intervention, qui, après tout, aboutit à une union légale, mérite d'être encouragée.

Ce qui est pour étonner davantage, c'est qu'un homme puisse ouvertement braver la loi de l'État dans lequel il réside et que, pour le faire impunément, il ne lui en coûte que trois cents (15 c.). Le cas s'est présenté, non pas une fois, mais cent fois. M[rs] J.-L. Smith avait de sérieuses raisons de soupçonner la fidélité de son mari. L'ayant surpris en flagrant délit, elle réclama son divorce devant la cour de New-York, l'obtint avec interdiction pour lui de convoler en secondes noces. Il n'en coûta à M. Smith que la modique somme susdite pour traverser la rivière, se rendre dans l'état limitrophe de New-Jersey et y contracter légalement un autre mariage. Cela fait, il revint à New-York s'occuper de ses affaires. En deçà de l'Hudson il est divorcé, au-delà il est marié. A New-York, sa seconde femme ne serait que sa maîtresse, elle est son épouse légitime sur l'autre rive; bigame ici, là il est en règle avec la loi.

Le cas d'Isabella Davis est plus compliqué. Mariée à quinze ans à Amos Johnson, elle a épousé successivement B. Mac-Lane, Abram Elmore, Paul Hatton, William Ferguson et Samuel Nickson, tous vivans, domiciliés dans des états différens et sans qu'aucun décret de divorce soit intervenu entre elle et l'un de ses nombreux maris. Pour le moment, et en attendant mieux, elle se prétend l'épouse légitime de Samuel Nickson, avec lequel elle réside dans la Caroline du Nord. Les cinq autres époux réclament leur femme ou leur liberté, et la cause est pendante devant cinq cours distinctes.

Si l'on aborde l'étude des lois relatives au divorce dans les trente-huit états de l'Union, on se trouve en présence d'un inextricable fouillis de clauses et de prescriptions d'où se dégagent, non sans peine, seize causes principales et généralement admises; quelques-uns, comme New-York, n'en reconnaissent qu'une, d'autres jusqu'à dix, mais l'on n'en rencontre pas deux ayant édicté les mêmes. Ces seize causes sont : 1° l'adultère; 2° la bigamie; 3° la désertion volontaire, dont la durée varie suivant les localités; 4° l'absence continue pendant cinq ans; 5° la cohabitation du mari avec une femme de couleur; 6° la folie ou l'imbécillité; 7° les sévices et violences; 8° l'état de vagabondage; 9° les injures graves; 10° l'emprisonnement pour crime; 11° l'ivrognerie habituelle ou l'abus de l'opium; 12° l'impuissance; 13° le refus de la femme de suivre son mari; 14° le refus du mari de pourvoir à la subsistance de sa femme; 15° l'inconduite; 16° l'affiliation à une secte religieuse prescrivant la continence. A ces causes multiples plusieurs états ont ajouté une clause plus large, plus élastique, ouvrant à deux battans la porte déjà largement entr'ouverte, en laissant aux cours le droit de prononcer le divorce à leur propre discrétion.

On voit par là ce qu'une législation hâtive, abandonnée à des représentans obéissant à des préoccupations locales et à la pression capricieuse d'une population souvent peu éclairée, a pu faire, aux États-Unis, de cette institution du mariage, sacrée entre toutes et tenue par les fondateurs de la république comme l'une des bases indestructibles de l'organisation sociale. Ce désordre, consacré par les lois, fait un étrange contraste avec la théorie morale et religieuse considérée comme immuable, avec l'apparent respect professé pour le lien conjugal, avec le rituel solennel qui l'entoure et le consacre. La contradiction est saisissante entre le point de départ et le point d'arrivée, entre ce que l'on a voulu et les résultats que l'on a obtenus. Elle l'est bien plus encore si l'on observe à quelles conséquences l'implacable logique peut conduire des esprits dévoyés et souvent de bonne foi.

En face de l'impuissance des lois et de l'inextricable confusion au milieu de laquelle on se débat vainement, la négation se dresse, solution radicale, faisant table rase des traditions du passé, balayant des lois inutiles et des prescriptions inobservées pour laisser, ici, libre cours aux passions humaines, pour substituer, là, des prescriptions rigoureuses et immuables à une législation mobile et inefficace. Ceux-ci, comme les *Shakers*, professent la continence absolue, avocats de vertus surhumaines et dépopulatrices; ceux-là, comme les Mormons, reviennent aux traditions patriarcales, à la polygamie et au peuplement rapide; d'autres proclament le *Free Love*, l'amour libre et l'union libre, et les uns comme les autres rallient des partisans, recrutent des adhérens. Quel statut plus favorable à l'union libre pourrait-on édicter que la loi actuelle du divorce dans l'Indiana, qui affranchit le mari de l'obligation de pourvoir à l'existence de la femme dont il se sépare sans grief et sans cause, qu'il abandonne à tous les hasards? La polygamie des Mormons oblige du moins le mari à subvenir aux besoins de son harem, à nourrir ses femmes et leurs enfans.

Et que serait-ce donc si l'institution du mariage était, aux États-Unis, déconsidérée par une presse hostile, avide de scandales, battue en brèche par une littérature antireligieuse et antisociale, par les revendications anarchistes, impatientes de détruire ce qui est, sans rien avoir à mettre à la place que la passion libre et l'instinct brutal? Combien plus irrésistible serait le courant, combien plus justifiées les craintes éprouvées! Telle qu'elle se révèle aux yeux de l'observateur, la situation est grave, et si rien n'est encore perdu, les résultats que l'on se flattait d'obtenir sont, à tout le moins, bien compromis. A une période de développement moral et intellectuel, de prospérité sans précédent, a succédé une période d'incertitude et d'ébranlement; on se prend à douter, en présence

des résultats obtenus, de l'excellence des institutions, à se demander si l'on n'a pas fait fausse route en voyant le culte de la femme, les respects à elle prodigués, aboutir à des conséquences aussi inattendues.

Inattendues, elles le sont, et si les hommes d'état, les législateurs, les penseurs et les philanthropes dont s'honorent les États-Unis n'ont jamais eu la prétention de supprimer le vice, de faire régner la vertu sur la terre, à tout le moins ils ont voulu, de bonne foi, asseoir sur des bases solides une organisation sociale supérieure à celle de la vieille Europe, profiter des enseignemens du passé, et, pendant plus d'un demi-siècle les faits ont justifié leurs espérances. Le désappointement n'en est que plus amer de voir les mêmes instincts aboutir aux mêmes effets, d'entendre les pessimistes affirmer, une fois de plus, que les vertus sont d'institution humaine, mais que les passions sont d'institution divine et que, contre elles, l'organisation sociale actuelle est sans force. On attendait plus et mieux de la constitution que l'on s'était donnée; on voyait en elle l'universelle panacée, la conciliation des droits et des devoirs de tous; en ce qui concerne la femme : sa réhabilitation et son affranchissement; l'on ne saurait nier, sans injustice, que la grande république n'ait tendu de tous ses efforts à ce résultat et qu'un moment elle n'ait paru l'atteindre. S'il lui échappe, la faute n'en est pas uniquement à elle, et déjà, sans se lasser, revenant en arrière, elle cherche à s'ouvrir, vers le but qu'elle poursuit, des voies nouvelles.

IV.

Il n'est que temps, car le mal gagne. Impuissantes à y remédier, les lois relatives au mariage et au divorce n'ont fait que l'aggraver par leur multiplicité même et leur incohérence. En les ramenant à un type unique, en les émondant de prescriptions suggérées par une sollicitude plus anxieuse qu'éclairée, on peut espérer combattre, non supprimer, les abus qu'elles favorisent; mais ce qu'une réforme de cette nature ne saurait à elle seule enrayer, c'est la diffusion des idées fausses, le désordre naissant des mœurs, tenu en échec pendant longtemps par la vie simple et saine des premiers colons, par leur éparpillement sur un continent peu peuplé, par l'isolement relatif dans lequel ils vivaient, par l'aisance générale, par la richesse et la pauvreté également inconnues. L'évolution brusque qui, activant l'immigration étrangère, a recruté en outre dans les rangs d'une population exclusivement agricole une armée ouvrière, qui, sur tous les points du territoire, a fait surgir de vastes usines et de grands centres manufacturiers, qui a substitué

d'énormes fortunes et de grandes misères à une aisance restreinte, mais générale, a déterminé du même coup une série de phénomènes sociaux. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets qu'en Europe; l'agglomération ouvrière : la haine des riches et le socialisme menaçant; l'âpre lutte pour l'existence : la souveraineté de l'argent, la concurrence acharnée; et, conséquence de ce conflit : la sujétion ou l'abjection de la femme, hors d'état de lutter, découronnée de sa primitive auréole, réduite à tout demander et à tout attendre de l'homme.

Rien ne prouve mieux à quel point les phénomènes sociaux sont indépendans des systèmes politiques, de quelles illusions on se leurre en les estimant solidaires et en attribuant, suivant ses prédilections personnelles, une vertu magique à telle ou telle forme de gouvernement. Pas plus que le pouvoir absolu, la démocratie ne met les peuples à l'abri de maux dont ni l'un ni l'autre ne sont la cause et que tous deux sont inhabiles à guérir. En quel pays, moins qu'aux États-Unis, semble-t-il, aurait dû se propager et s'étendre cette lèpre de la prostitution contre laquelle tout semblait conspirer, au début, pour abriter la jeune république? Aux primitives barrières religieuses et morales, combien d'autres ajoutées depuis; que d'efforts tentés pour arrêter le mal à sa naissance, pour l'enrayer et le circonscrire ensuite, pour ouvrir à la femme des voies nouvelles, pour assurer son indépendance en offrant à son intelligence et à son travail un rémunérateur emploi! La démocratie américaine fut la première à donner aux femmes accès à certaines fonctions administratives et publiques, à leur reconnaître des droits égaux à ceux de l'homme aux professions dites libérales, de même qu'elle a pris l'initiative de leur concéder le droit de vote, dans certains cas déterminés, et que le jour est proche où ce droit, plus étendu, leur permettra d'élargir le cercle de leur influence. Certes on ne saurait reprocher aux législateurs d'avoir assisté, impassibles, aux progrès d'un mal qu'ils ont tout fait pour conjurer, non plus qu'à l'opinion publique d'y être demeurée indifférente. L'initiative privée, là encore, est efficacement intervenue et l'on a vu de nobles femmes, comme miss Catherine L. Wolfe, dont les pauvres de New-York gardent le souvenir, héritière d'une fortune de 35 millions, prodiguer ces millions pour venir en aide à ses sœurs déshéritées, créer des refuges pour les jeunes filles et étendre, jusque dans les sections les plus éloignées de l'Union, les bienfaits de son inépuisable charité.

C'est au cœur et aux extrémités que le mal sévit en effet : dans les grandes villes, comme New-York où l'on ne compte pas moins de 30,000 prostituées, dans les grands centres industriels tels que Chicago, et puis aussi dans ces localités lointaines, en dehors de

toute civilisation ainsi que de toute législation, peuplées d'aventuriers, de *desperadoes*, de coureurs des prairies, qui, volontairement, se mettent et vivent hors la loi, donnant libre cours à leurs habitudes d'intempérance, à leurs instincts brutaux, à leurs passions sauvages. C'est un monde à part, monde peu connu, aux mœurs et aux coutumes étranges. De temps à autre une série de meurtres, de sanguinaires orgies ou d'implacables vendettas rappellent son existence et soulèvent un coin du voile, puis de nouveau le silence se fait; l'isolement, la distance et l'humeur farouche des habitans écartent les curieux et tiennent la répression en échec.

Il attend son historien : Fenimore Cooper doublé de Bret Harte; et, de fait, ce monde vaut la peine d'être décrit; par le rôle qu'y joue la femme il rentre dans le cadre de ces études. Encore quelques années, il aura disparu, la marée montante de la civilisation l'aura submergé et de ces types étranges fera des légendes. Qui croira alors aux invraisemblables aventures d'une Belle Starr, idole des bandits de l'ouest, défi vivant jeté à la loi, incarnant en elle les audaces, les vices et l'intrépide sang-froid de ces *outlaws* qui, de père en fils, se vantent de « mourir dans leurs bottes, » le coutelas ou le revolver au poing, comme elle fit elle-même le 3 février 1889, à trente-cinq ans, après la plus singulière existence que l'on puisse imaginer, laissant une fille et un fils qui marchent sur ses traces. Les fragmens détachés de son journal, car Belle Starr avait reçu l'éducation que possèdent toutes les filles de l'ouest, permettent de reconstituer cette carrière aventureuse, incompréhensible dans notre milieu, impossible partout ailleurs qu'en Amérique.

Elle naquit à Carthage, dans l'état du Missouri. Son père, chef de guérillas du sud, prit une part active à la guerre de sécession et, dès sa jeunesse, Belle Starr se passionna pour les hardis coups de main, les actes de violence, de pillage et de meurtre de cette période sanglante. La guerre terminée, son père émigra dans le Kansas avec les débris de sa bande; elle l'y accompagna. Amazone intrépide, dès l'âge de dix ans elle maniait le revolver et le lasso, la carabine et le *bowie knife* en fille dressée par de rudes compagnons, gens experts en ces matières, qu'enthousiasmaient l'audace et le courage de l'enfant. A pareille école elle se forma vite. La haine fermentait dans ces âmes violentes, haine des vaincus contre leurs vainqueurs, des aventuriers et des révoltés contre l'ordre, la loi et la réglementation sociale. Insurgés contre le nord, ils restèrent insurgés contre tout ce que personnifiait le nord, s'enfoncèrent dans les solitudes d'où, comme les loups que chasse la faim, ils ne sortaient que pour se signaler par quelque défi brutal

à cette civilisation qu'ils haïssaient, par quelque acte de brigandage où ils jouaient et perdaient souvent leur vie. Belle Starr n'était ni la moins hardie ni la moins brave, et elle sortait à peine de l'enfance que déjà son nom et sa beauté étaient célèbres des rives de l'Arkansas à celles de la rivière Platte.

Précoce en tout, elle s'éprit, à quatorze ans, de Bob Younger, bandit renommé. Elle se fit enlever par lui et, son père refusant de consentir à son mariage, elle passa outre et l'épousa, à cheval, entourée de vingt compagnons déterminés. L'un d'eux, John Fisher, dont la tête était mise à prix, tenait la bride de sa monture pendant que, plus mort que vif, un juge arraché de sa demeure au milieu de la nuit procédait à leur union. Trois semaines plus tard Bob Younger, mis hors la loi, dut prendre la fuite et Belle Starr revenir auprès de son père. Dans l'espoir de la soustraire aux recherches de son époux fugitif, il la mit en pension dans Parker County ; mais Bob Younger ne tarda pas à reparaître, l'enleva de nouveau et gagna avec elle les frontières du Missouri ; traqué par les agens de la loi, il dut retourner dans le Kansas.

A partir de ce moment, associée à son existence, elle ne vécut plus, ainsi que lui, que de vols et de rapines. Habillée en homme, chevauchant à ses côtés, suivie de *desperadoes* qu'elle subjuguait par son audace et captivait par ses charmes, ils pillaient les fermes isolées, enlevant les chevaux et le bétail qu'ils allaient vendre au loin, incendiant les demeures de ceux qui les dénonçaient, déjouant, par leurs ruses d'Indiens, la poursuite des troupes ou, acculés, faisant tête et livrant bataille.

Serré de près par un détachement de soldats des États-Unis, Bob Younger dut, une fois de plus, prendre la fuite. Belle Starr ne le suivit pas, mais lui donna un successeur, choisissant dans son escorte James Reed, dont l'intrépidité était proverbiale. Avec lui elle émigra au Texas, qu'ils parcoururent en tous sens, arrêtant et pillant les diligences, poussant l'audace jusqu'à dévaliser en plein jour et aux portes d'Austin le courrier fédéral. Elle-même raconte dans ses mémoires (1) un de leurs plus hardis coups de main. « Nous arrivâmes, écrit-elle, Reed et moi, à Enfaula, où le hasard nous fit rencontrer à l'hôtel un ami de Reed, Tom Roberts. Il nous parla d'un nommé Wat Greyson qui habitait une ferme isolée. Il passait pour riche et pour avoir en dépôt les fonds destinés aux tribus indiennes. Nous décidâmes de le mettre à contribution et, la nuit venue, armés jusqu'aux dents, munis de chevaux frais, nous frappions à sa porte. Déguisée en jeune Indien Cherokee, je me

(1) *New-York Herald* du 13 mars.

présentai comme un pauvre garçon égaré qui sollicitait l'hospitalité. La porte s'entr'ouvrit et brusquement j'entrai, suivie de Reed et de Roberts. Saisir le serviteur indien qui avait ouvert et le garrotter fut l'affaire d'un instant. Dans la pièce voisine était Mrs Greyson; en nous apercevant elle se mit à crier, appelant au secours. J'approchai de son lit, lui mis mon revolver sur le front, disant : « Un mot de plus et je vous fais sauter la cervelle. » Elle se tut, mais à ses cris un jeune homme accourait; au moment où il franchissait le seuil, Reed le jetait bas d'un coup de feu. Il s'écroula comme un bœuf assommé. Réveillé par la détonation, Wat Greyson entra; mais, couché en joue par nos trois revolvers, il ne put tenter aucune résistance. Sommé de nous dire où était l'argent, il s'y refusa. Décidés à l'y contraindre, nous résolûmes d'essayer d'abord de la pendaison et, pendant que mes deux compagnons le maintenaient, je cherchai et trouvai une corde solide, lui liai les pieds et lui passai un nœud coulant au cou. Cela fait, nous le hissâmes à une traverse de chêne; il suffoquait et fit signe de le descendre. Alors il nous révéla sa cachette, indiquant la table qui occupait le centre de la pièce, et, sous une peau de loup formant tapis, une trappe. Nous la soulevâmes et j'aperçus une échelle aboutissant à une cave. Je descendis, Roberts m'accompagnant avec une lanterne pendant que Reed gardait le vieux à demi mort. Tout d'abord je découvris deux boîtes à conserves pleines de pièces d'or; au second voyage je remontai avec une vieille bouilloire, également remplie d'or, et au troisième je rapportai trois liasses de billets de banque, en tout trente-quatre mille dollars (170,000 fr.). Alors nous déliâmes le vieux; mais, affolé par la perte de son argent, il s'en fut à la corde, se la passa autour du cou et nous dit : « Pendez-moi, maintenant, je suis ruiné. » Sa mort ne nous eût servi à rien et nous le laissâmes. Le lendemain, nous remîmes à Roberts sa part et, pensant bien que la chose ferait quelque bruit, nous décidâmes de regagner le Texas. Il n'était que temps. En traversant la rivière Rouge, la première chose que nous vîmes fut un placard collé à un arbre sur lequel était écrit : « 17,000 dollars de récompense à qui livrera James Reed mort ou vif. »

On était sur leurs traces; pour dépister ceux qui les suivaient, ils se séparent, se donnant rendez-vous dans le Texas. Belle Starr change de costume et se déguise en jeune fermier. Fatiguée par une longue course à cheval, alourdie par le poids de l'or caché dans une ceinture en peau de chamois qu'elle porte sous ses vêtemens, elle atteint, non sans peine, le bourg de Bonham, descend à l'auberge, commande son repas, décidée à se remettre en route le soir et à voyager toute la nuit; en attendant, elle s'endort au coin

du feu. Mais un orage éclate, la réveille, et la première personne qu'elle aperçoit, assise à la table d'hôte, est le juge Thurman, qu'elle connaissait de vue. Lui ne la reconnaît pas sous ces vêtemens d'emprunt, et, pendant tout le repas, le juge et les convives ne parlent que du vol commis au détriment de Wat Greyson, de James Reed et de Belle Starr, qui prend part à la conversation. Vainement l'aubergiste inquiet invite ses hôtes à causer d'autre chose; qui sait si les murs n'ont pas des oreilles? la vengeance de Belle Starr et de ses compagnons est redoutable. On ne l'écoute pas et la soirée s'achève à prédire la capture certaine de la fugitive; on est sur sa piste, le juge la connaît et la dénoncera s'il la rencontre.

Décidée à ne pas éveiller les soupçons en quittant l'auberge par une pluie battante, elle renonce à poursuivre sa route, mais la maison est pleine, les lits font défaut et l'hôtelier de proposer de loger dans le même le juge Thurman, très corpulent, et le jeune fermier, mince et svelte. Tous deux acceptent, Belle Starr avec la plus parfaite insouciance, et la nuit s'écoule sans que le juge ait l'ombre d'un soupçon. A la pointe du jour, il est réveillé par l'aubergiste qui lui dit que, prêt à se mettre en route, son compagnon de lit le demande en bas, ayant quelque renseignement à lui communiquer au sujet de Belle Starr. Le juge s'habille en hâte, descend et trouve le jeune fermier tout équipé, à cheval :

— Vous partez de bonne heure, jeune homme?

— A l'instant.

— Et vous savez où est Belle Starr?

— Parfaitement. Approchez et regardez-moi bien. Je suis Belle Starr, et, quant à vous,.. vous êtes une vieille bête. Hier soir, disiez-vous, vous me reconnaîtriez n'importe où, sous n'importe quel déguisement, et vous avez soupé à mes côtés, dormi près de moi, sans rien soupçonner. Le comté de Dallas doit être fier d'avoir un magistrat aussi perspicace. Allez vous y vanter de votre savoir-faire et gardez ceci en souvenir de moi, ajouta-t-elle en lui cinglant le visage d'un vigoureux coup de cravache et éperonnant sa monture. Belle Starr se connaissait en chevaux, et on ne put la rejoindre.

Ses aventures rempliraient un volume. Cernée à Younger Bend, où sa retraite est dénoncée, elle s'échappe et gagne seul, à cheval, San-Diégo, dans le sud de la Californie. Lassée de sa vie errante et vagabonde, elle y savoure quelques mois les charmes du repos, mais ses goûts aventureux se réveillent. « En vain, j'essayai de me faire à cette existence nouvelle, dit-elle dans ses notes manuscrites, les souvenirs me hantaient, j'avais soif de grand air, de

mouvement et d'action. Quelque temps je luttai, puis je cédai au courant qui m'entraînait. Je lus un jour dans la gazette locale que des courses devaient avoir lieu à Oakland, courses d'hommes et d'amazones. J'eus la fantaisie de m'y rendre et de concourir pour les deux prix offerts. J'achetai pour 175 dollars (875 francs) un superbe cheval noir qu'on me laissa à ce prix, personne n'osant le monter, et je partis pour Oakland. C'est en négociant cet achat que je fis la connaissance de Charlie Boyd, alors bien connu à San-Francisco, et qui m'accompagna.

— « Vous n'avez pas la prétention de concourir pour les deux prix? me dit-il la veille des courses.

« Je lui répondis que si, et lui demandai de me procurer un chariot couvert qui me permît de changer de vêtement sans être vue. Il le fit, et je me rendis sur le champ de courses, portant le costume de cavalier mexicain, de longues moustaches et le large *sombrero* à ganse d'argent. Au signal donné, quatorze concurrens se présentèrent, mais j'attirai seule l'attention. L'allure sauvage de mon cheval, la hardiesse avec laquelle je le maniai provoquaient des exclamations; chacun de demander qui était ce jeune Mexicain. Je gagnai la course qui me fut vivement disputée, d'ailleurs, par un Californien grisonnant, intrépide cavalier; il me dit s'appeler William Carleton et me demanda mon nom. Je lui donnai celui de William Lee, de Loredo. »

La course finie, elle s'esquive, gagne son chariot et reparaît en amazone bleue, veste indienne brodée d'argent, et, sous ce nouveau costume, captive tous les regards. Sur le même cheval noir, elle gagne cette course sans coup férir.

« Tous m'entouraient, se pressaient autour de moi, me félicitant, m'accablant de complimens, mais aucun n'était aussi pressant que William Carleton. Conquis à première vue, il me demanda de l'épouser. Je me dérobai de mon mieux à ses obsessions, rejoignis Charlie et le chariot, repris mon premier costume et nous partîmes. Nul ne soupçonna un instant que les vainqueurs des deux courses étaient une seule et même personne ayant nom Belle Starr. »

De nouveau elle revient au Texas, et, à court d'argent, s'en procure aux frais de l'état en arrêtant, avec James Reed, qui la rejoint, la diligence de San-Antonio, qui transportait dans cette ville 3,000 dollars pour le compte du gouvernement. Les poches des voyageurs, mises à sec, en fournirent en outre 2,150. Mais, à la suite de ce dernier exploit, surprise avec son compagnon dans une auberge où ils soupaient, elle réussit, quoique blessée, à s'échapper. Moins heureux, James Reed fut tué après une résistance acharnée.

Belle Starr comptait autant d'amoureux que le Texas, le Kansas, le Nebraska et le Nevada de *desperadoes* et d'*outlaws*. Veuve de Reed, elle épousa Sand, fils d'un Indien Cherokee, qu'elle quitta bientôt, à la suite d'une expédition dans laquelle il eut la maladresse de se laisser prendre. Belle estimait peu les maladroits, et Sand perdit son prestige à ses yeux. Elle choisit alors John Middleton et reprit le cours de sa vie aventureuse ; mais, traqué par la police, Middleton se noya en essayant de franchir le Potseau-River. Alors elle épousa Jim, cousin de son troisième mari, et le 3 février dernier elle mourait, tuée dans une embuscade sur la frontière du Canada. C'était la fin qu'elle ambitionnait, ayant toujours eu, disait-elle, la terreur de mourir dans son lit.

Si étrange que puisse paraître une telle existence, et si remplie qu'elle soit d'invraisemblables incidens, de scènes violentes et brutales, d'aventures bizarres, elle n'est ni plus extraordinaire ni plus singulière que nombre d'autres. Dans un cadre particulier, dans un milieu de révoltés, elle met en relief quelques-uns des traits caractéristiques et saillans de la race, exagérés, poussés à l'excès, mais subsistant à l'état de germe latent. Belle Starr est, par certains côtés, la descendante de ces *settlers*, de ces *frontier's woomen*, intrépides, valant des hommes, prêtes comme eux à faire le coup de feu avec l'Indien, à lutter de ruses avec lui. Type d'un autre temps fourvoyé dans le XIXe siècle, cerveau détraqué par le milieu dans lequel s'est écoulée sa jeunesse, en guerre avec l'humanité, la civilisation et les lois, elle affirme encore la supériorité de la femme sur ces bandits qui l'entourent et la suivent, obéissans à ses volontés, déférens à son sexe, subjugués par son audace et sa beauté.

Dans un autre cadre, dans un milieu différent, nous retrouverons, à un bien moindre degré, tempérés par l'éducation et la civilisation, l'amour de l'indépendance, les goûts romanesques, le désir de domination, le dédain, dissimulé cette fois, des conventions sociales. L'étude de quelques types féminins de ce monde américain, si curieux, permettra de dégager, des exagérations de l'instinct héréditaire, favorisé ou contenu par les circonstances, les tendances actuelles, la femme américaine moderne, affinée et raffinée, mais si différente de l'Européenne, dont la sépare tout un ensemble d'idées, d'instincts et de traditions, barrière plus large et plus profonde que l'Océan qui, entre les deux mondes, s'étend, dompté par la vapeur et franchi en quelques jours.

C. DE VARIGNY.

LES

GAIS COMPAGNONS

The Merry Men and other tales and fables, by Robert-Louis Stevenson, 1 vol. London; Chatto and Windus.

Il y a une année environ, nous signalions ici la première tentative de M. Stevenson dans un genre auquel on pourrait donner le nom de psychologico-fantastique, tant l'étude des problèmes les plus obscurs, relatifs à l'âme humaine, s'y mêle étroitement au merveilleux, traité avec la puissance qu'un Écossais sait apporter en ces matières occultes. Sur six nouvelles que renferme le dernier recueil publié par l'auteur de *Doctor Jekyll and Mr. Hyde* (1), trois au moins sont d'une rare valeur, et nous avons hésité devant chacune d'elles avant de choisir celle qui pouvait le mieux supporter une interprétation en français.

Thrawn Janet, histoire de sorcière, l'eût emporté peut-être par la couleur locale, par la brève et vigoureuse mise en œuvre du fanatisme et de la terreur, si elle n'eût été plus que les deux autres intraduisible. En effet, ceux qui ont goûté *Waverley* et *la Fiancée de Lammermoor* dans l'original connaissent la saveur de cette langue écossaise, réduite aujourd'hui à l'état de dialecte populaire, mais si pittoresque encore sous la forme rustique dont se sert volontiers M. Stevenson. Dépouiller d'un pareil élément d'originalité l'aventure du trop charitable ministre, le révérend Murdoch Soulis

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er avril 1888, *le Roman étrange en Angleterre*.

et de sa servante Jeannette, à qui le diable tordit le cou, serait faire grand tort à cette chronique villageoise naïvement racontée par les anciens de la paroisse de Balweary dans le vallon de Dule.

Olalla, qui se passe en Espagne, n'offre pas les mêmes difficultés. Elle plairait aux nombreux lecteurs qui, sans redouter dans un récit l'apparence du fantastique, ne sont pas fâchés de voir avant la fin ce fantastique expliqué. *Olalla* nous fait assister à l'horrible spectacle d'un vice moral, suivant le cours du sang dans une noble famille dont il amène la déchéance. Le mal héréditaire se reproduit sous forme d'idiotisme chez tel descendant, de folie furieuse chez tel autre, et arrête enfin une pauvre enfant, qui s'en croit menacée, au seuil du bonheur, qu'elle se défend par un suprême effort. Sa beauté, un don transmis de génération en génération comme la démence chez les hôtes de la vieille *residencia* ruinée, théâtre de tant de désordres et peut-être de crimes, sa beauté, dont elle a honte et peur, exerce un mystérieux magnétisme, une fascination irrésistible sur un voyageur qui passe. Elle-même se sent entraînée à tomber dans les bras de cet inconnu, mais est-ce là de l'amour? n'est-ce pas plutôt l'instinct, l'aveugle instinct de la bête, le triste héritage contre lequel son âme doit réagir? Le type physique indélébile des aïeux est en elle, d'autres femmes de la même lignée ont, au cours des siècles, gagné le cœur des hommes avec ses yeux, menti avec sa voix, péché avec son corps, les générations précédentes la possèdent et l'agitent. Parfois il lui semble que rien de ce qui compose sa personnalité ne lui appartient, qu'elle est le fruit éphémère d'un arbre immortel, que l'individu ne compte pas, que la race seule existe, et elle s'est juré d'être la dernière de cette race perfide, voluptueuse et cruelle, descendue d'un haut rang à l'état le plus lamentable. L'instant où elle déclare sa résolution à celui qui l'aime et qu'elle aimerait aussi, une main appuyée à la croix qui montre aux deux jeunes gens, sur le bord du chemin où ils se sont rencontrés, le plus sanglant, le plus livide, le plus épouvantablement réaliste des Christs espagnols, est pathétique entre tous. La religion soutient et sauve cette enfant passionnée qui ployait sous le fardeau des fatalités d'origine, l'Homme de douleur, le Dieu qui a béni les sacrifices volontaires est avec elle et lui donne la force de prévaloir contre un ennemi intérieur, le pire de tous. Le défaut de ce drame, c'est qu'Olalla ne se borne pas à pratiquer son sacrifice, elle l'explique d'abord, elle le commente, elle expose avec trop de compétence philosophique et scientifique la grave question de l'atavisme. Et puis, si bien que M. Stevenson connaisse et décrive l'Espagne, où il est chez lui comme il était chez lui hier en Californie, comme il l'est aujourd'hui à Honolulu, — car

chacun sait que ce romancier voyageur est par excellence un citoyen du monde, — il nous semble pourtant n'être nulle part aussi bien inspiré que dans le pays natal. Voilà pourquoi nous nous sommes tenus avec lui à l'Écosse, en fixant notre choix sur les *Merry Men*, la plus longue des trois nouvelles. Sans doute elle perd beaucoup encore à la suppression de l'idiome local; n'importe, cette poignante étude de la démence, issue du remords et surexcitée par la superstition, est assez intéressante quant au fond pour pouvoir se passer des ornemens accessoires de la forme; le sel gaélique, semé à travers le dialogue, y entre à moins haute dose que dans *Thrawn Janet;* à son défaut on peut se contenter des plus hautes qualités de M. Stevenson : la puissance descriptive, la préoccupation éminemment spirituelle des replis secrets de l'âme humaine, un art incomparable pour personnifier nos instincts et nos tentations. Ces *Gais compagnons*, ces démons de la mer qui dansent et qui hurlent autour des écueils, attendant une proie, sont cousins-germains du vieux Gordon Darnaway, descendant des tribus sauvages qui, au XVIe siècle, furent la terreur des navires dont elles guettaient les dépouilles. Nous touchons du doigt pour ainsi dire l'intime parenté qui existe entre les forces de la nature et tel caractère abrupt formé au milieu de la fureur des élémens, de la cruauté inconsciente des choses, et endurci encore par une vie rude. Ces analogies, habilement indiquées, dispensent M. Stevenson d'appeler l'impossible au secours de la vérité, comme il l'avait fait pour nous exposer la dualité de l'être humain dans le cas curieux de *Doctor Jekyll and Mr. Hyde.* A travers le sinistre décor et les incidens extraordinaires, mais non pas invraisemblables, des *Merry Men*, tout en s'enivrant d'air salin et en écoutant souffler les bruits effrayans de la tempête, on voit passer devant soi les problèmes de la conscience et le douloureux mystère de la folie. Quant au surnaturel proprement dit, il n'existe que pour l'âme bourrelée de Gordon Darnaway ; nous ne reconnaissons pas comme lui le diable dans l'homme noir qui vient présider à son châtiment final, mais nous savons que la vie de chacun de nous peut être hantée par le souvenir, que des eaux les plus profondes peut sortir à l'improviste le spectre du remords, et qu'enfin il n'existe pas contre nous de justicier plus sûr et plus impitoyable que nous-même.

I.

On ne saurait imaginer plus belle matinée que celle qui, vers la fin de juillet, me vit partir une dernière fois pour Aros. Un ba-

teau m'avait fait aborder la veille au soir à Grisapol ; j'eus le déjeuner que peut fournir la petite auberge et, laissant mon bagage, jusqu'à ce qu'une occasion se présentât de le faire transporter par mer, je traversai, d'un cœur joyeux, le promontoire.

Ce pays n'était pas le mien, car la souche dont je sors appartient sans mélange aux basses terres; mais un oncle à moi, Gordon Darnaway, après quelques années passées en mer, avait épousé une jeune femme des îles, Mary Maclean, dernière de sa famille, qui, lorsqu'elle mourut, en donnant le joür à une fille, lui laissa la ferme d'Aros. Cette ferme, battue par les flots, ne rapportait à son propriétaire que strictement de quoi vivre. Mon oncle avait toujours été poursuivi par la mauvaise fortune ; ayant désormais à prendre soin d'un enfant, il dit adieu aux aventures, et bon gré mal gré, resta où il était. Des années passèrent sur son isolement, sans apporter avec elles ni joie ni secours. Pendant ce temps, notre famille s'éteignit dans les basses terres. Orphelin, j'étudiais à l'université d'Edimbourg, quand quelques nouvelles qui me concernaient atteignirent le cap de Grisapol et l'oreille de mon oncle. Gordon Darnaway tenait fort aux liens du sang : il m'écrivit dès le jour où mon existence lui fut connue, pour me prier de regarder sa maison comme la mienne. Depuis lors je passai régulièrement les vacances dans cette partie sauvage de l'Écosse, loin de toute société, sauf celle des morues et des coqs de bruyère ; et ce fut ainsi qu'à l'époque dont je parle, ayant achevé mes classes, je retournai à Aros, certain jour de juillet.

Le *Ross*, le promontoire de Grisapol, n'est ni haut ni large, mais les hommes l'ont laissé, jusqu'à ce jour, âpre et inculte comme Dieu l'a fait : il est entouré d'îles escarpées, d'écueils que redoutent les navires ; tout cela dominé à l'est par de très imposantes falaises et par le pic de Ben-Kyaw, *la montagne du brouillard*, en langue gaélique, — elle est la bien nommée, car ce sommet, qui a plus de trois mille pieds de haut, arrête au passage les brumes qui viennent de la mer et arbore son étendard gris, même quand le ciel est clair partout ailleurs. Le Ben-Kyaw est marécageux jusqu'au faîte. Combien de fois, assis au grand soleil sur la bruyère, avons-nous vu la pluie l'envelopper d'un crêpe noir ! Mais l'humidité ne rend souvent la montagne que plus belle. Quand le soleil frappe ses flancs, les roches mouillées et les petites sources brillent d'un éclat de joyaux.

Le sentier que je suivais était tracé par le bétail et serpentait de façon à doubler presque la longueur de mon voyage, passant par-dessus des rochers qui m'obligeaient de sauter de l'un à l'autre, s'abîmant dans des creux moussus où l'on enfonçait jusqu'à mi-

jambe. Sur les dix milles de Grisapol à Aros, on ne découvrait, du chemin, aucune maison, quoiqu'il y en eût au moins trois, éparses à droite et à gauche dans les terres. Une grande partie du Ross est couverte d'énormes blocs de granit serrés les uns contre les autres, entre lesquels un fouillis inextricable de fougères sert d'abri aux reptiles. De quelque part que souffle le vent, c'est toujours l'air marin que l'on respire, salé comme si l'on était à bord. Les goélands sont aussi nombreux que les coqs de bruyère (1), sur toute la lande, et chaque fois que le sentier monte un peu, on voit étinceler les flots. Au milieu même des terres il m'est arrivé d'entendre rugir la grande voix des brisans que nous appelons *merry men,* les gais compagnons. Aros, Aros Jay, ce qui signifie dans la bouche des indigènes la maison de Dieu, n'est pas proprement un morceau du Ross dont il forme l'angle sud-ouest; un petit bras, qui ne mesure pas quarante pieds à l'endroit le moins large, l'en sépare. Cette flaque d'eau est tranquille et claire à marée haute; on la prendrait pour un étang, mais les algues, les poissons diffèrent, et sa couleur est verte, au lieu d'être brune. Un jour ou deux par mois, la morte eau permet d'aller à pied sec d'Aros au continent. Mon oncle profitait des bons pâturages sur cet îlot, plus élevé que le reste du Ross, pour nourrir les moutons, sa principale ressource; la maison était une bonne maison pour le pays, haute de deux étages, avec vue à l'ouest sur la baie et une petite jetée tout près, où s'amarrait le bateau.

Sur toute cette partie de la côte, en particulier près d'Aros, les grands rochers de granit dont j'ai parlé descendent vers la mer pêle-mêle comme les bêtes d'un troupeau; arrivés là, ils gardent la même attitude que leurs frères du rivage. Seulement c'est l'eau salée qui se glisse entre eux, au lieu de la terre silencieuse; ce sont des touffes d'œillets de mer qui fleurissent leurs flancs, au lieu de la bruyère; c'est le congre qui s'enroule à leur base, au lieu des vipères venimeuses. Pendant les jours calmes vous pouvez errer en bateau parmi les récifs durant des heures; l'écho familier vous suit dans ce labyrinthe, mais quand les vagues sont en courroux, que le ciel vienne en aide à l'homme qui entend bouillir un pareil chaudron! Au-delà de la pointe sud-ouest, ces blocs sont très nombreux et de beaucoup plus grande taille; ils couvrent bien dix milles marins. Un jour clair, où le vent soufflait de l'ouest, j'ai compté du haut d'Aros non moins de quarante-six rochers submergés en partie et contre lesquels se brisent lourdement des

(1) Les naturalistes nous pardonneront de traduire *moorcock, moorfowl,* etc., par coq de bruyère, nom que l'on donne communément, mais improprement, au *grouse* d'Écosse.

masses d'écume blanche. C'est plus près du rivage que le danger est le pire, car le flot qui monte, se précipitant comme dans le bief d'un moulin, décrit une longue ceinture d'eau tumultueuse, ce qu'on nomme un *Roost*, à l'extrémité du promontoire. J'ai souvent profité du jusant pour m'y rendre; c'est un lieu étrange livré aux bouillonnemens et aux entreprises insinuantes de la mer, qui semble murmurer des sons entrecoupés comme si le *Roost* se parlait à lui-même. Mais quand le flux commence à remonter, surtout par un gros temps, il n'y a pas d'homme qui doive s'aventurer en bateau à un demi-mille de distance, ni de navire qui puisse manœuvrer en ces parages. Au plus mauvais endroit des brisans, les vagues énormes semblent mener une danse sinistre, la danse de la mort. On prétend que les *merry men* n'ont que cinquante pieds de taille, mais alors il ne s'agit que de l'eau verte, car l'écume jaillit deux fois plus haut. Est-ce donc ce mouvement qui justifie leur nom ou bien les clameurs qu'ils poussent au changement de la marée, clameurs si violentes que tout Aros en tremble? Je ne saurais le dire. Le fait est que lorsque le vent souffle sud-ouest, cette partie de notre archipel tend des pièges redoutables aux embarcations de toute sorte. Si un navire passait imprudemment parmi les récifs et accostait les *merry men*, ce serait pour échouer dans Sandag-Bay où tant de choses sinistres arrivèrent à notre famille, comme je me propose de le raconter.

Les gens de l'endroit savaient plus d'une légende sur Aros. Je les entendis toutes de la bouche de Rorie, un vieux serviteur des Maclean qui avait reporté son dévoûment sur mon oncle. Parmi ces contes de bonne femme, il y en avait un que j'étais disposé à écouter avec crédulité. En voici le sujet : Dans la tempête qui dispersa l'invincible Armada sur tout le nord et l'ouest de l'Écosse, l'un des navires qui la composaient toucha terre à Aros, puis, sous les yeux des rares habitans de ce lieu désolé, s'abîma en une minute, ses couleurs flottant au vent tandis qu'il sombrait. Il y avait quelque probabilité dans ce récit, car un débris de la même flotte se trouvait enfoui du côté nord, à vingt milles de Grisapol. La légende en question était racontée avec plus de sérieux et beaucoup plus de détails que les autres, et ce qui me persuada qu'elle n'était pas entièrement fabuleuse, ce fut le nom espagnol du bateau. On l'appelait *Espirito Santo*, un énorme vaisseau de guerre, à plusieurs ponts, muni de canons, chargé de trésors, monté par des grands d'Espagne et d'intrépides soldats. Maintenant, c'en était fait de ses voyages et de ses prouesses, il gisait pour toute l'éternité, en Écosse, au fond de la baie de Sandag, à l'ouest d'Aros. Plus de salves d'artillerie pour le majestueux *Saint-Esprit*, plus de vents favorables, plus d'heureuses aventures; il n'avait rien à

faire désormais qu'à pourrir dans le fouillis des algues enchevêtrées, au bruit de la clameur des *merry men*. Cette pensée m'avait frappé dès le commencement; elle m'intéressa davantage à mesure que je m'instruisis sur l'Espagne, d'où était parti l'orgueilleux équipage par ordre du roi Philippe. Et plus que jamais ce jour-là, durant ma promenade de Grisapol au promontoire d'Aros, je songeais à l'*Espirito Santo*. Ce n'était pas sans raison, comme on va le voir. Le fameux docteur Robertson, alors principal du collège d'Edimbourg, m'honorait de sa bienveillance; chargé par lui de mettre en ordre quelques papiers de date ancienne, c'est-à-dire de conserver ce qui en valait la peine et d'élaguer le reste, j'avais, à ma grande surprise, trouvé un renseignement sur le navire, *Espirito Santo*, avec le nom de son capitaine et comment il avait porté de grandes richesses, mais s'était malheureusement perdu sur le Roost de Grisapol. A quel endroit précis? On l'ignorait; les tribus sauvages de la contrée n'avaient pas su répondre à l'enquête des envoyés du roi. En rattachant les choses les unes aux autres, en ajoutant à la tradition de notre petite île cette note historique sur la recherche d'un trésor entreprise par le vieux roi Jacques, je conclus que l'endroit qu'on n'avait pas su découvrir devait être la baie de Sandag, proche des terres de mon oncle. Aussitôt une idée fixe s'empara de moi; remettre à flot le bon navire avec son chargement de lingots et de doublons pour faire remonter du même coup aux dignités, à la fortune d'autrefois, notre maison déchue de Darnaway. J'eus par la suite l'occasion de regretter ce dessein; mon esprit tendu sur des chimères fut brusquement ramené à de plus graves réflexions; depuis que j'ai été témoin d'un étrange et terrible jugement de Dieu, la seule idée de trésors ravis aux naufragés a épouvanté ma conscience.

Dès cette époque, d'ailleurs, ce n'était pas une cupidité sordide qui me poussait; je ne désirais des richesses que pour l'amour d'une personne qui m'était plus chère que moi-même, la fille de mon oncle, Mary-Ellen. Cette jeune cousine avait reçu quelque éducation, elle avait même été envoyée en pension sur le continent; peut-être eût-elle été sans cela plus heureuse, car telle que l'éducation l'avait faite, Aros ne pouvait lui convenir. Quelle vie, en effet, que celle qu'elle menait dans cette âpre solitude, avec le vieux Rorie pour unique domestique et sans autre compagnie qu'un père mécontent et taciturne, rustiquement élevé au sein d'une secte religieuse austère, jadis maître de barque, et qui finissait par gagner à grand'peine le pain quotidien en vendant quelques moutons et en pêchant sur la côte! Si la société de mon oncle et la monotonie de ce désert devenaient fatigantes pour un garçon de mon âge au bout d'un mois ou deux, on peut se figurer

ce que c'était pour une jeune fille que d'écouter chanter les *merry men* toute l'année, avec le vol des mouettes et le soin du bétail en guise de distraction !

II.

J'atteignis la pointe d'Aros à mi-flot et je sifflai Rorie pour qu'il vînt me prendre. Il fut inutile de répéter le signal. Au premier coup de sifflet, Mary fut à la porte, agitant un mouchoir, et les longues jambes du vieux domestique arpentèrent le terrain jusqu'à la jetée. Quelque hâte qu'il fît, il lui fallut beaucoup de temps, néanmoins, pour traverser la baie ; à plusieurs reprises, je le vis s'arrêter, aller au gouvernail et plonger dans le sillage un regard curieux. A mesure qu'il approchait, il me semblait vieilli, plus maigre encore et hagard ; je crus remarquer qu'il évitait de rencontrer mes yeux. La barque de pêche, soigneusement réparée, avait deux nouveaux bancs et plusieurs morceaux rapportés en bois évidemment exotique et très rare dont le nom m'était inconnu. J'en fis l'observation et demandai à Rorie d'où venait ce bois.

— Du bois dur à travailler ! répondit le bonhomme avec hésitation.

Puis, laissant tomber les rames, il alla regarder à l'arrière comme il l'avait fait plusieurs fois déjà durant la petite traversée ; une main appuyée à mon épaule, il contemplait l'eau d'un air effaré :

— Qu'arrive-t-il ? lui demandai-je.

— Oh ! ce doit être quelque gros poisson, répondit Rorie, retournant à ses rames.

Et je ne pus rien tirer de lui que d'étranges coups d'œil et de lugubres hochemens de tête ; malgré moi j'étais mal à mon aise. Je me détournai aussi pour considérer le sillage. L'eau était calme, transparente, mais ici, au milieu de la baie, extrêmement profonde. Pendant quelque temps, je ne vis rien ; enfin, il me sembla que quelque chose d'obscur, un énorme poisson, ou peut-être seulement une ombre suivait de près notre trace, et alors je me rappelai l'une des superstitions de Rorie, comment, à l'époque d'une grande querelle meurtrière entre les clans de Morven, un poisson inconnu avait suivi pendant des années le sillage d'un certain bac, si bien que personne n'osait plus traverser.

— Il attendait l'homme qui devait venir, celui qu'il lui fallait, disait mystérieusement Rorie.

Ma cousine était au débarcadère ; elle me fit entrer dans la maison, où je remarquai tout d'abord de grands changemens. Le jardin avait une barrière taillée dans ce même bois qui avait servi à raccommoder le bateau ; les chaises étaient recouvertes de

riches étoffes, des rideaux de brocart s'accrochaient aux fenêtres; une pendule figurait silencieuse sur le dressoir, une lampe de cuivre se balançait au plafond, le couvert était mis avec un véritable luxe de linge fin et d'argenterie; toutes ces magnificences s'étalaient dans la vieille cuisine que je connaissais si bien avec son unique fauteuil à haut dossier droit, ses escabeaux noircis et le lit en armoire pour Rorie. La tourbe brûlait toujours dans la vaste cheminée par laquelle entraient librement les rayons du soleil et dont le manteau était décoré de pipes; les murs blanchis restaient nus et on voyait à leur place habituelle les mêmes crachoirs triangulaires, remplis de coquillages; nu aussi le plancher, sauf aux endroits que couvraient trois tapis en application, non pas comme celle que l'on fait dans les villes, mais en morceaux de vieille toile à voile, de lainage grossier filé au logis et de drap noir du dimanche, rajustés en une rude mosaïque. Cette cuisine avait toujours passé pour une sorte de merveille sur la côte, tant elle était propre et habitable dans sa simplicité. Je m'indignai de la voir défigurée par des ornemens incongrus. Singulière inconséquence! Ces signes de richesse me déplurent, à moi qui revenais cependant avec l'idée de faire fortune.

— Mary, dis-je d'un ton de vague reproche, je ne reconnais plus notre maison.

— Comme toi, je n'aime guère ces embellissemens, répondit-elle, ni la façon dont ils sont venus, ni ce qu'ils ont amené avec eux. J'aurais préféré, si Dieu l'eût permis, que tout cela descendît dans le fond de la mer et que les *merry men* fussent en train, à l'heure qu'il est, de danser dessus.

Mary était toujours sérieuse, c'était peut-être le seul trait de ressemblance qu'elle eût avec son père; mais l'accent qui accompagna ses paroles était plus grave encore que de coutume.

— Tu me fais craindre que ce nouveau luxe ne vous ait été donné par quelque naufrage, c'est-à-dire par la mort. Il n'y aurait pas de mal, pourtant. Quand mon père est décédé, j'ai sans scrupule hérité de ses biens.

— Ton père est mort de sa belle mort, comme on dit, fit observer Mary, tandis que...

— C'est vrai, un naufrage ressemble à une exécution. Quel était le nom du bateau?

— On l'appelait le *Christ-Anna*, dit une voix sourde, derrière moi. — Et, me tournant, je vis mon oncle sur le seuil de la porte.

C'était un petit homme bilieux au visage long, aux yeux très noirs : à cinquante-six ans, il était resté actif et robuste avec les allures combinées d'un berger et d'un marin. Jamais je ne l'ai en-

tendu rire. Il lisait assidûment la Bible, priait beaucoup comme les cameroniens (1) parmi lesquels il avait grandi, et vraiment, sous beaucoup de rapports, il me rappelait ces prédicateurs de montagnes des temps troublés où l'on s'entre-tuait avant la Révolution. Sa piété ne semblait lui donner ni consolation ni appui d'aucune sorte. Il tombait dans des accès d'humeur noire quand l'effroi de l'enfer s'emparait de lui, mais il avait, somme toute, mené une rude existence aux souvenirs de laquelle il se reportait avec envie et il restait violent et dur autant que jamais avec ses airs sombres. Quand mon oncle m'apparut ainsi dans le cadre de la porte, son bonnet sur la tête, une pipe suspendue à sa boutonnière, je le trouvai changé comme Rorie, plus vieux, plus pâle, avec des rides plus profondes et le blanc de l'œil jaune comme du vieil ivoire ou comme des os de morts.

— Oui, répéta-t-il, en insistant sur la première partie du mot, le *Christ-Anna*,.. c'est un nom effrayant!

Je le saluai en exprimant la crainte qu'il n'eût été malade.

— Je suis dans mon corps, répondit-il malgracieusement, dans les péchés de mon corps, comme toi-même... Eh bien, nous nous sommes faits braves depuis ta visite, n'est-ce pas? Voilà une superbe pendule, mais elle ne veut pas marcher. C'est pour de pareilles choses, mon garçon, que les gens renoncent à cette paix de Dieu qui passe l'entendement; c'est pour de pareilles choses, et même pour moins que cela, qu'ils outragent Dieu en face et vont ensuite brûler dans l'enfer. Aussi l'Écriture traite ces choses de maudites. Mary, cria-t-il avec une sorte d'aspérité, en s'interrompant tout à coup, pourquoi n'as-tu pas allumé les flambeaux?

— Sont-ils nécessaires en plein jour? demanda-t-elle.

Mais mon oncle ne voulut pas démordre de son idée.

— Nous en jouirons pendant que nous le pouvons, déclara-t-il.

Deux massifs chandeliers d'argent ciselé furent donc ajoutés à ce couvert si peu à sa place dans une ferme solitaire des côtes d'Écosse.

— Il a échoué le 10 février à dix heures de la nuit, continua-t-il en s'adressant à moi. Nous l'avions vu dans la journée, Rorie et moi, louvoyer contre le vent et ça n'avait pas l'air d'être une coquille facile à diriger. Ils ont dû passer une mauvaise journée, toujours après les écoutes, et par un froid... trop froid pour la neige!.. Pas de vent avec ça. Quelquefois ils en attrapaient un peu,

(1) On sait que les cameroniens, ainsi nommés du nom de leur chef, Richard Cameron, se séparèrent des presbytériens en 1666 et que, comme parti politique, ils étaient républicains.

nous les voyions repartir, et puis la voile retombait... Je te le dis, ils ont eu une mauvaise journée. Celui qui aurait réussi à gagner la terre par une journée comme celle-là aurait pu se vanter!

— Et tous ont été perdus? m'écriai-je avec émotion. Que Dieu leur soit en aide!

— Chut! interrompit-il sévèrement, personne sous mon toit ne priera pour les morts.

Je me défendis d'avoir donné un sens papiste à mon souhait involontaire, et Gordon Darnaway parut accepter mes excuses avec une facilité qui n'était pas dans ses habitudes, tant il avait hâte de reprendre ce qui était devenu évidemment pour lui un sujet de prédilection.

— Nous l'avons trouvé dans la baie de Sandag, Rorie et moi, avec toutes ces choses;.. il se sera perdu dans le Roost; quand la marée court fort sur les *merry men* et qu'on peut entendre le Roost gronder au bout d'Aros, un contre-courant se précipite droit dans la baie. Ce courant-là, vois-tu, a mis le grappin sur le *Christ-Anna* qui a dû entrer la poupe en avant, tu le verras par sa position, mais quel coup quand il a touché! Que le Seigneur ait pitié de nous! C'est une dure vie que celle d'un marin, une vie de hasards; j'en ai traversé plus d'un dans mon temps. Pourquoi Dieu a fait toute cette eau-là, c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Il a créé les vallées, les pâturages, les arbres, la campagne et tout cela chante vers lui, comme dit le psaume, car il les a faits heureux... Heureux, c'est encore une manière de parler, mais enfin on comprend ce que David veut dire. David prétend aussi, reprit mon oncle en citant la version métrique des psaumes, que ceux qui vont faire le commerce dans les grandes eaux voient l'œuvre de Dieu et ses merveilles; mais je doute qu'il ait beaucoup pratiqué la mer pour en dire tant de bien. Moi, si ce n'était pas imprimé dans la Bible, je serais tenté de croire que ce ne fut pas le Seigneur, mais plutôt le diable qui créa la mer. Rien n'en sort de bon que le poisson. Je gage qu'en fait de merveilles, le Seigneur a montré de tristes merveilles au *Christ-Anna!* Être jugé la nuit, au milieu des dragons de l'abîme!.. Et leurs âmes... pensez à leurs âmes... à leurs âmes qui n'étaient pas préparées peut-être... La mer, porte de l'enfer!..

Je remarquai, tandis que mon oncle parlait, qu'il était ému comme je ne l'avais jamais vu encore et singulièrement démonstratif dans ses façons. Par exemple, en terminant, il toucha mon genou de ses doigts étendus et avança un pâle visage où les yeux brillaient d'un feu sombre, tandis que tremblaient les lignes tirées de sa bouche. L'entrée même de Rorie et le commencement du re-

pas ne détournèrent pas ses pensées du cours qu'elles avaient pris. Il condescendit bien à me faire quelques questions sur mes succès à l'université, mais il paraissait songer à autre chose et même lorsqu'il prononça les grâces, très longuement selon sa coutume, j'entrevis des signes de préoccupation dans cette prière; à propos du dîner ne demanda-t-il pas à Dieu sa miséricorde pour de pauvres pêcheurs qui se tenaient là devant lui, au bord des grandes eaux profondes?.. Puis ce fut un échange de discours bizarres entre lui et Rorie.

— Était-il là?

— S'il y était?.. Sans doute, sans doute...

Tous les deux parlaient en manière d'aparté, avec un embarras que sembla partager Mary, car elle devint rouge et baissa les yeux sur son assiette. Pour mettre fin à la contrainte générale et aussi parce que ma curiosité était excitée, je hasardai :

— Vous parlez du poisson?

— Quel poisson? s'écria Gordon Darnaway. Il a dit le poisson! Voilà bien ces blancs-becs, qui ne pensent qu'aux choses charnelles! Le poisson! Il s'agit d'un esprit...

Mon oncle s'exprimait avec véhémence, comme s'il eût été en colère. De mon côté, avec la vivacité des jeunes gens qui n'aiment pas à être rembarrés, je me récriai contre ce que j'appelais des superstitions enfantines.

— Et cela vient du collège, ricana mon oncle. Dieu sait ce que les gens y apprennent! Crois-tu vraiment, mon gars, qu'il n'y ait rien dans le monde de la mer que ce que nous en voyons d'ici, des herbes qui poussent, des bêtes qui cherchent leur pâture et le soleil qui jour par jour y plonge? Non, la mer est comme la terre, mais plus terrible. S'il y a des individus à terre, il y en a aussi sous l'eau, morts peut-être ; mais ce sont des individus tout de même, et quant aux diables, il n'y a pas de diables comparables aux diables marins. Autrefois quand j'étais jeune, j'ai rencontré au sud, dans la Peewie Moss, un vieux loup-garou chauve ; je l'ai vu, de mes yeux, assis sur son derrière, avec l'apparence d'un pourceau et gris comme la pierre d'une tombe ; vraiment il faisait peur, mais il n'attaquait pas les honnêtes gens. Sans doute c'était un réprouvé qui s'était fait haïr du Seigneur et qui était parti avec son péché sur l'estomac ; il ne se jetait probablement que sur des créatures pareilles à lui; mais il y a des diables dans la mer qui dévoreraient un communiant. Eh, messieurs, si vous étiez descendus tout au fond avec les pauvres matelots du *Christ-Anna*, vous sauriez aujourd'hui ce qu'il faut penser de la mer; si vous y aviez navigué aussi longtemps que moi, vous détesteriez, comme je le fais, l'idée de recommencer ; si vous vous étiez seulement servis des

yeux que Dieu vous a donnés, vous connaîtriez toute la méchanceté de cette mer fausse, froide et coléreuse ; une méchanceté qui est aussi celle de tous ses habitans : les homards et leurs pareils qui fouillent et déchirent les morts, et les baleines, et le clan des poissons, sans excepter aucun d'eux. Oh! l'horreur, l'horreur de la mer!..

Nous assistâmes stupéfaits à cette explosion; l'orateur lui-même, après une dernière apostrophe prononcée de sa voix rauque, parut s'enfoncer mélancoliquement dans ses propres pensées; mais Rorie, toujours avide de superstitions, le ramena à son sujet en lui demandant s'il avait jamais vu un diable de mer.

— Pas distinctement, répondit mon oncle; je ne crois pas qu'un homme qui aurait vu, ce qui s'appelle vu, un démon de cette sorte pourrait continuer à vivre ; mais un de mes camarades, Sandy Gobart, avec qui j'ai navigué, en a vu un, et, là-dessus, il est mort.

— C'était un triton apparemment, insinua Rorie.

— Un triton! s'écria mon oncle, avec mépris. Propos de vieille femme... Il n'y a pas de tritons.

— Mais à quoi ressemblait cette créature? demandai-je.

— Que le ciel me préserve de le savoir! Elle était coiffée d'une espèce de chaperon, voilà tout ce qu'on peut dire.

Alors Rorie, piqué au vif, raconta plusieurs histoires de tritons, de sirènes, de chevaux de mer qui étaient venus dans les îles pour attaquer les navires qui passaient. Et mon oncle écoutait en dépit de son incrédulité... il écoutait avec une curiosité inquiète.

— Bon, dit-il à la fin, c'est peut-être vrai, c'est peut-être faux; mais je ne rencontre rien sur les tritons dans l'Écriture.

— Vous ne trouvez rien non plus sur le Roost, peut-être bien, fit observer Rorie. — Et son argument parut avoir un certain poids.

Le dîner fini, mon oncle m'emmena derrière la maison; nous nous installâmes sur un banc. L'après-midi était très chaude et très calme; à peine une ride à la surface de la mer, aucune voix, sauf le cri des mouettes et le bêlement des moutons. Peut-être ce repos de la nature se communiquait-il à Gordon Darnaway, car il se montra plus raisonnable et moins excité qu'auparavant. Il me parla même de ma carrière avec une sorte d'entrain, mais à chaque instant revenait une allusion au bâtiment perdu ou aux trésors que ce naufrage avait apportés dans l'île. Je l'écoutais rêveur, méditant, à part moi, une démarche hardie.

Trois quarts d'heure environ s'étaient écoulés, quand mon oncle, qui n'avait cessé de regarder furtivement l'étendue de la petite baie, se leva en m'engageant à l'imiter. Il faut que je dise ici que la violence de la marée à la pointe sud-ouest exerce tout autour de la côte une influence perturbatrice. Dans la baie de Sandag, au

sud, un fort courant accompagne certaines périodes de flux et de reflux; mais dans cette baie du nord, — Aros-Bay, comme on la nomme, — à l'endroit où se trouve la maison de mon oncle et où nous nous tenions alors, le seul signe d'agitation est vers la fin du reflux, et alors même, il est trop faible pour qu'on le remarque. Un peu de houle suffit à rendre ce mouvement invisible; au grand calme, seulement des marques étranges, indéchiffrables, que j'appellerai volontiers des runes de mer, sillonnent le miroir uni. Le même phénomène se produit sur des points innombrables de la côte; plus d'un garçon a dû s'amuser, comme je le faisais jadis, à lire ces caractères gigantesques en leur prêtant un sens qu'il appliquait à lui-même ou à quelque autre personne. Ce fut sur les hiéroglyphes en question que mon oncle dirigea mon attention, non sans avoir d'abord beaucoup hésité.

— Vois-tu ces écritures? me demanda-t-il, là-bas, à l'ouest de la pierre grise. Hein! cela ne ressemble-t-il pas à une lettre?

— Certainement, lui répondis-je, ce n'est pas la première fois que je le remarque. On dirait un C.

Il poussa un soupir comme si ma réponse lui eût été pénible, puis ajouta tout bas :

— Oui, un C pour *Christ-Anna.*

— Je me figurais, dis-je en riant, que c'était pour moi-même, puisque mon nom est Charles.

— Et tu l'avais déjà remarqué? poursuivit-il sans relever cette observation. Eh bien! c'est étrange; peut-être attendait-elle là, en effet, à travers les âges, comme on dit. C'est affreux à penser.

Puis il reprit, en s'interrompant :

— Tu n'en vois pas d'autre, dis?

— Si fait, j'en vois une encore très clairement, du côté du marais où descend la route... Une M.

— Une M, répeta-t-il très bas. — Puis, après une nouvelle pause : — Qu'est-ce que ça veut dire, à ton idée?

— J'ai toujours pensé que cela voulait dire Mary, répliquai-je en rougissant, convaincu que j'étais sur le seuil d'une explication décisive.

Mais, une fois de plus, mon oncle laissa passer mes paroles; il baissa la tête silencieusement et continua de marcher.

Il y a une ceinture herbue, le long d'Aros-Bay, où la promenade est facile; sur ce gazon je suivis mon guide, sans parler plus que lui. Certes, je regrettais, au fond de l'âme, d'avoir perdu une aussi bonne occasion de demander la main de Mary; mais, bien plus encore, je m'étonnais du changement qui s'était produit chez mon oncle. Il n'avait jamais été un homme aimable,

dans le sens ordinaire du mot. Rien, cependant, ne m'avait préparé autrefois à la transformation dont j'étais forcé de me rendre compte; évidemment il fallait, pour l'expliquer, que quelque chose pesât d'un poids très lourd sur son esprit; et, en me disant cela, je cherchais quelle signification il pouvait bien attribuer à cette lettre M dessinée sur le flot. Misère, Miséricorde, Mystère, Mariage, etc. Tout à coup je m'arrêtai, en tressaillant, sur le mot Meurtre. J'étais encore troublé par le sens fatal de ce mot atroce, quand notre promenade nous conduisit vers un point d'où la vue s'étendait derrière nous sur la baie et sur la ferme, devant nous, sur l'océan, tacheté d'îles au nord et reflétant le ciel bleu sans bornes du côté sud.

Mon oncle s'arrêta et resta quelque temps à contempler l'immensité, puis il posa la main sur mon bras :

— Tu crois qu'il n'y a rien là dedans? dit-il en indiquant la mer avec sa pipe.

L'exaltation le reprit :

— Je te dis, mon garçon, que les morts sont là, en masse,.. en masse...

Il tourna sur ses talons, et, sans un mot de plus, reprit le chemin de la ferme.

J'avais hâte de rester seul avec Mary; mais je ne réussis à lui dire un mot, en particulier, qu'après souper, et encore à la hâte :

— Mary, je ne suis pas venu ici sans une grande espérance. Si tu ne la repousses pas, nous pourrons quitter ce pays et aller vivre ailleurs où le pain quotidien nous est assuré; oui, l'aisance nécessaire, et même peut-être quelque chose de plus, quelque chose qu'il serait présomptueux de promettre pour le moment. Ce qui m'est plus précieux que tout l'argent du monde, tu le devines, n'est-ce pas, Mary?

Elle garda le silence.

— Je t'ai aimée toujours, continuai-je, sans me laisser décourager, et plus le temps s'écoule, plus je m'attache à toi. Je ne puis songer à être heureux dans la vie si je ne t'ai à mes côtés.

Elle continuait à détourner la tête, toujours muette, mais je vis trembler ses mains.

— Mary, m'écriai-je, tu ne veux pas de moi?..

— Oh! Charlie, murmura-t-elle, est-ce bien le moment de parler de ces choses? Attends un peu, laisse-moi rester encore comme je suis. Ce n'est pas toi, va, qui perdras à attendre.

Je compris à sa voix qu'elle allait fondre en larmes et je n'eus plus que l'idée de la consoler.

— Soit, repris-je avec tendresse, n'en parlons plus si tu le pré-

fères ; ta volonté sera toujours la mienne, et tu m'as dit tout ce que je voulais savoir. Un mot encore, cependant. Pourquoi donc as-tu du chagrin ?

Elle avoua que son père en était cause, mais ne voulut rien ajouter, secouant seulement la tête et répétant qu'il n'était pas bien, qu'il n'était plus lui-même et que c'était grande pitié. Elle ne savait aucun détail sur le bateau naufragé.

— Je n'ai jamais été le voir, me dit-elle ; pourquoi y serais-je allée ? Les pauvres gens qui le montaient ont depuis longtemps comparu devant Dieu et j'aurais voulu qu'ils emportassent avec eux tout ce qu'ils possédaient. Pauvres, pauvres âmes !

Ceci ne m'encourageait guère à l'entretenir de mon grand projet touchant l'*Espirito Santo ;* je le fis toutefois, et, au premier mot, elle s'écria surprise :

— Tiens, il est venu un homme à Grisapol au mois de mai, un petit homme jaune, barbu, avec des bagues d'or à tous les doigts, paraît-il, qui s'enquérait partout de ce même vieux navire.

C'était vers la fin d'avril que le docteur Robertson m'avait remis les papiers à trier, et je me souvins qu'il m'avait dit que ces papiers étaient destinés à un historien espagnol, ou du moins à un étranger qui se faisait passer pour tel et qui était venu de Madrid, muni des plus hautes recommandations auprès du principal, comme chargé d'une mission de découverte, relative à la dispersion de la grande *Armada*. En rapprochant les choses, je me figurai que ce visiteur, avec des bagues d'or à tous les doigts, pouvait bien être le même que l'érudit recommandé au docteur Robertson. Ce malin travaillait peut-être à s'approprier un trésor plutôt qu'à poursuivre des investigations au profit d'une société savante. Je résolus de ne pas perdre de temps. Si le fameux navire était enseveli dans la baie de Sandag, je tâcherais d'arriver le premier dans mon intérêt, dans celui de Mary, dans l'intérêt de la bonne, vieille, honnête et hospitalière famille des Darnaway.

III.

Le lendemain je me levai donc de bonne heure, et, aussitôt que j'eus mangé un morceau, je commençai mes explorations. Quelque chose dans mon cœur me disait distinctement que je trouverais les débris de l'*Armada*, et, sans vouloir m'abandonner trop à de si belles espérances, je me sentais léger comme une plume, je marchais sur des nuages, littéralement. Quoique je n'eusse que deux milles, tout au plus, à faire, il me fallut plus de temps que pour en franchir quatre, le tertre que j'avais à gravir étant semé de rochers, hérissé de bruyères. Au sommet, je fis halte. Si peu élevé

qu'il soit, — trois cents pieds à peine, — il domine toutes les terres environnantes et on y jouit d'une grande vue sur la mer et les îles. Le soleil, levé depuis quelque temps déjà, me brûlait la nuque; l'atmosphère était orageuse, quoique claire; au nord-ouest, où les îles sont le plus nombreuses, de petits nuages s'effrangeaient, serrés les uns contre les autres comme les oiseaux d'une même couvée. La tête grise du Ben-Kyaw portait un solide chaperon de brume; donc le temps menaçait. Il est vrai que la mer était lisse comme du verre; le Roost lui-même n'y traçait qu'un pli, et les joyeux compagnons, les *merry men,* se coiffaient à peine d'un léger bonnet d'écume. Mais, pour mon oreille, pour mes yeux, familiarisés avec ces parages, la mer était inquiète; ses longs soupirs montaient vers moi comme un avertissement, et, malgré les airs tranquilles qu'affectait le Roost, je ne doutais pas qu'il ne complotât quelque tour de sa façon. J'ai oublié de dire que tous, nous autres habitans de cette côte, nous attribuons sinon une véritable prescience, du moins la faculté d'avertir, à cet étrange et dangereux produit des marées. Je me hâtai donc et j'eus vite descendu la pente d'Aros jusqu'à Sandag-Bay, — une anse assez vaste, si on la compare aux dimensions de l'île, et bien abritée contre les vents, sauf contre celui qui prédomine; sablonneuse et bornée par des dunes basses à l'ouest, tandis qu'à l'est elle baigne une chaîne de rochers au pied de laquelle l'eau est profonde. C'est de ce côté qu'à un certain temps de chaque marée, le courant dont mon oncle avait fait mention agit si fortement sur la baie; un peu plus tard, quand le Roost s'élève, un contre-courant se porte plus violemment encore dans la direction opposée; c'est l'action de ce dernier, je suppose, qui exerce tant de ravages. Hors de Sandag-Bay on ne voit rien, sauf un petit morceau de l'horizon, et, par le gros temps, les vagues donnant l'assaut à un récif.

A mi-chemin de la colline, j'aperçus le navire naufragé au mois de février précédent, un brick de tonnage considérable, gisant, les reins brisés pour ainsi dire, à sec sur l'angle oriental des sables; je me dirigeai aussitôt vers lui, et j'atteignais déjà la marge du gazon, quand mes yeux se fixèrent soudain sur un point dépouillé de la bruyère qui croissait partout ailleurs; un de ces monticules allongés, de forme presque humaine, que l'on rencontre d'ordinaire dans les cimetières, s'y dessinait. Je m'arrêtai comme si j'eusse reçu un coup. Personne ne m'avait parlé de mort ni d'enterrement dans l'île : ni Rorie, ni mon oncle, ni sa fille... Celle-ci, assurément, ignorait,.. et cependant là, devant moi, il y avait, à n'en pas douter, une tombe. Je me demandai, en frissonnant, quel homme dormait son dernier sommeil, en attendant le signal du jugement,

dans ce lieu solitaire et battu par les flots, et la seule réponse que me suggéra mon esprit fut de celles auxquelles on redoute de s'arrêter. Un naufragé, dans tous les cas, venu de quelque terre lointaine et riche comme les vieux mariniers de l'*Armada*, peut-être, à moins qu'il n'appartînt à ma propre race et qu'il n'eût péri en vue de la fumée de sa demeure. Je me découvris, avec le regret que notre religion n'autorisât pas en outre quelque prière pour ce mort étranger. Je savais bien que, si ses os devaient reposer là, mêlés au sol d'Aros, jusqu'à l'heure où la trompette sonnerait, son âme impérissable était loin, parmi les ravissemens ou les tortures de l'éternité; n'importe, j'éprouvais comme une crainte qu'il ne fût près de moi, debout, à garder son sépulcre et à s'attarder sur la scène de son lamentable sort.

Ce fut avec émotion que je me détournai de cette tombe pour considérer le spectacle presque aussi triste que donnait le brick naufragé. Sa proue s'élevait au-dessus des flots; il était brisé en deux, un peu en arrière du mât de misaine, quoique de fait il n'eût pas de mâts, l'un et l'autre ayant été rompus dans la catastrophe. Comme la pente de la grève était très brusque, le bossoir se trouvait beaucoup plus bas que la poupe, avec une vaste fracture qui bâillait dans l'intervalle; on voyait à travers la pauvre coque délabrée. Le nom était fort effacé, je ne pus discerner au juste si le brick s'était nommé *Christiania*, d'après la cité norvégienne, ou *Christiana*, d'après la femme de Christian, dans ce vieux livre le *Pilgrim's Progress*. Sa construction le faisait reconnaître pour étranger; il avait été peint en vert, autant que la couleur fanée qui s'écaillait par lambeaux permettait d'en juger. Un débris du grand mât gisait à côté, à demi enseveli dans le sable. Impossible d'imaginer un plus misérable aspect; le cœur serré, je regardais les bouts de corde qui pendaient encore alentour, ces cordages, si souvent maniés par les matelots actifs et bruyans, et l'écoutille par laquelle ils étaient montés et descendus, et ce pauvre ange sans nez, sculpté à l'avant, qui avait fendu tant de vagues.

Je ne sais si les scrupules mélancoliques qui m'assaillirent venaient du navire ou de la tombe, tandis que je restais là immobile, une main appuyée à la charpente démantelée. L'abandon des humains et même des pauvres vaisseaux jetés par le hasard sur des rivages étrangers s'emparait fortement de ma pensée; profiter d'une si horrible mésaventure me paraissait maintenant chose lâche et sordide; l'ambition que j'avais précédemment nourrie prit pour moi une apparence sacrilège; mais, me souvenant de Mary, je me raffermis. Mon oncle ne consentirait jamais à un mariage imprudent; jamais non plus, j'en étais sûr, elle ne se marierait sans son aveu; il me fallait donc devenir riche pour ma femme. Je

me mis à rire en mesurant le temps écoulé depuis la ruine de ce grand château flottant, l'*Espirito Santo*, et en songeant à la faiblesse dont ferait preuve celui qui tiendrait compte de droits éteints, de malheurs oubliés depuis des siècles.

Mes projets de recherche s'appuyaient sur une théorie bien arrêtée. La direction du courant et les sondages indiquaient le côté est de la baie, sous la chaîne des rochers. Si le vaisseau s'était perdu dans la baie de Sandag et si quelques morceaux de sa carcasse tenaient encore ensemble, c'était là que je devais le trouver. Comme je l'ai déjà dit, l'eau devient très brusquement profonde, et tout près du roc elle mesure déjà plusieurs brasses. En marchant le long de cette espèce de corniche, je distinguais au loin le fond de sable; le soleil y brillait d'une lumière verte égale et claire, toute la baie semblait être de cristal transparent; seul un frémissement interne, un jeu de lumière particulier, un faible lapement de temps à autre, quelques bulles auprès du bord, revélaient que ce cristal était de l'eau. Les ombres des rochers s'étendaient à leur pied sur une certaine distance, de sorte que mon ombre à moi, se remuant, s'arrêtant, se penchant à leur sommet, atteignait parfois jusqu'à moitié de la baie. Ce fut principalement dans cette ceinture d'ombres que je donnai la chasse à l'*Espirito Santo*, puisque c'était là que le courant sous-marin était le plus fort. Toute fraîche que parût l'eau par cette journée brûlante, elle semblait là plus fraîche encore et tentait le regard comme si elle lui eût adressé une invitation mystérieuse. Mais j'avais beau chercher, je ne voyais rien que quelques poissons ou une touffe d'herbe marine, ou encore çà et là un quartier de rocher qui, tombé d'en haut, reposait maintenant sur le tapis de sable. Deux fois je me promenai d'un bout à l'autre du banc de rocher, sans rien découvrir des débris ni de l'endroit où ils pouvaient être, sauf sur un point cependant : c'était une large terrasse, noyée dans cinq brasses d'eau et qui s'élevait au-dessus du sable, comme une continuation des rochers où je marchais. La végétation sous-marine y formait une véritable forêt qui m'empêchait de juger de sa nature, mais, par les contours et la dimension, cette masse pouvait représenter à peu près une coque de navire. Je n'avais que cette chance unique. Si l'*Espirito Santo* ne se cachait pas là sous le goémon, il n'était nulle part dans la baie de Sandag. Je résolus donc de m'assurer de la chose et de m'en retourner, enrichi une bonne fois, ou guéri à jamais de mes rêves de fortune.

Je me déshabillai, puis je restai un instant sur l'extrême bord du rocher, irrésolu, les mains jointes. La baie était à cette heure absolument tranquille. Pas le moindre bruit, sauf celui que faisait quelque part derrière la pointe, une bande invisible de marsouins, et cependant, au seuil de mon aventure, une certaine crainte me

retenait : quelqu'un de ces sentimens mélancoliques que la mer inspire, le souvenir des superstitions de mon oncle, la pensée de ce mort, de cette tombe, des vieux navires désemparés... tout cela glissait à la dérive dans mon esprit, mais le soleil qui ruisselait sur mes épaules me réchauffa le cœur à la fin, et je plongeai. Tout ce que je pus faire fut d'empoigner une tige épaisse de l'herbe marine qui poussait si touffue sur la terrasse ; m'étant mis à l'ancre de cette façon, j'eus bientôt saisi une brassée tout entière de ces algues limoneuses, et, les pieds appuyés contre le roc, je regardai autour de moi. De tous côtés le sable ininterrompu... Il arrivait jusqu'au pied du roc, balayé comme une allée de jardin par l'action des marées ; aussi loin que portât mon regard, rien n'était visible que ce sable aux mille plis sur le fond ensoleillé de la baie; cependant, l'assise à laquelle je m'accrochais en m'aidant de ces touffes d'herbes aussi fortes que celles des bruyères de la lande était littéralement couverte de cette végétation glissante, et la falaise qu'elle rejoignait drapée de lianes brunes jusqu'au-dessous de la ligne de l'eau. Au milieu de cette complexité de formes flottantes, il était difficile de très bien distinguer les choses, et je me demandais avec incertitude si mes pieds pressaient le rocher naturel ou bien les flancs du vaisseau-trésor de la grande Armada, quand soudain la touffe entière que j'embrassais céda ; en un instant je fus à la nage ; je remontai sur le banc de rocher et jetai à mes pieds la vigoureuse plante marine que j'avais arrachée. Quelque chose en même temps rendit un son sec comme celui d'une pièce de monnaie qui tombe. Me baissant, je vis, à n'en pas douter, sous la croûte de rouille qui la déformait, une boucle de soulier en fer. La vue de cette pauvre relique humaine me fit battre le cœur, mais non pas d'espérance ou de crainte, je n'éprouvais qu'une tristesse désolée ; le propriétaire de cette boucle m'apparaissait comme un homme vivant, je me figurais sa face hâlée par les intempéries, ses mains de matelot, sa voix enrouée à force de chanter au cabestan et jusqu'au pied qui avait porté jadis cette boucle en arpentant sans relâche le pont dans la manœuvre ; oui, le fait de l'existence de cet être humain, de cette créature semblable à moi-même, me hanta, dans le lieu solitaire où je l'évoquais, non pas comme un spectre, mais comme un ami bassement outragé. Le grand vaisseau-trésor était-il vraiment là tout armé, tel qu'il était parti d'Espagne, mais devenu un jardin d'herbes marines et un gîte pour les poissons, sourd, sauf au bruit des eaux qui incessamment le lavaient, immobile sous le mouvement des algues qui l'avaient envahi ? Cette vieille forteresse marine populeuse, qui jadis chevauchait les mers, était-elle transformée en récif ? Ou bien,

supposition plus probable, n'était-ce là qu'une épave plus récente du brick étranger? Cette boucle de soulier avait-elle été portée naguère encore par un homme de mon temps, qui avait appris les mêmes nouvelles que moi au jour le jour, pensé mes propres pensées, prié peut-être dans le même temple? Quoi qu'il en fût, j'étais assailli de sentimens lugubres, les paroles de mon oncle : « Les morts sont là, dans le fond, en rangs pressés, » tintaient à mes oreilles, et, quoique bien déterminé à plonger une fois de plus, je ne me rapprochai qu'avec répugnance de l'arête du rocher. Au moment même, un grand changement se manifesta dans l'apparence de la baie, ce ne fut plus cet intérieur clair, visible comme une maison recouverte en verre, où le soleil sous-marin dormait si tranquille ; une brise, je suppose, avait ridé sa surface, une sorte de trouble et de noirceur remplissait son sein où se confondaient en désordre des éclairs et des nuages ; la terrasse elle-même, sous l'eau qui la recouvrait, semblait frémir et se balancer confusément. S'aventurer dans ces embûches inconnues devenait chose plus grave qu'au premier plongeon et, quand je repris mon élan, ce fut avec un tremblement de toute mon âme.

Je m'accrochai comme la première fois, de nouveau je fouillai les rameaux flottans. Tout ce que touchait ma main était froid, doux et visqueux. Ce taillis sous-marin fourmillait de crabes, et j'avais à m'endurcir contre l'idée d'un charnier voisin peut-être qui attirait cette troupe vorace. De tous côtés, je sentais le grain et les aspérités de la pierre ; ni planches, ni fer, aucun signe de naufrage ; l'*Espirito Santo* n'était pas là. Je me rappelle qu'une sensation presque agréable tempéra mon désappointement ; je me trouvai soulagé d'un grand poids et je me préparais à m'en aller, quand quelque chose arriva qui me fit bondir épouvanté à la surface. Mes investigations m'avaient désheuré, il était déjà tard, le courant fraîchissait avec le changement de marée, Sandag-Bay n'était plus un lieu sûr pour un nageur isolé. Eh bien, voilà que tout à coup le courant passe dans la forêt sous-marine avec la violence d'une vague ; je lâche prise, je suis rejeté de côté, instinctivement je cherche un autre appui, et mes doigts se ferment sur quelque chose de dur, de froid... Je devine à l'instant ce que c'est,.. lâchant le goémon, je remonte à la surface et regagne au plus vite le roc hospitalier, en tenant dans ma main l'os d'une jambe humaine !

L'homme est une créature matérielle, lente à penser et à percevoir la liaison des choses entre elles. La tombe, le naufrage du brick, la boucle rouillée étaient certes des avertissemens assez clairs; un enfant aurait lu couramment cette funeste histoire, et pourtant ce ne fut que lorsque j'eus touché ce débris de squelette que toute l'horreur de la situation me saisit. Je déposai le tibia au-

près de la boucle, ramassai mes habits à la hâte et m'enfuis tout nu, tel que j'étais, le long des rochers; il me semblait que je ne pouvais m'éloigner assez vite. Aucune fortune ne m'eût fait affronter de nouveau ce lieu sinistre; les os des noyés rouleraient dorénavant sans être dérangés par moi, que ce fût sur du goémon ou sur de l'or. Aussitôt que je sentis derechef la bonne terre sous mon pied et que j'eus couvert ma nudité devant le soleil, je m'agenouillai tout éperdu et je priai passionnément pour tant de pauvres âmes errantes sur la mer. Je crois qu'une prière généreuse n'est jamais prononcée en vain ; la pétition peut être rejetée, mais le solliciteur reçoit toujours sa récompense. L'horreur que j'avais ressentie s'évanouit sur-le-champ, je pus contempler de nouveau avec sérénité cette grande créature de Dieu, l'océan, et, en remontant les flancs rocailleux d'Aros pour regagner la maison, rien ne me resta dans l'esprit qu'une résolution bien arrêtée de ne plus convoiter le butin des navires perdus, ni les richesses des morts.

J'étais assez haut déjà sur la colline quand je m'arrêtai pour reprendre haleine et regarder derrière moi ; le spectacle qui frappa mes regards était doublement étrange. D'abord, la tempête que j'avais prévue avançait avec une rapidité quasi tropicale, la mer ayant passé de son éclat menaçant à une vilaine teinte de plomb liquide et ridé en tout sens ; déjà, au loin, les vagues blanches commençaient à courir devant une brise qui ne se faisait pas encore sentir sur Aros ; déjà, le long des contours de Sandag-Bay, la mer jaillissait avec un bruit que je pouvais entendre d'où j'étais ; mais le brusque changement du ciel était surtout remarquable. Un énorme et solide continent de nuages venait de surgir du sud-ouest ; çà et là, le soleil projetait encore des gerbes de rayons à travers les déchirures, et des bannières d'un noir d'encre flottaient par places sur l'azur encore limpide ; la menace était expresse et imminente. Tandis que je regardais, le soleil se couvrit, s'effaça. D'un moment à l'autre, la tempête pouvait fondre sur Aros dans toute sa puissance.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que mon attention ne se reportât du ciel sur la baie qui se découpait à mes pieds avec la netteté d'une carte de géographie. Le tertre dont je venais de descendre dominait un petit amphithéâtre de monticules plus bas, formant une pente jusqu'à la mer, et au-delà se déroulait le demi-cercle jaunâtre de la grève, puis toute l'étendue de Sandag-Bay. Souvent j'avais regardé ce paysage marin, mais sans y rencontrer jamais une figure humaine. Je l'avais quitté tout à l'heure aussi désert que jamais ; qu'on juge de mon étonnement en y apercevant un bateau et plusieurs hommes. Le bateau stationnait contre les rochers.

Deux individus, nu-tête, les manches retroussées, et un autre armé d'une gaffe, le tenaient amarré avec peine, car de minute en minute le courant devenait plus fort. A quelque distance, sur le banc de rochers, deux autres hommes vêtus en bourgeois vaquaient ensemble à quelque besogne dont je compris assez vite la nature, puisqu'ils étaient munis de compas ; sans doute ils procédaient à un relèvement quelconque. Je vis l'un d'eux dérouler une feuille de papier et y poser le doigt, comme s'il vérifiait un plan. Pendant ce temps, un troisième errait de long en large, fouillant les rochers. Tandis que je les observais avec une sorte de stupeur, le troisième personnage s'arrêta soudain et poussa un cri si perçant qu'il frappa mon oreille sur la colline. Les autres coururent vers lui, et je vis le tibia passer de main en main avec la boucle de soulier, ces messieurs échangeant des gestes de surprise et de vif intérêt. Mais les matelots criaient de la barque avec des intonations toutes différentes ; ils montraient les nuages noirs qui, partis de l'ouest, déployaient leurs plis ténébreux sur tout le ciel avec une rapidité croissante. Les inconnus parurent se consulter ; sans doute le danger leur parut trop pressant pour qu'on le bravât, car ils se précipitèrent dans le bateau, emportant mes reliques, et sortirent de la baie à force de rames. De mon côté, je courus vers la maison. Quels que fussent ces hommes, il convenait que mon oncle fût averti sans retard de leur présence. A cette époque, on pouvait craindre encore une descente des Jacobites ; peut-être le prince Charles, que mon oncle abhorrait, était-il parmi les trois individus de rang supérieur que j'avais vus sur le rocher. Cependant, tout en bondissant de rocher en rocher, je réfléchissais, et mon bon sens rejetait cette supposition.

Le compas, la carte, l'intérêt éveillé par la boucle de soulier et la conduite de celui des étrangers qui avait paru si souvent interroger du regard la profondeur de l'eau, tout me suggérait une autre explication assez plausible. Le souvenir de l'historien madrilène, des recherches organisées par le docteur Robertson, de l'étranger barbu avec toutes ses bagues, de mes propres explorations le matin même dans les eaux de Sandag-Bay, acheva de m'éclairer. Je conclus que ces étrangers devaient être des Espagnols en quête des trésors submergés de l'*Armada*. Mais les habitans d'îles écartées du monde telles qu'Aros doivent veiller sur leur propre sûreté ; personne ne les protège, et la présence en un pareil endroit de cette poignée d'aventuriers pauvres, avides, probablement sans scrupules, me remplit d'appréhensions. Je craignis pour l'argent de mon oncle et même pour la sûreté de sa fille. Comment nous défaire de ces intrus ? Je me le demandais encore quand j'arrivai hors d'haleine au sommet d'Aros. A cette heure une ombre épaisse envelop-

pait toute la terre; seulement, à l'extrême Orient, sur une colline de la terre ferme, un dernier rayon de soleil languissait; la pluie commençait à tomber, non pas lourdement, mais par grosses gouttes; la mer montait à chaque moment, déjà une bande d'écume blanche ceignait Aros et les côtes les plus proches de Grisapol. La barque se hâtait toujours vers la mer, et je découvrais maintenant ce qui plus bas avait passé pour moi inaperçu, la présence d'une grande belle goélette à la lourde mâture, près de la pointe sud. Puisque je ne l'avais pas aperçue le matin, alors que j'observais avec tant d'attention les signes du temps, sur ces eaux désertes où surgissait si rarement une voile, il était clair qu'elle devait avoir passé la nuit derrière Eilean-Gour, et ceci prouvait assez qu'elle était montée par des hommes étrangers à notre côte, car ce mouillage, bien qu'il soit d'assez bonne apparence, est une véritable embûche pour les navires. Avec un équipage ignorant à ce degré, sur une côte aussi dangereuse, la bourrasque imminente avait grande chance d'amener la mort sur ses ailes.

IV.

Je trouvai mon oncle devant le pignon, observant les symptômes du gros temps, une pipe entre ses doigts.

— Écoutez, lui dis-je, il y a des hommes sur le rivage de Sandag-Bay...

Je ne pus continuer, tant l'effet de mes paroles fut extraordinaire. Mon oncle laissa tomber sa pipe et trébucha en se retenant au mur, la bouche béante, les yeux hors de la tête, sa longue face blanche comme du papier. Nous nous regardâmes l'un l'autre en silence, l'espace d'un quart de minute peut-être, avant qu'il ne me fit cette singulière question :

— Avait-il un bonnet poilu?

Et aussitôt je sus, aussi bien que si j'eusse été présent à la catastrophe, que l'homme qui gisait maintenant sous la terre à Sandag avait porté un bonnet de fourrure et qu'il n'était pas arrivé mort dans l'île. Pour la première et pour la seule fois, je m'emportai contre mon bienfaiteur, contre le père de la femme que j'espérais appeler mienne.

— Ceux que j'ai vus, dis-je, étaient des vivans, peut-être des Jacobites, peut-être des Français, peut-être des pirates ou des aventuriers venus à la recherche du trésor espagnol. Quant à vos propres terreurs, des terreurs criminelles, le mort sommeille toujours là où vous l'avez couché. J'ai visité sa tombe ce matin. Il ne s'éveillera pas avant le jour du jugement.

Mon oncle fixa sur moi ses yeux dont les paupières clignotaient,

puis il les baissa vers la terre et tira ses doigts les uns après les autres d'un air stupide; évidemment il était hors d'état de parler.

— Venez, poursuivis-je. Il faut penser aux autres. Venez sur la colline voir un bateau qui se perd.

Il obéit sans répondre, suivant avec lenteur ma marche impatiente. On eût dit qu'un ressort s'était cassé chez lui, tant il escaladait lourdement les rochers, au lieu de sauter de l'un à l'autre, comme il le faisait d'habitude. Et il me fut impossible d'obtenir qu'il se pressât. Une fois seulement il me répondit en gémissant :

— Je viens, mon garçon, je viens.

Et une grande pitié pour lui éteignit les sentimens d'indignation qu'il m'avait inspirés d'abord. Si le crime avait été monstrueux, le châtiment était dur en proportion.

Enfin nous atteignîmes le sommet de la colline : tout était noir et orageux, le dernier rayon de soleil éteint. Le vent remplaçait la pluie; depuis le peu de temps que je l'avais quittée, la mer était devenue beaucoup plus haute; elle commençait à se briser sur les premiers récifs et gémissait déjà très haut dans les cavernes d'Aros. D'abord je cherchai vainement la goélette.

— La voici, dis-je enfin.

Mais sa nouvelle position et le chemin qu'elle avait pris m'étonnèrent.

— Ils ne peuvent penser à gagner la pleine mer, m'écriai-je.

— C'est pourtant leur intention, dit mon oncle avec une sorte d'allégresse bizarre.

Au moment même, les manœuvres de la goélette prouvèrent qu'il avait raison. Ignorant la violence du courant dans nos eaux semées d'écueils, ces étrangers allaient aveuglément à un désastre certain.

— Grand Dieu! m'écriai-je, ils sont tous perdus!

— Oui, tous, répliqua mon oncle. Ils n'avaient qu'une chance, filer sur Kyle Dona. Mais, vu la route qu'ils ont prise, leur affaire est claire, quand bien même le diable leur servirait de pilote. Eh! mon neveu, continua-t-il, en me touchant la manche, voilà une fameuse nuit pour un naufrage. Deux en un an! Les *Gais compagnons* vont danser pour le coup!

Je me demandai s'il était dans son bon sens. Il levait vers moi un regard qui sollicitait la sympathie et où brillait une joie timide. Tout ce qui s'était passé entre nous semblait effacé déjà.

— S'il n'était pas trop tard, m'écriai-je indigné, je prendrais le bateau de pêche et j'irais à leur secours.

— Non, répliqua mon oncle, avec un accent de protestation, ne te mêle pas de ces choses-là. C'est sa volonté, — et il ôta son bonnet, — la volonté de Dieu. — Et quelle belle nuit pour cela, hein?

Quelque chose qui ressemblait à de la peur me glaça ; pour l'emmener, je lui rappelai que nous n'avions pas dîné ; mais rien ne put l'arracher à son poste.

— Charlie, mon gars, il faut que je voie toute l'affaire.

Et comme la goëlette virait de bord pour la seconde fois :

— Oh ! mais ils manœuvrent bien, cria-t-il. Le *Christ-Anna* n'était rien en comparaison.

Sans doute l'équipage commençait à se rendre compte de la situation ; chaque fois que s'apaisait le vent capricieux, ces malheureux devaient s'apercevoir de la rapidité avec laquelle le courant repoussait leur navire condamné. Les bordées qu'il courait étaient de plus en plus courtes ; de seconde en seconde les lames grossissantes mugissaient en écumant sur quelque nouveau récif à fleur d'eau, qui apparaissait dans le creux des vagues acharnées contre la goëlette. Tous les hommes étaient aux poulies ; personne, je vous jure, ne flânait parmi ces braves que j'aurais voulu à tout prix tirer de peine. Mais l'horrible scène excitait au contraire chez mon oncle une admiration de connaisseur. Quand, n'y pouvant plus tenir, je redescendis la colline, il resta couché sur le ventre, au sommet, les deux mains en avant, s'accrochant à la bruyère ; on eût dit qu'il rajeunissait d'esprit et de corps.

En rentrant au logis, le cœur gros, je trouvai ma cousine, les manches retroussées jusqu'au coude, occupée tranquillement à faire du pain. En silence je pris sur le dressoir un gâteau d'avoine et me mis à manger.

— Tu as l'air las ? me dit-elle.

— Oui, fis-je, en me levant, je suis las d'attendre et las de ce pays. Allons, tu me connais assez pour savoir que je ne te donnerais pas un conseil aussi grave sans de bonnes raisons. Eh bien ! je te le dis ; il vaut mieux que tu vives n'importe où que de rester ici.

— Et moi, je te réponds que je serai toujours là où se trouve mon devoir.

— On a des devoirs envers soi-même, Mary.

— As-tu vu cela dans la Bible ? répliqua-t-elle en pétrissant sa pâte avec énergie.

— Mary, repris-je solennellement, ne te moque pas de moi. Si nous pouvons emmener ton père, cela vaudra mieux, mais avec ou sans lui, je veux t'emporter hors d'ici ; pour l'amour de toi et de moi-même, pour le bien de mon oncle aussi, c'est nécessaire... Il faut nous en aller loin. J'étais venu avec d'autres pensées... comme on revient au foyer, mais tout est changé à présent et je n'ai plus qu'une volonté, m'envoler, c'est le mot, m'en-

voler comme un oiseau hors de la portée des pièges de l'oiseleur, quitter ce lieu maudit.

Elle avait achevé sa besogne et s'essuyait les bras.

— Crois-tu donc, dit-elle lentement, que je n'ai point d'yeux ni d'oreilles? Crois-tu que j'aie pu vivre avec lui jour par jour, sans découvrir ce que tu as découvert dès la première heure? Non, je sens que quelque chose de mal s'est passé. Quoi? je ne le sais pas et je n'ai nulle envie de le savoir. L'indiscrétion n'a jamais rien produit de bon. Mais, Charlie, ne me demande pas de quitter mon père. Tant qu'il y aura un souffle de vie dans son corps, je serai auprès de lui, et il ne nous restera pas bien longtemps,.. de cela je suis sûre, va! Son front porte une marque qui ne trompe pas... et peut-être... peut-être, est-ce pour le mieux!

Un silence s'ensuivit. Je ne savais que dire. Quand je relevai la tête, je la vis debout devant moi.

— Charlie, reprit-elle avec émotion, ce qui est le devoir pour moi ne l'est peut-être pas pour toi. Un péché pèse sur cette maison et un grand chagrin. Charge ton sac sur ton dos, va-t'en vers de meilleurs pays et de meilleures gens; mais si l'envie te prend jamais de revenir, fût-ce dans vingt ans, tu me trouveras à t'attendre.

— Mary, répliquai-je, Mary, je t'ai demandé d'être ma femme, et ce que tu as répondu vaut un oui. Nous sommes tout de bon l'un à l'autre. Où tu seras, je serai aussi; vrai, comme je dois paraître un jour devant Dieu.

Un grand vent se déchaîna soudain, puis parut se calmer et frémir autour de la maison d'Aros. C'était le prologue de la tempête; les ténèbres anticipées du soir s'étaient répandues dans la chambre.

— Que Dieu ait pitié de tous les malheureux qui sont en mer, murmura Mary. Nous ne verrons plus mon père avant demain matin!

Alors elle me raconta, tandis qu'au coin du feu nous écoutions la rafale, comment ce changement était survenu chez mon oncle. Tout l'hiver précédent il s'était montré sombre et fantasque. Chaque fois, disait Mary, que dansaient les *merry men*, il restait dehors des heures, que ce fût la nuit ou le jour, à surveiller le tumulte de la mer, en guettant une voile à l'horizon. Après le 10 février, quand le débris où il avait trouvé l'opulence avait échoué à Sandag, il montra d'abord une gaîté peu naturelle qui devint ensuite une excitation de plus en plus sombre. Il négligeait sa besogne et tenait Rorie à ne rien faire. Tous les deux causaient souvent tout bas, d'un air mystérieux comme s'ils

avaient un secret, et lorsque Mary interrogeait l'un ou l'autre, ses questions étaient écartées avec une angoisse évidente. Depuis que Rorie avait fait remarquer pour la première fois ce poisson qui rôdait autour de l'embarcadère, son père n'avait mis le pied qu'une fois sur la terre principale du Ross. Cette fois-là, c'était à l'époque des grandes marées, il avait pu passer à pied sec, lorsque le flot était bas; mais, s'étant attardé de l'autre côté, il s'était trouvé séparé d'Aros par le retour des eaux. Avec un cri d'angoisse, il s'élança à travers le détroit et arriva chez lui terrifié, en proie à une fièvre violente. La crainte de la mer, une pensée constante qui le hantait, perça dès lors dans tous ses discours, dans toutes ses prières, et dans ses yeux mêmes, quand il se taisait. Tel fut le récit de ma cousine.

Rorie vint seul souper avec nous; mais, un peu plus tard, Gordon Darnaway parut, une bouteille sous le bras, mit du pain dans sa poche et retourna vite à son observatoire, suivi cette fois du vieux serviteur. J'appris que la goélette lâchait pied de plus en plus, malgré le courage et l'habileté des hommes qui la montaient. Cette nouvelle remplit pour ainsi dire mon esprit de ténèbres.

Après le coucher du soleil, le coup de vent se manifesta avec une fureur dont je n'ai jamais vu d'exemple, en été surtout. Mary et moi nous étions assis silencieux, la maison craquant au-dessus de nos têtes, le feu, où tombaient sans cesse des gouttes de pluie, sifflant et crachant entre nous. Nos pensées étaient loin; tantôt avec les pauvres diables qui montaient la goélette, tantôt avec mon malheureux oncle, sans abri sur le promontoire. De temps à autre, on eût dit que des projectiles donnaient l'assaut au pignon; le feu jetait une flamme plus vive, et chacun de nous sentait son cœur bondir dans sa poitrine. Il semblait parfois que la tempête secouât les quatre coins du toit, avec des mugissemens de Léviathan furieux. Puis des tourbillons d'air froid pénétraient dans la chambre, puis encore le vent recommençait un concert mélancolique, appelant dans la cheminée, pleurant avec une douceur de flûte tout autour du logis.

Il était huit heures environ quand Rorie vint me chercher. Mon oncle, paraît-il, avait effrayé même ce fidèle camarade, et Rorie, inquiet de son extravagance, me priait de venir partager sa veille.

Je me hâtai de le suivre, d'autant plus que l'horreur particulière et la tension électrique de cette nuit me rendaient nerveux et disposé à agir. Je dis à Mary de ne rien craindre, que j'allais protéger son père, et, m'enveloppant chaudement d'un *plaid*, je suivis Rorie.

La nuit était noire comme au mois de janvier; des intervalles de crépuscule alternaient avec l'obscurité profonde; impossible de s'expliquer la cause de ces changemens. Le vent vous ôtait la respira-

tion ; le ciel ressemblait à une grande voile où grondent des bruits sinistres, et quand, momentanément, le calme se rétablissait sur Aros, on entendait plus loin les plaintes de la rafale. Sur toutes les basses terres du Ross, le vent soufflait aussi violemment qu'en pleine mer; Dieu seul sait quel tumulte il devait y avoir autour de la tête du Ben-Kyaw ! La pluie nous cinglait le visage ; le ressac battait la grève et les écueils avec un fracas incessant de tonnerre, plus haut sur un point, plus bas sur un autre, comme une musique d'orchestre ; mais cette masse de son ininterrompue n'avait presque pas de variations. Par-dessus ce vacarme affreux, j'entendais cependant les voix changeantes du Roost et les clameurs intermittentes des *merry men*. A cette heure la raison du nom qu'on leur donnait me fut expliquée, car le bruit qu'ils faisaient était presque joyeux ou tout au moins d'une jovialité sinistre, et en outre ce bruit semblait humain ; de même que des ivrognes, qui ont bu jusqu'à perdre la raison, braillent de concert dans leur sauvage démence, de même à mes yeux les vagues monstrueuses hurlaient autour d'Aros dans la nuit.

Bras dessus, bras dessous, et en luttant contre le vent qui nous faisait chanceler, nous avancions, Rorie et moi, avec effort. Plus d'une fois nous tombâmes ensemble sur le granit glissant. Meurtris, trempés, battus et hors d'haleine, nous mîmes près d'une demi-heure pour aller de la maison au monticule qui domine le Roost ; c'était, je l'ai dit, l'observatoire favori de mon oncle. A l'endroit où la falaise est la plus haute et la plus escarpée, une sorte de parapet naturel en terre peut abriter contre les vents ordinaires celui qui, assis à cette place, regarde à ses pieds le combat des vagues. Par une nuit semblable, naturellement, il ne voit que ténèbres agitées avec un fracas d'explosion ; l'écume s'élève et s'évanouit en un clin d'œil. Jamais encore les « gais compagnons » ne m'avaient semblé aussi excités. La fureur de leurs gambades ne se peut décrire. Très haut, bien au-dessus de nos têtes, à nous qui étions sur la falaise, jaillissaient leurs colonnes d'argent, brillantes dans l'obscurité et qui, à l'instant même, s'évanouissaient comme des fantômes. Tantôt tous les trois ensemble paraissaient et disparaissaient ainsi, tantôt le vent les prenait, et l'écume, alors, retombait sur nous. Cet étrange spectacle était plutôt étourdissant que grandiose ; la pensée s'abîmait dans ce tapage, une sorte de folie s'emparait de votre cerveau vide ; je me trouvai, tout à coup, suivant la danse des *merry men*, comme si un instrument quelconque l'eût réglée sur une mesure de gigue.

Mon oncle m'apparut d'abord à quelques mètres de distance dans une de ces lueurs crépusculaires, fugitives et livides, qui traversaient les ténèbres par intervalles. Il était debout, derrière le pa-

rapet, une bouteille aux lèvres. Comme il la posait à terre, il nous vit et indiqua qu'il nous reconnaissait, en agitant un bras au-dessus de sa tête.

— A-t-il donc bu? criai-je à l'oreille de Rorie.

— Il boit toujours quand le vent souffle, répondit Rorie sur le même ton.

C'était tout ce que je pouvais faire que de l'entendre.

— Était-il déjà ainsi en février? repris-je.

La réponse affirmative de Rorie me combla de joie, le meurtre n'avait donc pas été commis par calcul et de sang-froid; c'était un acte de folie qu'on ne pouvait pas plus condamner qu'excuser; mon oncle était un fou dangereux, mais il n'était ni vil ni cruel comme je l'avais craint. Et cependant, quel cadre que celui-là pour une débauche! J'ai toujours pensé que l'ivrognerie était un vice sauvage et presque effrayant, démoniaque plutôt qu'humain; mais s'enivrer dans ces nuits épaisses, au bord de cette falaise qui surplombait l'abîme des eaux, le pied au bord du précipice, l'oreille tendue à des bruits de naufrage, n'était-ce pas chose incroyable de la part d'un homme qui croyait si fermement à la damnation et qui était superstitieux jusqu'au fond de l'âme?

Quand nous atteignîmes son abri, je vis dans l'ombre ses yeux étinceler d'une lueur féroce.

— Eh! Charlie! eh! mon garçon, c'est beau, n'est-ce pas? s'écria-t-il. Regarde-les, continua-t-il en m'attirant au bord du gouffre d'où s'élevaient ces clameurs effrénées et ces nuages d'écume; regarde-les danser; sont-ils méchans!

Il prononça ce mot de méchant avec complaisance.

— Ils appellent la goélette, reprit-il de sa voix grêle et frémissante, très distincte, grâce à la protection du parapet; et aussi voyez comme elle approche, toujours plus près, et plus près, oui, toujours plus près; et ils savent, et tout le monde sait qu'ils l'auront tout à l'heure. Charlie, mon garçon, ils sont tous soûls sur la goélette, là-bas, tous étourdis par la boisson. Ils étaient tous soûls, les hommes du *Christ-Anna;* personne n'aurait le courage de se faire noyer en mer sans l'eau-de-vie. Que sais-tu du contraire? reprit-il avec une soudaine explosion de fureur. Je te dis que cela ne pourrait pas être autrement. Ils n'oseraient pas se noyer sans elle. Tiens, — et il me tendit sa bouteille, — bois un coup.

J'allais refuser, mais Rorie me toucha comme pour m'avertir de céder. Je pris la bouteille, et non-seulement je bus largement, mais je réussis à en verser davantage encore par terre. C'était du feu, je faillis m'étrangler en l'avalant; mon oncle, la tête renver-

sée, les yeux avides, tarit le reste d'un trait, puis, poussant un éclat de rire affreux, il lança la bouteille parmi les *merry men* qui eurent l'air de s'élancer avec des acclamations pour la recevoir :

— Tenez, les gars! voilà votre part; vous vous en porterez mieux.

Et soudain, dans la nuit noire, à deux cents mètres tout au plus devant nous, le vent faisant silence, nous entendîmes la note claire d'une voix humaine; puis la tourmente reprit; mais nous savions que le capitaine avait jeté son dernier commandement.

Il nous sembla que des siècles s'écoulaient avant que la goélette n'apparût, l'espace d'une seconde, ressortant sur une tour d'écume étincelante. Je vois encore sa grande voile flotter lâche, tandis qu'un mât tombait lourdement en travers du pont; je vois la silhouette noire de la coque; je m'imagine encore que je distingue la figure étendue d'un homme au gouvernail; tout cela cependant s'était passé avec la rapidité de l'éclair, la vague soulevée qui nous l'avait fait entrevoir l'engloutissant au même instant pour jamais. Les cris mêlés d'un grand nombre de voix s'élevèrent à cette heure suprême pour être aussitôt étouffés par le rugissement des *merry men*. La tragédie était jouée. Le solide bâtiment, avec tout ce qu'il portait, tant d'existences précieuses à d'autres peut-être, chères dans tous les cas à elles-mêmes, s'était évanoui comme un rêve, et les eaux insensées du Roost persistaient à danser leur danse sauvage.

Combien de temps restâmes-nous tous les trois immobiles et sans parole, accroupis au bord de la falaise? Je ne puis le dire; longtemps, sans doute. Enfin, un à un, machinalement, nous nous traînâmes de nouveau jusqu'à notre abri. Tandis que je gisais contre le parapet dans un état misérable, l'esprit presque égaré, j'entendais mon oncle grommeler et gémir. Tantôt il se répétait avec l'insistance de la folie : « Quelle bataille pour eux, quelle bataille, les pauvres gars! » Puis il se plaignait que le bateau eût sombré parmi les *merry men*, au lieu de venir échouer au rivage : « Du bien perdu, répétait-il, du bien perdu! » Et, au milieu de ses divagations, le nom de *Christ-Anna* revenait, prononcé avec terreur.

La tempête s'apaisait rapidement; en une demi-heure le vent se réduisit en brise, et ce changement fut accompagné ou causé par une pluie lourde et glacée. Je devais m'être endormi alors; quand je revins à moi, trempé, les membres raidis et courbatus, le jour commençait à poindre, gris et humide, le vent soufflait par faibles bouffées, la marée était descendue, et seule l'écume, qui continuait à battre tout autour les côtes d'Aros, portait témoignage des fureurs de la nuit.

V.

Rorie s'en alla chercher à la maison du feu et un déjeuner; mais mon oncle était résolu à parcourir le rivage, et je trouvai de mon devoir de l'accompagner. Maintenant il semblait tranquille, très faible d'esprit et de corps. Ce fut avec la curiosité impatiente d'un enfant qu'il poursuivit son exploration : grimpant aux rochers, interrogeant la retraite des vagues, s'emparant, au péril de sa vie, d'une planche brisée, d'un bout de cordage, comme s'il se fût agi d'un trésor. C'était pitié de le voir, tout chancelant, s'exposer à de périlleuses glissades; mon bras s'étendait, prêt à le protéger; je le retenais par ses vêtemens, je l'aidais à sauver ses pitoyables épaves; une bonne, accompagnant un enfant, n'aurait pas eu un autre rôle que le mien. Cependant, quelque brisé qu'il fût par l'espèce de réaction qui suit un accès de démence, les passions qui couvaient chez lui étaient celles d'un homme robuste. Sa terreur de la mer, un instant maîtrisée, persistait quand même; la mer eût été un lac de feu, qu'il n'eût pas redouté davantage son contact; une fois, ayant enfoncé jusqu'à mi-jambe dans une flaque d'eau, il poussa un cri qui ressemblait au cri de la mort. Après cela, il s'arrêta haletant; mais son désir de recueillir du butin fut le plus fort, et de nouveau il se mit à ramasser avec ardeur quelques morceaux de bois en dérive, bons tout au plus à mettre dans le feu. Il maugréait :

— Aros est un mauvais pays pour les naufrages. Depuis tant d'années que je suis ici, cela ne fait que le second.

— Mon oncle, lui dis-je, profitant de ce que nous étions sur un banc de sable découvert où rien ne venait solliciter son attention, je vous ai vu hier comme je n'aurais cru vous voir jamais...

— Parce que j'avais bu?.. C'est un défaut contre lequel je ne peux rien. Il n'y a pas d'homme plus sobre que moi à l'ordinaire; mais, quand j'entends souffler le vent, il faut que je boive.

— Vous si religieux, m'écriai-je, commettre ce péché!

— Si ce n'était pas un péché, je n'y tiendrais peut-être pas autant. Vois-tu, mon garçon, c'est comme une bravade. Je me fais l'effet d'un diable,.. d'un diable de la mer... Je suis avec la mer, je ris, et je crie, et je danse dans la tempête ni plus ni moins qu'un de ses *merry men*.

J'essayai de le toucher au défaut de la cuirasse; me tournant, je lui montrai cette ligne sur le sable que, malgré leur nombre et leur fureur, les vagues ne franchissent jamais.

— La mer, lui dis-je, doit aller jusque-là et non pas plus loin. Dieu l'a décidé, lui qui est son maître et plus puissant qu'elle.

— Sans doute, répondit-il, à la fin le Seigneur triomphera; mais en ce monde les hommes le bravent impunément en face. Je ne dis pas qu'ils aient raison, mais c'est l'orgueil et le plaisir de la vie.

Je n'en dis pas davantage, car nous commencions alors à traverser la langue de terre qui s'étendait entre nous et Sandag, et j'avais résolu de retenir mon dernier appel à ce qu'il pouvait avoir encore de conscience jusqu'à ce que nous fussions sur le lieu de son crime. Deux ou trois minutes après, nous arrivions en vue des débris du naufrage de l'année précédente. La tempête les avait rudement secoués; l'avant et l'arrière gisaient maintenant, tout à fait séparés en deux morceaux, sur la grève. Quand nous atteignîmes la tombe, je découvris ma tête, et, regardant Gordon Darnaway en face, je lui adressai ce discours :

— La Providence de Dieu avait permis qu'un homme échappât à de mortels périls : il était pauvre, il était nu, il était étranger, il avait tous les droits à votre compassion; peut-être était-ce le meilleur des hommes, secourable et généreux; il se peut aussi que ce fût un malheureux chargé d'iniquités, pour lequel la mort a été le commencement de l'enfer. Je vous demande à la face du ciel : « Qu'avez-vous fait de cet homme pour lequel le Christ est mort? »

Il tressaillit à ces derniers mots, mais sans répondre, et son visage n'exprima pas d'autres sentimens qu'une vague inquiétude.

— Vous êtes le frère de mon père, continuai-je; vous m'avez appris à considérer votre maison comme la maison paternelle, aussi n'ai-je aucune intention de vous offenser en vous disant : Dieu permet que le mal nous conduise au bien; nous péchons avec son consentement; et, pour qui n'est pas une brute, le péché peut devenir le commencement de la sagesse. Dieu vous a averti par ce crime, il vous avertit encore par cette tombe sanglante que voici; mais, si vous vous refusez au repentir, qu'arrivera-t-il, sinon quelque jugement funeste?

Tandis que je parlais, les yeux de mon oncle se détournaient des miens; un changement, que je ne puis décrire, passa sur ses traits; d'une main tremblante il désigna quelque chose au loin, par-dessus mon épaule, et, une fois de plus, le mot si souvent répété tomba de ses lèvres : « Le *Christ-Anna!* »

Je regardai dans la direction que son doigt indiquait; et, si je ne fus pas épouvanté de la même façon que lui, n'ayant pas, Dieu merci, de raison pour cela, j'éprouvai pourtant une surprise profonde. La forme d'un homme se tenait debout, montée sur les débris du navire naufragé, nous tournant le dos. Il avait l'air d'interroger l'horizon en abritant ses yeux de sa main, et sa haute

taille se découpait presque gigantesque, mise en relief par le ciel et la mer. J'ai dit cent fois que je n'étais pas superstitieux; mais en ce moment, bourrelé comme je l'étais par des idées de péché et de mort, l'apparence inexpliquée d'un étranger dans cette île solitaire produisit sur mes nerfs une violente impression. Il semblait à peine possible qu'aucun être humain eût abordé vivant par une mer telle que celle qui avait fait rage la nuit précédente; l'unique vaisseau que l'on pût découvrir, à des milles de distance, s'était perdu parmi les *merry men;* je me sentis assailli de doutes intolérables, et, pour en finir, je hélai l'inconnu comme un navire.

Il se tourna vers moi et parut déconcerté; cela me rendit aussitôt du courage. Je multipliai les signaux, et alors, sautant sur le sable, il commença d'avancer lentement, avec hésitation. De nouveau, je l'encourageai du geste. Probablement cet abandonné n'avait pas entendu vanter l'hospitalité de notre île; et de fait, à cette époque, les Écossais du rivage, un peu plus au nord que nous, avaient une triste réputation.

— Tiens! m'écriai-je, cet homme est noir.

Au moment même, d'une voix que l'émotion rendait méconnaissable, mon oncle entremêla les jurons et les prières. Il était tombé sur ses deux genoux, la face décomposée. A chaque pas que faisait vers lui l'abandonné, la volubilité de son débit et la ferveur de son langage redoublaient. J'appelle cela prier, faute d'un autre mot; mais jamais, assurément, des propos aussi incongrus n'avaient été adressées au Créateur. Je courus à ce malheureux, je le saisis par les épaules, je le remis debout.

— Silence! lui dis-je, respectez du moins en paroles le Dieu que vous avez offensé en actions. Ici, sur le lieu même de vos crimes, il vous envoie le moyen de réparer; profitez-en, accueillez comme un frère ce misérable qui se recommande à votre compassion.

Là-dessus je m'efforçai de l'entraîner jusqu'au nègre; mais, me terrassant avec une force extraordinaire, il laissa entre mes mains une partie de sa veste et s'enfuit; je le vis escalader comme un chamois la colline d'Aros aussitôt que je fus parvenu à me relever tout meurtri. Le nègre s'était arrêté, stupéfait, à mi-chemin entre moi et les ruines du naufrage, et déjà mon oncle était loin, dans la direction opposée, bondissant de roc en roc. Partagé entre deux devoirs, je me décidai, — que Dieu me pardonne si j'eus tort! — en faveur du pauvre étranger abandonné sur les sables. Celui-là n'était pas responsable de son infortune, et cette infortune était de nature à se laisser soulager; que faire, au contraire, pour un lunatique incurable tel que mon oncle? Je m'avançai donc vers le noir, qui attendait

son sort, les bras croisés. Quand je fus près, il me parla dans une langue dont je ne compris pas un mot. Vainement j'essayai de lui faire entendre mes bonnes intentions, tant en anglais qu'en gaélique, il fallait évidemment nous en tenir au langage des signes. Je lui enjoignis donc ainsi de me suivre, ce qu'il fit avec la majesté tranquille d'un roi déchu; son visage était tout le temps resté impassible, — aucun passage de l'anxiété à la joie. Si cet homme était un esclave, il avait dû tomber à cette condition de quelque haut rang dans son pays; je ne pus m'empêcher d'admirer sa contenance.

En passant devant la tombe, je levai les yeux et les mains au ciel en témoignage de respect; lui, répondit en s'inclinant, les mains étendues; je supposai que c'était ainsi que, dans le pays dont il venait, on honorait les morts. En même temps il montrait mon oncle, que nous apercevions, perché sur un monticule, et se touchait le front du doigt.

Nous prîmes le chemin le moins court en longeant le rivage, car je craignais d'exciter le malheureux fou si nous traversions l'île sous ses yeux; tout en marchant, je préparais une petite scène qui allait me permettre d'éclaircir ce mystère. M'arrêtant sur un rocher, je me mis à imiter devant mon compagnon les mouvemens de l'homme que j'avais vu, la veille, prendre des mesures avec son compas à Sandag. Il comprit tout de suite, entra dans le jeu et me montra où se trouvait le bateau en indiquant sur mer la situation de la goélette, puis la chaîne de rochers, avec ces mots *Espirito Santo*, bizarrement prononcés, mais néanmoins très intelligibles. Je ne me trompais donc pas dans mes conjectures. Les prétendues recherches historiques recouvraient une chasse au trésor; l'aventurier qui s'était joué du docteur Robertson était le même qui avait visité Grisapol au printemps et qui maintenant, avec beaucoup d'autres, gisait mort sous les eaux perfides du Roost; la cupidité avait amené là plus d'une victime dont les os seraient secoués par les vagues en courroux durant l'éternité.

Le nègre continuait cependant son expressive imitation de la scène, tantôt regardant le ciel, comme s'il eût épié l'approche d'une tempête, tantôt dans un rôle de matelot, conviant les autres à se rembarquer, tantôt penché sur les rames d'un air de précipitation, mais toujours avec la même solennité, de sorte que je ne fus jamais tenté même de sourire. A la fin il me fit comprendre par une pantomime, plus éloquente que tout le reste, comment, s'étant par malheur éloigné des autres pour examiner le navire échoué, il avait été abandonné par ses camarades qui, uniquement soucieux de leur propre sûreté, l'avaient oublié sur cette côte déserte.

Puis, croisant ses bras de nouveau, il baissa la tête comme un homme qui accepte sa destinée.

La présence de cet être mystérieux m'étant expliquée, je tâchai de lui faire comprendre que le bateau et tous ceux qu'il portait s'étaient perdus. Il ne montra ni surprise ni chagrin et, levant deux mains ouvertes, sembla recommander à Dieu ses amis ou ses maîtres défunts ; à mesure que j'observais cet homme, mon respect pour sa dignité calme augmentait et, quand nous atteignîmes la maison d'Aros, je lui avais pardonné sa couleur. A Mary je racontai tout ce qui s'était passé, sans rien supprimer, quoique mon cœur défaillît, je l'avoue, mais j'avais tort de mettre en doute chez elle le sentiment de la justice.

— Tu as bien fait, me dit-elle. Que la volonté de Dieu s'accomplisse.

Et elle nous servit à manger. Aussitôt que j'eus calmé ma faim, je recommandai à Rorie d'avoir l'œil sur le nègre, et j'allai à la recherche de mon oncle.

Il m'apparut assis, à la même place et dans la même attitude, sur le monticule le plus élevé. De ce point, comme je l'ai dit, presque tout Aros se déployait à ses pieds comme une carte, et il était clair qu'il interrogeait du regard les différentes directions, car, à peine m'eut-il vu, qu'il bondit sur ses pieds. Je l'appelai comme de coutume pour l'avertir de venir dîner, mais il ne répondit d'aucune manière ; je me rapprochai un peu, essayant d'entrer en pourparlers, toujours sans résultat ; quand il me vit faire vers lui un mouvement de plus, ses folles craintes le reprirent et, avec une vélocité incroyable, il se mit à fuir le long du sommet rocheux de la colline. Une heure auparavant il paraissait las, mais la fièvre de la démence lui prêtait des forces surhumaines, et il me fallut renoncer à le poursuivre, d'autant plus que je craignais en m'acharnant d'augmenter ses terreurs. Je revins, fort triste, faire mon rapport à Mary. Elle m'écouta sans rien témoigner de ses impressions et me supplia d'aller prendre un peu de repos ; je ne résistai pas, car j'étais rompu de fatigue ; je dormis longtemps, profondément ; à l'âge que j'avais alors, rien n'empêche un homme d'avoir appétit et sommeil. Lorsque je m'éveillai, l'après-midi était avancée déjà ; je descendis à la cuisine ; ma cousine, Rorie et le noir étranger y étaient assis autour du feu, en silence ; il me parut que Mary avait dû beaucoup pleurer. Hélas! ses larmes n'étaient que trop motivées.

Tour à tour, elle et Rorie avaient été à la recherche du fou ; chacun d'eux l'avait trouvé perché sur la même cime, prêt à s'échapper. Quant à le joindre, autant, disait Rorie, essayer de rattraper le vent ; il s'était dérobé comme un lièvre se dérobe aux chiens. Rorie,

forcé d'y renoncer, l'avait vu, une dernière fois, assis comme auparavant sur la crête d'Aros. Dans l'excitation la plus violente de cette chasse, le pauvre insensé n'avait pas articulé un son. Il fuyait, aussi rapide qu'une bête fauve, et ce silence avait terrifié celui qui le poursuivait. Il y avait quelque chose de déchirant dans une pareille situation; comment s'emparer du fou, comment le nourrir jusque-là, que faire de lui lorsqu'il serait capturé? Telles étaient les trois difficultés que nous avions à résoudre.

— La vue du nègre, fis-je observer, a déterminé son accès; peut-être la présence seule de cet homme retient-elle mon oncle loin de sa maison. Nous avons fait notre devoir en lui accordant un jour d'hospitalité; maintenant je propose que Rorie le reconduise en bateau à Grisapol.

Mary fut de mon avis, et, sans perdre une minute, nous appelâmes notre hôte pour le reconduire tous ensemble jusqu'à l'embarcadère; mais la volonté de Dieu s'était déclarée contre Gordon Darnaway; une chose insolite était arrivée pour la première fois; pendant la tempête les amarres avaient dû se rompre, et le bateau détérioré gisait dans quatre pieds d'eau. Pour le remettre à flot, il fallait bien trois jours d'ouvrage au moins. Cependant ma volonté ne se laissa pas vaincre par cet obstacle; choisissant l'endroit où le bras de mer était le plus étroit, je nageai jusqu'à la rive opposée, puis j'indiquai au nègre de me suivre. Avec le calme et la netteté qu'il apportait toujours dans sa mimique, il répondit qu'il ne savait pas nager. Ma dernière espérance se trouvait vaine, il n'y avait qu'à retourner au logis où notre hôte incommode nous suivit sans le moindre embarras.

Tout ce que nous pûmes faire fut de tenter une fois de plus de communiquer avec Gordon Darnaway; il s'échappa encore, mais nous laissâmes derrière lui un manteau et un panier de provisions; d'ailleurs il ne pleuvait plus, la nuit promettait d'être chaude; nous pouvions sans trop d'alarmes attendre le lendemain. Après.., j'avais mon plan de campagne : placer le noir du côté de Sandag, Rorie à l'ouest et moi à l'est pour former de notre mieux un cordon qui lui barrerait le passage; vu la configuration de l'île, on pourrait ainsi réussir à le repousser vers les basses terres, le long d'Aros-Bay, et là, malgré sa force décuplée, il serait facile d'avoir enfin raison de lui. Je comptais beaucoup sur la peur qu'il avait du nègre; s'il fuyait, ce ne serait pas dans tous les cas du côté de cet inconnu qu'il prenait pour le diable.

Je passai une partie de la nuit à former ce projet; après quoi, je m'endormis pour rêver de naufrages, d'hommes noirs, d'aventures sous-marines et me réveillai en sursaut au milieu de ce cau-

chemar. J'étais si nerveux, si enfiévré qu'il me parut impossible de rester au lit, je descendis donc l'escalier et, traversant la cuisine où dormaient ensemble Rorie et le nègre, j'allai prendre l'air devant la maison. La nuit était merveilleusement claire, avec un nuage suspendu, çà et là, dernier vestige de la tempête; la marée, presque en son plein, faisait rugir les *merry men* dans la tranquillité de la nuit. Jamais je n'avais entendu leur chant avec cette émotion, même au plus fort des tempêtes : — Ainsi, pensais-je, même quand les vents s'apaisent, quand tout dort dans la nature du sommeil de l'été, quand la douce clarté des étoiles pleut sur la terre et sur les flots, ces insatiables continuent à pousser leurs cris de carnage! — Vraiment ils me semblaient représenter le mal ici-bas, le côté tragique de la vie. Et leurs vociférations n'étaient pas seules à troubler le silence; une note humaine les accompagnait, tantôt aiguë, tantôt noyée dans leur tapage, et je reconnaissais cette voix, c'était celle de Gordon Darnaway. La crainte des jugemens de Dieu me saisit et je rentrai dans la maison comme dans un lieu d'asile.

Quand je me réveillai pour la seconde fois, il était tard; je sautai dans mes habits et courus à la cuisine; Rorie et le nègre l'avaient quittée depuis longtemps. Dans quel dessein? Je tremblai, sans savoir au juste pourquoi. Certes on pouvait compter sur le bon cœur de Rorie, mais non pas sur son discernement. C'était sans doute afin de rendre à mon oncle quelque service qu'il était sorti; mais pourquoi avait-il emmené l'homme, dans lequel les pires terreurs du pauvre fou se trouvaient incarnées? Me méfiant de son zèle maladroit, j'allai m'assurer sur-le-champ de ce qu'il avait pu faire et, quoique j'aie bien souvent escaladé les côtes abruptes d'Aros, je ne crois pas avoir jamais marché comme je le fis ce matin-là. En tout, l'ascension ne prit pas douze minutes.

Le fou avait quitté son perchoir, après avoir ouvert notre panier et jeté sur l'herbe ce qu'il contenait, sans goûter à la nourriture. Du reste, aucune autre trace d'existence humaine, à perte de vue. Le ciel était déjà rempli de clarté, la cime sourcilleuse du Ben-Kyaw s'enveloppait de rose; mais, au-dessous de moi, l'aube seule régnait sur les rudes monticules de l'île et sur le miroir poli de la mer.

— Rorie! m'écriai-je, Rorie!

Ma voix expira dans le silence, et rien ne me répondit.

Je continuai de courir, restant sur les plus hauts éperons et promenant incessamment mes regards à droite et à gauche, jusqu'à ce que j'eusse atteint le sommet du tertre qui domine Sandag. De là je découvrais le navire naufragé, la ceinture de sable, les vagues

paresseuses, la longue chaîne des rochers, les aspérités et les ravins de l'île; mais toujours rien d'humain.

Brusquement le soleil enveloppa tout Aros, les ombres et les couleurs prirent une existence; presque aussitôt, au-dessous de moi, à l'ouest, des moutons se dispersèrent saisis de panique. Un cri éclata, je vis mon oncle passer comme l'éclair, je vis le noir lancé à ses trousses et, avant que je n'eusse compris, Rorie m'était apparu à son tour, criant des ordres en gaélique, comme un berger met son chien à la poursuite du troupeau. Je me précipitai pour intervenir; peut-être aurais-je mieux fait de rester où j'étais, car j'aurais pu ainsi couper le chemin au fou. A partir de ce moment il n'y avait plus devant lui que la tombe solitaire, le débris du naufrage et la mer de Sandag-Bay, peuplée de fantômes. Dieu sait cependant que je crus agir pour le mieux!

Mon oncle vit dans quelle direction la chasse le conduisait; il redoubla de vitesse, poussant à droite, à gauche, avec des feintes d'animal traqué; mais, quelque agilité que lui prêtât la fièvre qui brûlait dans ses veines, le nègre conservait l'avantage. De quelque côté qu'il se tournât, Gordon Darnaway était devancé, ramené vers le théâtre de son crime. Soudain, il se mit à crier tout haut, si haut que les échos du rivage en retentirent. Maintenant nous étions deux, Rorie et moi, à commander au nègre de s'arrêter; mais tout fut inutile, car le dénoûment était écrit. Le nègre courait toujours et toujours sa victime le fuyait en criant; ils évitèrent la tombe, ils passèrent devant les débris du *Christ-Anna*, en deux bonds ils eurent franchi les sables, et pourtant Gordon Darnaway ne s'arrêtait pas; il s'élança dans l'écume bouillonnante, et le noir, que nous allions atteindre, ne lâcha pas la piste. Enfin, Rorie et moi, nous fîmes une halte désespérée, car la chose était maintenant hors de toute main humaine; il ne restait plus qu'à contempler avec horreur l'exécution des décrets d'en haut. Jamais fin ne fut plus soudaine. Sur cette côte escarpée, ils perdirent pied du premier coup; ni l'un ni l'autre ne savait nager. Le nègre s'éleva une fois avec un cri étranglé, mais le courant les emportait déjà tous les deux vers la mer, et s'ils revinrent jamais à la surface (Dieu seul peut le dire), ce fut dix minutes après, à l'extrême pointe d'Aros, où les oiseaux de mer planent en pêchant.

R.-L. STEVENSON.

(Traduction de TH. BENTZON.)

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Les vieux tableaux de sainteté montrent parfois, au fond d'une plaine bleuâtre où serpentent de claires rivières, perchée sur la crête d'une montagne d'azur, une ville tout aérienne, bien serrée dans sa ceinture de murailles crénelées, couronnée d'une forêt de tours, de campaniles et de flèches. La montagne est si fort escarpée que l'accès de la ville paraît impossible : il faudrait, pour y pénétrer, descendre droit du ciel, à la façon des anges. Mais la sainte famille assise, dans la lumière blonde du premier plan, parmi les fleurs d'or et de pourpre, les bergers prosternés autour du jeune dieu, les bons pèlerins qui cheminent à travers la prairie, les nobles évêques qui se promènent pontificalement en chapes de velours vermeil et la crosse à la main, dans ce riant désert, sont très tranquilles à l'égard de la cité perdue sur les hauteurs ; ils semblent dire : « C'est notre petite Jérusalem céleste, le vestibule visible du paradis, la maison mystique où les simples de cœur trouvent l'hospitalité ; nous connaissons bien le chemin qui y mène ; nous le reprenons chaque soir, à l'heure où la cloche se réveille en chaque clocher, où la chanson s'endort au fond de chaque nid. »

Sienne, aperçue de loin, debout sur le rocher d'où elle surveille un large horizon de collines boisées, coupées par des ravins profonds, rappelle toujours au souvenir du passant les paysages de Botticelli ou du Pérugin. Au dedans, l'impression n'est pas moins intéressante. La ville du XIVe siècle est demeurée intacte, et l'œuvre néfaste qui, en quinze ans, a détruit Rome, ne touchera pas Sienne de si tôt. Il n'est pas possible, à moins de tout abattre, d'édifier entre ses murs les triomphantes masures qui s'étalent aujourd'hui sur l'Esquilin, aux jardins de Salluste, à la villa Albani, et coudoient insolemment Saint-Jean de Latran. Sienne est

toujours la commune du moyen âge, moins austère que Florence, plus familière, moins pénétrée par la vie moderne. Les habitans y parlent, avec une bonne humeur constante, l'italien le plus pur de toute la péninsule. Certaines parties de Sienne, la place communale, qui forme un demi-amphithéâtre disposé pour les courses de chevaux, la cathédrale et ses alentours ont gardé leur physionomie archaïque; on découvre çà et là de petits carrefours ou des recoins tout à fait solitaires, comme dans les villes d'Orient; l'église de Saint-Dominique, qui conserve les fresques fameuses du Sodoma, s'élève à l'extrémité d'une terrasse verdoyante où picorent les poules du voisinage, où les ânes s'ébattent au chaud soleil et d'où l'on contemple, comme d'une acropole, pareilles à des vagues pressées les unes contre les autres, les cimes bleues des collines qui ondulent sur la région étrusque, jusqu'à Pérouse et Orvieto, Volterra et Florence.

Il y a une âme dans le corps charmant de la vieille ville, une mémoire partout présente qui ramène sans cesse les vivans vers des temps très lointains, une vision angélique qui flotte partout dans l'air si doux de Sienne. Sainte Catherine y est toujours reine. Toutes les églises ont quelque rayon de son auréole; la *Libreria* du dôme est toute parée des peintures du Pinturicchio, fraîches et fleuries comme au premier jour, et qui représentent, parmi les œuvres de la vie du pape siennois Pie II, la béatification de la nonne dominicaine. Les petits enfans savent tous à merveille en quelle étroite et montante ruelle se cachent la maison et l'oratoire de « la sainte dame » et, pour trois sous, y conduisent allégrement l'étranger. Ses petits miracles sont populaires, surtout ceux où le diable se montre ridicule, selon la tradition italienne, et s'enfuit tout déconfit, avec la poêle à frire, pleine de vrai feu infernal, dont il avait voulu la tourmenter. Si Jacques de Voragine avait écrit cent ans plus tard, il eût consacré à Catherine, dans sa *Légende dorée*, une jolie chapelle, près des sept dormans d'Éphèse ou de l'aimable sainte Claire. Mais l'évêque de Gênes, tout occupé de vie surnaturelle et de prodiges, ne démêlait point très clairement la part que les saints avaient eue dans les affaires temporelles de notre pauvre monde. Or c'est par la politique et la diplomatie que sainte Catherine a été grande dans l'histoire de l'Italie et dans celle de l'Église.

La vie de cette femme a été l'une des pages les plus saisissantes de l'histoire de la papauté. C'est par son génie, en effet, par sa douceur obstinée qu'a été résolue, au XIVe siècle, au temps le plus douloureux du moyen âge italien, l'éternelle question romaine. Et ceci est encore un miracle, le plus surprenant qu'ait accompli sainte Catherine. Dans la tentative où avaient échoué lamentablement les

deux grands idéalistes de la péninsule, Dante et Pétrarque, elle seule, la petite nonne toscane, a su réussir.

I.

Elle naquit en 1347, le jour de Pâques fleuries. Son père, Jacopo Benincasa, était un modeste bourgeois, de la corporation des teinturiers. Sa mère, Lapa, était fille d'un poète bien oublié, Muzio Piagenti. Catherine eut vingt-quatre frères et sœurs. Autour de son berceau passa la grande calamité du siècle, la peste de 1348, qui emporta à Sienne et dans la campagne voisine quatre-vingt mille personnes. L'enfant grandit au sein d'une famille très pieuse et dans une ville en deuil. A six ans, elle eut sa première vision : elle vit le Christ, revêtu de lumière, accompagné de saint Paul, de saint Pierre et de saint Jean l'évangéliste; le Sauveur éleva sa main droite et la bénit. Ces apparitions se renouvelèrent et l'appel de Dieu sembla si pressant à la jeune fille qu'elle résolut de fuir au désert et d'y vivre, à la manière des ermites légendaires, au fond d'une grotte. Elle prit un pain pour le voyage, car il était certain que, chaque jour, les oiseaux de la montagne lui apporteraient désormais sa nourriture; elle sortit de Sienne, alla aussi loin qu'elle put, et finit par s'arrêter au pied d'un rocher, se croyant au bout du monde, tant elle était lasse de la route. Le soir, Benincasa ramenait l'enfant de sa thébaïde. Catherine renonça dès lors à la solitude perpétuelle de saint Antoine et de saint Macaire, mais se promit de ne vivre que pour Jésus et de se vouer à la conversion des hérétiques et des pécheurs. Quand elle atteignit sa douzième année, ses parens songèrent à la marier, et l'obligèrent à se parer, afin de séduire les yeux de quelque fiancé. Elle courut à son confesseur, le bienheureux Fra Raimondo, et s'accusa d'une vanité coupable. Le moine indulgent lui répondit qu'une fleur dans les cheveux, ou une ceinture de soie n'étaient point un péché bien grave; mais elle, prenant déjà, en face de son père spirituel, le ton sévère avec lequel elle parlera plus tard aux chefs de l'église, s'écria : « Seigneur mon Dieu! quel confesseur j'ai choisi! le voilà qui ne voit plus mes péchés. » Un autre prêcheur, plus fin que Raimondo, tout en lui parlant des pièges que le diable tend aux âmes candides par l'attrait même de la vie religieuse, lui conseilla, pour l'éprouver, de couper ses cheveux. « Ainsi, disait-il, aucun époux ne demandera plus votre main. » Catherine fit tomber sa chevelure. Elle vit alors en songe les fondateurs des grands ordres monastiques; elle laissa s'éloigner ceux qui imposèrent aux nonnes soumises à leur règle la claustration absolue et l'oubli du monde, saint Jean du Carmel, saint Benoît, saint François d'Assise; quand

parut saint Dominique dans sa robe blanche, tenant son blanc bouquet de lis, elle tendit vers lui les bras, et le terrible moine vint à elle tout souriant et jeta sur les épaules de l'enfant le manteau noir des *mantellate*, les sœurs hospitalières de la Pénitence affiliées aux prêcheurs. Mais la famille de Catherine, qui ne rêvait que de noces célébrées sous le toit des Benincasa, résistait toujours à son vœu. La petite vérole lui fit une visite heureuse et mit fin à cette lutte domestique. « Je mourrai sûrement, dit-elle à sa mère, si je ne deviens l'épouse du Seigneur dans la maison où vous savez qu'il m'attend. » Mais les dominicaines refusèrent d'accueillir la jeune enthousiaste. Elles formaient une sorte de tiers-ordre ou de béguinage, d'obédience très large, et n'acceptaient que des veuves ou des dames mûres, éprouvées par les orages de la vie, qui aspiraient à la paix du port et ne se risqueraient plus aux aventures de la haute mer. Prendre une fille de quinze ans, d'imagination ardente, semblait aux bonnes *mantellate* une nouveauté périlleuse. Par bonheur, Catherine avait perdu sa beauté. Il ne lui restait plus qu'une grâce mélancolique, cette *morbidezza* chère à la peinture italienne, que l'on retrouve bien dans les fresques où le Sodoma l'a représentée. Son confesseur Raimondo dit, en mauvais latin, avec une ombre d'inconscient regret : « La nature ne lui avait pas donné une figure trop séduisante, *Speciositas naturaliter in ea non inerat excessive.* » La confrérie se laissa enfin toucher par tant de larmes et de piété. Un dimanche de l'an 1362, dans le couvent illustré par le séjour de saint Thomas d'Aquin, Catherine reçut l'habit des filles de Saint-Dominique. Dès le premier jour, elle se fixa une discipline personnelle très rigide, ne sortant que pour aller à la messe, n'ouvrant la bouche qu'au tribunal de la pénitence. Mais déjà la conscience d'une haute mission à remplir s'éveillait en elle; les cris de détresse de l'Italie et de l'église arrivaient jusqu'à sa cellule ; elle écrivait, ou plutôt dictait, — elle ne sut écrire qu'à l'âge de trente ans, — ces paroles destinées à sa mère : « Dieu m'a élue et mise sur la terre pour porter remède à un grand scandale. »

Elle commença par un scandale de médiocre importance. Sous ses yeux, dans les conseils de la commune comme dans la rue, les citoyens de Sienne se dévoraient. C'était, sur un théâtre plus petit, la même anarchie qu'à Florence. « Ta prévoyance est bien subtile, disait jadis Dante à sa ville, et pourtant ce que tu as filé en octobre ne dure pas jusqu'à la mi-novembre. » A Sienne, les constitutions passaient plus vite que les saisons, elles naissaient et mouraient selon les vicissitudes de la guerre civile entre gibelins et guelfes d'une part, nobles, bourgeois et petit peuple de l'autre. En 1368, il se trouva que la seigneurie fut attribuée à quinze per-

sonnes, dont huit, tirées de la plèbe, n'avaient jamais touché aux affaires publiques, dont quatre sortaient de l'ancienne seigneurie des *dodici*, formée de petits bourgeois; les trois autres venaient de la seigneurie plus vieille encore des *nove*, bourgeois d'une nuance plus aristocratique. Ces *quindici*, sanctionnés par l'empereur Charles IV, prirent le surnom pompeux de *réformateurs*. Mais ils se gardèrent bien de commencer la réforme par eux-mêmes et de pacifier la ville en mettant d'abord la paix parmi les maîtres de l'état. C'étaient toujours, au gouvernement, les mêmes querelles dont la clameur, au dehors, réveillait l'émeute communale. Catherine entreprit alors de prêcher par lettres les *régens* (*reggitori*) de Sienne. Elle leur écrivait sur le ton un peu larmoyant de la prédication italienne qu'elle a toujours gardé : « Je vous aime plus que vous ne vous aimez vous-mêmes, j'aime la paix et votre salut autant que je vous aime. L'amour que je vous porte, ainsi qu'à tous les autres citoyens, et la douleur que j'ai de vos façons d'agir et de vos mœurs si peu conformes à la volonté de Dieu, sont mon excuse devant lui et devant vous; j'ai le désir de pleurer sur votre aveuglement. » Quelques années plus tard, les seigneurs de Sienne s'appelèrent *défenseurs de la cité* ou *défenseurs du peuple et de la commune*. Ces patrons de la ville ne songeaient qu'à la protection de leurs personnes et de leur fortune. Nouveau sermon de Catherine, assez âpre cette fois, où l'égoïsme et même la cruauté de ces tyranneaux sont flagellés d'une main ferme. En ce temps-là, un citoyen, Agnolo di Andrea, ayant offert à quelques amis un repas champêtre, se vit condamner à mort pour n'y avoir invité aucun des *réformateurs*.

Peu à peu la frêle voix virginale, répétant toujours les mêmes paroles de charité et de justice, alla jusqu'au cœur de quelques-uns de ces magistrats, tels que le podestat Pietro del Monte ou Andrea di Vanni, capitaine du peuple, qui devint le fervent disciple de Catherine, et peignit de sa main une extase de la sainte dans la chapelle des *voûtes* à Saint-Dominique. La méthode de gouvernement qu'elle recommandait aux cités et aux seigneurs était d'une simplicité tout évangélique : « Fondez-vous, disait-elle, sur la pierre vivante, sur le doux Jésus-Christ et mêlez les prières à tous vos actes publics. » Elle répétait de tous côtés le même avis, aux féroces Belforti de Volterra, aux consuls et gonfaloniers de Bologne comme à la seigneurie de Sienne. Seule, dans cette Italie sanglante du XIVe siècle, l'*hôtellerie de douleur* que Dante avait maudite cinquante années auparavant, elle poussait, sans se lasser jamais, le même cri d'amour et de miséricorde. Au moment même où la primauté intellectuelle de Pétrarque, la plus grande que le moyen âge ait connue, finissait, saint Catherine prit, dans la reli-

gion d'une chrétienté désorientée, depuis qu'elle avait perdu la présence réelle des papes, un ascendant extraordinaire. Mais, comme alors toute œuvre humaine ou politique relevait de Dieu et que tout pouvoir semblait une délégation donnée par Dieu, la nonne de saint Dominique, grâce à son prestige mystique, apparut à son siècle comme le témoin vivant du Père céleste, l'arbitre des peuples, le guide inspiré de l'Italie dans la crise révolutionnaire où se préparait, du haut en bas de la péninsule, un ordre social tout nouveau. Les grands l'écoutaient respectueusement et les petits tendaient vers elle leurs mains suppliantes. Les bourgs du *contado* de Sienne, troublés par les haines séculaires des familles, appelaient Catherine et, sur-le-champ, elle leur apportait la branche d'olivier. Il y avait si longtemps que l'Italie n'avait plus entendu l'écho du sermon de la montagne et que personne n'y parlait plus de béatitude à ceux qui pleuraient et souffraient pour la justice ou la liberté! L'apostolat de saint François d'Assise était épuisé. Ceux de ses frères qui s'étaient laissé séduire par l'appel de l'église temporelle, satisfaits de leurs richesses et de leurs grands couvens, s'étaient assoupis dans l'égoïsme monacal que le fondateur avait cru détruire. Les autres, les indépendans, âmes ardentes, toujours en révolte contre la puissance séculière de Rome, impatientes de tout ordre dogmatique, avaient glissé jusqu'au bord de l'hérésie, et le XIVe siècle vit flamboyer les bûchers de ces doux rêveurs d'une religion idéale, qui osaient encore prêcher le Jésus pauvre et nu de Bethléem, le Dieu des misérables et des opprimés, qui n'avait point possédé même une pierre pour y reposer sa tête.

II.

Cependant Catherine se tournait vers la grande martyre de ce siècle : l'église chrétienne. Elle s'était réjouie du retour d'Urbain V à Rome. Mais ce pape français, grave bénédictin et docte jurisconsulte, s'était vite lassé de sa nouvelle résidence. C'est pour lui que furent écrites ces paroles saisissantes, imitées des faux Actes de saint Pierre : le roi de France dit au pape : « *Domine, quo vadis?* — *Romam*, répond le pape. *Iterum crucifigi*, » réplique le roi. Jadis, à Milan, Innocent VI l'ayant envoyé à Bernabò Visconti, l'ennemi des papes, le tyran lui avait rendu la lettre pontificale avec ces mots : « Abbé, avale cette lettre, ou tu es mort. » La lettre avait été avalée, mais Urbain V n'avait jamais dès lors regardé les Italiens comme ses bons amis. Effrayé par la violence des factions, harcelé par les prières de ses cardinaux français qui regrettaient leurs palais d'Avignon, il était retourné, au bout de trois ans, à son exil de Provence, malgré les prophéties de sainte Brigitte et les

remontrances des députés de Rome qui le rejoignirent à Montefiascone et qu'il renvoya spirituellement en disant : « Soyez les bienvenus, mes enfans ; le Saint-Esprit m'avait conduit à Rome, le Saint-Esprit m'en fait sortir pour l'honneur de l'église. »

Cette fuite du pontife aggravait la question ecclésiastique. Au commencement du siècle, le transfert du saint-siège, par la volonté puissante de Philippe le Bel, après les violences du règne de Boniface VIII, avait pu paraître une retraite prudente sous le manteau du roi de France. Mais on avait espéré que cette absence serait courte. Maintenant, en revenant à la France désolée par la guerre anglaise, pillée et brûlée par les grandes compagnies, Urbain semblait renoncer pour toujours à l'Italie et abdiquer, par un acte de désespoir, au nom de l'église, le siège séculaire de Rome. Certes, les Italiens avaient tout fait, depuis longtemps, pour rendre la maison de saint Pierre inhabitable aux papes. De Charlemagne à Boniface VIII, on ne trouverait pas dix pontifes qui n'aient été persécutés, outragés par le peuple romain ou les nobles, chassés, rappelés, chassés de nouveau, parfois à coups de pierres, sans cesse humiliés par le Capitole, toujours effarés et tremblans en face de ces barons dont les tours se dressaient comme une forêt sur la ville et allaient, à travers le désert de la campagne, des murs de Rome aux monts de la Sabine et à la mer. La papauté fit son exode, et l'Italie, Dante le premier, cria à l'apostasie. Dans le puits où il plonge les simoniaques, la tête en bas, Dante a marqué la place de Clément V, par-dessus Boniface VIII et Nicolas III. On n'imagine point avec quelle impatience les Italiens souffrirent l'église d'Avignon. Ils rendirent odieux ou ridicules des pontifes qui comptent parmi les meilleurs, les plus savans et les plus humains du moyen âge. Ils apprirent avec joie d'un nécromant que Clément V brûlait au fin fond de l'enfer. Ils ne voulurent point reconnaître en Jean XXII le restaurateur des études dans les grandes écoles de l'Occident et jusque dans les collèges latins de l'Arménie. Ils prêtèrent au modeste Benoît XII cette parole, le jour de son élection : *Avete eletto un asino;* puis, ils inventèrent pour lui le proverbe : *Bibere papaliter,* boire en vrai pape. Eux qui avaient donné à l'église Boniface VIII et tant de papes étrangers à l'esprit de l'Évangile, ils accusèrent Clément VI d'être *poco religioso,* oubliant la charité du pontife français, au cours de la peste noire d'Avignon, et le courage qu'il avait eu d'arracher les juifs aux cruautés de l'inquisition, « les povres juifs, dit Froissart, ars et escacés (chassés) par tout le monde, excepté en la terre de l'église, dessous les clés du pape. » Pétrarque se moqua fort agréablement d'Innocent VI, de qui il recevait, sans se plaindre, des bénéfices et des canonicats ; à l'entendre, ce pape prenait Virgile pour un magicien et son ami Pétrarque lui-même

pour un sorcier. Ces accès de dépit, ces malices d'enfans gâtés étaient, au fond, inoffensives. L'Italie qui avait laissé s'implanter chez elle, sans les prendre fort au sérieux, toutes les grandes hérésies du moyen âge, Rome, qui avait fait bon visage à tant d'antipapes impériaux, sans déserter un seul jour la tradition apostolique, ne songeaient guère, antérieurement à Urbain V, à rompre par un schisme l'unité de l'église. Mais le *gran rifiuto* d'Urbain créait une situation toute nouvelle et menaçante. Si Grégoire XI n'était revenu mourir au Vatican, on peut croire que le schisme se serait produit du vivant même de ce pape. Or, à ce moment, une rupture, du fait de l'Italie, était autrement désastreuse pour la chrétienté qu'elle ne le fut plus tard, à partir d'Urbain VI, par le long divorce des nations latines séparées de Rome, par le schisme d'Occident.

L'église d'Avignon, bien qu'elle eût été toujours en possession du pape légitime, perdait peu à peu le caractère œcuménique et catholique. Elle n'était plus que l'église nationale de France. « Le roi, écrit un franciscain du temps d'Urbain V, résista tant qu'il put au retour du pape à Rome, car il avait toujours conduit à son gré les derniers pontifes, les cardinaux étant alors de sa famille ou ses amis. » Cette église française, vassale du roi, suzeraine des autres églises, inquiétante pour celles-ci aux jours de fortune ascendante du roi, était, à cette heure même du siècle, dans la misère de la guerre de cent ans, débile et dépourvue d'autorité doctrinale. Le pape romain, lui du moins, en tous ses exils, toutes ses détresses, l'évêque universel qu'une bande de brigands arrachait, ainsi qu'il advint à Grégoire VII et à Gélase II, le calice à la main, de l'autel de sa basilique, portait toujours avec soi le prestige de son siège antique, la ville que Dieu avait sacrée du sang des martyrs reine éternelle du genre humain. L'église française eût très vite déconcerté la chrétienté tout entière par ses hautes qualités religieuses comme par ses infirmités intellectuelles; elle avait une droiture d'âme véritable, la vénération du dogme écrit, le goût de la pureté morale; mais elle était bien scolastique, pédante, enchaînée aux textes, un peu sèche de cœur, affiliée de trop près à l'Université de Paris, gâtant l'analyse des choses délicates de la conscience par la médiocrité de vues de nos anciens juristes, généralement mal disposée à l'égard de l'imagination mystique, et préférant, pour la discipline de la foi, le syllogisme à l'extase. Il avait fallu autrefois toute la souplesse politique de l'église romaine pour maintenir tant bien que mal les différentes familles de la chrétienté sous une seule houlette, sans parler de l'art merveilleux que Rome déployait, depuis un siècle et demi, dans l'éducation des fidèles chiens de berger, prêcheurs ou mineurs, dont le caractère et la vigilance variaient selon la région où paissaient leurs brebis. Le pasteur d'Avignon

eût vu le troupeau du Seigneur fuir vers tous les côtés de l'horizon. L'église allemande avait trop souvent suivi les antipapes pour ne point s'empresser d'obéir à un pape impérial. L'église espagnole, ignorante, fanatique, toujours dans la fièvre de la croisade arabe, eût jugé bien insipide le christianisme tempéré de Gerson et du cloître Saint-Victor; elle a montré d'ailleurs, par son antipape Pierre de Luna, Benoît XIII, au cours du grand schisme, de quelle âpreté d'obstination elle était capable, une fois lancée dans la révolte religieuse. Benoît, excommunié tour à tour par Grégoire XII, Boniface IX, Alexandre V, Jean XXIII, Martin V, renié par la France et l'empire, ne possédant plus qu'un rocher et une tour en mer, sur les côtes de Valence, excommunia pendant quinze ans toutes les églises et tous les rois, et, à son lit de mort, fit jurer à ses trois cardinaux espagnols qu'ils se réuniraient en conclave pour lui élire un successeur. Quant à l'église italienne, c'est en elle qu'eût été, pour l'unité même de la foi, le plus grave péril. Une secousse si violente, l'Italie jetée hors de la voie traditionnelle, entraînée par des antipapes à tous les excès de la passion religieuse, c'était le retour à la crise révolutionnaire du XIII[e] siècle, que les papes réguliers avaient eu tant de peine à maîtriser. Le grand jour prévu par Joachim, abbé de Flore, vers l'an 1200, attendu par Jean de Parme et les franciscains ardens sous Innocent IV, chanté par Frá Jacopone sous Boniface VIII, célébré dans les cachots de l'inquisition et jusqu'au pied du bûcher par la multitude des fraticelles et des *spirituels*, cette ère de rénovation profonde dans les rapports de Dieu avec l'humanité était donc commencée.

L'un des signes de ce grand événement, la venue de la religion définitive, devait être, selon les prophètes, le bouleversement de l'église séculière et la chute du pontificat romain. Une fois déjà, tous ces exaltés avaient cru voir l'aurore des temps nouveaux; le prédécesseur de Boniface VIII, un pauvre ermite illuminé, vivant comme un hibou dans un trou de rocher, Célestin V, avait été élu par l'inexplicable fantaisie d'un conclave tenu à Pérouse; on l'avait descendu de sa montagne, assis sur un âne, entouré d'évêques et de chevaliers, sa figure desséchée d'ascète bouleversée par la peur, la chape pontificale cachant sous ses plis de pourpre et d'or la soutanelle en haillons du vieux fraticelle. Et le roi Charles II et son fils, formant l'escorte avec la noblesse angevine, le sacré-collège, une fourmilière de moines et de peuple, avaient conduit d'Aquila, où on l'avait sacré, à Naples, où il s'empressa de se cacher dans l'ombre d'une cellule, l'étrange successeur des Grégoire VII et des Innocent III. Au bout de quelques semaines, saisi par le vertige de sa propre grandeur, Célestin V déposa tranquillement la tiare. La douleur et la colère de la populace napolitaine surexcitée par les

ermites et les apôtres de carrefour permettent de soupçonner quelles nouveautés on attendait d'un pape anachorète, étranger aux choses de la vie, sorti des rangs des *spirituels*. Ce n'était plus, sans doute, l'Évangile éternel des purs joachimites, la loi du Saint-Esprit remplaçant la loi du Verbe, l'Amour succédant à la Grâce. L'idéalisme transcendant, la théologie délicate de Jean de Parme avaient fait leur temps, ou n'étaient plus représentés que par quelques consciences solitaires incapables de grouper autour d'elles une société religieuse. Il s'agissait moins, sous les derniers papes d'Avignon, d'un symbole dogmatique de foi que d'une liberté absolue des âmes dans la forme et la mesure de leur foi, dans la pratique sacramentelle, dans l'obédience à la hiérarchie ecclésiastique. Les actes des martyrs des fraticelles récemment publiés par le P. Denifle, les lettres et l'histoire des *Sept Tribulations* d'Angelo Clareno, qui endura une persécution de cinquante ans, nous édifient assez sur les espérances de ces chrétiens indépendans disséminés en toute l'Italie. Ils étaient las, en vérité, du gouvernement hautain de Rome, de la tyrannie des évêques, de la rigidité des conciles, des duretés de l'inquisition : ce qu'ils demandaient avant tout, c'était de pouvoir prier à leur guise, même dans les steppes du Latium, sur les hauts plateaux de Calabre, même sans église, ni prêtre, ni liturgie. Ils rêvaient d'un christianisme très simple de père du désert, délivré des entraves de la communauté politique, d'une conversation familière avec Dieu, où le prêtre ne se mêlerait point comme interprète, d'un éternel *Pater noster* balbutié loin des cités, dans la paix des collines, à la lueur tremblante des étoiles.

Mais c'était là une religion de poètes, trop dépourvue de discipline, qui n'avait plus rien de commun avec le christianisme romain, lentement élaboré selon les nécessités des temps, dont les papes et les conciles avaient enveloppé, comme d'une armure, tous les membres du corps social. Si l'aventure de Célestin V s'était renouvelée, cette fois par l'élection d'un antipape, le *Credo* des fraticelles eût rallié et raffermi tous les chrétiens irréguliers, les mécontens, les mystiques extrêmes, les abstracteurs d'apocalypses, les lettrés maladifs tels qu'avait été Rienzi, qui, après sa chute, devenu ermite, déchiffrait dans Merlin le secret de l'avenir. En peu d'années, l'église italienne, envahie par la religion individuelle, pouvait se décomposer. Imaginez, au contraire, l'antipape italien sérieusement attaché à la tradition sévère du pontificat romain; comme il ne possédait plus l'intégrité de l'autorité apostolique et l'unanime adhésion de la chrétienté, il se trouvait aux prises avec une opposition religieuse très tenace, étourdi par les éclats de voix des prophètes, par les plaintes des fidèles dévoués au saint-siège

légitime, par l'agitation des petites sectes, si bruyantes jadis, à l'époque du grand mouvement de foi franciscaine. Les fermens d'hérésie qui pullulaient alors au nord des Alpes eussent été apportés en Italie et semés le long des chemins par les bandes de flagellans et les fanatiques de toutes sortes; la prédication de Wiclef, le demi-islamisme des Bégards de Hongrie, le théisme des Patarins dalmates, le mysticisme impudique des Adamites de Paris, eussent été d'un exemple bien séduisant pour une contrée qui n'avait oublié ni les révoltes de Segarelli de Parme et de Dolcino de Novare, ni la théorie récente en vertu de laquelle Marsile de Padoue dépossédait l'église de son royaume terrestre. Quant aux puissances séculières de la péninsule, elles étaient encore, dans cette situation si difficile, un élément fort dangereux. En effet, les tyrans du XIVe siècle, qui s'efforçaient, sur presque tous les points, d'asseoir le régime personnel, avaient tout à gagner à la chute de l'église dont la tradition avait longtemps favorisé le parti communal et national. La déchéance politique de l'antipape, Rome dépossédée de tout crédit sur les choses temporelles, étaient pour la tyrannie naissante une fortune incomparable. Un tyran athée et cruel, tel que Bernabó Visconti, eût conduit par la main, à Saint-Jean de Latran, l'antéchrist en personne, afin de demeurer tout à son aise le maître de Milan et la terreur de l'Italie.

Dans la lettre d'adieu qu'il écrivit, de Montefiascone, aux Romains, le 26 juin 1370, Urbain V eut le sentiment des crises religieuses qui suivraient peut-être le retour de la papauté à Avignon. « Mon départ, leur disait-il, est pour vous la cause d'un grand deuil, et vous pouvez craindre que jamais mes successeurs ne rentrent dans Rome. Je serai toujours avec vous en esprit, *tant que vous persisterez dans la dévotion au saint-siège;* de loin je penserai à vous avec une sollicitude paternelle; c'est aux chrétiens fermes et sages à supporter pacifiquement mon exil. » Il mourut six mois plus tard. L'Italie crut que Dieu l'avait frappé, et Pétrarque écrivit : « Le pape Urbain eût compté éternellement parmi les hommes les plus illustres, s'il avait fait déposer son lit de mort sur les marches de l'autel de Saint-Pierre, et s'il s'était alors endormi avec la conscience en paix, prenant à témoin Dieu et le monde que si jamais un pape désertait encore Rome, la faute d'une fuite si honteuse ne serait pas à lui, mais à Dieu lui-même. » Or ce que Pétrarque disait, en ces dernières années de sa vie, était pour l'Italie parole d'évangile. Il avait toujours proclamé, en une langue magnifique, la pensée de l'heure présente, dont ses compatriotes n'avaient qu'une notion vague et, en quelque sorte, douloureuse. A l'Italie dévorée par la guerre civile, il avait longtemps crié : *Io vo gridando pace! pace! pace!* Il avait toujours chanté la gloire de

Rome, à laquelle il devait l'orgueil de sa destinée, le laurier poétique, et qu'il adorait en lettré, en artiste, en archéologue. Il avait aidé Rienzi dans l'entreprise chimérique du *Buono Stato*, de la république populaire inspirée de Tite-Live. Il cherchait aussi, sans se décourager, un empereur ou un pape qui voulût bien relever l'Italie de son abaissement et rendre à Rome le sceptre de l'Occident. Personne n'avait critiqué avec plus de verve le séjour des papes à Avignon, une ville barbare, balayée par un vent furieux, baignée par un fleuve bien misérable en comparaison du Tibre sacré. Une dernière fois, il reprit ce thème facile : les Français, eux aussi, étaient pour lui des barbares, les plus doux de tous, à la vérité, *barbarorum omnium mitiores*. Mais la France n'était que l'esclave de Rome, délivrée du joug par une révolte heureuse et que les Italiens sauraient remettre à la chaîne antique, s'ils avaient la sagesse de s'unir contre elle. La lettre sur la mort d'Urbain V est de décembre 1370; cette vue originale sur les rapports de la France et de Rome date des premiers temps de Grégoire XI. Par ce dernier manifeste, Pétrarque exaltait d'une façon dangereuse pour l'église le sentiment de la primauté historique de Rome. Évidemment, l'Italie perdait patience; elle pouvait, d'un jour à l'autre, déchirer la tunique sans couture. De combien de mois ou d'années feraitelle crédit au successeur d'Urbain? A ce moment, la question romaine prenait, pour le christianisme lui-même, une importance capitale. Pétrarque mourut tranquillement, en une claire matinée d'été (1374), la tête penchée sur un livre grec, laissant à de plus heureux le soin de résoudre les problèmes épineux qui avaient tourmenté sa vieillesse, mais qu'il avait aggravés par son éloquence. La mission réparatrice de sainte Catherine de Sienne allait commencer.

III.

Le successeur d'Urbain V, Pierre de Rogier, Limousin, septième pape français, avait été élu en quelques jours, le 30 décembre 1370, par le conclave d'Avignon. Neveu de Clément VI, cardinal à seize ans, il n'était encore que diacre quand il fut élevé au pontificat, à l'âge de trente-huit ans. Il commençait alors à se distinguer dans le droit canonique, sous la direction du célèbre Baldo degli Ubaldi. C'était un clerc timide, d'une grande pureté de vie, très délicat de santé, pâle de figure, souvent malade. « Le pape, dit Froissart, était de petite complexion. » Quelques jours après son sacre, il demandait à un évêque de la cour d'Avignon pourquoi il ne résidait pas. « Nous résiderons tous, répondit l'évêque, quand le pape résidera en son grand évêché de Rome. » Cette parole, hardie pour

un courtisan, avait fait réfléchir Grégoire XI; mais il lisait, en même temps, le pamphlet d'un moine français contre Pétrarque et contre Rome, écrit en vers latins, sur ce texte édifiant : « Un homme est descendu de Jérusalem à Jéricho, et il est tombé dans une bande de voleurs. » Jéricho, c'était Rome et le patrimoine apostolique. Les parens de Grégoire répétaient à leur fils que ce coin de France était le plus beau royaume du monde pour le chef de l'église, et les bonnes gens d'Avignon lui faisaient sonner aux oreilles le proverbe inventé par des Provençaux : « Rome est là où se trouve le pape. » De son côté, l'Italie entrait dans une période révolutionnaire qui atteignit très vite sa crise aiguë. Le parti gibelin, mené par les Visconti, le parti guelfe, communal et républicain, que les progrès du régime tyrannique irritaient; la démagogie des grandes cités, exaspérée par la misère du temps, toutes les forces ordonnées et toutes les passions brutales de la péninsule se rapprochaient et s'entendaient contre l'église. Puisque l'église ne voulait plus de Rome, de quel droit prétendait-elle opprimer Rome et les villes vassales de l'ancienne métropole pontificale? L'œuvre sanglante et fragile du cardinal espagnol Albornoz qui, sous Innocent VI et Urbain V, avait imposé, par la terreur, aux états de l'église des vicaires ou des légats en grande partie Français, fut détruite en quelques mois. Ces légats du saint-siège versaient, à la vérité, de l'huile sur le feu et perdaient par leurs violences les cités que le pape leur avait confiées. A Pérouse, une dame noble se jetait par une fenêtre de son palais pour échapper au neveu de Gérard du Puy, abbé de Montmayeur. Ce neveu enlevait une autre femme que son oncle le condamnait à rendre, sous peine de mort, dans le délai raisonnable de cinquante jours. A Bologne, le cardinal Guillaume Noellet louait du condottière anglais Hawkwood, l'Aguto des Italiens, l'une de ces compagnies épouvantables qui passaient tour à tour par le service de tous les tyrans et ne laissaient sur leur chemin que des ruines; le légat baptisa cette troupe de brigands du nom de *sainte compagnie*, et la lança contre la Toscane. Florence leva sa bannière rouge où était brodé en lettres d'argent le mot *Libertas*, fit alliance avec Bernabò et appela l'Italie entière à la guerre contre l'église. Quatre-vingts villes, Pise, Lucques, Sienne et Arezzo, presque toute la Toscane, la reine Jeanne de Naples, s'unirent autour de Florence. En cette dernière ville la révolution tourna, dès le premier jour, en véritable jacquerie. Non-seulement les biens ecclésiastiques furent confisqués et vendus, les cachots de l'inquisition démolis, les tribunaux d'église supprimés, mais, aux cris de : « Mort aux prêtres! Vive la liberté! » la populace écartelait les clercs et les moines ou les enterrait vivans; un prieur

des chartreux, légat pontifical, était tenaillé et mis en lambeaux par la foule. Dès le mois de novembre 1375, l'incendie avait gagné les villes de l'état ecclésiastique. Pérouse forçait l'abbé légat à capituler; les Romagnes, les Marches, Ravenne, la pieuse Ombrie, la mystique Assise, puis le Patrimoine, puis la Campanie, dressaient à la cime de leurs tours la bannière couleur de sang. Bologne, maintenue par son cardinal, frémissait. Rome seule, dans cette tempête, tandis que l'Italie se levait avec un élan tout national qu'on n'avait pas revu depuis la ligue lombarde, au XIIe siècle, Rome semblait indifférente, et le tocsin persistait à ne point sonner sur le Capitole.

Et cependant, les lettres de la seigneurie florentine au peuple romain étaient bien sonores. Elles dénonçaient les affamés français, *Gallicos voratores*, qui rongeaient l'Italie ville à ville. Elles montraient le Latium, sanctuaire de la civilisation antique, déshonoré par les barbares. Mais Rome prétendait régler à sa guise ses propres affaires. Le grand mouvement italien où Florence s'efforçait de l'entraîner lui paraissait dirigé contre elle-même, tout autant que contre le saint-siège. Elle se méfiait des pensées secrètes de Florence, si durement frappée de verges par le pape Boniface, et dont la mémoire était longue; elle n'avait point oublié, de son côté, qu'au temps de Rienzi, quand l'Italie avait été conviée à se grouper autour du tribun, Florence, par son égoïsme, avait fait échouer la révolution romaine. Rome avait tout à perdre si, épuisée par soixante-dix années d'anarchie, elle tombait sous la griffe de Florence, de Milan ou de Naples. Elle était désenchantée alors du rêve de république universelle dont Rienzi, après Arnauld de Brescia, l'avait bercée pendant quelques mois. Et si la tyrannie devait remplacer chez elle le régime communal, quelle déchéance de passer des mains du pape, roi du monde spirituel, à la domination sauvage d'un Colonna ou d'un Orsini ! L'église une fois perdue ou proscrite pour toujours, Rome n'était plus qu'une cité italienne, plus misérable que Florence, Venise, Milan, Bologne ou Naples, parce qu'elle n'avait ni bourgeoisie riche, ni industrie, ni campagne fertile, ni commerce maritime, et que sa population, grâce à la guerre des rues, à la peste, à la famine, n'était plus à ce moment que de 17,000 habitans épars sur les sept collines éternelles. Rome attendait donc la rentrée de la papauté. Elle voulait le pape légitime, le pâle et doux pontife d'Avignon. Certes, le schisme désastreux dont on indiquait tout à l'heure les conditions théoriques était imminent au début de 1376. Si Grégoire XI reculait encore pendant quelque temps au pied du calvaire qu'Urbain V n'avait pas eu la force de gravir jusqu'au bout, qu'adviendrait-il à l'heure où le peuple

et le clergé de Rome se souviendraient tout à coup de leur antique privilège, l'élection du saint-père par acclamation populaire?

Sainte Catherine, après avoir soigné les pestiférés de Sienne, venait de passer à Pise la plus grande partie de l'année 1375. Elle s'était rendue dans cette ville avec son confesseur Raimondo, plusieurs prêcheurs et les dames de sa confrérie. Le tyran Gambacorti, l'archevêque Moricotti di Vico, l'avaient reçue avec de grands honneurs. Elle avait eu des extases dans l'église de Sainte-Christine, et s'était relevée d'une vision portant aux pieds et aux mains les stigmates du crucifié. On l'avait entendue prêcher chez les cisterciens de l'île Gorgona sur la façon de vaincre les tentations. Elle s'était beaucoup occupée d'un projet de croisade contre les Turcs qui menaçaient Rhodes; elle y revint souvent; elle invitait au passage la reine Jeanne, Bernabò Visconti, le roi de France Charles V, qui avait bien d'autres soucis alors, la reine de Hongrie, tous les princes italiens; le pape était naturellement le chef de l'entreprise. Catherine oubliait que la croisade, abandonnée depuis un siècle, n'avait jamais été en faveur près des Italiens, sinon dans les villes maritimes qui avaient jugé l'occasion excellente pour établir leurs comptoirs du Levant sous le bouclier de la chrétienté. Mais la guerre sainte, c'était la paix entre les confédérés, la réconciliation des peuples autour du premier évêque, l'essai d'une république chrétienne gouvernée par le pape, un retour à la royauté religieuse d'Innocent III. En attendant ce beau jour, elle s'était donné beaucoup de mal pour convertir les Pisans et les Lucquois à la cause du saint-siège; il semble qu'elle ait obtenu d'eux une sorte d'armistice ou de vagues promesses de pacification. « Mais ils sont fort embarrassés, écrit-elle dans sa première lettre à Grégoire XI, car ils ne tiennent de vous aucune consolation, et le parti qui vous est contraire les menace et les excite à la ligue contre l'église. » C'est à Pise, comme l'indiquent ces paroles, que Catherine trouva le point aigu du mal qui dévorait l'Italie et entrevit le remède à tant de souffrances, le retour du pape à Rome. Elle promit à Dieu de l'obtenir.

Cette lettre date de sa rentrée à Sienne, de janvier ou de février 1376. Le ton en est très libre, parfois même audacieux; en toute sa correspondance, la sainte écrit au nom de Dieu, sans contrainte aucune. Mais les lettres à Grégoire XI, pleines d'accens de tendresse, sont charmantes; elle exhorte le jeune pontife, le supplie, le réprimande, le caresse, l'appelle *mon père, mon grand-père, babbo mio*, et, après l'avoir grondé, lui demande humblement sa bénédiction. Plus tard, écrivant à Urbain VI, elle développe, pour exprimer l'état de l'âme qui se pénètre de vertu et d'amour divin, une figure familière sans doute à une religieuse dont la règle ne con-

damnait point d'innocentes friandises. Elle compare l'âme chrétienne à une orange confite, dont un feu doux a enlevé l'amertume; au dedans, on met toutes sortes de bonnes choses, et, autour de l'écorce durcie et saturée de sucre, une légère feuille d'or, qui rend le fruit très plaisant au regard. Telle notre conscience, dépouillée de toute aigreur, purifiée de son égoïsme par le feu de la foi, remplie de mansuétude et de patience, confite en charité, attrayante par l'éclat de la grâce aux yeux de Dieu et du monde. En chacune de ses lettres elle verse une fois ou deux dans le symbolisme subtil si cher au XIVe siècle et qui avait gâté plus d'un sonnet de Pétrarque. Les vertus, les qualités intellectuelles ou les vices du cœur sur lesquels elle écrit rappellent souvent les allégories du Roman de la Rose. La lettre tourne parfois à la litanie. Voici trois cardinaux qui hésitent entre Urbain VI et le faux pape Clément VII, et qu'elle reprend de leur tiédeur; ils étaient placés, dit-elle, sur le sein de l'église comme des fleurs dont on attendait une bonne odeur, contre le vaisseau de l'église comme des colonnes destinées à soutenir le siège du vrai pontife, sur le candélabre de l'église comme des lanternes pour éclairer les fidèles. Mais, par la lâcheté des trois prélats, les fleurs se sont flétries, les colonnes sont tombées, les lanternes se sont éteintes. Tout ceci découle de la rhétorique religieuse du temps. Ce qui est bien propre à sainte Catherine, c'est le tour féminin de la pensée. L'esprit scolastique ne s'est point, Dieu merci, glissé en elle. Elle dédaigne la grave démonstration des docteurs du moyen âge qui ne s'avancent jamais qu'appuyés d'un côté sur un syllogisme, de l'autre, sur un texte de l'Écriture. Catherine ne raisonne point : elle affirme, prie, menace ou pleure; elle n'a que faire du témoignage des livres saints; elle est, elle aussi, un prophète, et toutes les colères d'Isaïe, toutes les visions d'Ézéchiel ne vaudraient point un seul des cris de son cœur. Elle revient sans cesse à quelques jolies images, le troupeau des brebis de Dieu, le beau jardin de la sainte église, tout rayonnant de fleurs qui embaument, quand le jardinier consent à en arracher les herbes vénéneuses. Mais il y a quelques épines dans le bouquet poétique qu'elle offre aux papes, aux princes et aux évêques; elle le sait, et c'est même pour la piqûre qu'elle présente le bouquet. « Hélas! hélas! mon grand-père très doux, écrit-elle à Grégoire, pardonnez à ma présomption pour ce que je vous ai dit déjà et ce que je vous dis aujourd'hui : mais la vérité première (Dieu) m'oblige à parler ainsi; c'est sa volonté, père, qui vous commande. » Tous ces détours mènent tantôt à un avis sévère qui a sans doute fait tressaillir le correspondant de la sainte, tel que le conseil discret d'abdiquer la tiare, tantôt à quelque faiblesse de l'âme pontificale, qu'elle avait devinée et qu'elle lui

dénonce, par exemple la tendresse trop enfantine de Grégoire pour son père et sa mère. Dans le procès de canonisation présidé par Pie II, l'église italienne a mis amoureusement en lumière la finesse diplomatique de Catherine. « Elle lisait dans les consciences, avait dit son disciple Stefano Magoni; elle connaissait la disposition des esprits comme font les autres personnes pour les airs du visage; elle découvrait les pensées secrètes de ceux qui la visitaient. » « Il y a plus grand péril à se tenir près de vous en voulant cacher ses sentimens, écrivait le même Stefano, qu'à naviguer en pleine mer, car vous voyez tous nos secrets. »

Le style de sainte Catherine désorienta peut-être un pape juriste, qui ne retrouvait point en ses lettres la dialectique serrée et l'exégèse continue de l'Université de Paris et de l'église de France; mais les entreprises que la jeune femme proposait à Grégoire, en ces premières semaines de 1376, l'auront déconcerté bien davantage. Je laisse de côté la croisade contre les Turcs; on y pouvait penser, et l'on en parlera longtemps encore d'une façon toute platonique. Rentrer à Rome à la faveur d'un débarquement heureux sur le littoral des Maremmes n'était peut-être qu'une aventure chanceuse à courir. Mais reprendre en vrai maître le gouvernement du domaine pontifical, si restreint qu'il fût alors, et, à la même heure, commencer, en vrai pasteur, la réforme de l'église, des cardinaux et des prélats italiens en première ligne, le problème était réellement presque insoluble. Certes, l'idée de réformation religieuse était ancienne; au XI[e] siècle, Grégoire VII et Pierre Damien en avaient fait leur plus belle espérance; tous les dissidens de l'église italienne, les patares de Milan, les arnaldistes, les joachimites, les fraticelles, les ermites, l'avaient embrassée avec passion. Mais ce que les conditions historiques d'un temps de violences avaient empêché Grégoire VII d'accomplir, Grégoire XI aurait-il pu seulement le tenter? Le pape, tout en purifiant l'église, c'est-à-dire en ramenant à l'évangile le corps ecclésiastique, se voyait contraint, par la restauration nécessaire de sa puissance terrestre, de contredire une fois de plus à la parole évangélique : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » La domination temporelle avait corrompu l'église; mais l'église avait été obligée, pour durer à travers les désordres du moyen âge, d'asseoir sur la domination très précaire des papes au centre de l'Italie sa primauté religieuse. Elle avait dû entrer dans le concert politique de l'Occident, afin de demeurer maîtresse de la chrétienté; prendre sa place dans l'ordre féodal, afin de n'être point annihilée par la féodalité romaine; faire de Rome sa commune, à l'époque communale; opposer la triple couronne du pontife à la couronne fermée de l'empereur. Une lutte âpre, fatale, pour garder ou ressaisir un

lambeau de territoire dont elle ne pouvait se passer, l'avait livrée aux convoitises terribles qui firent la grandeur et la misère des hommes du moyen âge. Elle avait succombé aux séductions de la richesse, à l'orgueil de la force séculière; la justice, la pudeur et la miséricorde s'étaient retirées peu à peu de ses sanctuaires. Bien des choses avaient changé en Italie depuis l'exode de la papauté en France; le régime communal s'en allait, ruiné par ses propres excès; les communes et le vieux régime féodal se fondaient lentement en un régime nouveau, la tyrannie. Déjà les Visconti de Milan montraient comment les grandes tyrannies absorberaient les petites. Quant à l'empereur, depuis les descentes, tantôt lamentables, tantôt ridicules, de Henri VII, Louis de Bavière et Charles IV, « le marchand de foire, » il ne semblait plus à la péninsule qu'une forme vide, un souvenir archéologique. La politique réaliste de la renaissance italienne édifiait son œuvre, le pouvoir tout personnel du *principe nuovo* de Machiavel, du maître sans scrupules dont la volonté est toute la loi, et qui ne connaît plus ni chartes communales, ni droits féodaux, ni traditions républicaines. Or le saint-siège romain, à peine rétabli dans sa cité historique, se trouva contraint de suivre l'évolution générale de la péninsule; l'effort prématuré de Boniface VIII pour constituer la royauté pontificale devenait désormais opportun; l'indépendance de l'église, en face d'une Italie princière, ne pouvait plus être garantie que par le principat ecclésiastique. Il fallait donc recommencer le combat pour la vie et dresser une tente nouvelle à l'évêque de Rome. Mais le saint-siège, tout occupé, jusqu'aux derniers papes du XVe siècle, de ce grand intérêt terrestre, ébranlé d'ailleurs par le schisme, diminué dans sa primauté religieuse par les conciles de Constance et de Bâle, devenait plus impuissant que jamais pour l'œuvre de la réformation. Cent vingt années après sainte Catherine, les cris désespérés de Savonarole se perdaient encore dans le désert. Le vœu de ces deux grandes âmes n'émut sérieusement l'église romaine que vers le milieu du XVIe siècle, quand la société chrétienne se fut divisée en deux familles irréconciliables.

Catherine eut une conscience assez claire de l'empêchement que la restauration temporelle du saint-siège apportait à la renaissance morale de l'église et du christianisme. Dans la seconde lettre à Grégoire XI, elle cherche une sorte de moyen terme entre la souveraineté séculière et la royauté purement spirituelle du pape. Elle n'abandonne rien du côté de Rome et de la présence à Rome du successeur de saint Pierre. « Comme vicaire du Christ, écrira-t-elle dans sa quatrième lettre, vous devez vous reposer dans la ville qui vous appartient en propre. » — « Sans doute, écrivait-elle dans la seconde, vous pourriez dire, saint-père : En bonne

conscience, je suis tenu de conserver et de récupérer le bien de la sainte église. Hélas! je le confesse, cela est vrai; mais il me semble qu'il faut garder encore mieux la chose la plus chère. Le trésor de l'église est le sang du Christ versé pour les âmes, et qui n'est point pour acheter la richesse temporelle, mais le salut de l'humanité. Soit, vous êtes tenu de conquérir et de garder le trésor et la seigneurie des villes que l'église a perdues. Mais vous êtes tenu bien plus de retrouver tant de brebis, qui sont aussi le trésor de l'église; et, quand elle les perd, elle s'appauvrit trop. Il vaut donc mieux perdre l'or des choses temporelles que l'or des spirituelles : faites donc ce qu'il est possible de faire, et alors vous serez excusé devant Dieu et le monde; vous frapperez les hommes du bâton de la bonté, de l'amour et de la paix bien mieux que du bâton de la guerre et vous reprendrez votre bien au spirituel et au temporel. Mon âme s'est enfermée toute seule entre elle et Dieu, avec une grande soif de votre salut, de la réformation de la sainte église et du bien du monde entier, et je ne crois pas que Dieu m'ait laissé voir d'autre remède que celui de la paix. Paix! paix donc pour l'amour de Jésus-Christ crucifié! » Et, dans la quatrième lettre, elle disait encore : « O mon très saint et doux grand-père, pour retrouver vos brebis qui ont quitté en rebelles le bercail de la sainte église, je ne vois d'autre moyen que la paix. »

L'Italie pacifiée; Rome, capitale apostolique de l'Occident, mais capitale sans royaume, gouvernée par son évêque; le pape, maître incontesté de ses basiliques, du Capitole, des ruines les plus nobles du monde et d'un désert mélancolique allant jusqu'à la Sabine et jusqu'à la mer, telle était, dans les premiers mois de 1376, la pensée de sainte Catherine. Florence se chargea de dissiper cette chimère généreuse. Elle répondit aux ouvertures pacifiques de Grégoire par le soulèvement de Bologne, qui, avec l'aide d'une troupe florentine, chassa, le 19 mars, son cardinal-légat en criant à son tour : « Mort à l'église! » Grégoire, entraîné par les cardinaux français, riposta par un coup de foudre contre Florence, le plus terrible qu'un pape ait jamais lancé. Il excommunia la ville, fit fermer les églises, mit hors la loi chrétienne la personne et les biens de tous les Florentins; il permit à quiconque rencontrerait un Florentin de le piller et de le prendre comme esclave, *ut capientium fiant servi*. Florence, dont les comptoirs, les marchandises et les florins étaient répandus des rivages de la Mer-Noire et de la Syrie jusqu'au fond de l'Angleterre, chancela sous les verges pontificales. Le pontife d'Avignon, ne pouvant l'atteindre au centre de la péninsule, la ruinait dans le reste du monde. Déjà il chassait les Florentins du Comtat Venaissin. Le parti de la guerre, représenté par les *Huit*, laissa la seigneurie des prieurs dépêcher à Sienne

une ambassade priant Catherine de s'interposer entre Florence et Grégoire XI.

IV.

C'était bien l'amie de Dieu, la nonne thaumaturge que la vieille cité guelfe appelait à elle afin qu'elle négociât la paix. « On savait, écrit le chroniqueur Scipion Ammirato, que, nourrie seulement par l'hostie de la communion, elle avait vécu miraculeusement un grand nombre de jours. Après la longue retraite de sa jeunesse, loin des affaires du monde, elle avait passé de la contemplation à l'action, par l'effet de la volonté divine. Étrangère aux lettres latines et n'ayant même point appris à lire par les moyens naturels, elle interprétait profondément les passages obscurs de la sainte écriture, grâce à une révélation surnaturelle. Aussi l'appelait-on souvent pour réconcilier les adversaires, délivrer les démoniaques, consoler les affligés. » Catherine entrait à Florence en mai 1376. Niccolò Soderini l'accueillit dans sa maison et lui présenta la seigneurie. Elle commença sur-le-champ son entreprise diplomatique. Elle expédia à Avignon Fra Raimondo, muni d'un message dans lequel elle n'épargnait point au pape d'assez vives vérités. Si Dieu, disait-elle, a enlevé à son épouse ses provinces et sa joie, c'est qu'il a voulu témoigner de sa volonté « de voir l'église revenir à son état premier, pauvre, humble et doux, l'état des siècles saints, alors qu'elle pensait seulement à l'honneur de Dieu et au salut des âmes, aux choses spirituelles et non aux temporelles, qui l'ont fait aller de mal en pis. » Elle ajoutait, d'un ton d'autorité singulière : « Répondez au Saint-Esprit qui vous appelle. Je vous le dis : venez, venez, venez et n'attendez pas le temps, car le temps ne vous attend point... Ne faites plus attendre les serviteurs de Dieu, qui s'affligent et vous désirent, et moi, misérable, qui n'ai plus la force d'attendre davantage. » Quelques jours plus tard, elle annonce à Grégoire sa venue prochaine : elle veut elle-même porter Florence aux pieds du pontife. « Je crois que la bonté divine a touché ces grands loups et les change en agneaux. Vous, leur père, vous les recevrez, j'en suis certaine, malgré leurs injures, car vous vous souviendrez de la parole de Dieu et du bon Pasteur, qui, trouvant sa brebis égarée, la prend sur son épaule et la ramène au bercail. » Mais le pape, toujours inflexible, envoyait en Italie une armée nouvelle de Bretons commandée par le cardinal Robert de Genève. Les bandes de l'Aguto mettaient Faenza à feu et à sang. Imola, Camerino, Macerata, rejetaient à leur tour le joug pontifical et se donnaient des tyrans. Florence, qui ne désarmait point, enlevait Rodolfo da Varano au service du pape pour en faire le capi-

taine-général de la ligue. Les dernières horreurs menaçaient l'Italie, Catherine ne pouvait plus tarder : elle appela de Sienne et de Pise ses plus chers disciples et se mit en route pour la France. Le 18 juin, elle arrivait à Avignon, avec une escorte de moines et de chevaliers. Grégoire lui avait fait préparer « une belle maison, avec une chapelle très ornée. » Au bout de deux jours, il la reçut en consistoire solennel, assis sur le trône, en présence du sacré-collège. Le saint-père et Catherine s'entretinrent par interprète. Elle parlait en toscan vulgaire, et Fra Raimondo traduisait en latin. Lors de la première audience, le pape fut ému profondément et lui dit : « Afin que tu voies clairement que je veux la paix, je remets toutes choses en tes mains, je te recommande seulement l'honneur et le bien de la sainte église. »

Dès ce moment elle multiplie ses démarches et ses lettres. Elle sollicite, à Avignon, les cardinaux et les seigneurs attachés à la cour de Grégoire ; elle gourmande, à Florence, les *Huit de la guerre*, qui viennent d'établir un impôt maladroit sur les biens des clercs ; elle presse l'envoi de l'ambassade florentine. « Vous me gâtez, par vos imprudences, tout ce que je sème ici, » écrit-elle. Le pape, à son tour, s'impatientait du retard des Florentins et disait : « Croyez-moi, ils m'ont bien trompé, ils vous tromperont aussi. » Enfin apparaissent trois députés des *Huit ;* mais c'étaient des fourbes chargés par leurs maîtres, qui ne souhaitaient que la prolongation de la brouille, de faire tout échouer. Catherine les supplie de se confier à elle, « au nom de son grand amour de Florence, pour laquelle elle voudrait mourir ; » ils lui répondent qu'ils ne reconnaissent point ses pouvoirs et n'ont affaire qu'au pape tout seul. Mais, avec celui-ci, ils le prennent sur un ton si arrogant, que les négociations sont rompues. Toutes sortes d'intrigues, la jalousie des courtisans, l'hostilité des cardinaux, qui redoutent le départ pour Rome, la curiosité malveillante des dames d'Avignon, qui tournent en dérision la vertu de Catherine, embarrassent de la façon la plus grave l'action de la jeune femme. Si Grégoire XI s'entretient volontiers avec elle, la consulte en présence du sacré-collège et lui demande ses prières, les prélats français la poursuivent jusqu'au fond de sa cellule par leurs interrogatoires perfides sur les subtilités de la théologie ; ils cherchent à déconcerter la mystique italienne par leur morgue scolastique, à la tenter dans sa foi, comme feront plus tard les inquisiteurs de Jeanne d'Arc. Une nièce du pape la surprend en extase à la table de la communion et lui enfonce dans le pied une aiguille d'acier ; Catherine, réveillée par la douleur, sort chancelante et ensanglantée de l'église.

Elle luttait cependant, sans se décourager, demandait à grands

cris, en face des cardinaux et des clercs, le rétablissement des mœurs austères dans l'Église, l'abolition de la simonie, le retour à la papauté évangélique; elle croyait mettre la main sur le chef de la croisade, Louis d'Anjou, second fils de Charles V; elle reprochait à Grégoire sa timidité et l'excès de sa douceur, par-dessus tout, elle voulait que le siège apostolique revînt à Rome sans plus tarder. Jamais peut-être, depuis les prophètes juifs, on n'avait parlé au sacerdoce avec une plus audacieuse fermeté. Le pape, dont elle troublait la conscience, sentait comme un charme étrange quand elle se tenait debout à ses pieds; elle séduisait l'âme noble de Grégoire et la violentait en même temps. Durant les jours de cet extraordinaire apostolat, la fille du teinturier de Sienne fut réellement la maîtresse de l'Église et de la chrétienté. Peu à peu, elle chassait la terreur que le pape gardait des souvenirs tragiques de Rome, des tortures morales endurées par Urbain V, du retour de son prédécesseur à Avignon. Elle pliait la volonté de Grégoire, répondait à ses objections, lui persuadait qu'elle seule avait raison contre les sollicitations du roi de France et du duc d'Anjou, les inquiétudes intéressées du sacré-collège qui faisait au pontife un épouvantail des empoisonnemens historiques du siècle, l'émotion croissante de la ville qui prétendait retenir, au prix même d'une émeute, le chef de l'Église. Le duc d'Anjou disait au pape, selon Froissart : « Si vous mourez de par-delà, ce qui est bien apparent, si comme vos maistres de physique me dient, les Romains, qui sont merveilleux et traîtres, seront maîtres et seigneurs de tous les cardinaux et feront pape de force, à leur volonté. » Certes, Grégoire XI ne craignait pas le climat énervant de Rome, les vapeurs pestilentielles du Tibre, les figues empoisonnées dont était mort, disait-on, Benoît XI; il était convaincu que Dieu lui parlait par sa servante Catherine; ce n'était pas non plus la révolution que ce départ allait ajouter à l'histoire si tourmentée de l'Église qu'il redoutait; mais il souffrait d'avance de la mélancolie des derniers adieux, de l'heure amère, disait Dante, « où l'on a pris congé de ses doux amis. » Catherine devinait aussi en lui l'effroi des cœurs timides qu'attriste la pensée d'une résolution très grave, irrévocable; il se résignait à quitter la France, à se jeter dans la fournaise italienne, mais il n'osait dire : « A demain! » Alors elle écrivit cette lettre si curieuse où elle lui conseille le stratagème « d'une sainte fourberie, *un santo inganno*. » — « Faites semblant de prolonger votre séjour pour quelque temps, et puis partez à l'improviste et bien vite. » Mais elle disait encore : « Dépêchons-nous, mon cher père, sans aucune crainte : si Dieu est avec vous, personne ne sera contre vous. »

Grégoire XI consentit à demi au mensonge joyeux que lui recom-

mandait Catherine : il fit armer en secret une galère sur le Rhône. Le 13 septembre, les portes du palais pontifical s'ouvrirent tout à coup; le pape, accompagné de quinze cardinaux, s'apprêtait à descendre vers le fleuve. La mule qu'on lui présenta d'abord se cabra et refusa son cavalier, accident qui sembla de mauvais augure. Le père du pape accourut tout en larmes et poussant de grands cris, afin d'empêcher la sortie de son fils : « Tu passeras d'abord sur mon corps, » lui dit-il. Grégoire répondit : « Dieu a dit : Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » La foule muette s'ouvrit pour laisser la voie libre à l'Église romaine retournant vers la ville éternelle. A Marseille, où le cortège s'arrêta onze jours, vingt galères italiennes et françaises attendaient à l'ancre, commandées par le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. La flotte, assaillie en dehors du port par une grosse tempête qui emporta d'un coup de vague l'évêque de Luni, mit seize jours pour atteindre Gênes. Sainte-Catherine arrivait, de son côté, par la voie de terre, dans cette ville et fort à propos pour relever le courage de Grégoire. Celui-ci, brisé par la lassitude du voyage, s'abandonnait aux prières de ses courtisans; déjà Rome, excitée par les émissaires de Florence, s'agitait d'une façon menaçante à l'approche de son évêque; le saint-père, oublieux de ses promesses, s'engageait en consistoire public à rebrousser chemin vers la Provence. Catherine eut alors recours aux entrevues secrètes, la nuit, dans la cellule du couvent où elle s'était retirée. Grégoire sortait réconforté de ce mystique tête-à-tête; il recevait de la jeune femme l'illusion de l'héroïsme, et celle-ci, dans les longues heures d'insomnie qui suivaient ces furtifs entretiens, disait à Dieu : « O amour éternel, si la lenteur de ton vicaire te déplaît, punis mon corps que je t'offre et te rends; frappe-le de verges et détruis-le à ton bon plaisir. »

Le 20 octobre, le pape reprenait la mer, qui lui fut encore plus inclémente qu'au départ de Marseille. Sa vie fut plus d'une fois en péril; ses cardinaux tombaient malades; celui de Narbonne fut renvoyé à terre et s'en alla mourir à Pise. Cette traversée, coupée par de fréquentes stations aux ports de Ligurie et de Toscane, fut d'une durée étonnante. La tempête força les voyageurs à séjourner neuf jours à Livourne. Ils touchèrent à l'île d'Elbe, à Piombino, à Orbitello, au cap Argentaro et débarquèrent à Corneto, le 5 décembre. Les négociations s'ouvrirent aussitôt entre les cardinaux de Porto, d'Ostie et de Sabine, et le parlement populaire du Capitole, et le traité conclu autrefois avec Urbain V fut renouvelé. Rome rendait au pape le droit de souveraineté féodale sur le Patrimoine, les ponts, portes, tours et forteresses de la ville, le Transtevere et la cité léonine; le pape promettait de laisser en fonctions les exécuteurs de

justice et les milices communales, dont les chefs étaient tenus de lui prêter serment. Après avoir célébré tristement à Corneto la solennité de Noël, Grégoire dut s'embarquer encore sur sa galère provençale le 13 janvier 1377 : car Viterbe et Civita-Vecchia révoltées lui fermaient la route de terre. Le lendemain, il abordait à Ostie, la région désolée de l'embouchure du Tibre. Vers le soir, parurent les députations de Rome qui portaient le traité ; à la nuit, il y eut des danses à la lueur des flambeaux. Le jour suivant, le pape remonta le Tibre sur sa galère : le peuple accourut avec des lumières pour voir glisser dans les ténèbres, sous la basilique de Saint-Paul, ce fantôme des anciens jours, la barque apostolique. On jeta l'ancre au milieu du fleuve, et, au lever du soleil, Grégoire débarqua en présence de la foule. Le cortège se mit en marche ; en tête, allaient des bateleurs vêtus de blanc, qui sautaient et frappaient des mains, puis 2,000 hommes d'armes sous les ordres de Raymond de Turenne. Sainte Catherine avait cependant recommandé d'éviter tout appareil militaire : « Tenez seulement la croix à la main, » écrivait-elle quelques jours auparavant. Les magistrats à cheval, les milices de la commune et les arbalétriers entouraient le pontife, porté par un palefroi richement harnaché, sous un baldaquin de pourpre, dont le sénateur et les nobles tenaient les bâtons. On suivit, entre le Tibre et l'Aventin, le solennel désert de Rome ; devant la porte et les tours crénelées de Saint-Paul étaient rangés le clergé et les moines : c'est là qu'on remit au pape les clés de la ville. La foule couvrait jusqu'aux toits des maisons, les femmes pleuraient de joie, une pluie de fleurs tombait sur le passage du saint-père. Vers le soir seulement, le cortège parvint à Saint-Pierre, où brûlaient 18,000 lampes, et Grégoire XI se jeta épuisé et les bras ouverts sur le tombeau des grands apôtres, pères du christianisme et de l'Église.

Catherine ne vit pas ce triomphe préparé par elle à la papauté. Elle était rentrée modestement dans sa pauvre maison de Sienne, croyant sa mission terminée. Un événement atroce vint la tirer de sa quiétude; le malentendu entre le saint-siège et l'Italie se compliquait d'une tragédie imprévue. La ville de Cesena s'était révoltée, le 1er février, contre sa garnison de Bretons et en avait massacré 300; le légat fit venir la garnison mercenaire de Faenza et lui ordonna de châtier les rebelles; 8,000 habitans purent s'enfuir à travers champs, environ 4,000 furent égorgés dans les rues ou dans leurs maisons. La péninsule poussa un cri d'effroi et Florence invoqua la pitié des princes de la chrétienté. Rome, dont l'enthousiasme s'était bientôt refroidi, se redressait déjà avec un geste de menace. Le traité conclu avec le pape demeurait lettre morte. Les nobles et le Capitole démagogique conspiraient à la fois. Gré-

goire se retira en mai à Anagni, la ville où Boniface VIII avait bu un calice si amer. Il séjourna dans la forteresse des Gaetani jusqu'aux premiers jours de novembre. La boucherie de Cesena, qui pouvait donner le signal d'une guerre d'extermination, fit réfléchir la ligue italienne; malgré la défection d'Hawkwood, qui se vendit à Florence, la défaite d'un neveu du pape en Toscane, et les dispositions toujours hostiles de Bernabò Visconti, le saint-siège sut ramener Bologne à l'obédience de l'Église; il enlevait en même temps à la ligue son capitaine-général Rodolfo da Varano; il se réconciliait avec les Romains. Il signa donc un nouvel instrument de paix, qui fut sanctionné, le 10 novembre, par l'assemblée du peuple, après que Grégoire eut réintégré Rome. Si d'ailleurs, d'après les titres des magistrats de la commune qui signèrent de leur côté sur le parchemin, on reconnaît quelle part étroite de principat la constitution toute républicaine de Rome laissait alors au chef de l'Église, le pape n'avait pas moins repris les clés de saint Pierre, et la foi du monde chrétien retrouvait son point fixe d'orientation.

Florence, cependant, résistait toujours à la paix; elle offrait à Grégoire des conditions inacceptables, refusait de rendre les biens de l'Église, de rétablir les tribunaux ecclésiastiques, de rompre le lien qui unissait entre elles les villes de la ligue. Tant que Florence maintenait autour de son gonfalon les cités rebelles, le pontificat romain demeurait à la merci de toutes les surprises. Cette attitude de l'alliée traditionnelle de l'Église est bien digne d'attention. Il est curieux de retrouver, soixante ans après *la Divine Comédie*, dans le sentiment populaire comme au gouvernement de cette ville, la haine mortelle de Dante contre le saint-siège. Florence se sentait vraiment la capitale intellectuelle de l'Italie, qui lui devait l'achèvement de sa langue littéraire, son plus grand poète, sa première grande école de peinture. Pourquoi n'hériterait-elle pas, dans la péninsule et la chrétienté, par la civilisation, la science et l'art, de la place éminente que Rome avait longtemps occupée par sa fonction mystique? Et ne descendrait-elle pas au second rang le jour où Rome, renouant la tradition apostolique, retrouverait la maîtrise religieuse du monde? Elle apportait à ce rêve de grandeur la passion d'une cité toute démocratique qui croyait à la perpétuité de ses libertés, tandis que sa démagogie, de plus en plus impérieuse, repoussait dédaigneusement, à la veille de l'insurrection socialiste des *Ciompi*, cette autorité pontificale, la plus haute des autorités qu'elle se proposait d'abattre. Déjà le gouvernement florentin s'essayait à une sorte de schisme religieux. Les *huit de la guerre*, meneurs du parti de la lutte à outrance, lancèrent un édit en vertu duquel l'interdit pontifical, qui, depuis dix-sept mois, fermait les

églises de la ville et du *contado*, était considéré comme nul et le culte rouvert en dépit du saint-siège.

Grégoire XI se souvint alors de Catherine de Sienne. Celle-ci écrivit sans retard une lettre au peuple de Florence, prenant pour texte les paroles du Sauveur : « J'ai désiré d'un grand désir faire la Pâque avec vous avant de mourir. » Puis elle se mit en route. Niccolo Soderini et les citoyens dévoués à l'Église la reçurent avec respect. Le spectacle singulier que présentait en ce moment la chrétienté florentine lui remua le cœur. Les fidèles, ne pouvant plus prier dans les églises, formaient des confréries laïques, qui, unies aux compagnies de flagellans, se répandaient par les rues en chantant des *laudes* en langue vulgaire. Cette façon de satisfaire sans clergé ni liturgie aux besoins de la conscience fait déjà pressentir la foi libre des réformés. Mais ces symptômes d'anarchie religieuse inquiétèrent d'autant plus la sainte que les fraticelles étalaient avec moins de contrainte leur christianisme très personnel, et que les hérétiques, ou plutôt les incrédules, favorisés par la seigneurie gibeline, se croyaient revenus déjà au bon temps des Farinata et des Cavalcanti. Catherine jugea nécessaire la paix la plus prompte entre le saint-siège et Florence, la paix à la fois religieuse et politique. Il appartenait au saint-siège de pacifier les âmes en levant l'interdit, et les deux dernières lettres de la jeune femme à Grégoire sont un appel à la miséricorde. Mais, pour la réconciliation politique, c'était à Florence de faire le premier pas. Le monde des petits dévots, la vieille bourgeoisie des *arts* que rassurait la présence de la nonne, aidèrent, par un mouvement plus apparent que réel d'opinion, les capitaines de la *parte* guelfe à se rendre prépondérans aux affaires publiques. Ils furent, pendant quelques semaines, les maîtres au gouvernement ; mais, selon la bonne tradition révolutionnaire, loin de chercher la paix, ils frappèrent durement leurs adversaires gibelins, les créatures des *huit;* par la mesure de l'*ammonizione,* ils chassèrent une centaine de citoyens de leurs magistratures. Excitée par les *huit,* encouragée par le gonfalonier de justice Silvestre de Médicis, qui fondait alors, sur le parti démagogique, la fortune naissante de sa maison, la populace fit, par une émeute brutale, l'essai de la révolution très prochaine des *Ciompi*. On massacra tous les Guelfes que l'on put, on pilla leurs maisons, et, une fois vides, on les brûla. Le bruit courut que Catherine avait été la cause des violences des capitaines : la foule marcha sur la maison où elle demeurait. Ses amis l'entraînèrent dans un jardin du voisinage ; mais l'émeute alla au jardin avec des cris de mort ; elle s'était agenouillée et priait : « C'est moi, dit-elle au premier qui s'approcha d'elle, prends-moi et tue-moi ! mais je t'ordonne, au nom de Dieu, d'épargner ici tous les

miens! » — « Ces paroles, écrit-elle, furent comme un couteau qui lui perça le cœur. » Quand ces furieux se furent éloignés, elle dit à ses compagnes : « Misérable femme que je suis, qui n'ai point été digne du martyre ! » Mais il était dès lors évident que l'influence de Catherine, toute-puissante sur l'âme du pape, était perdue pour Florence. L'intervention du roi de France et de Bernabò lui-même acheva l'œuvre où ses forces s'épuisaient en vain. Les deux adversaires convinrent de fixer en un congrès, à Sarzane, les conditions de la paix. Les délégués de Florence et ceux de Rome avaient à peine entamé les négociations que Grégoire XI mourait, le 27 mars 1378, après quatorze mois de séjour en Italie.

V.

Peut-être mourait-il à temps pour le saint-siège et la chrétienté, pour l'honneur de son nom et le repos de la conscience de Catherine. Il avait la nostalgie de la France, se croyait un exilé à Rome, vivait solitaire et triste au fond du Vatican. Déjà on murmurait à son oreille des conseils de fuite; il souhaitait de revoir le ciel de Provence. Le bruit de son départ probable inquiétait la ville. La vie lui manqua tout à coup à l'heure où, par un acte de faiblesse, il pouvait jeter l'église dans une catastrophe. L'incertitude du lendemain pour le christianisme, l'approche du schisme qu'il prévoyait comme on sent venir un orage, remplissaient son âme d'une angoisse immense. Se jugeant tout près de la mort, il dicta une bulle pour faciliter les conditions du conclave. Il prescrivait aux cardinaux présens à sa cour de se réunir sur-le-champ, sans convoquer ou attendre leurs collègues éloignés; le conclave pouvait se tenir à Rome ou en dehors de Rome, en n'importe quel lieu ; l'élection, aussi rapide que possible, était valable au-dessous de la majorité traditionnelle des deux tiers des voix; le pape, quel qu'il fût, que les pères du conclave auraient élu, serait vénéré par le monde chrétien comme pontife légitime; Grégoire suppliait ses cardinaux de choisir le plus pur et le plus digne.

Je ne crois pas qu'il y ait eu un conclave plus étrange que celui qui s'ouvrit au lendemain des funérailles de Grégoire XI. La commune romaine, craignant les bandes anglaises qui rôdaient dans le voisinage, était en armes ; les garnisons du Latium campaient dans Rome ; les chefs des familles seigneuriales étaient éloignés de la ville, les trésors de l'église transportés au château Saint-Ange. Les magistrats sollicitaient des cardinaux un pape italien. Le 7 avril, le sacré-collège se réunit au Vatican au moment d'un orage ; tandis que le tonnerre tombait sur le palais apostolique, une foule furieuse, que contenaient à peine les milices communales, criait au dehors :

Romano o italiano lo volemo! Les cardinaux français formaient la majorité d'électeurs; ils renonçaient sincèrement à l'élection d'un nouveau pape français. On n'avait que deux cardinaux romains, Tibaldeschi, tout à fait sénile, et Orsini, trop jeune, et d'une famille trop dangereuse. Les cardinaux de Florence et de Milan tenaient à des cités suspectes à l'église. L'embarras était grand, la situation terrible. Les capitaines de quartiers entraient de force dans la chapelle du conclave et disaient, selon Froissart : « Baillez-nous un pape romain qui nous demeure, ou autrement nous vous ferons les têtes plus rouges que vos chapeaux ne sont. » Les français désignèrent alors, en dehors du sacré-collège, le vice-chancelier de l'église, Bartolomeo Prignano, archevêque de Bari, un prêtre austère et savant, client de la maison d'Anjou et qui pouvait rapprocher l'Italie et la France. Un premier scrutin fut favorable à Prignano. Il était environ minuit, le peuple criait toujours, se battait contre les gardes du conclave, entassait des matières incendiaires autour du Vatican, sonnait le tocsin dans tous les campaniles. Le second tour de scrutin donna à Prignano l'unanimité des suffrages, moins la voix d'Orsini. Celui-ci, par vengeance, fit courir sur la place de Saint-Pierre, pendant le souper des cardinaux, le bruit de l'élection de Tibaldeschi, et la populace joyeuse enfonça les portes du palais et monta à l'assaut du conclave pour adorer son pape romain. Les cardinaux, pâles d'épouvante, coiffèrent à la hâte d'une mitre pontificale le vieux Tibaldeschi, lui jetèrent une chape sur l'épaule, l'assirent tout tremblant sur le trône, et abandonnant ce pape de paille et le vrai pape caché, à demi mort de peur, dans une chambre de l'appartement pontifical, se dérobèrent, à la faveur du désordre, têtes nues, *sine capis et capellis*. Quand Tibaldeschi revint à lui, il avoua ingénument la tragi-comédie et nomma l'élu. Le peuple, irrité de cette trahison, put rejoindre quelques-uns des pères, et les traîna de force au conclave où ils confessèrent la supercherie et dénoncèrent le vrai pontife. Le tumulte fut tel alors qu'ils purent encore s'échapper du Vatican, les uns se sauvèrent au Saint-Ange, d'autres coururent éperdus hors des murs, dans la campagne. Le sang-froid des chefs de la commune fut le salut de l'église et de la ville. Le cardinal de Florence les convainquit de la validité de l'élection; le peuple se remit de son émotion; le nouveau pape était, après tout, un Italien. Prignano demanda une troisième épreuve électorale ; les cardinaux réfugiés au Saint-Ange envoyèrent leur vote par écrit, ceux qui couraient dans l'*agro romano* revinrent l'un après l'autre à Saint-Pierre et donnèrent leur adhésion. Le 18 avril, jour de Pâques, Urbain VI était couronné selon les rites séculaires, et prenait possession du Latran.

Le schisme ne se fit point attendre longtemps. Urbain VI était

le pontife le plus propre à mettre l'église en feu. Une élévation si imprévue exaspérèrent l'orgueil et la violence de ce Napolitain. Il traita dès le premier jour, avec une extrême dureté, les cardinaux qui venaient de l'appeler de son petit évêché au gouvernement de la chrétienté. Au premier consistoire, il leur enjoignit de revenir au plus vite à la simplicité des apôtres, à résider dans leurs diocèses, à refuser les présens des princes. Cette façon brusque d'imposer la réforme déplut aux cardinaux français qui formèrent aussitôt, autour de Robert de Genève, un parti d'opposition encouragé par Jeanne de Naples. A la fin de mai, les *ultramontains* se retirèrent à Anagni, afin de respirer, disaient-ils, un air plus salubre, laissant Urbain à Rome, seul avec ses quatre cardinaux italiens. Le pape, à son tour, changea d'air et s'établit à Tivoli. Cependant les bandes bretonnes, répondant à l'appel du sacré-collège, poussaient jusqu'aux murs de Rome, battaient, le 16 juillet, les Romains au pont Salaro, puis se repliaient sur Anagni. Quand les cardinaux rebelles se virent appuyés par une armée, ils lancèrent, le 20 juillet, leur manifeste. Ils déclaraient nulle l'élection d'Urbain VI, faite sous la pression de l'émeute. Urbain, avec une sagesse politique que son règne ne devait plus montrer, se déclara tout prêt à s'incliner devant la décision d'un concile. Les intransigeans rejetèrent cette proposition, et, le 9 août, publièrent une encyclique par laquelle ils enjoignaient à Urbain de se démettre, à la chrétienté de lui refuser l'obéissance. Malgré les consultations des premiers canonistes du temps, toutes favorables à l'élection, et les dernières paroles du pauvre Tibaldeschi, le pape postiche de la nuit du 7 avril, qui témoigna en mourant de la sincérité du scrutin, les dissidens ouvrirent à Fundi un nouveau conclave où les trois derniers cardinaux italiens se laissèrent attirer, par l'espoir qu'on inspira à chacun d'eux qu'il serait élu. Le 21 septembre, le cardinal de Genève, dont les mains étaient encore teintes du sang de Cesena, Clément VII, était choisi. Les trois Italiens protestèrent et allèrent cacher leur honte dans un château des Orsini, près de Tagliacozzo.

Urbain revint à Rome. Il ne pouvait rentrer au Vatican, car le Saint-Ange était aux mains d'un gouverneur dévoué au parti français, il descendit à Santa-Maria Nuova, au Forum, puis à Santa-Maria du Transtevere. Il n'avait plus près de lui un seul de ses cardinaux; les prélats de sa cour l'abandonnaient l'un après l'autre pour rejoindre le pape de Fundi. Jamais le saint-siège romain n'était tombé dans une désolation plus profonde. Mais Catherine veillait toujours sur l'église. Dès le début du nouveau pontificat, elle avait su fléchir l'âme altière d'Urbain en faveur de Florence : la paix avait

été conclue à des conditions modérées, l'interdit levé, et la cité de Dante était redevenue, écrit Matteo Villani, « le bras droit de l'église. » Aux premiers symptômes du schisme, elle avertit les cardinaux du parricide qu'ils allaient commettre ; elle engagea le pape à nommer au plus vite un sacré-collège italien. En un même jour, il donna la pourpre à vingt prélats, à deux Orsini, à deux Colonna. Il était bien tard : la France, l'Université de Paris, Jeanne de Naples, un grand nombre d'évêques se déclaraient pour Clément VII ; puis, ce fut le tour de la Savoie, de l'Espagne, de l'Écosse ; déjà l'Occident ne distinguait plus le pape régulier de l'antipape. Désespéré, Urbain appela sainte Catherine, qui vint tranquillement s'asseoir au chevet de l'église romaine. Il la pria de convoquer dans la ville apostolique les plus grands chrétiens de l'Italie : sur un signe de sa main, les saints accoururent du fond de leurs solitudes, des forêts de Vallombreuse, des montagnes de Nice ou de Spolète. Elle écrivit aux monastères afin qu'on priât nuit et jour pour l'évêque universel. Elle relevait, dans les consistoires, le courage du pape et celui du sacré-collège. Urbain VI, raffermi par les paroles de cette femme singulière, prit résolument l'offensive. Il acheta à prix d'or un condottière, Alberigo Barbiano, qui, en avril 1389, battit à Marino les Bretons de Clément VII ; il lui donna, pour orner son triomphe, une bannière où était écrit, en lettres d'or, le cri que poussera plus tard Jules II : « L'Italie délivrée des Barbares. » Il assiégea, dans ce même mois, la forteresse du Saint-Ange, dont les bombardes avaient incendié le Borgo. Son château-fort une fois reconquis, il se rendit au Vatican, pieds nus, à la suite d'une procession, au milieu de tout le peuple. L'antipape se réfugia à Naples, puis à Avignon. Urbain VI était désormais le pape de Rome et de l'Italie. Mais, pareil à presque tous ses prédécesseurs, il n'était le maître à Rome que selon le bon plaisir du peuple. Un jour de sédition, la foule armée envahit le Vatican : Urbain VI se souvint du dernier acte de grandeur de Boniface VIII : il revêtit les habits pontificaux, et la tiare au front, assis sur le trône, i attendit les rebelles et leur dit, comme autrefois le Seigneur aux Juifs : « Qui cherchez-vous ? » Ils s'arrêtèrent, interdits, et se retirèrent silencieusement. Catherine s'employa encore à pacifier les esprits, prêchant au pape l'indulgence et la charité, aux séditieux le repentir, au peuple de Rome l'obéissance. Elle sollicitait les princes du parti de Clément VII, le roi de France, la reine Jeanne, elle encourageait Venise dans la confession d'Urbain VI, elle aidait à l'alliance de Louis de Hongrie et de Charles de Duras, arrière-petit-fils de Charles II d'Anjou, avec le saint-siège. Elle se hâtait ainsi, d'une façon un peu fébrile, se sentant aux prises avec une nécessité historique plus forte que son génie, voyant déjà l'ombre de la mort

s'allonger sur le sentier où elle cheminait pour la gloire de Dieu, si douloureusement, depuis le jour de sa première mission florentine. Elle avait trente-trois ans; un apostolat si passionné avait détruit sa santé : elle touchait au terme de son pèlerinage. Le 30 janvier 1380, elle écrivit une dernière fois à Urbain VI. Elle recommandait la prudence à l'impétueux pontife. Le 15 février, avec une peine extrême, elle dicta ses adieux au fidèle Raimondo, son père spirituel. Dans cette lettre, où elle imagine que Dieu lui parle, elle esquissait, avec sa finesse habituelle d'observation, le caractère du pape. « Regarde en moi, Catherine, et vois l'époux de cette épouse, le souverain pontife : vois sa sainte et bonne intention, qui lui fait perdre toute mesure. Je permets que par sa conduite sans mesure, et la terreur qu'il inspire à ses sujets, il nettoie la sainte église; mais d'autres viendront, qui l'occuperont par l'amour. Dis à mon vicaire qu'il rende sa puissance juste et accorde la paix à quiconque voudra la recevoir. » Aux disciples qui entouraient sa couche, elle adressa les paroles du Sauveur à son dernier souper, les paroles de François d'Assise mourant à ses frères : « Aimez-vous, mes fils, aimez-vous tendrement, et vous montrerez ainsi que vous me voulez toujours pour votre mère... Croyez fermement, mes très doux enfans, que, me séparant de mon corps, j'ai en vérité consumé ma vie pour la sainte église, et cela est mon don particulier. Je m'en vais du monde où j'ai souffert sans mesure, je vais me reposer dans la mer pacifique, le Dieu éternel; mais je vous promets que, loin des ténèbres de la vie, unie à la vraie lumière, je vous serai plus utile que je ne le fus ici-bas. » Au moment de rendre l'âme, elle se tourna vers ses amis et vers sa mère, et dit : « Mon vœu suprême est que vous confessiez toujours bien haut qu'Urbain est vrai pontife et que vous n'hésitiez pas à mourir pour lui et pour l'église. » Puis elle leva la main et traça le signe de la croix sur les têtes inclinées de tous ceux qu'elle avait le plus aimés, murmura la parole sainte : « Père, je remets mon esprit entre tes mains, » et expira avec une figure angélique, le 29 avril 1380.

Des événemens inouïs suivirent de près la mort de sainte Catherine. Urbain VI sembla saisi de frénésie. Il jeta sur le royaume de Naples Charles de Duras; celui-ci battit l'armée de Jeanne Ire, s'empara de la vieille reine et la fit étrangler à l'aide d'un cordon de soie. L'antipape d'Avignon lança de son côté son prétendant, un autre Angevin, Louis, à la tête d'une armée française. Urbain ramassa tout ce qu'il put des bandes d'Hawkwood et marcha sur Naples au secours de son pupille. Au bout de quelques jours, il se brouillait mortellement avec Charles ; au lieu de retourner à Rome, il s'enfermait avec ses cardinaux dans la citadelle de Nocera. Le sacré-collège, qui le haïssait, conspira; en plein hiver, il fit jeter

six cardinaux au fond d'une citerne fangeuse, pleine de reptiles; tandis que les pauvres gens, transis et affamés, criaient miséricorde, le pape, son bréviaire à la main, allait et venait, priant à haute voix, le long d'une galerie d'où il voyait la citerne, « sa figure, écrit un témoin, ardente comme un flambeau, par l'excès de la colère, » — « pareil à un fou furieux, » écrivent les cardinaux qui avaient eu la bonne fortune de rester à Naples. Urbain mit le royaume en interdit et déposa Charles, qui vint assiéger Nocera; au son des trompettes, tout autour des remparts, le roi promit 10,000 florins d'or à qui lui livrerait le saint-père, mort ou vif. Deux fois par jour, le pape paraissait à une fenêtre de son château, une clochette d'une main, une torche de l'autre et excommuniait l'armée angevine. Un Orsini réussit à ouvrir aux assiégés un passage à travers les assiégeans. Urbain VI s'enfuit, escorté par quelques centaines de soldats d'aventure de toutes nations, qui ne pensaient qu'à le vendre pour quelques écus; il emportait ses cardinaux, presque mourans, après sept mois de citerne, attachés sur leurs chevaux. Alors commença une chasse extraordinaire, le pape et l'église courant, sous le ciel enflammé du mois d'août, par les montagnes et les vallées, d'abord vers Salerne, puis vers l'Adriatique. En route, le pape fit tuer l'évêque d'Aquila, et reprit sa course démoniaque, laissant le cadavre dans la poussière blanche du grand chemin. Enfin, toujours poursuivi, le cortège atteignit la mer près de Trani; au loin parurent les galères de Gênes, qui recueillirent le pontife. Urbain VI ne remit le pied que trois années plus tard dans la ville éternelle.

Tel fut le pape étrange que Catherine de Sienne appelait « mon père très doux. » Le spectacle de ce pontificat eût-il pu obscurcir la foi que « la sainte dame » avait en sa mission, et lui inspirer quelque regret d'avoir ramené la papauté de France en Italie, au siège du premier apôtre, à la pierre angulaire de l'église? Les mystiques et les prophètes ont des grâces d'état : si indignes que soient les instrumens terrestres dont Dieu se sert pour réaliser ses desseins, ils savent que ceux-ci sont excellens et que les misères humaines n'en altèrent point la beauté. A l'origine du schisme, elle avait prédit que l'église passerait par de cruelles épreuves, mais qu'après les jours de deuil, viendrait le temps de la paix et de la joie. L'histoire a mis bien des années à donner raison à sainte Catherine et peut-être n'a-t-elle pas encore aujourd'hui répondu à toutes ses espérances. Mais, pour les prophètes et les mystiques, le temps ne compte guère, car ils lisent au livre de l'éternité des secrets qui sont leur consolation et la vertu de leur apostolat.

ÉMILE GEBHART.

UN

TÉMOIN AMÉRICAIN

DE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

GOUVERNEUR MORRIS.

The Diary and Letters of Gouverneur Morris, edited by Anne-Cary Morris, 2 vol. New-York, 1888.

I.

Gouverneur Morris naquit le 31 janvier 1752, à Morrisania, dans l'état de New-York; il perdit son père de bonne heure, et fut élevé par les soins de sa mère. Il se prépara au barreau, et fut nommé, en 1775, membre du premier congrès provincial de New-York : il s'y fit remarquer par ses efforts pour empêcher l'introduction de l'esclavage dans l'état de New-York. Quand les colonies se séparèrent de l'Angleterre, Morris resta lié à leur sort, malgré ses parentés anglaises et ses liens avec les tories. Il prit une part active aux discussions des premiers congrès : en octobre 1778, c'est lui qui rédigea les premières instructions envoyées à un ministre d'Amérique : ce ministre n'était autre que Franklin. Il n'a malheu-

reusement laissé nulle trace de ses nombreux travaux à cette époque; établi à Philadelphie, il y fut victime en 1780, d'un accident qui le força à subir l'amputation de la jambe gauche au-dessous du genou : « Mon bon monsieur, dit-il au chirurgien qui lui expliquait la nécessité de l'opération, vous raisonnez si bien et vous me montrez si bien les avantages qu'on a à être sans jambes, que je suis presque tenté de me séparer des deux. » Morris était remarquablement beau, ses portraits en font foi, et il dut se résigner à porter toute sa vie une jambe de bois.

Il prit place parmi les membres de la convention qui rédigea la constitution fédérale. Ses instincts étaient éminemment conservateurs; il opina pour la nomination des sénateurs à vie, il ne voulait donner les droits électoraux qu'aux propriétaires du sol. Il s'opposa énergiquement à l'esclavage et le dénonça comme une institution néfaste. Madison a écrit que « la perfection du style et de l'arrangement de la Constitution est l'œuvre de la plume de Morris. »

Morris était riche ; à la mort de sa mère, il avait acheté la part que son frère aîné, général dans l'armée anglaise et marié à la duchesse de Gordon, avait dans Morrisania; financier habile, il fit avec beaucoup de succès des exportations de tabac et de blé en Europe ; laissant son second frère Robert en Virginie, il partit pour l'Europe en 1788, pour aller veiller en France à l'exécution de certains marchés faits avec les fermiers généraux.

Morris descendit à Paris à l'hôtel de Richelieu, rue de Richelieu. Les lettres de recommandation que Washington lui avait données lui ouvrirent toutes les portes; ses avantages personnels, sa bonne grâce, sa gaîté, ses manières, son esprit naturel en firent rapidement une sorte de favori. « Il faut, disait M. de Talleyrand, avoir vécu en France dans les années qui précédèrent la révolution pour savoir ce que c'est que le plaisir de vivre. » Morris paraît avoir goûté ce plaisir aussi vivement, plus vivement peut-être qu'aucun Français. Mais ses lettres n'auraient qu'un intérêt de second ordre, si elles n'étaient que des notes prises sur la société polie de l'époque, sur ses amusemens, ses modes, ses distractions; ce qui leur donne un intérêt supérieur, c'est qu'on y sent tout de suite remuer les passions qui déjà préparaient la révolution; on voit grandir chez les uns l'aveuglement fatal qui va les précipiter dans mille dangers; chez les autres, on voit naître le goût du désordre, l'horreur de tout frein, la perversité qui s'ignore et qui ne sait pas encore tout ce dont elle est capable : chez tous, ou presque tous, l'amour du changement, l'entraînement vers l'inconnu, la nouveauté.

A peine arrivé, Morris écrit à M. de Moustier, qui est en Amérique : « Votre nation traverse une crise importante. Aurons-nous

une constitution, ou le bon plaisir continuera-t-il d'être la loi? Cette question agite tous les esprits et tous les cœurs. La volupté elle-même se soulève sur son lit de roses et observe de loin avec anxiété la scène affairée à laquelle nul n'est plus indifférent. Vos nobles, votre clergé, votre peuple sont en mouvement pour les élections. Un esprit qui a sommeillé pendant des générations se dresse et cherche de toutes parts, ardent à posséder ce qu'il ne sait comment obtenir, actif, énergique, facile à diriger, facile, hélas, aussi à égarer. » Le roi Louis XVI a proclamé du haut du trône qu'il veut faire tomber toutes les entraves que le temps, que les accidens de l'histoire ont opposées à la félicité universelle. A la veille de la réunion des États Généraux, toute la France est comme en fermentation : dans les salons où il fréquente, Morris s'étonne souvent et quelquefois se scandalise : en revenant d'être présenté à Versailles à M. de Montmorin, le ministre des affaires étrangères, il dîne chez « les Tessé, des républicains de la plus belle eau. La comtesse, qui est pourtant une femme fort raisonnable, a formé ses idées de gouvernement d'une façon qui ne convient, je pense, ni à la situation, ni aux circonstances, ni aux dispositions de la France, et il y en a beaucoup comme elle. » Mme de Lafayette ne cache pas à Morris qu'elle le tient pour un aristocrate; et il s'aperçoit que « ses idées sont trop modérées pour sa compagnie. »

Dans une lettre à Washington (le 29 avril 1789), il montre d'abord que la liberté française intéresse les États-Unis : « Les meneurs sont nos amis : beaucoup d'entre eux en ont pris les principes en Amérique et ont été échauffés par notre exemple : leurs ennemis ne se sont guère réjouis du succès de notre révolution. » Mais il ne se fait point d'illusions; « les matériaux d'une révolution dans ce pays sont médiocres. » Il s'étend longuement sur la dépravation morale de la nation; non qu'il n'y ait des hommes, des femmes dont la vertu soit éminente, mais ces figures vertueuses ressortent sur un fond très sombre. Il montre partout la plus grande indifférence à tenir des engagemens. « Le défaut de consistance est tellement dans le sang, la moelle et l'essence de ce peuple, que quand un homme important, d'un rang élevé, rit aujourd'hui de ce qu'il disait hier sérieusement, cela paraît tout naturel... La grande masse n'a d'autre religion que ses prêtres, d'autre loi que ses supérieurs, d'autre morale que son intérêt. Voilà les créatures, qui, conduites par leurs curés ivres, vont maintenant sur les grandes routes « à la liberté, » et le premier usage qu'elles en font est de s'insurger partout pour avoir du pain. » L'immoralité française, que Morris peignait sous de si noires couleurs, ne s'accordait pas mal avec ses goûts; partout où il allait, il faisait sa cour avec une vivacité et un entrain surprenans chez un Adonis à jambe de bois. Mme Anne-Cary

Morris, qui publie les lettres et la correspondance de Gouverneur Morris, a fait de nombreuses coupures; il en reste assez pour montrer que Morris cherchait toujours et trouvait quelquefois les bonnes fortunes; il poussait sa pointe un peu partout, sans beaucoup de mesure. *Audaces fortuna juvat.* Parmi les rivaux qu'il rencontra, nous trouvons l'évêque d'Autun, dont il parle très fréquemment et sur lequel il donne de curieux détails. On se vit d'abord chez Mme de Flahault, dont l'évêque d'Autun était un des familiers. Il est impossible de ne pas être choqué par la fatuité de Morris, il a une façon de dire : « Nous verrons » quand il a fait les premières avances et posé quelques jalons auprès d'une nouvelle connaissance, qui serait tout à fait risible, si l'on ne soupçonnait que cette assurance a dû plus d'une fois le servir. Il avait de l'esprit; il avait pris très vite le ton de la société française, comprenant à demi-mot, sans lourdeur, ennemi de l'ennui, de l'affectation, serviable, toujours prêt à obliger et sans autre but que le plaisir de plaire; il veut tout savoir, tout connaître, il s'intéresse à tout; son rare bon sens lui donne de la fixité dans cette vie remuante et quand tout va bientôt changer et se dissoudre autour de lui. Pendant que se préparent les élections pour les États Généraux, Morris, qui entend parler de résistance dans les salons, écrit : « Mon opinion est que si la cour voulait maintenant revenir en arrière, il est impossible de conjecturer ce qui arriverait. Les chefs du parti patriotique se sont tellement avancés qu'ils ne peuvent plus reculer sans danger. S'il y a la moindre vigueur dans la nation, le parti dominant dans les États Généraux pourra, s'il lui plaît, renverser la monarchie elle-même, si le roi compromet son autorité dans une lutte (20 avril 1789). » Morris était un financier très habile, et était nourri des meilleures notions d'économie politique. Il faisait des projets pour remédier à l'état des finances françaises, qui occupait alors tous les esprits et qui était la cause de la convocation des États Généraux, mais il devinait que les États Généraux ne s'occuperaient pas seulement de finances. Il assiste à Versailles, en compagnie de Mme de Flahault, au défilé des députés se rendant à l'église Saint-Louis, il note que le roi est salué des cris de « Vive le roi, » mais que personne n'acclame la reine. Il assiste aussi à l'ouverture des États Généraux le 5 mai, dans la grande salle des Menus; la scène est trop connue, pour qu'on en donne la description qu'il en fait; il faut pourtant en citer quelques lignes, où perce l'émotion personnelle. « Le roi fait un discours court et excellent et s'assoit; la reine est à sa gauche, deux degrés plus bas que lui. Le ton et la manière ont toute la fierté qu'on peut attendre ou désirer d'un Bourbon. Il est interrompu dans sa lecture par des acclamations si ardentes et qui témoignent d'une si vive affection que les larmes jaillissent de mes

yeux, en dépit de moi. La reine pleure ou paraît pleurer, mais pas une voix ne s'élève pour exprimer un vœu pour elle. J'élèverais certainement la mienne, si j'étais un Français; mais je n'ai pas le droit d'exprimer un sentiment et je sollicite en vain de le faire ceux qui sont autour de moi. » A la fin seulement de la séance, remplie par un discours du roi et par la lecture d'un long rapport de Necker, quelques cris de : « Vive la reine! » se mêlent à ceux de : « Vive le roi! »

Les querelles entre les trois ordres passionnent Paris : Jefferson considère la situation de la France comme extrêmement critique : « Lui et moi, dit Morris, nous différons dans notre politique. Lui, avec tous les amans de la liberté ici, désire annihiler toutes les distinctions des ordres. » Morris ne veut pas aller jusqu'à cette extrémité, il s'effraie quand le tiers-état, après avoir attendu que les deux autres ordres se joignent à lui, décide seul « qu'il va commencer l'œuvre de la régénération nationale. » Le serment du jeu de paume ne l'enthousiasme pas. Quelques jours après, il dîne à côté de Lafayette, qui lui reproche de faire tort à la bonne cause et d'être cité continuellement contre le bon parti. Morris lui répond que l'on ne tient pas assez de compte des matériaux divers dont la nation est composée. Lafayette avoue que son parti est fou, il le dit souvent à ses amis; mais il n'en est pas moins décidé à mourir avec eux : « Mieux vaudrait, dit Morris, les amener au bon sens et vivre avec eux. »

Quand le clergé et, après le clergé, la noblesse se confondent avec le tiers dans l'assemblée nationale et après que le vote par tête est adopté, « il ne reste plus, dit-il, qu'à faire une constitution : l'existence de la monarchie ne dépend que de la modération de l'assemblée. » L'esprit de désordre envahit l'armée; la populace ouvre les prisons militaires et délivre les soldats qui y sont enfermés, les gardes françaises sont déjà en révolte. Morris écrit à Jay, le 1er juillet, pour lui raconter ce qui se passe dans Paris : « L'épée a glissé hors des mains royales. Dans une nation qui n'est préparée ni par l'éducation ni par l'habitude à la jouissance de la liberté, je crains qu'on ne dépasse bientôt toute mesure, si ce n'est déjà fait. Déjà certaines personnes parlent de limiter le droit de *veto* royal. » Il lui donne à grands traits une idée de la constitution qu'on élabore; « au train dont vont les choses, le roi de France sera bientôt un des monarques les plus limités de l'Europe. »

Il écrit ailleurs : « Ils veulent une constitution américaine sans réfléchir qu'ils n'ont point de citoyens américains pour soutenir cette constitution. » Les constitutionnels français lui font l'effet des écoliers, qui, en quittant les bancs, veulent tout rapporter

à la mesure des Grecs et des Romains : « Ceux qui cherchent leurs formes politiques en Amérique ne sont pas différens des tailleurs de l'île de Laputa, qui, nous dit Gulliver, prennent toujours mesure avec un quadrant. »

« Le roi est honnête et cherche le bien, dit Morris; il n'a ni le génie ni l'éducation qu'il faudrait pour montrer le chemin de ce bien qu'il désire... La noblesse, qui, à l'heure présente, n'a pour elle ni la force, ni la richesse, ni les talens, oppose sa fierté plutôt que des argumens à ses adversaires... Si on a le bon sens de donner à la noblesse quelque part dans l'autorité nationale, la constitution pourra probablement durer; mais autrement elle mènera ou à la monarchie pure ou à la pure république. Une démocratie! peut-elle durer ici? je ne le crois pas, à moins que tout ce peuple ne soit changé. » On approchait de la crise : le 12 juillet, Morris apprend à la table du maréchal de Castries le renvoi de M. Necker; le surlendemain, la Bastille était prise. Quelques jours après, Morris dîne avec Lafayette, devenu le roi de Paris, sous le nom de commandant de la nouvelle garde nationale. Celui-ci lui donne une permission pour visiter la Bastille qu'on démolit; il a plus d'autorité qu'il ne voudrait et en est déjà las : « Il a commandé en maître absolu à 100,000 hommes, promené son souverain à travers les rues comme il lui a plu, prescrit quels applaudissemens il devait recevoir; il aurait pu, s'il l'avait voulu, le garder prisonnier. Il désire donc, autant que possible, rentrer dans la vie privée. Sur ce point, il se trompe ou essaie de me tromper, ou peut-être tous les deux. » Singulières confidences et bien faites pour montrer ce qu'était devenue l'autorité royale! Le 22 juillet, la tête et le corps de Foulon étaient promenés en triomphe dans Paris, « la tête sur une pique, le corps nu, traînant à terre. Son crime était d'avoir accepté une place dans le ministère. Le corps mutilé d'un vieillard de soixante-dix ans est montré à Berthier, son gendre, l'intendant de Paris; lui aussi est ensuite mis à mort et coupé en morceaux et la populace les promène avec une joie sauvage. Grand Dieu! quel peuple! »

Quelques jours après, Morris quitte Paris et s'embarque pour l'Angleterre. Il y est très bien reçu par M. de La Luzerne, l'ambassadeur de France, et trouve dans ses salons un grand nombre de Français, chassés de leur pays par la jacquerie, qui avait commencé dans les campagnes; M. de La Luzerne cherchait à calmer ces émigrés : « Je leur dis (il parle à Morris) que toutes ces petites commotions, ces châteaux brûlés, etc., bien que très douloureuses, ne sont que des taches dans notre grande affaire, et, s'ils ont une bonne constitution, elles seront bien vite oubliées. » Des dépêches reçues d'Amérique, relativement au règlement de la dette contrac-

tée par les États-Unis envers la France, obligèrent Morris à repartir promptement pour la France. Il apprit à son retour que l'assemblée constituante avait adopté le principe d'une chambre unique et n'avait accordé au roi qu'un veto suspensif : « C'est, dit-il, aller à grandes guides vers l'anarchie et vers la pire des tyrannies, le despotisme d'une faction dans une assemblée populaire. » Ses amis, qui naguère le trouvaient trop aristocrate, commencent à s'inquiéter; Lafayette lui raconte que ses gardes nationaux ne veulent pas monter la garde quand il pleut. Il compte sur eux, toutefois, pour défendre l'ordre : « Si les nuages qui s'abaissent en ce moment se dissipaient sans orage, Lafayette devra beaucoup à la fortune; sinon, le monde devra lui pardonner à cause de ses intentions. Il ne veut de mal à personne, mais il a besoin de briller. » Peu de temps après, Morris prend Lafayette à part après dîner et lui dit ses sentimens sur la situation : « Il faut qu'il discipline immédiatement ses troupes et se fasse obéir; la nation est habituée à être gouvernée et veut être gouvernée. S'il croit pouvoir la conduire par l'affection, il sera la dupe d'une illusion... Je le supplie, au milieu de la grande division des partis, de s'attacher à celui du roi, car c'est le seul qui puisse prédominer sans danger pour la nation. » Il a fréquemment, chez M[me] de Flahault, des conférences avec Talleyrand sur les subsistances, sur les biens du clergé, sur la dette publique, sur toutes les questions et les personnes du jour. Il goûtait l'intelligence de l'évêque d'Autun et lui développait les principes généraux tendant à rendre une nation prospère : « Il était frappé, comme le sont toujours les hommes d'un vrai talent, quand on leur découvre la vérité vraie, et c'est ce qui, soit dit en passant, forme le principal charme de sa conversation. Il est si terriblement ennuyeux de tout expliquer à des esprits qui restent à moitié chemin, qui voient tout juste assez loin pour être tout troublés. » L'assemblée constituante faisait table rase, elle supprimait les parlemens, les provinces, les coutumes, elle créait tout à nouveau; elle confiait le pouvoir législatif à une assemblée unique, l'administration des départemens à un conseil électif et à un directoire exécutif, celle du district et celle de la commune à des autorités de même espèce; elle couvrait ainsi la France d'une multitude d'assemblées grandes ou petites élues par le peuple. Ce système nouveau semblait à Morris à la fois trop simple et trop compliqué : « Tout est sorti des gonds, écrivait-il à son frère Robert; l'autorité exécutive n'est plus qu'un nom. Tout est électif, et, en conséquence, personne n'obéit. C'est une anarchie inimaginable,.. leurs *literati*, dont les têtes sont tournées par des notions romanesques prises dans des livres, qui sont placés trop haut pour regarder de près l'homme tel que

réellement il existe et trop savans pour suivre les conseils du sens commun et de l'expérience, ont tourné les têtes de leurs compatriotes. » L'esprit des temps nouveaux avait trouvé sa formule dans le mot fameux de Sieyès sur le tiers-état : « Que doit-il être? Tout. » On oubliait les services rendus pendant des siècles par la monarchie, on méconnaissait entièrement son rôle et son utilité, on réduisait le roi à n'être qu'un président de république héréditaire et un président sans pouvoir, sans prérogatives, à la merci d'une assemblée élective unique.

Le 22 octobre, nous lisons dans le journal : « La populace a pendu ce matin un boulanger et tout Paris est en armes. Le pauvre boulanger a été décapité suivant l'usage, puis promené en triomphe dans Paris. Il avait travaillé toute la nuit pour vendre tout le pain possible ce matin. On dit que sa femme est morte d'horreur quand on lui a présenté la tête de son mari au bout d'une pique. Certainement il n'est pas dans l'ordre de la divine Providence que de telles abominations restent impunies... Une fois enlevé le poids du despotisme, toutes les mauvaises passions reprennent leur énergie particulière. Comment se terminera cette lutte? Dieu le sait; mal, j'en ai peur, c'est-à-dire par l'esclavage. »

Cette pensée revient sans cesse dans les notes et dans les lettres de Morris; il rappelle, dans une lettre à Washington, la conversation que Shakspeare met dans la bouche de deux soldats, qui apprennent la mort de Lépidus, l'un des triumwirs : « Jetez entre les deux qui restent toute la nourriture que vous voudrez, l'un mangera l'autre. » La nouvelle constitution ne laissait rien entre le roi et l'assemblée, et celle-ci, dominée par les hommes nouveaux, épris de chimères et de nouveautés, ôtait chaque jour quelque chose au roi. Morris les étonnait en leur disant qu'en abolissant tous les privilèges, en réduisant les pensions, ils attaquaient à leur insu le principe même de la propriété; il apportait dans la discussion des questions financières les principes sévères d'un économiste; ce n'était pas en faisant des dons patriotiques, en ôtant les boucles d'argent des souliers qu'on rétablirait le crédit de l'état; il fallait créer des impôts nouveaux, s'imposer des sacrifices permanens; Necker, du moins, comprenait-il ce langage? point, c'était un homme surfait; il était honnête, intègre, désintéressé, « ses écrits financiers sont pleins de cette espèce de sensibilité qui fait la fortune des romans modernes et qui convient exactement à cette nation vive, qui aime à lire, mais qui déteste penser... Mais il n'a rien du grand ministre; depuis le jour où il a convoqué les états généraux, il a flotté sur le vaste océan des incidens, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, Necker est un

pauvre financier. » Morris critique toutes ses mesures, la proposition de taxer les revenus au quart de leur valeur, l'extension de la Caisse d'escompte, la création des assignats. A défaut de Necker, qui pouvait prendre la direction des affaires? Morris voyait constamment Lafayette ; mais celui-ci, pétri de bonnes intentions, n'avait aucun plan de conduite, il faisait du monde entier son confident, il demandait des conseils pour ne pas les suivre; il avait été mis par Morris en rapport avec l'évêque d'Autun, qui avait des vues étendues; mais il avait semblé lui faire une faveur en l'écoutant sans montrer de disposition à unir son action à la sienne. Ils étaient séparés par leurs qualités comme par leurs défauts. Morris, qui voyait Lafayette dans l'intimité, ne lui mâchait pas la vérité. Un jour que le roi s'était rendu à l'assemblée sans cérémonie et avait prononcé un discours qui avait été reçu avec de grands applaudissemens, Lafayette dit à Morris que, pour ce discours, il faudra qu'il donne au roi un sucre d'orge : « Je souris et lui dis qu'il n'y a plus de sucre d'orge à donner, qu'ils ont découpé le pouvoir exécutif de telle façon qu'il n'en reste plus rien pour le monarque. » Partout les officiers des nouvelles municipalités refusent de se servir de leurs pouvoirs pour le rétablissement de l'ordre; l'armée est sans ordres; les villes du nord de la France sont à la merci du premier ennemi qui les attaquera, l'anarchie est complète.

Le 17 février 1790, Morris partit pour la Hollande, afin d'y négocier un emprunt pour le remboursement de la dette américaine envers la France; et de là il passa en Angleterre, où il avait à remplir une mission confidentielle donnée par Washington, notamment au sujet d'un traité de commerce à conclure entre l'Angleterre et les États-Unis. Il apprit, en dînant à l'ambassade de France, que, sur la motion de quelques membres de qualité, l'assemblée avait aboli les titres de noblesse, les armes, les livrées. « Faites mille complimens, écrit-il à Short, l'envoyé américain de Paris, à Son Altesse Royale (la duchesse d'Orléans) et à Mme de Chastellux. Je suppose qu'à mon retour à Paris j'aurai à apprendre de nouveaux noms pour la moitié de mes connaissances. » Il n'assista pas à la fête de la Fédération, il ne vit pas l'évêque d'Autun célébrer la messe au Champ de Mars et son ami Lafayette mettre son sabre sur l'autel. Il n'espérait rien de bon de cette nouvelle constitution à laquelle le roi et l'assemblée venaient solennellement de prêter serment. « A mesure que la révolution semblera approcher de son accomplissement total et que le nouvel ordre de choses paraîtra établi, des schismes éclateront parmi les révolutionnaires, car tous désireront leur part des bonnes choses que tous, en vertu des *droits de l'homme,* ont le droit de posséder... » — « Ceux qui font

la cour au peuple ont une maîtresse capricieuse, une maîtresse qu'on peut gagner par des sacrifices, mais non garder, car elle est insatiable... » — « Le fonds de la nature humaine reste toujours le même : ce que poursuit l'homme ne varie pas, si nous pénétrons le voile de décence dont se couvre une jeune ambition; si nous ne pouvons le faire, il nous en épargnera le soin quand tomberont les barrières qui ont été élevées contre lui par ce grand allié de la vertu, *la loi...* » La loi! voilà le mot prononcé, voilà ce qui soutient l'édifice social, et la loi constitutionnelle est la première et la plus importante de toutes. C'est cette loi qu'il faut préserver des passions, des caprices, de l'audace des factions. N'ayant pas confiance dans la nouvelle constitution, Morris ne pouvait prévoir que des malheurs; les événemens ne devaient lui donner que trop vite raison.

Morris repart pour Paris au mois de septembre et traverse une partie de l'Allemagne. Dès son retour il donne à Lafayette, sans ménagement, son opinion sur la situation : « Pendant que je parle, il pâlit. Je lui dis que le temps approche où tous les braves gens doivent se grouper autour du trône; que le roi actuel est précieux en raison de sa modération;.. que la constitution faite par l'assemblée n'est bonne à rien; que, pour lui, sa situation personnelle est très délicate; nominalement il commande les troupes, mais je ne vois pas comment il peut établir aucune discipline, et, s'il n'y réussit, il se ruinera tôt ou tard. » Ces graves conversations se mêlent, dans le journal de Morris, aux détails les plus frivoles, et c'est ce qui, en partie, en fait le charme. On ne supporterait pas indéfiniment les plaintes d'un Cassandre et ses sombres prophéties; mais il nous montre bien ce qu'était Paris pendant la révolution, courant à ses plaisirs et les goûtant avec la fièvre de l'inquiétude. Lui-même est sans cesse agité, il fait de mauvais vers anglais pour ses belles amies et donne des consultations aux ministres. Il est ridicule et il est éloquent; il intéresse, car, en dépit de tout, bien que ses idées et ses sentimens soient sans cesse blessés, il aime passionnément la France, la vie française. « J'admire toujours l'architecture du temple, bien que je déteste les faux dieux auxquels on le dédie. Les ducs et les corbeaux, les oiseaux de nuit font maintenant leurs nids dans les niches. » Il espère, par instant, que de tant de mal sortira le bien; au commencement de 1791, il dit à Washington : « Au milieu de toute cette confusion, de cette confiscation des propriétés du clergé, de la vente des domaines, de la réduction des pensions, de l'abolition des offices, et surtout de ce grand liquidateur de la dette publique, le papier-monnaie, cette nation cherche sa voie vers un nouvel état d'active énergie qui, je crois, se déploiera aussitôt qu'elle aura un

vigoureux gouvernement. La confusion intermédiaire fera surgir sans doute des hommes de talent pour former ce gouvernement et pour en exercer l'autorité. » Ne peut-on lire dans ces lignes comme l'annonce de l'empire et de Napoléon ?

Le jour de la mort de Mirabeau, Morris conseille à l'évêque d'Autun de prendre sa place, de prononcer son oraison funèbre et de profiter de l'occasion pour insister surtout sur les services rendus à la fin de sa vie par Mirabeau à la cause de l'ordre et à la cause royale. « Les funérailles de Mirabeau, suivies, dit-on, par plus de cent mille personnes, dans un silence solennel, ont été un spectacle imposant. C'est un grand tribut payé à des talens supérieurs, ce n'est pas un encouragement aux actes vertueux. Des vices, à la fois dégradans et détestables, ont marqué cet homme extraordinaire. Complètement prostitué, il a tout sacrifié au caprice du moment. *Cupidus alieni, prodigus sui,* vénal, éhonté, et pourtant grandement vertueux quand il était poussé par l'impulsion dominante, mais jamais véritablement vertueux, parce qu'il n'était jamais contrôlé par la raison ou par la ferme autorité des principes. J'ai vu cet homme, dans le court espace de deux ans, sifflé, honoré, haï, pleuré. L'enthousiasme lui donne en ce moment les proportions d'un géant : le temps, la réflexion, diminueront sa stature. »

C'est à Londres, où il était allé pour un peu de temps, que Morris apprit la fuite du roi et de la reine. « S'ils réussissent à s'échapper, une guerre est inévitable ; s'ils sont repris, c'en sera fait pour quelque temps de tout gouvernement monarchique en France. » Cette nouvelle hâta son retour à Paris ; on n'y parlait que des détails de l'arrestation du roi. L'assemblée vota presque à l'unanimité l'inviolabilité royale ; mais Morris comprit que monarque et monarchie étaient perdus. Il s'en irrite, il s'emporte contre Louis XVI, il cherche un régent ; mais les frères du roi sont partis, le prince de Condé est émigré, qui composera le conseil de régence ? Paris est en armes, le sang a coulé, Lafayette est traité d'assassin pour avoir proclamé la loi martiale et ordonné le feu contre les émeutiers au Champ de Mars. La scission était faite définitivement entre les constitutionnels et entre les républicains.

Le roi captif alla, le 8 septembre 1791, dans l'assemblée, prêter serment à la constitution ; Morris avait confié à M. de Montmorin un mémoire sur la conduite que le roi avait à tenir et sur le discours qu'il avait à faire à l'assemblée ; M. de Montmorin ne donna le mémoire à Louis XVI qu'après l'acceptation de la constitution. « Vous avez vu, écrit-il à Washington le 30 septembre, que le roi a accepté la nouvelle constitution, et qu'en conséquence il a été remis en liberté. C'est l'opinion générale et presque universelle

que cette constitution est inexécutable. » Il lui donne une sorte de carte politique de la France ; le Midi est imbu de principes républicains ou plutôt démocratiques, le Nord est clérical, l'Est est attaché à l'Allemagne et ne demande qu'à être réuni à l'empire (l'erreur est ici manifeste), la Normandie est aristocratique, de même qu'une partie de la Bretagne ; le centre du royaume est monarchique. Les émigrés, qui ont rejoint en grand nombre les princes, sont convaincus qu'une coalition des souverains de l'Europe remettra les choses dans l'ancien état, « je crois qu'ils se trompent bien. » Morris connaissait trop bien l'état des cours, les divisions de l'Allemagne, pour être la dupe de ces illusions. « Le côté faible du royaume, dans l'état actuel, est en Flandre ; mais que les provinces d'Alsace-Lorraine, de la Flandre française, de l'Artois, soient détachées, et la capitale se trouvera constamment exposée aux visites de l'ennemi. Ces provinces ont été, vous le savez, acquises avec de grands sacrifices de sang et d'argent, et si Louis XIV avait pu faire du Rhin sa frontière depuis la Seine jusqu'à l'océan, il aurait eu presque les avantages d'une position insulaire. » Malgré les préparatifs de Condé, de l'empereur, malgré le congrès convoqué à Aix-la-Chapelle, il ne croit pas qu'on fasse rien de sérieux en 1791.

Parlant de la situation de Lafayette, il écrit à son frère : « Notre ami Lafayette n'a plus aucune influence. Il parle de se retirer en Auvergne, de passer l'hiver dans ses terres. Le roi et la reine le détestent, les nobles le méprisent et l'abhorrent, de sorte que son étoile semble déchoir, à moins qu'il ne se mette à la tête du parti républicain, qui à présent lui est hostile. Tout cela vient d'une faiblesse de caractère et d'un esprit d'intrigue qui sert le courtisan, mais ruine l'homme d'état. J'en suis fâché pour lui, car je crois qu'il voulait le bien. »

II.

La nouvelle assemblée, composée de sept cent quarante-cinq membres, presque tous hommes nouveaux, montre tout de suite son esprit en refusant, en parlant au roi, de se servir des mots de sire et de majesté ; elle revint cependant sur cette résolution peu de jours après l'avoir prise, la voyant condamnée par le sentiment populaire, un moment redevenu plus favorable à Louis XVI. La lutte commençait à s'engager entre les constitutionnels et les girondins, et Morris en suivait avec attention toutes les péripéties, quand Washington le nomma ministre des États-Unis à Paris, bien qu'il n'eût pas réussi à conclure un traité de commerce avec l'Angleterre, qu'il fût connu pour son opposition à la révolution française

et qu'il fût une sorte de favori dans les cercles aristocratiques de Paris; dans le sénat américain sa nomination suscita beaucoup d'opposition, et elle ne fut ratifiée qu'à une faible majorité.

On voit aisément les difficultés de la tâche qu'imposait à Morris l'amitié de Washington. Rien toutefois ne l'empêchait de témoigner de son attachement à la famille royale, et ses devoirs se conciliaient sur ce point avec ses goûts. Il croyait encore que dans le naufrage général la royauté serait la dernière planche de salut. Ses lettres étaient ouvertes à la poste; ce qui ne l'empêchait pas d'écrire à Washington : « L'assemblée commet chaque jour de nouvelles folies et ce ne sera pas sa faute si cette malheureuse contrée n'est pas replongée dans les horreurs du despotisme. Ils viennent de faire un coup de maître; ils ont résolu d'attaquer leurs voisins si ceux-ci ne dissipent pas les assemblées d'émigrans français qui se sont réfugiés chez eux. Ces voisins sont des membres de l'empire germanique, et la France menace de porter chez eux, non pas le fer et le feu, mais la liberté... » Rochambeau, leur vieille connaissance, était en Flandre; Lafayette devait pénétrer dans l'électorat de Trèves; Luckner avait une armée en Alsace. Morris connaissait à fond tout le personnel de la révolution; il profita d'un séjour à Londres (c'est dans cette ville qu'il apprit sa nomination comme ministre à Paris) pour le peindre avec une extrême liberté à Washington dans une très longue lettre datée du 4 février 1792, pleine de curieux détails : « Ces trois hommes, M. de Narbonne, M. de Choiseul, l'abbé de Périgord, sont des jeunes gens de grande famille, des hommes d'esprit et des hommes de plaisir. Les deux premiers étaient riches, mais sont ruinés. Ils étaient tous trois intimes et ils ont suivi la carrière de l'ambition pour refaire leur fortune. Sur le chapitre de la morale, aucun n'est exemplaire. On blâme surtout l'évêque; non pas tant pour l'adultère où il vit, chose assez commune dans le clergé d'un rang élevé, mais pour la variété et la publicité de ses amours, et surtout pour ses spéculations de bourse pendant le ministère de M. de Calonne, avec qui il était dans les meilleurs termes, et durant lequel il eut des occasions dont ses ennemis disent qu'il n'a pas fait un petit usage. Je ne crois pas à cette accusation et, sauf les galanteries et un mode de penser un peu trop libéral pour un homme d'église, on a beaucoup exagéré les critiques... » Il peint le comte de Narbonne, à ce moment ministre de la guerre, comme un homme d'esprit, aimable, mais nullement administrateur. Bertrand de Molleville, aussi ministre, a du talent; mais « une hirondelle ne fait pas le printemps. » Morris voit la guerre prochaine; tout le monde la désire : les aristocrates, dans l'espoir de se venger; les giron-

dins, pour établir la république. L'empereur ne la voudrait point et se réfugie derrière l'acceptation de la constitution par Louis XVI pour refuser d'agir; mais le roi de Prusse veut se grandir et saisir une occasion. L'évêque d'Autun a été envoyé en Angleterre pour chercher une alliance contre l'empereur, et « si mon information est correcte, il est autorisé à offrir la cession de l'Ile de France, de Bourbon et de Tabago. » Morris prévoit que cette négociation ne peut aboutir, que jamais l'Angleterre ne s'embarquera avec la France : « le jeu de M. Pitt est aussi clair que le jour. Il n'a qu'à recevoir les offres qui lui seront faites et à en envoyer des copies à Vienne et à Madrid. » Brissot était allé dans le comité diplomatique jusqu'à proposer, en vue d'obtenir cette alliance impossible, d'offrir à l'Angleterre la cession de Dunkerque et de Calais : « Vous jugerez par ce spécimen de la sagesse et de la vertu de la faction à laquelle il appartient. »

Dans d'autres lettres à Washington, Morris revient sur les offres faites par Talleyrand à l'Angleterre pour obtenir sa neutralité au cas d'une guerre avec l'empereur : la cession de Tabago, la démolition des travaux de Cherbourg, la prolongation du traité de commerce. L'évêque d'Autun échoua dans sa mission, la cour d'Angleterre regardait avec horreur et avec appréhension les révolutionnaires français ; sa réputation personnelle était détestable, enfin il n'avait pas craint de donner à entendre qu'il avait de quoi corrompre les membres du cabinet. Pitt, au reste, savait que les travaux de Cherbourg étaient peu avancés et que la marine française était dans un état misérable ; ce qui l'intéressait, dans le cas d'une guerre entre la France et l'empire, c'était le sort des Pays-Bas, qu'il ne voulait pas voir annexés à la France.

Au moment où Morris entra en fonctions, le roi venait de prendre un ministère girondin ; Roland avait l'intérieur, Dumouriez les affaires étrangères : dans sa première visite au ministre, Morris ne cacha pas que pendant que l'Assemblée constituante était réunie, il avait travaillé à provoquer certains changemens dans la constitution qui lui paraissaient essentiels ; il n'avait pas réussi ; il était maintenant un homme public et savait qu'il n'avait pas à s'ingérer dans les affaires intérieures du pays. La correspondance de Morris avec Jefferson, secrétaire d'état à Washington, commence le 10 juin 1792 ; Dumouriez lui a dit que le système politique de la France était extrêmement simple ; une puissance aussi grande que la France n'avait pas besoin d'alliances et par conséquent il était contraire à tous les traités, sauf aux traités de commerce. La guerre était déclarée contre le roi de Hongrie (qui venait de succéder au pacifique Léopold, mais n'avait pas encore été élu à l'empire). Dumouriez comptait sur une révolte dans les Pays-Bas autrichiens.

Il se disait tout à fait rassuré du côté de la Prusse ; celle-ci n'avait d'autre but que d'engager la maison d'Autriche, afin de tirer parti de ses embarras. Mais Dumouriez ne resta que peu de temps ministre : « Nous sommes sur un volcan, écrit Morris le 17 juin, nous le sentons trembler, nous l'entendons rugir, mais nous ne savons pas où et quand se fera l'éruption. »

Lafayette commençait à penser à se mettre en travers de la faction jacobine. « Je vous confesse que je ne crois pas beaucoup à son succès. Il y a beaucoup à faire et peu de temps pour le faire, et pendant qu'une grande partie de la nation désire renverser le gouvernement présent pour restaurer les anciennes formes, pendant qu'une autre, plus dangereuse encore par le nombre et les positions qu'elle occupe, désire fonder ici une république fédérale, les modérés, attaqués de tous côtés, luttent seuls contre des forces écrasantes. »

Trois jours après, les députations des faubourgs forçaient l'entrée des Tuileries, insultaient le roi et la reine, forçaient le roi à mettre le bonnet rouge. Lafayette accourut à Paris et donna à Morris un rendez-vous chez M. de Montmorin. « Je lui dis qu'il faut qu'il retourne à l'armée ou aille à Orléans et se détermine à se battre pour une bonne constitution ou pour le méchant morceau de papier qui porte ce nom ; que dans six mois, il sera trop tard. Il me demande ce que j'entends par une bonne constitution, si c'est une constitution aristocratique. Je lui dis que oui et je présume qu'il a vécu assez dans le nouveau style pour voir qu'un gouvernement populaire n'est bon à rien en France. Il me dit qu'il veut la constitution américaine, mais un exécutif héréditaire. Je lui réponds que dans ce cas le monarque sera trop fort et qu'il faudra lui donner un frein dans un sénat héréditaire. »

La constitution n'était plus qu'une toile d'araignée qui ne pouvait arrêter l'émeute. Personne, au reste, n'avait ni plan, ni méthode, ni projets d'avenir. Le moment approchait où la terreur allait régner en souveraine ; on voit apparaître pour la première fois dans les lettres du ministre américain le nom de Danton. « Danton a dit publiquement, à propos des intrigues de la cour, qu'on en serait bientôt débarrassé. » Un des nouveaux ministres, Terrier de Monciel, était un ami intime de Morris. Celui-ci dit à Louis XVI qu'il pouvait se fier à Monciel ; un mémoire donné quelques années plus tard, à Vienne, à l'évêque de Nancy pour « son altesse royale, » sans date, sans signature, mais probablement écrit en 1792, contient ces lignes : « Il (Monciel) fut chargé de l'affaire la plus importante, c'est-à-dire d'aviser aux moyens de tirer le roi de sa périlleuse situation. Il eut à cet effet des consultations fréquentes avec M. M... (Morris), et parmi les différens moyens qui se présentèrent, celui

qui leur parut le plus essentiel fut de faire sortir la famille royale de Paris. Les mesures étaient si bien prises à cet effet que le succès en était presque immanquable, mais le roi (pour des raisons qu'il est inutile de détailler ici) renonça au projet le matin même fixé pour son départ, alors que les gardes suisses étaient déjà partis de Courbevoie pour couvrir sa retraite. Les ministres, qui se trouvaient gravement compromis, donnèrent tous leur démission. Le moment était d'autant plus critique que sa majesté tenait déjà les preuves de la conspiration tramée contre sa personne... »

Ce mémoire nous apprend aussi que Morris consentit à prendre chez lui de l'argent du roi, qu'il reçut de M. de Monciel une somme qu'il convertit en 5,000 louis d'or; il remit ces 5,000 louis aux mains de « son altesse royale, » à Vienne, après avoir vainement tenté de les restituer plus tôt.

Il y a une allusion à ces faits dans le journal : « Le 3 août, M. Brémond (homme de confiance de Monciel) m'apporte 5,000 louis d'or, qu'il a achetés... Il me dit que le roi et la reine sont très malheureux et dans de grandes appréhensions... Je trouve lady Sutherland à ma porte. Elle vient pour obtenir un rendez-vous entre moi et le chevalier de Coigny. Je réponds que je serai chez moi demain s'il vient me rendre visite. Il voudrait donner mes idées directement à la reine, sans qu'elles passent par M. de Montmorin. Ils s'attendent tous à être massacrés le soir au château. »

Quelques jours après, le 10 août, la populace en armes envahit le palais et massacra les Suisses : le roi et la reine durent se réfugier dans l'assemblée, qui décréta la suspension de l'autorité royale. Les notes de Morris deviennent brèves, fiévreuses; on vient lui demander de tous côtés des passeports. Sa colère et sa douleur n'ôtent rien à sa lucidité. Il voit les causes du mal, un roi « qui a une fermeté sans pareille pour souffrir et aucun talent pour agir, troublé par ses scrupules religieux, embarrassé par son serment à une constitution que sa conscience lui dénonce comme mauvaise, » les modérés, qui les premiers ont mis la révolution en branle, et qui ne peuvent plus l'arrêter, les républicains qui marchent audacieusement à leur but, toute autre solution que la monarchie absolue ou la république hors de cause; « cette question ne peut être résolue que par la force. » Les ministres étrangers prenaient la fuite, plutôt qu'ils ne prenaient congé. On faisait honte à Morris de demeurer à Paris : « Je resterai pourtant, écrivait-il à Jefferson; mes lettres de crédit sont auprès de la monarchie, non pas de la république de France. » Il ne se sent pas autorisé à prendre parti et il estime que si la majorité des Français se prête au nouveau gouvernement, les États-Unis le reconnaîtront. Il avait tous les jours quelque sujet de plainte, mais il ne s'offensait pas de ce que

faisait le peuple « parce qu'il n'est pas supposé connaître le droit des gens et qu'il est dans un état de furie inconcevable, qui le rend propre à recevoir toutes les impressions et à commettre tous les excès. » Talleyrand le pressait pourtant de partir, parce que tous les autres membres du corps diplomatique quittaient Paris. « Cette après-midi (2 septembre), on annonce le massacre des prêtres enfermés aux Carmes. Puis on est allé à l'Abbaye et on y a massacré les prisonniers. Ceci est horrible... » Le 3 septembre, « les massacres ont continué toute la journée. On me dit qu'il y a à peu près huit cents victimes. Le ministre de Parme, l'ambassadrice de Suède ont été arrêtés au moment de partir. Et toujours l'on massacre (4 septembre). « (Le 6 septembre), les massacres continuent... l'évêque d'Autun a obtenu un passeport. Il me dit qu'il ne croit pas que le duc de Brunswick pourra venir à Paris et il me presse fortement d'en sortir...» Le 10 septembre, on massacre les prisonniers à Versailles. « Nous avons eu, écrit-il à Jefferson, une semaine de meurtres sans résistance... » M. de Montmorin, son ami, était parmi les victimes. Il nomme encore Mme de Lamballe, le duc de La Rochefoucauld; peu d'autres noms. Lafayette avait mis la frontière entre lui et l'assemblée : « Le cercle est complet, dit Morris. Il est brisé par la roue qu'il a mis lui-même en mouvement. Il a duré plus longtemps que je n'aurais cru. J'ai toujours déploré sa situation et plus que jamais, je sens le désir de soulager ses ennuis. « Lafayette avait été arrêté aux avant-postes autrichiens et traité en prisonnier de guerre. Morris ne s'épargna jamais pour lui venir en aide et travailla personnellement plus tard à sa libération. Comme ministre des États-Unis, il n'avait dans le moment rien à dire contre l'arrestation d'un sujet français.

Son journal devient de plus en plus bref, mais chaque ligne est un événement; il assiste à des scènes qui lui font dire : « Je ne prétends pas décrire ce que je voudrais oublier. » Le 21 septembre, la convention abolit la royauté : « Vous verrez, dit-il à Washington, que le roi est accusé de haute trahison et de crimes; je crois véritablement qu'il désirait que cette nation pût jouir de toute la liberté que la situation comporte. Quel sera son sort? Dieu le sait, mais l'histoire nous montre que, pour les monarques détrônés, le chemin est court de la prison au tombeau. » Dans la situation terrible où il était, il demandait des instructions précises, tout en convenant qu'il pouvait être incommode de les lui donner. A partir des massacres de septembre, son Journal devient plus bref, il note seulement les bruits du jour relatifs aux opérations militaires. Parfois il écrit : « Aujourd'hui tout est tranquille. » Il enregistre les succès des armées de la révolution : « Les villes tombent devant elles sans coup férir, et la Déclaration des Droits de l'homme produit

l'effet des trompettes de Jéricho. Je n'ai jamais douté des forces de la France, unie, avec son enthousiasme naturel, échauffé par l'ardeur de la liberté naissante, mais j'ai toujours craint qu'elle manque de cette réflexion froide qui semble nécessaire à la consolidation d'un gouvernement libre. » Cette constitution, qui avait été présentée au genre humain comme un monument de la sagesse humaine, il la voit déjà méprisée et regardée comme un tissu d'absurdités. « J'aime, dit-il à Pinkney le 3 décembre 1792, ce peuple inconstant. Je lui suis reconnaissant des efforts qu'il a faits dans notre cause. » Mais il n'a pas confiance dans l'avenir, son cœur est plein de sinistres pressentimens ; il assiste avec douleur au procès du roi. Il écrit à Jefferson : « A toute personne moins familière que vous avec l'histoire des affaires humaines, il pourrait sembler étrange que le plus doux monarque qui se soit jamais assis sur le trône de France, qui en a été renversé précisément parce qu'il ne voulait pas adopter les mesures de rigueur de ses prédécesseurs, un homme que personne ne pourrait accuser d'un acte criminel, soit persécuté comme l'un des plus odieux tyrans qui aient jamais déshonoré les annales de l'histoire, que lui, Louis XVI, soit menacé de la peine capitale. Et pourtant, c'est un fait et je crois qu'il mourra. »

Il ne disait que trop vrai.

Sa famille commençait à s'inquiéter pour lui et le conjurait de quitter Paris. Il y restait pourtant, aimant mieux que ses amis fussent effrayés de l'y voir, que d'être accusé par ses ennemis d'en être sorti au moment du danger. Sa nature vive, exubérante, avait un ressort merveilleux. L'émotion ne prend jamais, chez lui, le ton du complet découragement : sa douleur a l'accent sobre et contenu : « Le 21 janvier, à dix heures du matin, Louis de Bourbon, seizième du nom, né à Versailles le 23 août 1754, nommé dauphin le 20 décembre 1763, roi de France et de Navarre le 10 juin 1774, sacré et couronné à Reims le 11 juin 1776, a été guillotiné sur la place de la Révolution. »

Il raconte à Jefferson, dans les termes les plus simples, les détails de l'exécution. Quel effet va-t-elle faire sur l'Angleterre ? il voit la guerre entre la France et l'Angleterre inévitable : « Je crois que les Anglais vont être montés à un degré d'horreur enthousiaste contre la France, dont leur tempérament froid et pondéré semble à peine capable. » La guerre, en effet, fut déclarée peu après, et Morris analyse dans ses lettres toutes les conséquences de l'événement. Pour lui-même, que va-t-il faire ? « La vie à Paris n'est plus semée de roses, vous l'imaginez bien ; elle est, en fait, devenue un supplice. J'ai donné mes raisons pour rester ici, mais maintenant la scène est entièrement changée. » L'avenir lui semble

affreux : « Heureuse l'Amérique, écrit-il à Washington, gouvernée par la raison, par la loi, par l'homme qu'elle aime, que presque elle adore. » Le bruit se répandit en Angleterre que Morris était tombé sous le couteau de la guillotine. Il écrit à son frère que cette nouvelle manquait de vérité « au moment de sa publication. » Son frère le conjura de donner sa démission, de partir. Il ne le peut, il lui faut la permission du président et le danger même qu'il court le retient.

Le 28 mars 1793, il fut arrêté dans la rue et conduit à la section de la butte des Moulins, parce qu'il n'avait pas de carte civique. Il fut immédiatement mis en liberté, mais il eut à subir une visite domiciliaire. Le même jour il réclama auprès de M. Lebrun et demanda un passeport à l'intérieur. Il alla s'établir à la campagne, aux environs de Paris, à Seine-Port (l'éditeur écrit Sainport; son livre fourmille d'erreurs de nom, parfois impardonnables). A quelques lieues de Paris, du Paris de la Terreur, il vit faire des processions pour obtenir du *bon Dieu* de la pluie. Les révolutions passent au-dessus des champs, comme les tempêtes au-dessus des profondeurs de la mer.

Le gouvernement français avait demandé son rappel, aussitôt après que Washington eut demandé le rappel de Genet; on l'accusait de travailler à la contre-révolution; ses lettres aux amis qu'il avait encore en France étaient ouvertes. Les lettres chiffrées étaient toujours interceptées. Peu avant l'exécution de la reine, Morris retourna à Paris; il écrivait le 18 octobre à Washington : « La reine a été exécutée avant-hier. Insultée pendant son procès et à ses derniers momens, elle s'est conduite jusqu'au bout avec la plus grande dignité. Cette exécution donnera, je pense, aux hostilités futures une couleur plus sombre, et unira plus intimement les puissances alliées... Quel que soit le sort de la France dans un avenir éloigné et laissant de côté les événemens militaires, il semble évident qu'elle sera bientôt gouvernée par un simple despote. On ne peut déterminer encore si elle arrivera à ce point par l'intermédiaire d'un triumvirat ou d'un petit groupe. Il me semble probable que oui. Une grande et horrible crise est en préparation. On médite des coups qui plongeront dans la douleur et dans l'horreur un pays coupable. Déjà les prisons sont remplies de personnes qui se considèrent comme des victimes. La nature se révolte et j'espère encore qu'on ne fait circuler ces idées que pour inspirer la terreur. » Au printemps de 1794, il se rendit de nouveau dans sa petite retraite de Seine-Port; depuis six mois il ne recevait plus de dépêches de son gouvernement. Il voyait rarement les journaux étrangers. Il avait mis Washington bien à l'aise, en lui demandant de le remplacer si on le croyait utile. Il lui avait prédit la chute de

Danton. « C'est chose singulière que quatre années de convulsions chez un peuple de 24 millions n'aient fait surgir personne, ni dans la vie civile ni dans les armées, capable de porter le bonnet tressé par la fortune. » Les paroles de Danton devant le tribunal révolutionnaire lui rappellent celles que Shakspeare met dans la bouche de Macbeth. « Nous apprenons aux autres des maximes sanglantes qui, une fois apprises, se retournent contre leur inventeur; la justice ramène les ingrédiens de notre coupe empoisonnée à nos propres lèvres. » « Dieu sait, ajoute Morris, qui sera le premier à boire à cette coupe; mais ce n'est pas la liqueur qui manque. » Mme de Lafayette avait été amenée à Paris, où elle attendait son jugement. Aussitôt que Morris la sut en prison, il écrivit une lettre éloquente au commissaire des relations extérieures pour intercéder, non comme ministre, mais comme citoyen américain, en sa faveur.

III.

Au mois d'août 1794, Morris fut délivré; on lui avait envoyé un successeur, M. Monroë, qu'il se hâta d'installer, il fit partir de France pour les États-Unis tout ce qu'il possédait en France, livres, vins, meubles, linge, argenterie, voitures. Dans sa cave, il y avait du tokay impérial, cacheté au double aigle autrichien, un présent de Marie-Thérèse à Marie-Antoinette; pendant la Terreur, Morris l'avait acheté chez un épicier, au prix de 25 sous la bouteille. La dernière bouteille ne fut bue qu'en 1848, à New-York, dans un repas de noces.

Il quitta Paris le 14 octobre 1794; la France à laquelle il disait adieu n'était plus celle qu'il avait connue et tant aimée; cette société frivole, légère, charmante, qui l'avait si bien accueilli, où il avait si facilement trouvé sa place, avait disparu; il semblait que rien ne restât de cette France ancienne, dont Morris avait tout aimé, les défauts autant que les vertus; car c'est là ce qui donne à ses jugemens et à son témoignage une valeur particulière. Il ne s'érige point en sage, en moraliste, il est homme, mais il est humain, et les crimes accomplis par un peuple qu'il croyait généreux le révoltent; il ne comprend pas que pour faire triompher des principes abstraits, il soit nécessaire de se plonger dans le sang des innocens, des vieillards et des femmes. Il adore la France, mais son bon sens anglo-saxon le défend contre les utopies, les rêveries, les faiseurs de constitutions ineptes; dès le premier jour il voit clair; homme d'affaires et d'esprit pratique, il sait ce que coûteront à la France l'ignorance financière, le mépris des engagemens pris par le passé, la fureur révolutionnaire. Il y a comme un sentiment

de délivrance dans le récit de son voyage, en poste à travers la France par Pont-sur-Yonne, Dijon, Mont-sous-Vaudrey et les Rousses, bien qu'à tout moment on l'arrête, et qu'il soit obligé de montrer son passeport. A peine arrivé en Suisse, il rend visite à Mme de Staël; il voit à Berne Mallet du Pan et Mounier; de Bâle, il se rend à Hambourg avec des chevaux qu'il a achetés. Il y arrive au commencement de décembre et écrit tout de suite à Washington : « Il n'avait pas supposé que quelqu'un pût rendre aucun service à Paris, jusqu'au jour où il y aurait quelque gouvernement permanent. Je voyais la misère et l'affliction chaque jour autour de moi, sans aucun moyen de mitiger ces maux, et je me sentais dégradé par les communications que j'étais forcé d'avoir avec ce qu'il y a de pire dans l'humanité, pour obtenir une réparation pour les injustices subies par mes concitoyens. » Il est heureux d'avoir été rappelé à la demande des gouvernans français. « Je crois vraiment que c'était nécessaire à ma réputation. » Parlant de l'état du pays qu'il vient de quitter, il reste toujours convaincu qu'à travers les convulsions révolutionnaires, la France marche au despotisme.

Mme de Flahault, qui avait émigré, était logée à Altona, qui est comme un grand faubourg de Hambourg, et Morris l'y retrouva avec bonheur; pendant tout l'hiver qu'il y passa, il fut occupé de soulager les émigrés, dont beaucoup étaient dans la plus grande des gênes : à une dame, qu'il avait beaucoup fréquentée à Paris, il écrit, par exemple : « La personne qui vous remettra celle-ci est chargée de vous payer en même temps 50 louis. Si la fortune vous devient propice, vous me les rembourserez. Sinon, laissez-moi la consolation de croire que j'ai pu adoucir un instant vos malheurs. » Au mois de juin 1795, Morris quitte Altona pour Londres : là aussi, il retrouve nombre d'émigrés de sa connaissance. Il sonde les dispositions des ministres anglais, de lord Granville, de Pitt, relativement à la France; il les résume ainsi dans une lettre qu'il envoie à un émigré à Altona (avec 100 livres sterling) : « Les dispositions ici sont excellentes. Ils veulent franchement rétablir la France, mais ils ne veulent pas verser le sang et les trésors de l'Angleterre pour assouvir des vengeances particulières. Ils sont dans ce que j'appelle les bons principes et je me trompe fort ou le nouveau roi (Louis XVIII) se déclarera ouvertement pour la modération et la conciliation. »

Morris profita de ses nouveaux loisirs pour visiter l'Écosse et l'Angleterre; il passa l'hiver de 1796 à Londres, mêlé à la meilleure compagnie, très occupé des affaires du continent et de leurs rapports avec les États-Unis, toujours serviable aux émigrés français, et très avant dans leurs secrets; assistant parfois aux grands combats oratoires de Pitt, de Fox, de Sheridan, de Grey; craignant à

tout moment que les États-Unis ne se trouvent contraints de prendre part à la guerre pour défendre leur commerce et pour résister aux exigences du directoire. Le gouvernement anglais a aussi les siennes, et il ne méconnaît pas les griefs de son pays envers la Grande-Bretagne; mais il s'effraie à la pensée de prendre parti contre l'Angleterre, de se liguer « avec ceux dont les mains sont encore rouges du sang de celui qui fut notre réel protecteur. » Il s'inquiète des moindres démarches de son successeur Monroë, de Pinkney qui est à Londres.

Morris retourna à Hambourg en juin 1796; il y retrouva Mme de Flahault, qui lui fit part de ses projets de mariage avec M. de Souza. Il y vit le jeune duc d'Orléans, pour lequel il ressentait un vif intérêt, ayant été traité, pendant son séjour en France, avec beaucoup de bonté par sa mère, la duchesse d'Orléans. Sans longtemps s'arrêter à Hambourg, il alla en poste à Berlin. Les commérages de la cour et du corps diplomatique à Berlin ne valent guère la peine qu'on s'y arrête, non plus que ceux de la petite société d'émigrés français qui se trouvait en Prusse en 1796. Avec Haugwitz, les conversations ont plus d'intérêt; l'empire germanique n'était plus qu'un nom, mais un nom utile à qui saurait s'en servir; le vieux Fritz l'avait bien compris : la prise de Mayence ouvrait aux armes françaises le cœur de l'Allemagne, et le sort de l'Europe était aux mains de la Prusse. Morris observait que l'intérêt prussien n'allait pas jusqu'à trop affaiblir ni à renverser entièrement la puissance autrichienne; que l'extension de la puissance française, si agréable qu'elle pût être pour les Américains et les républicains, ne pouvait l'être autant pour les souverains de l'Europe; que la république les traiterait quelque jour aussi peu respectueusement que l'ancienne Rome traitait les rois. Haugwitz prenait un air soucieux, mais disait qu'il fallait « voir venir. »

Pendant sa visite à Berlin, Morris envoya une série de lettres à lord Grenville, qui lui avait demandé de lui écrire. Il lui montre l'état de confusion de l'Europe; suivant lui, l'Angleterre doit chercher l'assistance cordiale de la Prusse et ne pas craindre de l'acheter chèrement, par l'abandon du Hanovre. Il est inutile, à cette distance, de donner tous les détails de son projet; l'idée maîtresse consistait à lier intimement l'action de l'Angleterre et de la Prusse, sans affaiblir trop l'empire, à qui on donnait la Bavière, contre le Milanais, laissé au roi de Sardaigne.

Dans une lettre à lord Grenville, il dit : « Ils tremblent ici devant le knout, et, s'ils pouvaient se persuader que l'impératrice de Russie vive encore dix ans, ses désirs deviendraient leur loi... » Le cabinet de Berlin se figure que la France ne les molestera pas. Ce n'est pas son avis : « Je ne mets pas en doute que la France,

soit qu'elle tombe sous la domination d'un usurpateur (ce qui est la terminaison naturelle de l'état présent), soit qu'elle se donne une forme tolérable de république, deviendra dangereuse pour la liberté de toute l'Europe. S'il s'établissait un despotisme militaire, ce gouvernement économique, simple et sévère trouverait des ressources abondantes dans le sol, le climat et l'industrie d'un si beau pays. » Il ignore si l'Angleterre pourra décider la Prusse à l'action, mais il lui en indique le seul moyen : « le caractère de ce peuple, formé par une succession de princes rapaces, est tourné à l'usurpation. »

La Prusse, qui, la première, avait pris les armes contre la république française, avait signé l'humiliante paix de Bâle ; on ne faisait pas de vœux à Berlin pour le succès des armes autrichiennes. Haugwitz était favorable à l'alliance française et le roi n'avait aucun plan politique. A la cour du prince Ferdinand, on se réjouissait ouvertement de tout ce qui arrivait de malheureux aux Autrichiens ; on s'épouvantait de la hardiesse des propos de Morris. Celui-ci comprit vite que l'Angleterre n'obtiendrait rien à Berlin sans une pression russe. Désireux d'être renseigné sur les dispositions de toutes les cours, il se rendit à Dresde, qu'il trouva plein d'émigrés français. « Ils vont à l'est, écrit-il, pour éviter leurs compatriotes. On leur permet de rester seulement trois jours. Pauvres gens ! et pourtant ils vont voir tout ce qu'il y a de curieux ; ils sont sereins, ils sont gais. Une si grande calamité ne saurait tomber sur des épaules aussi capables de la supporter ; mais, hélas ! le poids ne diminue pas pour être porté avec grâce. » Morris trouva à Dresde tout « à la débandade ; » et, à moins que l'empereur de Russie ne s'en mêle, il ne voit pas ce qu'on peut obtenir. La retraite de Moreau lui permit de continuer tranquillement son voyage en Allemagne ; il se rendit à Vienne en passant par Prague. Il fut bien reçu de Thugut : celui-ci avait énergiquement continué à lutter contre la république, sans se décourager par les paix séparées signées par les Provinces-Unies et par la Prusse. Morris s'étonne que les malheurs de l'Autriche ne l'amènent point à l'idée d'abandonner ses possessions italiennes ; « mais d'autres idées ont cours ici. *Quos vult perdere,* etc. » Il fit auprès de Thugut de vains efforts pour faire mettre en liberté Lafayette, qui était toujours dans les prisons de l'Autriche.

Dans les premiers jours de 1797, Morris retourna à Dresde, d'où il se rendit de nouveau à Berlin. Il y a, écrit-il à lord Grenville, en réalité deux empereurs en Allemagne, celui du Nord et celui du Sud. De leur jalousie dépend l'existence maladive de toute sorte de petites principautés. Mais tôt ou tard les deux grands sou-

verains se les partageront. « Deux grandes puissances sont intéressées à prévenir cette fin : la Russie et la France, surtout la dernière ; et il y a une grande puissance intéressée à la hâter, c'est l'Angleterre. » Ces paroles prennent une étrange signification quand on songe aux derniers événemens dont l'Europe a été le théâtre ; la prophétie se complète par ces lignes : « L'Autriche et la Prusse réunies peuvent former une solide barrière contre une plus grande extension de l'empire russe, chose bien digne d'attention. » Une idée fixe de Morris était de voir l'Angleterre prendre un pied solide et permanent dans les Pays-Bas, c'était à ses yeux le correctif nécessaire de la disparition des petites principautés allemandes et de l'établissement d'un grand empire germanique du Nord, embrassant le Hanovre et étendu jusqu'aux frontières de la France, et d'un empire germanique du Sud, accru de la Bavière.

Les bavardages de la cour de Berlin tiennent, il faut le dire, une trop grande place dans le Journal de Morris ; on s'étonne qu'un homme si supérieur par certains côtés se plaise à de purs commérages ; l'éditeur aurait pu en supprimer tout ce qui n'a trait qu'à des personnages obscurs, inconnus ou oubliés. Enregistrer des riens, des propos, des anecdotes, est excusable chez celui qui tient un Journal, car la plume obéit à la mémoire, et, ce qui n'a pas d'importance actuelle peut en prendre plus tard, en raison du rôle ultérieur des personnages en jeu ; mais, à plus de cinquante ans de distance, on peut séparer le bon grain de l'ivraie ; c'est ce que n'a guère su faire Anne-Cary Morris.

Au printemps de 1797, Morris retourna à Hambourg, où il apprit qu'un armistice avait été signé entre la France et l'Autriche. Cet armistice fut suivi de la paix de Campo-Formio, qui ne fut toutefois signée qu'à l'automne. Il ne négligeait pas les occasions d'être utile aux émigrés. Il écrivait, le 2 avril 1797, au maréchal de Castries, qui vivait à Wolfenbüttel : « Les événemens, en vérité, ont été si rapides et si extraordinaires que les calculs sur le passé ne peuvent plus s'appliquer au présent ; et, quant à l'avenir, il est couvert d'un nuage impénétrable. Si j'osais me permettre de hasarder un conseil, ce serait de ne rien faire, *absolument rien*, puisque alors on a des chances pour soi... Je persiste à croire que le despotisme d'un usurpateur doit être le précurseur d'une autorité légitime. Je ne suis pas même persuadé qu'il ne soit pas nécessaire à l'établissement solide d'une pareille autorité. L'homme, animal raisonnant, mais non pas raisonnable, ne s'instruit que par l'expérience et ne se corrige que par le malheur. Il faut donc que le cercle soit complet, afin de démontrer à chaque novateur l'ineptie de son système. » Peu de temps après, le coup d'état de fruc-

tidor avait lieu et Morris écrivait à un de ses correspondans : « Je ne vous parle pas de la dernière révolution parisienne, puisqu'il leur en faudra encore, et encore, jusqu'à ce qu'ils retombent sous le gouvernement d'un seul. »

Lafayette avait été délivré sur les instances du gouvernement américain et le prisonnier d'Olmütz avait été dirigé sur Hambourg, où il fut livré par le ministre d'Autriche, le baron de Buol, au ministre des États-Unis, M. Parish; Lafayette donna à Morris, qui n'avait pas cessé de travailler à sa délivrance, l'assurance qu'il ne voulait plus s'occuper des affaires de la France et resterait en dehors de toute intrigue. Il manifesta l'intention de se rendre en Amérique. Morris l'encouragea dans cette résolution, lui dit que ni les directeurs ni les constitutionnels ne désiraient sa présence en France, et que l'Amérique lui ouvrirait les bras. Il lui conseilla de ne point trop parler de ses malheurs et de dire à ceux qui lui en demanderaient l'histoire que lorsque tant de nations souffraient, les misères passées d'un individu ne devaient point trouver de place dans l'attention publique. Lafayette ne partit point pour l'Amérique en 1797, et nous le retrouvons encore à Altona un an après : « M. de Lafayette m'a fait visite (le 24 juin 1798) et m'a demandé s'il devait partir immédiatement pour l'Amérique ou rester encore un peu de temps. Je lui dis qu'il avait pris son parti de rester; il avoua en rougissant. Je lui dis ensuite qu'il eût bien fait de partir immédiatement, mais qu'ayant attendu si longtemps, il n'importait guère qu'il restât un peu plus... Tout en déclarant qu'il est résolu à mener une vie privée, il soupire pour une occasion de remonter sur le théâtre. »

La paix dictée par Bonaparte laissait les Pays-Bas autrichiens à la république française; la Lombardie, avec quelques districts voisins, devenait une dépendance de la France. L'Autriche recevait une compensation dans le don de la Vénétie, qui perdait sa vieille indépendance. Nommé plénipotentiaire au congrès de Rastadt, Bonaparte alla jouir de son triomphe à Paris : « J'entends dire, écrit, le 9 décembre 1797, Morris, alors à Ratisbonne, que Barras va monter sur le trône de France à l'aide de son ami Bonaparte. » Le 18 fructidor autorisait toutes les conjectures, mais ce n'est pas pour Barras que travaillait Bonaparte.

On est étonné de voir venir assez rarement ce nom de Bonaparte dans la correspondance de Morris. Il n'apparaît qu'en 1796; Bonaparte a fait une proclamation aux habitans du Tyrol : « J'observe, dit Morris, qu'il a imité la manière de la fameuse proclamation du duc de Brunswick. Ceux qui ont trouvé la dernière horrible admirent la première pour son énergie. » Il suit de loin la campagne

d'Italie, mais il n'a pas deviné le génie militaire de Bonaparte; « Il va sans doute avoir la destinée habituelle des armées françaises à l'est des Alpes. » Bonaparte n'est pas long à lui donner un démenti. L'année suivante, le général français lui semble, dans une lettre qu'il écrit à lord Grenville, le 25 avril, « complètement en l'air, » et il tient la situation des alliés pour meilleure qu'elle n'a jamais été depuis le commencement de la guerre. Un peu plus tard, il critique la conduite de Bonaparte, qui, après avoir rejeté Beaulieu de l'autre côté du Mincio sur Mantoue, s'en va à Milan, au lieu de suivre son ennemi, pour respirer l'encens de sa victoire. Il va jusqu'à ajouter foi à ceux qui accusent Napoléon de manquer de courage personnel. Il s'est laissé dire que « dans la grande affaire qui lui valut une victoire miraculeuse sur Alvinzy, il avait déjà réuni un conseil pour examiner si son armée ne devait pas mettre bas les armes, » quand une panique se mit parmi les irréguliers autrichiens et changea toute la face des choses. Les victoires de Bonaparte lui semblent surtout dues aux fautes de l'ennemi. Il est vrai que tous les récits qu'il entend sont des récits allemands.

Le séjour de Morris en Allemagne s'était prolongé bien au-delà du terme qu'il s'était d'abord assigné; en 1798, il se décida au retour dans sa patrie. Il apprit, au moment de partir, la nouvelle de la bataille d'Aboukir; parti le 7 octobre d'Altona, il n'arriva que le 1er décembre dans le port de Rhode-Island, et il ne rentra que le 5 janvier 1799 dans sa maison de Morrisania. Il la rebâtit pour pouvoir y loger tout ce qu'il avait apporté d'Europe et ses amis ne le laissèrent pas longtemps vivre de la vie d'un simple propriétaire. Il fut nommé sénateur des États-Unis au mois d'avril 1800; entre les sessions, nous le retrouvons à Morrisania, ou bien voyageant dans les solitudes de l'état de New-York et jusqu'aux grands lacs canadiens. « Au tournant d'un bois, le lac Érié se montre à ma vue et je vois neuf vaisseaux à l'ancre, chacun d'au moins 1,200 tonneaux... Des centaines de grands vaisseaux, à une époque peu éloignée, se balanceront sur les vagues de ces mers intérieures... Le plus orgueilleux empire d'Europe n'est qu'une bulle de savon comparé à ce que sera, à ce que doit être l'Amérique dans deux siècles, peut-être dans un siècle. » Ce n'était pas une petite affaire, en 1800, d'aller à Washington par Philadelphie et Baltimore. Le voyage prit onze jours à Morris en 1800; la capitale lui semble à peine habitable. Il écrit à la princesse de Tour et Taxis, qui l'avait fort bien accueilli en Allemagne : « Il ne nous manque ici que maisons, caves, cuisines, hommes instruits, femmes aimables et autres petites bagatelles de cette espèce pour que notre ville soit parfaite : la pierre de taille y abonde, on peut y cuire d'ex-

cellentes briques, il n'y manque pas d'emplacemens pour des hôtels magnifiques, des canaux projetés peuvent y amener un grand commerce, la richesse qui en est la suite naturelle doit y attirer les beaux-arts; enfin, c'est la ville du monde où l'on peut le mieux vivre dans l'avenir. »

Morris ne perdait pas de vue les affaires du vieux monde, si occupé qu'il fût des travaux du sénat américain. Il ne crut pas un moment à la durée de la paix signée entre la France et l'Angleterre; « ce traité plein de menaces a réduit l'Angleterre au rang de puissance de second rang et obligera l'Angleterre, dans peu de temps, à prendre les armes pour défendre son indépendance. » Avec une France commandant en maîtresse depuis les bouches de l'Adige jusqu'à celles de l'Ems, le « marquis de Brandebourg » n'avait plus qu'à se remuer dans l'orbite que lui fixerait le premier consul.

Aussitôt que les rapports se tendirent de nouveau entre l'Angleterre et la France, Napoléon prit le parti de vendre la Louisiane aux États-Unis. « Les grands arbitres des affaires humaines, écrivait Morris à M. Necker à Coppet, le temps et le sort ont prononcé la séparation des deux mondes. Et que vaut la politique contre les décrets de l'Éternel? » L'achat de la Louisiane était-il constitutionnel? On interrogea sur ce point Morris, qui avait travaillé à faire la constitution. « Je suis bien certain, dit-il, de n'avoir point eu en vue d'insérer un article *de crescendo imperio* dans la constitution de l'Amérique, sans examiner si une limitation de territoire est ou n'est pas essentielle à la durée d'un gouvernement républicain. Je suis certain que le pays entre le Mississipi et l'Atlantique dépasse les limites assignées par la prudence, si une limitation quelconque était nécessaire... Je savais alors comme aujourd'hui que toute l'Amérique du Nord doit à la longue nous être annexée... heureux si notre soif de domination s'arrête là. J'aurais considéré comme parfaitement utopique d'opposer une restriction sur le papier à la violence du sentiment populaire dans un gouvernement populaire. »

Morris, sur la question de la cession de la Louisiane, se sépara de son parti qui s'opposait au traité, dans la crainte de trop augmenter l'influence du sud dans les conseils de l'union. Il ne s'était pas trompé en prédisant que la paix d'Amiens n'était qu'une trêve. Le premier consul méditait l'invasion de l'Angleterre. « Mon opinion, écrivait Morris le 25 novembre 1803, est que si l'Angleterre continue la guerre avec vigueur, elle brisera le pouvoir de son adversaire. Dieu! quel moment pour un grand homme qui prendrait le plan de M. Addington! » Il avait fini par reconnaître

le grand homme dans ce Bonaparte dont il parlait d'abord avec un peu de mépris. Le 13 décembre 1813, il écrivait à Parish : « Je n'ai pas seulement pressenti, j'ai prédit l'état présent de l'Europe dès les premiers temps de la révolution française; vingt millions d'hommes jetés dans un tel état de confusion doivent, après s'être fait beaucoup de mal et en avoir beaucoup fait aux autres, devenir les sujets d'un despotisme militaire. Mais, bien que ce résultat soit, humainement parlant, inévitable, il ne peut être achevé que par un grand homme. De tels hommes, après tout, se forment toujours dans de semblables circonstances; ou pour parler plus exactement, ces hommes existent toujours et ce sont les circonstances qui leur fournissent les moyens et les occasions. Il était inévitable qu'un grand homme, à la tête d'une nation guerrière et porté au pouvoir par l'épée, sentît la nécessité d'occuper au dehors des esprits ardens pour les empêcher de faire du mal à l'intérieur. Aussi la France, disciplinée et bien commandée, à l'état de guerre nécessaire avec ses voisins, a été l'objet constant de ma pensée et j'ai cherché en vain les talens qui pouvaient lui faire obstacle. Ils n'existaient point dans les cabinets de l'Europe. »

Morris, pendant son séjour en Allemagne, avait observé de près l'imbécillité des petites cours, l'égoïsme des villes libres, la faiblesse du lien fédéral; à ses yeux, depuis que le grand Frédéric s'était avisé de défendre les droits du corps germanique, il y avait eu virtuellement deux empires allemands, et il reprochait à l'Autriche de ne pas voir les choses aussi simplement et de ne pas avoir fait avec la Prusse le partage de l'Allemagne. Cela seul, suivant lui, aurait pu sauver l'Allemagne et de la France et de la lourde protection de la Russie. « Votre rêve, écrit-il à Parish le 2 octobre 1804, est la constitution de l'empire, autrement dit le traité de Westphalie. Quand la constitution d'un état n'existe que par et dans un traité, c'est qu'il n'a en réalité aucune constitution. Son sort dépend de ses voisins. La condition de l'Allemagne a dépendu des forces respectives de l'Autriche et de la France jusqu'à ce que la Prusse se fût élevée à un certain degré d'éminence... » On se souvient que, pendant qu'il était à Berlin, Morris cherchait à faire de la Prusse une sorte d'arbitre européen; il avait prêché en ce sens Haugwitz, qui lui avait dit, en lui serrant la main et en versant des larmes : « Ah! si le grand Frédéric, mon ancien maître, était vivant, cette politique serait aussi sage que grande, mais hélas! » L'occasion était perdue, les faibles conseillers avaient réduit la Prusse à l'impuissance. La bataille d'Iéna mit la Prusse aux pieds de Napoléon. Morris avait prédit à tout le monde dès 1796, il avait

dit tout haut dans le sénat américain, en 1803, que la France deviendrait le pouvoir dominant en Europe; mais il ne croyait pas cette domination permanente, il prévoyait une coalition générale et la chute du nouvel empereur.

Le général Moreau était en Amérique en 1807, et Morris le vit assez fréquemment. Il écrivit à Mme de Staël, exilée de Paris, de venir aux États-Unis. « Napoléon va toujours grand train, de sorte que, s'il ne bronche pas, toute l'Europe désormais sera France, à l'exception des îles britanniques. » Après Friedland, il écrit à son ami le comte Woronzow, à Londres : « Les raisonnemens politiques se réduisent maintenant à des calculs sur la vie de l'empereur corse. » Au marquis de Stafford, il rappelle lui avoir dit, dix-sept ans auparavant, que, si la révolution française n'était pas arrêtée dans ses progrès, elle deviendrait dangereuse, peut-être fatale aux libertés de l'Europe. Il lui montre les fautes commises par le gouvernement anglais, à qui il reproche surtout de disséminer ses efforts, et de ne s'être pas attaché les États-Unis par une conduite habile : « Quand, regardant de l'autre côté de l'Atlantique, je vois un pouvoir et des talens si prodigieux d'un côté, et de l'autre,

Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur,

j'ai froid au cœur. »

Les affaires de son propre pays l'absorbent, quand les États-Unis se trouvent engagés dans une guerre maritime contre l'Angleterre : il déplore cette guerre et redoute, comme une de ses conséquences, une extension trop grande et trop subite des territoires de la république. Il ne reste pas indifférent toutefois aux grands événemens dont la Russie est devenue le théâtre. « Bonaparte est perdu. Longtemps avant la nouvelle des premiers succès russes, j'ai, dans mon petit cercle, dit qu'il quitterait Moscou le 20 octobre. Je crois qu'il est parti un peu plus tôt. » Les troupes françaises vont être forcées de repasser les Pyrénées, « les amis américains de Bonaparte regardent avec une anxieuse terreur. » Il rappelle qu'il a dit autrefois au sénat, en parlant de Napoléon, le premier des Césars gaulois : « S'il se trompe une fois, il tombe (*the moment he fails, he falls*). » Il rend justice à Napoléon comme général. « Il vit quelle conduite l'Autriche allait tenir, ce que mon pauvre ami Moreau ne voulait pas croire quand je le lui dis, dans une conversation que j'eus avec lui et Parish, peu de temps avant qu'il s'em-

barquât pour l'Europe. » En se tenant en force près de la Bohême, Napoléon employait le seul moyen qu'il eût de tenir son beau-père tranquille. Il est vrai qu'en se battant si loin de chez lui, il risquait une ruine plus complète. La chute de Napoléon en 1814 et le retour des Bourbons causèrent à Morris une grande joie; il voyait dans ces événemens la fin probable de la guerre entre son pays et l'Angleterre, une guerre qui lui faisait horreur et qu'il qualifiait de guerre civile. Il éprouvait pour l'Angleterre un véritable enthousiasme et la montrait comme « le bouclier de l'humanité contre le glaive de l'oppresseur, la nourrice des nations, prête à verser son sang et ses trésors pour son indépendance. » La paix fut en effet signée à Gand entre les deux pays. Le 28 avril 1815, le journal note le retour de Napoléon, « arrivé à Paris le 20 mars, à la tête de 80,000 hommes, envoyés contre lui. » Morris n'en est pas trop alarmé, il sait déjà que toute l'Europe va s'unir de nouveau : « Louis XVIII, dit-il, méritait, dans une certaine mesure, ce qui est arrivé; » il le blâme pour n'avoir pas licencié « une armée, qui, habituée à la rapine, n'était pas capable de vivre en temps de paix. Mais pouvait-il le faire? n'était-il pas, d'une certaine façon, prisonnier dans ses mains? Les alliés auraient dû considérer dans quelle situation ils l'avaient mis. Mais ils raisonnèrent de ce qu'ils voyaient par ce qu'ils sentaient. Alexandre, qui prit la direction, avait encore la tête pleine de ce qu'il appelait sa philosophie ; et tous semblent avoir admis qu'une maxime qui n'est pas toujours bonne en temps de paix est applicable en temps de guerre, c'est-à-dire qu'une nation ne doit pas se mêler des affaires intérieures d'une autre. Les Romains auraient ri d'un tel enfantillage. » Bonaparte n'avait jamais cessé, aux yeux de Morris, d'être un jacobin ; il était le dictateur nécessaire aux démocrates. « Je suis disposé à croire, écrivait-il après sa chute, qu'avant longtemps les doctrines jacobines seront vaincues partout. La famille des nations ne sera plus tourmentée par l'agitation vaine et présomptueuse de l'un de ses membres. Ceux qui, comme Napoléon, nient la loi, doivent, comme Napoléon, être mis hors la loi. »

Morris vécut assez longtemps pour apprendre la défaite de Napoléon à Waterloo; son journal annonce brièvement que « Bonaparte s'est rendu au vaisseau le *Bellerophon* et s'est remis à la générosité britannique. »

Puis les notes deviennent rares; la goutte, d'autres maladies encore le travaillent. Il ne s'occupe plus beaucoup de l'Europe, mais jusqu'au dernier moment, il se préoccupe de l'avenir de son pays; il a les yeux grands ouverts sur les dangers de l'avenir, il les exagère volontiers, son langage s'empreint d'une sorte de gravité solennelle et sévère. Il a revu avec joie la restauration de la monar-

chie en France et le rétablissement d'un équilibre européen ; mais cet équilibre lui semble peu stable et il tremble pour l'avenir d'une monarchie dans un pays où tout esprit d'hiérarchie a été détruit, où les passions révolutionnaires ont anéanti tous les vestiges du passé. Pour son propre pays, il éprouve d'autres inquiétudes : l'indépendance absolue de la magistrature, qui lui semble essentielle au gouvernement républicain, ne lui semble plus suffisamment garantie. « La dangereuse doctrine qui affirme que la volonté publique, exprimée par une majorité numérique, doit toujours être obéie, vient d'une confusion perverse des idées et conduit à des résultats horribles. La majorité numérique non-seulement peut, mais souvent veut ce qui est injuste et fou. » Il cherche des freins contre la race des démagogues, des courtisans de la foule, contre ce qu'Horace appelle *civium ardor prava juventium*, il les voit dans l'indépendance de la magistrature, dans la prérogative du pouvoir exécutif, dans l'institution du sénat. Mais déjà les barrières élevées par la sagesse des hommes de bien et de courage qui ont fait la Constitution lui semblent ébranlées; son esprit inquiet prévoit aussi des luttes possibles entre l'autorité fédérale et l'autorité des états : « Si l'influence des états doit continuer, l'Union ne peut durer; et si elle ne dure pas, l'utilité du sénat cesse. » Il aimait à discuter ces grands problèmes constitutionnels et ne se fatiguait pas d'opposer à la démocratie les maximes des fondateurs de la république et les articles de la Constitution. Bien que resté toute sa vie fidèle au parti fédéraliste, il ne l'avait pas suivi dans les excès de doctrine où il s'était parfois égaré et il professa jusqu'au bout que l'intérêt du pays doit être préféré à tout autre intérêt. Il mourut le 6 novembre, à Morrisania, et peu de temps avant de rendre le dernier soupir, il dit à ceux qui l'entouraient : « Il a plu, il y a soixante-cinq ans, au Tout-Puissant de m'amener à l'existence, ici, dans cette chambre même : me plaindrai-je maintenant qu'il lui plaise de m'en faire sortir? » Il demanda s'il faisait beau temps. On lui répondit que oui. Il dit lentement ces vers classiques de la belle Élégie de Grey « Dans un cimetière de campagne : »

Who, to dumb forgetfulness a prey,
This pleasing, anxious being yet resigned,
Left the warm precincts of the cheerful day
Nor cast one longing, ling'ring look behind?

Ce furent ses dernières paroles.

AUGUSTE LAUGEL.

A TRAVERS L'EXPOSITION

V[1].

DE QUELQUES INDUSTRIES.

Les palais d'où nous sortons nous ont montré les ateliers du travail dans le passé et dans le présent; pour étudier les produits de ce travail, il nous resterait à visiter les milliers de cellules alignées sous la grande ruche de verre, les galeries françaises ou étrangères, leurs innombrables annexes, le long boyau qui déroule sur les berges de la Seine, jusqu'à l'esplanade des Invalides, ses kilomètres de victuailles et de boissons. Devant une pareille tâche, Bottin se trouble et Roret se récuse. Je n'ai jamais songé à l'aborder; je n'en veux retenir qu'un petit nombre d'observations générales et l'indication de quelques singularités.

On peut ramener toutes les créations de l'industrie à trois types déterminés qui caractérisent trois âges de civilisation. En premier lieu, la manufacture locale, individuelle et séculaire, celle où les générations se transmettent des méthodes qui ne varient jamais, non plus que leurs produits. Il faut ranger dans cette catégorie les vêtemens, les armes, les objets mobiliers de tout l'Orient et des confins de l'Europe où l'Orient fait sentir son influence, depuis la Russie jusqu'à la Grèce. Ce type correspond dans le monde industriel aux espèces fossiles encore représentées dans le monde

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet, du 1er et du 15 août.

animal; comme ces dernières, il est condamné à disparaître dans un temps prochain. Son domaine se rétrécit chaque jour devant les envahissemens de la fabrication européenne qui submerge ces pauvres et pittoresques métiers. Elle leur emprunte quelques-uns de leurs motifs originaux pour les approprier à son puissant outillage; elle tue les autres et les remplace par des produits plus commodes, plus économiques. Les expositions des États danubiens et des nations du Levant nous font assister aux péripéties de cette lutte inégale. Les broderies, les tissus indigènes déclinent; la pâle rouennerie et l'ignominieuse peluche leur succèdent. Parmi les objets de physionomie orientale, un bon nombre proviennent des usines de France ou d'Angleterre. Jusqu'à ces derniers jours, les visiteurs achetaient de confiance des bibelots qu'ils croyaient marocains ou égyptiens à des marchands qu'ils croyaient Arabes ou Turcs; le bon Parisien vient d'apprendre avec stupeur ce que savaient depuis longtemps les habitués des bazars du Levant : les étoffes et les bijoux des odalisques, débités par de fallacieux Arméniens, sont fabriqués en grande partie à Saint-Denis ou à Pantin. Au commissaire de police qui exigeait des turqueries authentiques, les hommes à fez ont livré leur secret dans un beau cri de sincérité : « L'Orient ne fabrique plus rien! Il estampille une variété de l'article-Paris. »

La révolution commerciale apparaît clairement dans la plus importante et la plus fameuse des industries du Levant : celle des tapis. Depuis vingt ans, on la voit dégénérer et se corrompre; les dessins européens et les couleurs tirées de la houille vont l'empoisonner jusqu'à ses sources les plus lointaines, dans les vallées du Khorassan et sur les versans de l'Himalaya. En revanche, nos grands fabricans sont aujourd'hui en mesure de reproduire, avec la perfection des originaux, les merveilles historiques dont l'Orient a perdu la tradition. Un rapprochement fortuit permet de mesurer à l'Exposition cette marche en sens inverse; d'une salle égyptienne où l'on déballe, au milieu de quelques beaux tapis d'apparat, les produits bâtards de la Perse contemporaine, vous passez directement dans une salle française où les pièces les plus rares de la collection Goupil sont imitées à s'y méprendre. Un khalife qui voudrait meubler le yali d'une sultane favorite avec le luxe des ancêtres, tout en ménageant sa cassette, devrait aujourd'hui faire sa commande à Paris. Et il serait bien capable d'y commander aussi la sultane. Ah! mon pauvre vieil Orient! Pour ceux qui s'obstinent à le vouloir tel que le transposent nos étalagistes, nos reporters et presque tous nos peintres, à l'exception de quelques voyans sincères, pour ceux qui lui demandent autre chose que le

charme de son agonie tranquille, sa noble misère de roi-mendiant, ses haillons éteints dès qu'on les retire de la lumière ambiante, quel décor mensonger, cet Orient de boulevard et d'atelier! Quelle immense mystification !

Au second type d'industrie appartiennent les richesses brutes, déjà exploitées, mais qui attendent encore pour acquérir toute leur valeur l'habile mise en œuvre de la main européenne. Ce type est à peu près le seul représenté, dans la cité bariolée bâtie au Champ de Mars par les républiques sud-américaines. Le contenu est identique dans ces pavillons si divers d'aspect : qui en a vu un les a tous vus. A la place d'honneur, le portrait du général président; lourde figure de beau sergent, très chamarré dans l'uniforme tout battant neuf qu'il n'aura pas le temps d'user, avec la mine et la prestance d'un Cid campéador, sorti des gardes nationales et posant pour une vignette de Gustave Aymard ; ces présidens ont un air de famille, et chose inquiétante, plusieurs ressemblent par quelque endroit à un visage connu, en très brun. Sous les yeux de cet administrateur, des cafés, des tabacs, des céréales, des laines en ballots, des cuirs tannés, des bois magnifiques en grume, des métaux précieux dans leur gangue; ces échantillons donnent l'impression d'un nouveau monde à peine découvert, opulent et mal dégrossi, qui ouvre des perspectives sans fin à l'activité de nos vieilles races; monde où l'homme est subordonné à une nature trop forte pour lui. Voyez, à l'exposition du Guatemala, cette grotte aménagée avec les spécimens de la flore et de la faune tropicales; reptiles monstrueux, oiseaux au coloris aveuglant, gigantesques papillons d'azur, beaux comme un rêve de fée, et qu'on dirait découpés dans un lambeau de ciel ; c'est un coin oublié du paradis terrestre. Et l'on pense avec tristesse qu'en vertu d'une loi inéluctable, cette terre verra pâlir sa splendeur, le jour où le travail acharné de l'homme l'aura vaincue et disciplinée ; elle perdra en grâce tout ce qu'elle gagnera en utilité ; car il semble que la physionomie de la nature reflète exactement les évolutions de l'esprit humain, et que la poésie des lieux subisse la même décroissance que celle de la pensée dans sa maturité, quand l'exubérance de l'imagination y devient incompatible avec les progrès de la raison.

Parmi ces pavillons des pays neufs d'outre-mer, un seul m'a retenu longtemps ; c'est de tous le plus petit et le plus vide, celui des îles Hawaï. Il intéresse comme un germe où l'on verrait les linéamens de l'arbre futur. Dans cette chambre de quelques pieds carrés, l'état d'Honolulu nous montre l'embryon d'un empire achevé, avec toutes les parties nécessaires de son organisme. Le culte : des dieux fétiches taillés dans un bâton, plantés autour d'un enclos

consacré où l'on célèbre les cérémonies de l'initiation aux mystères. Le pouvoir : deux photographies encadrées au mur ; le roi Kalakaua, avec sa bonne figure d'orphéoniste toulousain, sanglé dans le grand cordon de son ordre, bardé de plaques sous les épaulettes et les aiguillettes de sa tunique d'ordonnance ; la reine Kapriolani, décolletée, un diadème en brillans dans ses cheveux crépus, le même grand cordon sur sa gorge avantageuse ; leurs traits respirent une conviction de majesté égale, sinon supérieure, à celle de l'empereur d'Allemagne et de l'impératrice des Indes. Les insignes du pouvoir : une sorte de long plumeau, en guise de sceptre ; un casque de plumes rares, modèle excessif de ceux qui ornent les chefs des civilisés aux parades militaires ; l'argenterie de la couronne, une énorme soupière d'un bois précieux où le roi mange le *poï*, la bouillie nationale. Les grands services publics : le ministre de l'instruction expose son budget avec la même fierté que ses collègues d'Europe : 1,611,765 francs, dépensés pour les écoles primaires et secondaires. — Entre ce microcosme et nos empires, on voit bien des différences de dimension, de développement, on ne voit aucune différence spécifique, intrinsèque. Et dans cette petite salle, comme dans une éprouvette, les visiteurs révèlent l'une ou l'autre pente de leur esprit. Les uns raillent l'ensemble des choses humaines, qui leur apparaît là par le petit bout de la lorgnette ; leur premier mouvement est de faire rentrer le chêne dans le gland ; ils ricanent : « Les dieux, les rois, voilà ce que c'est, en dernière analyse. » Bouvard est heureux de mépriser ; et il ne se doute pas que son nihilisme, lorsqu'il refait d'un bond le chemin parcouru par la civilisation, trahit tout au fond de ses instincts un secret besoin de retour à la vie sauvage, un revenez-y de Papoua. D'autres sentent redoubler leur respect pour la longue ascension de l'humanité sur l'échelle de Jacob, pour l'effort de ce monde qui se crée perpétuellement en hauteur, pour la légitimité de ces pouvoirs qui reparaissent toujours comme le ciment nécessaire des sociétés, pour la vérité de cette divinité qui s'élève au-dessus de l'homme à mesure qu'il monte et lui dispense une quantité de lumière proportionnée à la conformation de son œil. — Ceux-là ne dédaignent pas Kalakaua, ni Kapriolani ; ces potentats d'Honolulu « font la chaîne, » comme on disait l'autre jour ; ils la font entre les animalcules qui ont bâti leur royaume de corail et les César, les Napoléon. Dans une chaîne de maillons inégaux qui soulève un poids, l'effort est le même pour tous les anneaux, aussi considérable, aussi pénible, aussi méritoire pour le plus petit que pour le plus gros. — Je crains que ceci n'ait avec l'industrie qu'un rapport lointain. Ce n'est pas ma faute si cette Exposition est une mer sans fond ; à quelque endroit que l'on jette

la sonde, elle enfonce indéfiniment, elle ramène des choses inattendues, témoins qui nous parlent de régions mystérieuses, de fuites d'abîmes où n'arrive plus la lumière.

Tirons-nous du Pacifique, revenons en Europe : ce n'est qu'une rue à passer. Voici, dans les galeries de l'Europe centrale, le troisième type d'industrie : la production intense et multiforme, obtenue par la division du travail, accaparant les matières premières du monde entier pour les façonner à sa guise, perfectionnant et variant sans relâche ses articles pour les approprier aux ressources, aux goûts changeans des diverses catégories de consommateurs. Dans quel sens est dirigé le mouvement actuel de notre industrie? Il suit les courans du siècle, politiques, économiques et littéraires; il sollicite le plus grand nombre. Le négoce a imité le changement de front de l'histoire. Jadis, avant qu'on n'eût retourné la pyramide sociale, les artisans de marque se proposaient de satisfaire la cour d'abord, puis les grands qui singeaient la cour, la riche clientèle bourgeoise qui singeait les grands; leur calcul était de faire payer très cher à quelques-uns des objets de choix. Aujourd'hui, les fabricans qui visent les grosses bourses sont clairsemés; la plupart des étalages s'adressent au client inépuisable, à tout le monde. Sur plusieurs des belles étoffes exposées par les tisseurs lyonnais, des étiquettes mentionnent le destinataire; autrefois, ces étiquettes eussent porté les noms des familles souveraines ou des gens de finance; on y lit maintenant : « fabriqué pour tel ou tel des grands magasins à bon marché. » Ce grand magasin, qui se substitue partout aux détaillans et les écrase, c'est le bazar des villes d'Orient, où l'acheteur trouve dans un même lieu tous les objets qu'il recherche. Comme l'architecture, le commerce nous montre l'extrême civilisation rentrant dans les vieux cadres de la vie asiatique pour les agrandir à sa mesure. Sous la diversité du décor qui masque l'identité des procédés, nos nouvelles mœurs commerciales nous reportent aux marchés de Tyr, de Babylone et d'Alexandrie, bien plus qu'aux boutiques de Paris sous François Ier, Louis XIV ou Charles X. Quand on réfléchit sur cette adaptation des besoins nouveaux à des formes très primitives, sur ce mouvement général de retour aux pratiques de nos aînés, on est amené à se demander s'il ne ressuscitera pas chez nous des modes d'existence qui semblaient à jamais condamnés, jusques et y compris l'usage collectif du sol (1).

Sous le rapport du sentiment artistique, la totalité de nos pro-

(1) Je citerai une nouvelle preuve de ces résurrections. Hier, des personnes considérables du commerce parisien et un ministre ont discuté l'établissement à Paris d'une foire annuelle, « qui serait le pendant de celle de Nijni-Novogorod. »

duits se divise en deux groupes bien tranchés. Dans le premier, la loi que nous constations en étudiant l'histoire du travail s'est vérifiée : l'ornementation a disparu ou achève de disparaître. Ce groupe est le plus nombreux, car il comprend presque tous les objets d'usage commun et à bas prix, ceux-là mêmes que l'imagination populaire enjolivait jadis à plaisir ; il y faut rattacher, dans la fabrication de luxe, tout ce qui ne tolère plus l'ornement de fantaisie, les étoffes unies, certains types de meubles, la carrosserie, les harnais, les armes, les instrumens de toute nature et même les instrumens de musique. On n'admet plus la peinture et la sculpture sur les bois d'un piano ou d'un violon. Il est difficile de s'expliquer comment la loi s'est étendue à des objets d'agrément qui servent un art. — Le second groupe réunit les industries qui demandent encore leurs séductions au relief et à la couleur, à la reproduction de la figure humaine, des animaux et des fleurs ; tels les tissus destinés aux tentures et au vêtement féminin, les ameublemens de prix, la céramique, la cristallerie, la bijouterie, le bronze ornemental. Nous devrons circonscrire notre promenade sur ce terrain ; c'est le seul où la lutte industrielle pique notre curiosité.

On peut affirmer sans vaine complaisance que la France garde le premier rang dans cette lutte. A la vérité, le Champ de Mars ne nous offre pas les élémens d'une opinion définitive ; il serait peu équitable de juger par défaut ou sur des pièces incomplètes les peuples auxquels leurs pasteurs ont déconseillé l'épreuve. Parmi nos concurrens de première ligne, les Anglais nous serrent de près ; leur céramique, leur verrerie, gardent l'empreinte de ce génie tranquille et personnel qui fait de leurs salles de peinture, dans le grand capharnaüm des tableaux, un sanctuaire de noblesse et de poésie, une chambre des lords dans la république des arts. Peut-être l'emporteraient-ils sur nous, si le marché européen ne demandait à ses fournisseurs que la distinction souveraine, l'entente de la vie intérieure, le sentiment intime de la profondeur des choses. Tout ne plaît pas, dans les produits de leurs industries relevées ; mais tout a du style. J'imagine que s'ils avaient exposé le plus démodé de leurs articles d'exportation, à ce qu'on assure, le parlementarisme, nous le retrouverions beau chez eux. D'aucuns disaient le chêne britannique languissant et en mal de vieillesse ; il apparaît ici bien vivant, plongeant par ses racines sous-océanes dans une réserve illimitée de sève et de richesse. La section anglaise renferme une dépendance où une porte d'or ouvre sur l'Australie ; ce n'est qu'une province du monde tributaire, et le développement de cette province est fabuleux ; Melbourne, fondée en 1851, compte 450,000 habitans ; tout ce qu'on nous montre de cette ville nous rend l'image d'un organisme qui a déjà sa vie

propre de grand état policé ; le mouvement commercial dépasse deux milliards et demi. Quand on demandera à la race humaine, dans la vallée de Josaphat, ceux qui ont le mieux gouverné le monde et donné à l'homme le plus d'orgueil de sa condition, je crois bien que les morts de la vieille Angleterre se lèveront les premiers. Les nôtres seront déjà debout, parce que le juge aura appelé d'abord ceux qui ont le mieux éclairé ce monde et lui ont adouci la peine d'exister.

Je me suis promis d'être bref sur les sections étrangères. Nous devons un accueil courtois et des remercîmens cordiaux aux exposans qui ont répondu à notre appel malgré la consigne ; si l'on poussait les comparaisons entre eux et les nôtres, il faudrait faire entendre des vérités fâcheuses à quelques-uns ; il faudrait constater la décadence irrémédiable du goût sous certaines latitudes. Ce serait mal répondre à un empressement que les circonstances ont rendu très méritoire. Je me bornerai à quelques complimens sincères. Il en faut adresser à presque tous nos rivaux, comme à nous-mêmes, pour les progrès de la céramique. Jamais on n'en avait tant fait, jamais on ne l'avait si bien faite. Le développement universel de cette belle industrie est l'un des traits saillans de l'Exposition de 1889. Notre siècle finissant demande aux potiers d'égayer ses derniers regards ; et par ce côté encore il revient aux origines, à l'un des premiers arts où s'essayèrent les hommes, à celui où excellaient les anciennes civilisations. Il semble que la terre émaillée sous toutes ses formes, depuis la porcelaine jusqu'aux laves et aux carrelages, se prépare aux destinées brillantes qu'on lui promet dans la décoration intérieure et extérieure de nos maisons. Les artistes qui la travaillent renouvellent leurs procédés, leurs dessins, leur palette, à Paris et dans nos fabriques provinciales, comme à Londres et à Minton. Le Danemark mérite une mention spéciale, pour ses camaïeux où les paysages nationaux sont rendus avec tant de charme et d'originalité. Je voudrais pouvoir en dire autant des colorations violentes qu'on affectionne à Vienne et à Pesth. En Belgique, où l'on est las apparemment de s'entendre reprocher la contrefaçon des modernes, un fabricant refait dans la perfection les faïences à fleurs de Rhodes et d'Asie-Mineure. Les Hollandais maintiennent les glorieuses traditions de Delft avec ces plaques à grands sujets, si gaies et si franches de ton. Elles ne se trouvent pas, le croiriez-vous, chez M. van Houten, qui nous guette à tous les recoins de l'Exposition avec son cacao, qui enrégimente au service de cette denrée les Frisonnes joufflues et les maigres Javanaises, et qui a vraiment le cacao encombrant.

Avec la céramique, l'orfèvrerie est l'industrie d'art la mieux représentée chez tous les peuples, celle où se marque le plus nette-

ment la personnalité de chacun d'eux. Ici encore, le Danemark vient en bon rang, l'inspiration de ses modeleurs ne doit rien qu'à elle-même. Les Russes ont leurs orfèvres-émailleurs; malheureusement, les maîtres de Moscou ne nous ont pas apporté cette année tout ce qu'ils pourraient montrer pour grandir leur légitime réputation. Même regret pour M. Castellani, qui ne nous a pas donné le plaisir de revoir ses bijoux grecs et pompéiens. L'Espagne, tour à tour étincelante et sombre, est tout entière dans le travail de ses damasquineurs, dans ces plats et ces boucliers de fer noir où le fil d'or promène ses arabesques, sème des fleurs brillantes sur un champ de deuil, tisse des manteaux de vermeil sur les épaules des nègres. On se figure ainsi la vaisselle d'un roi maure, somptueuse et triste; pour décrire l'élégance nerveuse, un peu sèche, des métaux alliés sous le marteau de Zuloaga, il ne faudrait rien moins qu'un sonnet de M. de Heredia. L'argenterie anglaise, autrefois consacrée par la mode, semble moins prisée depuis que notre engouement va au frère Jonathan. Il est convenu qu'il faut se pâmer devant les vitrines de M. Tiffany, devant le luxe étourdissant de ces hanaps ventrus, de ces bijoux contournés, rehaussés d'énormes gemmes inédites. L'argentier de New-York rencontre des effets d'une étrangeté saisissante dans les dessins qu'il empruntait naguère à l'archéologie assyrienne, dans ceux que lui inspirent maintenant les monstres de tous les règnes, les éléphans, les orchidées. Mais est-ce bien le dernier mot de l'art, ces formes massives et ces lourdes végétations ? Elles prouvent surtout aux pauvres diables d'Européens que l'argent coule dans les creusets américains comme la fonte dans nos hauts-fourneaux; on les dirait combinés pour bien emplir les larges paumes des manieurs de pépites, pour chatouiller de leurs saillies les calus restés aux mains qui ont brandi le pic dans les placers. Et ce doivent être de fortes femmes, celles qui se servent de ces objets de toilette et portent quelques-unes de ces parures. Après avoir admiré comme il faut ces rudes inventions, je sens combien je suis arriéré, quand mon plaisir me ramène devant les œuvres délicates de nos ciseleurs; par exemple les *Sept péchés capitaux,* le coffret exécuté par M. Diomède pour un de nos grands orfèvres parisiens.

Le succès de M. Tiffany est dû pour une bonne part à l'imitation hardie des Japonais. Alors, que l'on me conduise tout droit chez ces prodigieux bonshommes. Peu ou prou, toute l'industrie européenne les imite aujourd'hui, les orfèvres comme les céramistes; mais vis-à-vis d'eux, nous serons toujours des disciples bien gauches. Le ciel leur a départi le plus rare des dons, celui de voir le monde comme il est, vivant et divers.

Pour un Japonais, il n'y a pas deux fleurs, deux insectes, deux gestes qui se ressemblent. Leur petit œil est ainsi fait qu'il embrasse toute la nature et en dissocie les élémens, afin de recomposer avec eux une seconde création, rivale de l'autre. Toutes les matières leur sont bonnes pour donner un corps à la vie inépuisable qu'ils ont dans les doigts ; et ils varient de mille façons chaque matière, les bois, les argiles, les métaux auxquels ils savent seuls communiquer une patine incomparable. Les connaisseurs n'estiment pas que le génie du Nippon ait fait à l'Exposition tout l'effort dont il est capable ; sa fécondité n'en est que plus caractéristique sur des objets de fabrication courante et de mince valeur. Quel enchantement, cette salle ! Elle contient tous les êtres possibles, tout l'univers des formes, et chacune est aussi inattendue qu'elle est vraie. Regardez ce paravent où les brodeurs ont jeté une centaine de figures ; pas un de ces personnages qui n'ait son mouvement personnel, sa plaisanterie particulière ; toutes ces petites âmes falotes méditent des drôleries différentes. Placez à côté du paravent la plus joyeuse kermesse de Téniers ; elle paraîtra monotone et inanimée. De même, quand on revient chez nous en sortant de la salle japonaise, tout ce qui est dans notre art simple reproduction de la nature semble timide et figé. J'aurai l'occasion de chercher tout à l'heure par où nous prenons notre revanche.

Avant de quitter les étrangers, je veux faire encore un compliment collectif et l'adresser à la Norvège. La section norvégienne est une oasis ; tout y repose les yeux charmés ; ils ne voient que des produits naturels et loyaux, de beaux bois coquettement assemblés, une orfèvrerie originale dans sa modestie, des fourrures de prix légères comme des soies et disposées par des mains ingénieuses. Pas une faute de goût dans cette salle ; on y chercherait vainement ce qui abonde dans tant d'autres, un tapissier ou une modiste à l'instar de Paris, une loque de peluche, un simili quelque chose. Tout y donne l'idée d'une race honnête, simple et forte, qui ne s'endimanche pas avec nos vieilles modes et se contente de sa distinction innée. Depuis longtemps, le talent vigoureux de ses paysagistes commandait notre admiration ; ses chanteurs ont achevé de nous prouver qu'on excelle dans tous les arts, chez ce peuple parfaitement aimable. — Je voudrais aussi trouver quelque mérite rare dans une section plus exiguë, celle de la république de Saint-Marin. Voici pourquoi. Un jour que j'y admirais, — en photographie, — le capitaine des gardes-nobles, qui a une mine tout à fait triomphale à la tête de sa compagnie, un citoyen de cette république expliquait près de moi à quelques visiteurs la politique de son pays. Il disait que Saint-Marin s'était consulté pour savoir

s'il convenait de répondre à l'invitation de la France. Le refus de l'Italie rendait la décision délicate; « mais, ajoutait-il, nous nous sommes rappelé que la France nous a toujours protégés, sous Napoléon comme sous Louis XIV; l'Italie refusait, Saint-Marin a accepté. » En d'autres temps, je crois volontiers que cette affirmation, faite avec une certaine solennité, eût éveillé des idées gaies. Par ce temps d'Exposition, on devient très naïf; cette obole de reconnaissance me parut tout autre chose que ridicule. Il me sembla qu'avec ces quelques mots l'étranger racontait toute l'histoire de ma pauvre sotte de patrie, qui s'avise de jouer en ce monde le rôle de la justice éternelle, qui se met à dos les puissans et les forts, et qui s'en revient de ses batailles séculaires, meurtrie, abandonnée de tous, récompensée par la fidélité de la république de Saint-Marin; il me sembla que cet inconnu témoignait pour toute la conscience de l'humanité : elle juge autrement que la sagesse des chancelleries, elle sent confusément que, si la plus haute gloire des saints est faite des verres d'eau donnés aux misérables, la meilleure grandeur d'un peuple est trempée dans les folles gouttes de sang qu'il a versées pour le droit des faibles et des petits.

Notre génie est humain; dans ce mot gît tout le secret de notre supériorité artistique et industrielle. Nulle part le trait distinctif du caractère national ne s'est conservé plus visible que dans les produits de nos industries décoratives. D'autres apporteront peut-être aux mêmes ouvrages plus d'originalité, plus d'audace, une poésie plus pénétrante; les nôtres gardent la faveur des hommes parce qu'ils se font comprendre de tous. Ils ont toujours bonne grâce, s'ils n'ont pas toujours grand air; ils étonnent rarement, ils plaisent à coup sûr. Ce qu'on en voit à l'Exposition révèle les qualités héréditaires de nos ouvriers d'élite, la souplesse qui s'accommode à tous les besoins, la politesse traduite en œuvres, l'ingéniosité plutôt que la grande invention, l'extrême habileté de main à défaut de conceptions très neuves, et surtout cette bonne humeur qui passe dans les choses, qui les rend aimables et légères, qui fait dire à l'acheteur sur les marchés les plus lointains : « Je préfère une jolie chose de France. » Quand elle vaut deux sous, elle est souvent affligeante pour l'esthétique; mais sa gaieté et l'envie qu'elle a de plaire persuadent toutes les petites bourses; plus relevée et sortie des doigts d'un artiste, elle ne fera peut-être pas rêver les chercheurs de sensations profondes, mais elle charmera partout la bonne compagnie.

Ces qualités ont leur plus haute expression dans le magnifique trophée des soieries lyonnaises; je suis moins sensible encore à

leur beauté qu'à la souplesse dont elles témoignent chez ces braves canuts. Ils courent après la plus mobile des fantaisies, celle de la mode ; ils parviennent toujours à la ramener chez eux. Partout, si l'on prend les industries d'art à un certain niveau, l'Exposition atteste que notre goût est en progrès ; il est rare de rencontrer une défaillance choquante dans l'ameublement, la bijouterie, la décoration de toute nature. La science n'a jamais été plus sûre et plus générale, elle n'a jamais eu à son service un travail plus habile ; nos grands fabricans sont des critiques et des archéologues. Nous avons vu comment les tapissiers reproduisaient les chefs-d'œuvre des métiers d'Asie ; les céramistes font de même pour les faïences d'Orient, les orfèvres et les ébénistes pour nos styles nationaux. Devant telle imitation achevée d'un meuble Louis XIV ou d'une pièce d'argenterie du dernier siècle, on se dit que les Boule, les Germain, les Roitiers signeraient sans hésiter les œuvres de leurs successeurs ; le malheur est que ceux-ci nous donnent seulement ce que les autres nous avaient déjà donné. Pour expliquer comment notre siècle a tous les styles et ne trouve pas le sien, il faudrait récrire à propos des arts du mobilier tout ce que nous suggérait l'architecture. Le phénomène est si évident, l'observation en est si banale, qu'en y insistant je répéterais ce qu'on a lu partout. S'il est, dans tous les ordres de production, un de nos contemporains chez qui le sens critique n'ait pas amaigri l'imagination, que celui-là jette la première pierre dans la rue du Sentier.

On pouvait espérer que l'Exposition, où tant de choses nouvelles se laissent deviner dans une brume d'aube, trahirait quelque effort d'ensemble vers ce style attendu. Il n'en est rien ; et à vrai dire, je ne l'attends guère là où on le cherche. S'il doit apparaître, il viendra d'en bas, des milieux où l'industrie est forcée à plus d'initiative par un plus grand bouleversement de ses habitudes. Nous nous sommes déjà expliqué sur ces thèses générales ; il est plus intéressant de chercher dans les sections françaises les protestations individuelles contre le *statu quo*. J'en voudrais signaler trois. Il y en a d'autres, sans doute, mais moins vigoureuses. Je prie les auteurs de ces dernières d'excuser mon silence à leur égard : dès le début, notre causerie s'est défendue d'être un catalogue. L'industrie parisienne voudra bien me pardonner de lui proposer en exemple deux provinciaux et un expatrié.

L'expatrié, c'était ce pauvre Lanseret, mort naguère en Algérie de l'usure prématurée du travail. On peut voir dans la section russe la collection de ses bronzes d'art ; il n'y a de russe ici que l'emplacement ; notre compatriote travaillait depuis quinze ans à Pétersbourg dans la maison française de M. Chopin. Mis en pré-

sence d'une nature nouvelle, le jeune artiste s'en éprit et la comprit; du métal qu'il modelait, il tira sans relâche les types pittoresques de l'Asie, hommes et chevaux cosaques, turcomans, bachibozouks. Je ne sais rien de supérieur comme audace de mouvement et traduction fidèle d'une vie particulière. Je n'accumulerai pas ici des descriptions qui fatiguent sans persuader; un regard jeté sur quelques-uns de cès groupes, — et tout d'abord sur les deux fauconniers kirghiz campés à cheval devant la porte de la section, — permettra aux artistes de vérifier mes dires; qu'ils veuillent bien refaire une promenade dans la galerie des bronzes, où les points de comparaison ne manquent pas, ils verront mieux ensuite ce que l'art a perdu par la mort de Lanseret.

Venons maintenant à l'atelier d'orfèvrerie religieuse, créé à Lyon par M. Armand-Calliat. On s'y propose une tâche ardue entre toutes : renouveler l'art le plus obstinément immobile, enchaîné qu'il est par des traditions inflexibles et par la routine de la clientèle spéciale qui le fait vivre, si c'est là vivre. Avant d'examiner l'œuvre de l'orfèvre lyonnais, il n'est pas inutile de passer en revue les spécimens de ce commerce, désolant pour l'art comme pour le sentiment religieux, que je n'hésite pas à appeler la camelote de piété. C'est le pire des poncifs, le poncif de sacristie. Depuis trente ans, M. Armand-Calliat travaille à ressusciter le cadavre; il lui communique son âme, l'âme mystique et laborieuse qui leur fait un génie si personnel, dans la ville d'Ozanam et de Laprade, de Flandrin et de Puvis de Chavannes. Le maître a formé des ouvriers émérites, famille qui demeure fidèle à l'atelier de Fourvières, qui travaille là comme on travaillait il y a cinq siècles, unie sous la direction du chef dans la même foi religieuse et artistique. Il a adopté un style, le roman, dont il ne s'écarte jamais. De patientes études l'ont armé de toutes les ressources du métier; il a étendu et diversifié l'emploi des émaux, des nielles, des ivoires. Mais surtout il est parti d'une idée bien simple; il s'est dit qu'au lieu de réduire l'ornementation des vases sacrés à quelques motifs rebattus, toujours les mêmes, il fallait ouvrir *les Vies des Saints*, et puiser à cette source intarissable les merveilleuses histoires, les symboles particuliers qui se dérouleraient sur les reliquaires, les ostensoirs, les calices, racontant la gloire du bienheureux auquel l'objet est dédié. Ce qu'a produit l'application de ce principe, on peut le voir dans les trente ou quarante pièces exposées cette année. Le reliquaire de Saint-Louis de Carthage a les dimensions d'un véritable monument, les deux figures principales suffiraient à la réputation d'un sculpteur. Sur des pièces de moindre importance, la vie du saint est un poème en action; les figurines enlevées sur l'or à la base

des calices se meuvent avec la grâce et la liberté des panégyries autour d'un vase grec. J'aurais quelques réserves à formuler sur les tentatives de M. Armand-Calliat; il a gardé de son premier maître, M. Bossan, l'amour de la symbolique touffue qui égara cet architecte dans la décoration de la basilique de Fourvières; allégés et simplifiés par des coupes sombres dans les allégories, certains ouvrages plairaient mieux. Je ne suis pas sûr que les tons des émaux et leurs combinaisons soient toujours irréprochables. Erreurs d'un chercheur passionné, entraînées pêle-mêle avec les heureuses trouvailles dans un souffle de vie, une flamme de foi comme l'orfèvrerie sacrée n'en avait peut-être jamais connu, depuis les joyaux que nous admirons à l'Exposition rétrospective du Trocadéro. Là-haut, la foule se presse devant les trésors des abbayes; ici, elle passe inattentive, rien ne l'avertit que l'âme perdue est rentrée dans ces cloisons de vermeil. Quant au jury dont relève M. Armand-Calliat, il n'a pas mission de couronner les âmes, il accordera vraisemblablement ses plus hautes récompenses au prestigieux Américain. Songez donc! un homme qui montre des millions de dollars dans sa vitrine, qui a retrouvé le métal de Corinthe en pilant dans une aiguière la Californie et le Nevada. Mais qu'importe au tranquille artiste? Il regagnera la vieille maison de travail, dans l'ombre et le silence de la montagne lyonnaise; il rouvrira le volume des Bollandistes à la page abandonnée. Consolé de l'indifférence des hommes, la joie renaîtra pour lui dès qu'il fixera sur l'or et l'émail les belles visions qui remonteront du livre, comme montent au sommet de la tour les fleurs mystiques du rosier de sainte Roseline, sur cette monstrance qu'il a ciselée pour elle; le rêve idéal des pieux compagnons de Fourvières, un moment interrompu par notre bruit, repartira sur ces ailes irisées, constellées d'yeux dont la prunelle d'azur rappelle les yeux de Roseline, qui furent enclos dans ce reliquaire.

Plus heureux est M. Émile Gallé, le triomphateur de l'industrie mobilière à l'Exposition. Tout le monde applaudit à l'initiative de l'artiste lorrain. Artiste en quoi? me demandera-t-on. Artiste en tout ce qui lui tombe sous la main, en bois, en verre, en terre cuite; mais surtout artiste en chimères, toujours prêt à les emprisonner dans le premier objet sur lequel il les saisit, table, bahut, bouteille ou pot de grès. Voici enfin, dans notre morne république de la division du travail, un homme qui nous fait comprendre la folie de l'art, telle que Vasari la décrit chez les maîtres florentins, alors que tourmentés par des formes trop nombreuses, ils en délivraient leur imagination avec tous les instrumens, sur toutes les matières, dans un besoin de création universelle et con-

tinue. Bénissons le caprice du sort qui a fait naître un Japonais à Nancy. M. Émile Gallé a ce regard dont nous parlions tout à l'heure; il l'a dirigé sur une autre flore, et ces mêmes plantes dont nous avions fini par faire une ornementation conventionnelle, il leur a rendu une personnalité, un langage; il a retrouvé les lois mystérieuses de leurs attitudes, soit qu'il incruste leur image dans la marqueterie de ses meubles, soit qu'il la jette dans la pâte de ses cristaux. Après les fleurs, tout le monde des vivans y passe, les oiseaux, les poissons, les insectes, et des hommes aussi, des figures et des corps d'aujourd'hui, tels que les a vus M. Gallé dans les champs où il herborisait. Après l'exacte réalité, ses recompositions spirituelles: des larves d'êtres qui pourraient exister, qui luttent tragiquement pour arriver à la clarté de la vie, dans les demi-ténèbres de ces verres fumés que l'artiste affectionne. Parfois la fantaisie du symboliste procède d'Edgar Poë et de Baudelaire; elle demande à cette matière complice des songes, le verre, de rendre des hallucinations qu'on approuverait au Chat-Noir et que signerait M. Odilon Redon; mais d'autres ouvrages laissent croire, par l'abondance et la profondeur de cette fantaisie, que l'artisan lorrain s'est plutôt nourri de Shakspeare, et qu'il loge dans son cerveau la machine à transformer le réel où l'on reconnaît les grands poètes.

Quand on le compare à ses maîtres techniques, les Japonais, on aperçoit bien par où nous leur devons être supérieurs, et la comparaison permet de mettre des distinctions suffisamment précises sous ces mots vagues, le réalisme et l'idéalisme. Malgré toute son habileté, M. Gallé n'extraira jamais du monde extérieur la quantité de vie qu'un Japonais sait en tirer; mais cette vie, l'homme d'Orient ne peut la retravailler que jusqu'à un certain point; il lui manque l'outil que nous devons à une hérédité intellectuelle plus complète, plus riche. Et la suprême jouissance de l'art, quoi qu'on en dise, n'est pas dans la vue, mais dans la vision; parce que l'intérêt le plus poignant pour nous n'est pas dans les choses, il n'est pas même dans le spectacle de la vie générale, si puissante que vous nous en rendiez l'image, il est dans l'homme, et dans ce que l'homme connaît le moins de lui-même.— Regardez chez M. Gallé ce petit flacon, une simple bulle de verre au long col, où des hirondelles perchent sur une branche défeuillée, si tristes, au-dessus de quelques rimes qui parlent de l'automne. C'est là ce que les peintres de pur métier, et qui se croient réalistes, appellent dédaigneusement le genre littéraire, le genre romance; ce que nous appelons, nous autres pauvres hères, la poésie. Cela, c'est interdit au Japonais, parce qu'il y a dans

cette bulle, accumulé par les siècles, tout un trésor patrimonial de pensées, de souffrances, de morales, d'inquiétudes et de mélancolies supérieures, toute la revision du monde par le regard intérieur, depuis Homère jusqu'à nous. La vue d'un vase japonais me procure un vif plaisir; mais si l'on pouvait mesurer au sphygmographe l'intensité des sensations esthétiques, la courbe de l'instrument s'élèverait pour chacun de nous, aussitôt qu'on substituerait à ce vase, sous nos yeux, le flacon du poète occidental.

En quittant ce révolutionnaire qui a réussi, je me sens encouragé à placer un propos subversif. Nous aurions dû commencer cette promenade en allant rendre nos hommages dans les chapelles officielles où Sèvres et les Gobelins exposent leurs produits. J'y fus. J'ai vu l'État gracieux et correct dans son rôle de fabricant, gardien du goût; j'ai admiré comme il recuit fidèlement le biscuit qui plaisait à Mme de Pompadour, comme il repeint avec adresse la bergère dans le fond de l'assiette et la guirlande sur le marli, comme il rebrode sur les métiers de haute lisse, en trompe-l'œil chromolithographique, les *Saisons* et les *Points cardinaux*. On dirait de l'huile. En sortant, je me suis enquis du budget des manufactures nationales; pour Sèvres, Beauvais et les Gobelins ensemble, c'est bien près d'un million. J'ai calculé la fraction de centimes afférente à ma cote personnelle sur ce million, et je prévois que désormais, je verserai ces centimes au percepteur avec plus de tristesse. Je comprends le roi Louis XIV et le roi Louis XV encourageant l'essor d'industries difficiles, peu répandues, et créant pour l'usage de la cour, — c'est dans cet esprit que furent fondés les Gobelins, — un atelier où les meilleurs ouvriers travailleraient à l'ameublement des palais. Je comprends, aujourd'hui encore, le roi Christian IX établissant en Danemark cette manufacture dont nous avons loué les produits. Mais vous et moi, à Paris, en 1889, pourquoi encouragerions-nous deux industries spéciales au détriment des autres, alors que vingt, trente céramistes ou tapissiers peuvent faire les mêmes choses, si on les leur demande, avec le seul stimulant de la concurrence commerciale? Et les économistes affirment qu'à conditions égales, l'industrie privée travaille toujours mieux que l'État. Si on ne les demande pas, ces choses, pourquoi les faire? Pour envoyer des présens aux souverains exotiques? Mais avec un bon crédit de vingt mille francs, M. le ministre des affaires étrangères trouvera rue Paradis-Poissonnière de quoi combler tous les potentats de l'Asie.

Loin de nous toutefois la pensée de réclamer l'extermination des manufactures nationales : ce serait plus révolutionnaire que d'attaquer le trône et l'autel. Je prends date pour une modeste requête.

On nous promet, le mois prochain, quatre ou cinq gouvernemens très différens, mais qui ont tous ceci de commun qu'ils seront « réparateurs. » Je supplie le gouvernement réparateur qui triomphera de relire d'abord la charte de fondation des Gobelins. Il n'y est pas dit : « Vous broderez les *Saisons* et les *Points cardinaux.* » Il y est dit : « Le surintendant de nos bastimens et le directeur soubs lui tiendront la manufacture remplie de bons peintres, maistres tapissiers de haute lisse, orphèvres, fondeurs, graveurs, lapidaires, menuisiers en ébène et en bois, teinturiers et autres bons ouvriers, en toutes sortes d'arts et mestiers qui sont établis et que le surintendant de nos bastimens tiendra nécessaire d'y establir. » En conformité de ces dispositions, je supplie le futur Colbert de faire venir de Nancy M. Gallé et de lui dire : « Voilà nos bâtimens, Sèvres, les Gobelins, et voici le million. Apportez chez nous l'esprit de vie qui vous tourmente, formez des ouvriers à votre image. Jetez dans nos fours et sur nos métiers la moisson de fleurs, le peuple d'animaux, l'essaim de chimères qui fermentent à l'étroit dans votre cerveau ; poursuivez-les où et comme il vous plaira, choisissez à votre guise le bois, le verre, la laine, la brique, la pâte tendre ou la pâte dure, pourvu que vous donniez de haut à l'art français des directions rajeunies et de nouveaux moyens d'expression. » — Imagine-t-on des *fables* de La Fontaine brodées ou peintes d'après des cartons de M. Gallé, et montrant comment varie, à deux siècles de distance, l'interprétation de la nature par le regard de deux rêveurs d'une même famille ? Ou bien encore la décoration, par le même artiste et pour quelque palais d'assemblée délibérante, des deux portes où Virgile voyait passer les songes, la porte d'ivoire et la porte de corne,

Qua veris facilis datur exitus umbris.

Mais le Colbert d'octobre ne fera pas cela. Je continuerai de payer mes centimes de bergères, de guirlandes et de *Saisons*, puisqu'il le faut. Et je demeurerai un peu plus persuadé que le gouvernement « réparateur » est, lui aussi, un mirage, comme ceux que le verrier de Nancy s'efforce de fixer dans le cristal ; qu'il a cette conformité avec notre rêve, à nous autres écrivains, que l'un et l'autre ne sont beaux que la veille, en espérance, jusqu'à l'heure où le papier et le peuple les ont soufferts.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

REVUE LITTÉRAIRE

QUESTION DE MORALE.

Il y a tantôt deux mois qu'ici même, à l'occasion du dernier roman de M. Paul Bourget : *le Disciple*, j'essayais de faire voir que les philosophes ne sont pas tout à fait irresponsables des conséquences de leurs doctrines; — que, pour attaquer, au nom de la métaphysique ou de la science, les principes essentiels de l'ordre social, il fallait soi-même être bien assuré de la solidité de ceux que l'on professe; — et que, malheureusement, on ne pouvait jamais l'être, si l'esprit de l'homme est faible, si la science ne sert qu'à reculer les bornes de notre ignorance, et si la métaphysique, étant par définition la recherche de l'inconnaissable, est donc ainsi ce que l'on pourrait appeler l'infatigable et l'éternelle Errante. Je croyais bien, en le disant, n'avoir rien dit que d'assez simple, ou même d'un peu banal; et j'avouerai que je le crois encore. Il me paraissait, il me paraît toujours évident, que d'enseigner, par exemple, avec le « divin » Spinosa, que « la pitié est indigne du sage, » c'est proférer une parole dangereuse dont le danger n'est pas diminué, mais plutôt et au contraire accru, quand on la fonde, comme il fait, sur une définition éminemment arbitraire de la *Chose finie en son genre* ou de la *Cause de soi*. En effet, si nous sommes durs, égoïstes et lâches, il importe que nous sachions que nous le sommes, et que nous ne décorions pas notre inhumanité du nom pompeux de conformité à l'ordre universel. Je pensais, il y a deux mois, et je pense

toujours, avec un autre philosophe, l'illustre auteur de la *Critique de la Raison pure*, que l'existence de la loi morale est « la condition nécessaire de la seule valeur que l'homme se puisse donner à lui-même ; » et que, conséquemment, de quelques prétendues vérités qu'une métaphysique s'autorise, elle est fausse, dès qu'elle nie ou qu'elle met en question l'existence de la loi morale, du devoir, et de la liberté. Rien de plus simple, je le répète, et, — si mal que je me sois peut-être expliqué, — rien de plus banal, encore une fois, ni de plus facile à comprendre.

Cependant ces vieilles idées n'ont pas seulement semblé neuves à quelques dilettantes et à quelques « savans, » elles leur ont paru fâcheuses. M. Anatole France, dans le *Temps*, m'a reproché, si je me souviens bien, que je réclamais, sans m'en douter, un 24 août et une Saint-Barthélemy de « penseurs. » Il s'est considéré lui-même ; et, se sentant à l'examen aussi libre de préjugés, aussi généreux, aussi hardi que je suis timoré, fanatique et intolérant ; il ne l'a pas dit, — ce n'est pas sa manière, — mais il l'a fait ingénieusement entendre. A son tour, un anonyme, que je dois croire encore plus autorisé, puisqu'il écrit dans la *Revue scientifique*, s'est plaint éloquemment que je le voulais « museler, » disait-il ; et ramener la science et la philosophie à la *Rhétorique* d'Aristote et à la *Somme* de saint Thomas. Que vient faire ici la *Rhétorique* d'Aristote ? et celui qui parle ainsi de la *Somme* de saint Thomas, l'a-t-il seulement lue ?

Je ne saurais répondre à de pareils argumens. Ils sont peut-être de « bonne guerre, » je veux dire plaisans, bons pour égayer la galerie ; ils n'ont rien de très « littéraire, » ni de bien « scientifique ; » et tout le monde voit assez qu'ils ne font rien à la question. Mais ce que je ne puis m'empêcher de faire observer à mes contradicteurs, c'est que, pour me refuser le droit de tirer de leurs doctrines des conséquences qui les condamnent, ils commencent, eux, par m'accabler sous le poids des conséquences qu'ils se donnent le droit de tirer de mes opinions. « Vous n'avez pas le droit, me disent-ils, de rendre Adrien Sixte responsable du crime de Robert Greslou, son disciple ; et la preuve, c'est que si vous l'en rendiez responsable, vous nous ramèneriez au temps de l'inquisition. » Est-ce que cela ne voudrait pas dire : la vérité que l'on enseigne dans les colonnes du *Temps* ou de la *Revue scientifique*, les conséquences n'en importent pas ; elle leur est antérieure, extérieure et supérieure ; mais les opinions qu'on professe à la *Revue des Deux Mondes*, rien n'est plus inutile que de les examiner en elles-mêmes, et leurs conséquences nous suffisent pour les juger ? Cependant, si, comme le remarque l'anonyme de la *Revue scientifique*, « Adrien Sixte n'a recommandé nulle part de séduire une jeune fille, » moi non plus, nulle part, je n'ai demandé qu'on jetât les anthropologistes ou les métaphysiciens dans un cul de basse-fosse. Si j'ai donc

tort de juger une doctrine, la vôtre, ou celle de vos maîtres, sur et par les conséquences qui m'en semblent résulter, comment avez-vous raison, vous, d'attaquer mon opinion au nom des conséquences qu'il vous plaît d'en tirer ? A moins peut-être qu'une méthode, illégitime quand c'est moi qui m'en sers, ne devienne « scientifique » aussitôt que vous me l'empruntez. Et, « c'est bien quelque chose à peu près de cela. » Oui, comme ils parlent tous les deux au nom de la « science » et de la vérité, M. Anatole France et l'anonyme de la *Revue scientifique* ne sont pas responsables du sens « que le vulgaire va donner à leurs découvertes ou à leurs théories ; » mais, je le suis, moi, des interprétations qu'ils donnent de mes idées. Et, en effet, ils ne sont pas, eux, « le vulgaire ; » et je ne parle pas au nom de la « science, » mais seulement pour la morale et pour l'humanité.

Car je viens maintenant à la vraie question, et, la dégageant de cette polémique, je la pose de nouveau comme j'avais cru la poser en parlant du *Disciple*. Il ne s'agit pas, en effet, « d'imposer une orthodoxie en matière de science, une sorte de doctrine officielle, pour la physique comme pour la métaphysique, dont il ne serait pas permis de s'écarter ; » il ne s'agit pas même de montrer au *penseur* « qu'il commet une mauvaise action quand il néglige les conséquences que l'on pourra tirer de ses écrits ; » ou, du moins, cela dépend de l'espèce du *penseur*, et je ne dis pas de la nature, mais de l'ordre de ses pensées. Ainsi, je ne crois pas qu'un géomètre ou qu'un chimiste ait à se préoccuper des conséquences que l'on tirera de ses *pensées* sur l'isomérie ou sur l'accélération séculaire du mouvement de la lune. Mais déjà, sur la question de l'égalité ou de l'inégalité des races humaines, j'estime que l'anthropologiste ne saurait être trop prudent, puisque la question même, étant hypothétique, ne saurait être susceptible d'une solution vraiment « scientifique. » Et, pour les *penseurs* dont les spéculations, comme celles du moraliste ou de l'économiste, roulent pour ainsi dire sur la conduite humaine, ceux-là, plus j'y songe, et moins je vois comment ils pourraient se soustraire à la considération des conséquences de leurs doctrines. Non ! en vérité, on n'a pas le droit de traiter le problème de la population, ou celui de l'offre et de la demande, encore bien moins celui du libre arbitre ou de la responsabilité morale, sans avoir égard aux conséquences que traîneront après elles, quelles qu'elles soient, les solutions que l'on en propose. Et pourquoi n'en a-t-on pas le droit ? C'est que, s'il y a des questions, je ne dis pas étrangères, mais extérieures à l'humanité, — comme celles de l'origine des espèces animales ou de la formation du système du monde, — il y en a, comme les questions habituelles de l'économie politique et de la morale, qui, nées en quelque sorte au sein de l'humanité, n'existant que par elle et pour elle, ne peuvent donc être résolues qu'en elle et par rapport à elle. Je suis étonné que cette observa-

tion si simple, et sur laquelle pourtant je croyais avoir insisté suffisamment, n'ait frappé ni M. Anatole France, ni le rédacteur de la *Revue scientifique*. « Allez de l'avant, disent-ils aux philosophes, hardiment, sans regarder derrière vous, sans vous occuper des conséquences logiques ou absurdes qu'on pourra tirer de vos travaux. Cherchez la vérité, sans avoir le souci des applications qu'elle comporte; soyez sûrs qu'une vérité est toujours bonne à dire, et que ni la morale, ni la société, ni l'humanité, ne peuvent avoir pour bases l'erreur et la routine. »

C'est qu'aussi bien, si M. France consent que les idées agissent sur les mœurs, l'anonyme de la *Revue scientifique*, au contraire, est de ceux qui ne croient pas à l'influence des idées ou des théories sur les actes. « Est-ce que jamais, dit-il, une théorie abstraite a pu conduire à un mouvement de la passion? Depuis quand une idée religieuse empêcha-t-elle un acte coupable d'être exécuté?... Les hommes sont menés par des passions, non par des idées abstraites... » J'admire cette façon libre et dégagée de rayer de l'histoire de l'humanité tout ce que la morale et la religion ont inspiré d'efforts, de sacrifices et de dévoûmens. Oh! la malheureuse parole! « Depuis quand une idée religieuse empêcha-t-elle un acte coupable d'être exécuté? » Mais... depuis qu'il y a des idées religieuses, et surtout, si c'est la crainte, avec les plus avancés de nos savans, qu'on assigne aux religions pour première origine. Crainte ou amour, encore aujourd'hui même, le monde est heureusement plein de braves gens, peu versés dans les subtilités de la casuistique ou de la physiopsychologie, qui s'abstiennent de mal faire parce que leur Dieu le leur a défendu; qui font le bien parce que le même Dieu leur a enjoint de le faire; à qui le plus grave reproche que nous puissions peut-être adresser, c'est parfois de confondre et de mêler trop étroitement la morale avec la religion, et le bien avec Dieu. Mais on affecte volontiers de croire, parce que l'on en serait bien aise, que ceux qui sont justes, charitables et bons, le sont comme on a les cheveux noirs ou le nez aquilin. Cela dispense de leur savoir gré des efforts qu'ils font pour se rendre meilleurs. Et comme cette justice ou cette bonté ne sont guère d'usage dans le siècle où nous sommes, on n'ose pas encore le dire; mais, au fond, on les trouve un peu niais d'être justes et bons.

« Est-ce que jamais, dit encore l'anonyme, une théorie abstraite a pu conduire à un mouvement de la passion? » Qu'est-ce qu'il appelle « une théorie abstraite? » Le darwinisme, par exemple, ou la théorie mécanique de la chaleur? Dans le dernier cas, je conviens avec lui qu'il me serait difficile d'établir un rapport entre le théorème de Clausius et le progrès croissant de la criminalité. Mais, pour le premier cas, et en attendant que l'idée de la « lutte pour la vie, » — quand elle aura pénétré plus avant, — devienne dangereuse, je le défie bien

de me prouver qu'elle n'est pas désolante. Et quant aux idées morales, vraiment, il faut avoir « des yeux pour ne point voir » si partout aujourd'hui, chez nous comme ailleurs, à tous les étages de la hiérarchie sociale, on ne saisit pas l'action réciproque de la littérature sur les mœurs et des mœurs sur la littérature.

Comment les idées agissent-elles? c'est-à-dire comment se transforment-elles en actes ou en « mouvemens de passion? » Directement et immédiatement, tout d'abord : en donnant à nos appétits ou à nos désirs encore indistincts et confus la conscience d'eux-mêmes; en les formulant pour nous, si je puis ainsi dire; en les dépouillant insensiblement de ce que nous leur trouvions de honteux ou de coupable quand nous étions seuls à les éprouver. C'est bien le cas de Robert Greslou. « Sa rêverie s'est repue des poisons les plus dangereux de la vie; » et quand les ouvrages d'Adrien Sixte, *la Théorie des passions* et *l'Anatomie de la volonté*, lui sont tombés entre les mains, il en a fait les juges de ses sentimens et les règles de ses actions. Alors, « ces chutes des sens dont il avait eu jusque-là des remords si atroces, *l'Anatomie de la volonté* lui en a révélé les motifs nécessaires, l'inéluctable logique; » et les a justifiées à ses yeux en les faisant rentrer dans le plan de l'univers. Alors, « les complications qu'il se reprochait jadis en s'y attardant, comme un manque de franchise, » — d'un seul mot, son hypocrisie — « il y a reconnu la loi même d'existence, imposée par l'hérédité, » dont on ne saurait conséquemment rougir. Alors, « cette recherche qu'il aimait à faire, dans les poètes et dans les romanciers, des états de l'âme coupables et morbides » et dont, en s'y livrant, il entrevoyait bien le danger, *la Théorie des passions* l'y a encouragé en lui révélant en lui « une vocation innée de psychologue. » Et alors enfin, cette entreprise de séduction, non moins ignoble que criminelle, devant laquelle il aurait peut-être reculé, c'est son maître qui l'a légitimée à ses yeux, en lui apprenant « que nos droits n'ont de limite que notre puissance. »

Qu'après cela l'anonyme de la *Revue scientifique* n'ait pas bien vu, comme il dit, « le rapport qui, dans *le Disciple*, unit le maître à l'élève, » c'est qu'il n'a pas bien lu le roman, où M. Bourget ne s'est préoccupé de rien tant que d'établir ce rapport même. Moi, je le vois, je le vois très bien; et si je juge Adrien Sixte moralement complice du crime de Robert Greslou, c'est premièrement, que sans lui, le misérable ne se serait pas fait autant de motifs d'orgueil des raisons mêmes qu'il avait de surveiller les mauvais instincts qui s'agitaient en lui. Mais c'est en second lieu qu'il n'y a pas de théorie des passions ou de la volonté qui permette à un philosophe de poser en principe que « nos droits n'ont d'autre limite que notre puissance. » Avec ses doctrines morales, élaborées dans l'ivresse de la méditation solitaire, Adrien Sixte a tout simplement achevé de corrompre Robert Gres-

lou. Il l'a provoqué à passer de la pensée à l'action. Les sentimens dont rougissait l'élève, le maître lui a fourni des sophismes pour s'en savoir gré ; il lui a persuadé que son *insociabilité*, changeant de nom, devait lui être un signe de sa *supériorité;* il a déplacé enfin pour lui les limites du bien et du mal; et je connais certes de plus grandes fautes, mais, avec M. Bourget, je n'en imagine guère dont un philosophe se doive plus douloureusement repentir. A la vérité, le « divin » Spinosa dit encore « que celui qui se repent d'une action est deux fois misérable et impuissant. »

Lorsque ce sont des romanciers, des auteurs dramatiques ou des poètes qui soutiennent, et, pour autant qu'il est en eux, qui répandent autour d'eux ces principes, ils ont tort, assurément; et, parmi les corrupteurs des collégiens qui s'en sont nourris, je n'hésiterai jamais, pour ma part, à compter l'auteur de *Rouge et Noir* et celui des *Fleurs du mal.* J'en trouverais d'autres, s'il le fallait, parmi les fournisseurs de l'ancien Ambigu, qu'on excuserait difficilement, en « poétisant » le crime aux yeux du populaire, d'en avoir ôté la laideur et propagé l'imitation. C'est un point capital, en effet, de l'esthétique du mélodrame que le « traître » soit toujours puni, mais, qu'en attendant, pendant quatre actes et demi, ce soit aussi lui dont la fière scélératesse, les savantes menées, et les superbes coups d'audace tiennent en échec toutes les forces unies de la famille et de la société. Dans une littérature toute neuve, on pourrait donc accuser, — et nos pères, on le sait, ne s'en sont pas privés, — le théâtre et le roman de corruption et d'immoralité. Mais, aujourd'hui, blasés que nous sommes, nous savons tous qu'il en faut rabattre; qu'un mélodrame ou qu'un roman, de quelque naturalisme qu'ils se piquent, n'en sont pas moins des fictions; et quelle que soit la thèse que l'auteur y soutienne, nous savons, dès qu'il réussit, qu'il en a dû sacrifier une part de la démonstration à l'effet littéraire. Il en résulte que le danger, s'il y en a, se compense de lui-même. Inconsciemment, mais généralement, nous n'acceptons les conclusions de *Valentine* ou du *Fils naturel*, de l'*Affaire Clémenceau* ou de *Madame Caverlet* que sous bénéfice d'inventaire. On peut encore ajouter que le style, que le souci de la forme expressive, la préoccupation du mot ou de la phrase qui feront passer l'idée, la décantent elle-même, la filtrent, pour ainsi parler, la purifient ou la spiritualisent.

Il n'en est pas ainsi du moraliste ou du philosophe, de l'auteur d'une *Théorie des Passions* ou d'un *Traité du libre arbitre.* Ils ne se donnent point, ou, s'ils se donnent, ils n'ont pas le droit de se donner pour des « artistes, » ni leurs doctes élucubrations pour des rêves de leur imagination échauffée. Les géomètres, les astronomes, les chimistes ont ce droit; seuls, de tous ceux qui écrivent ou qui

pensent, les philosophes ne l'ont pas : j'y joindrai, si l'on veut, les théologiens et les jurisconsultes. C'est qu'il s'agit, dans leurs livres, de l'homme réel et vivant, de l'homme social, engagé dans les relations de la vie quotidienne, de l'homme enfin tel qu'on ne le peut abstraire des autres hommes sans faire évanouir le sujet lui-même de l'observation. Pour faire de la morale ou de la jurisprudence, on ne peut pas commencer par poser un homme *pur* et indéterminé, qui ne serait ni le fils, ni le frère, ni le disciple, ni le mari, ni le père, ni le concitoyen, ni le *relatif* enfin de personne. Les grands métaphysiciens l'ont d'ailleurs bien compris, — sans en excepter Spinosa lui-même, dont les œuvres sont une *Éthique* et un *Traité théologico-politique*, — eux, qui depuis Platon jusqu'à Kant, n'ont pas fait de leur morale une superfétation ou une conséquence de leur métaphysique, mais au contraire de leur métaphysique le fondement, les prémisses et l'introduction de leur morale. C'est qu'ils n'ignoraient pas que, lorsque nous ouvrons un *Traité du libre arbitre* ou une *Théorie des passions*, nous n'y cherchons pas notre plaisir, mais notre profit ; nous ne demandons pas à l'auteur de nous étonner, mais de nous instruire ; nous ne nous prêtons pas à lui comme à un amuseur, nous nous y livrons comme à un guide ; et ce n'est pas enfin une vérité lointaine, spéculative et indifférente, qu'il s'est engagé de lui-même à nous apprendre, mais une vérité prochaine, active, pour ainsi parler, et pratique. Tout cela lui enlève la liberté du paradoxe, et le droit de chercher la vérité « sans souci des applications qu'elle comporte. » Il a pris charge d'âmes, en traitant les questions d'où dépend toute la conduite humaine ; — et si nous avons bien tiré les conséquences de ses principes, il n'a pas le droit de nous répudier, lui, qui n'a écrit que pour nous convertir à eux.

Les idées agissent d'une autre manière, moins directe, plus lente, mais non moins sûre, et plus envahissante, quand, au lieu des auteurs des actes, elles modifient les *milieux* où ils puisent les raisons de leurs résolutions. Nous en avons un mémorable exemple dans l'histoire de la plus générale des idées, dont l'influence continue de s'exercer sur nous. Ce ne sont d'abord que des plaisanteries, de fines épigrammes, des *mots*, qui font douter les âmes simples de la vérité de leurs anciennes croyances. Cependant l'idée chemine : après s'en être moquée d'abord, elle s'irrite maintenant des contradictions qu'elle rencontre ; il ne lui suffit plus qu'on la tolère, elle veut qu'on l'accepte, elle prétend gouverner la conduite à son tour ; les plaisanteries se changent en injures, les épigrammes en grossièretés ; après Montesquieu, Voltaire ; après Voltaire, Diderot ; après Diderot, « la coterie holbachique ; » après d'Holbach, M. Naigeon. L'ombre semble se faire ; un grand tumulte éclate ; une révolution détruit tout pour tout reconstruire ; et après vingt ans de luttes où l'on ne croirait pas que personne se fût souvenu de l'idée,

la voici qui reparaît, seule vivante, seule subsistante sur les débris de l'ancien édifice, victorieuse, triomphante, auréolée de gloire au sommet du nouveau. C'est l'histoire de *Physis*, la bonne Nature, ainsi l'appelait Rabelais; et depuis cent cinquante ou cent ans à peine qu'elle a vaincu l'idée chrétienne, il suffit d'ouvrir les yeux pour voir qu'elle a tout modifié, — la coutume et la loi, la famille et l'éducation, la politique et la morale, l'objet même et la conception de la vie, — cette idée toute païenne, et d'ailleurs parfaitement antiscientifique, de la bonté naturelle de l'homme. Je me demande encore, là-dessus, comment on peut nier l'influence des idées sur les mœurs, quand de vingt ans en vingt ans on peut suivre à la trace les progrès de celle-ci. Qui donc a dit que « des vols d'oiseaux, des courans d'air et des migraines avaient plus d'une fois décidé de l'histoire du monde? » Mais combien cela n'est-il pas plus vrai, je ne dis pas d'une théorie, d'une idée même, je dis d'une parole, jetée comme au hasard, presque sans y penser, qui trouve d'aventure un *milieu* favorable à son développement! Otez Rousseau de l'histoire du XVIIIe siècle, vous retardez la révolution de vingt ou vingt-cinq ans peut-être; ôtez de son œuvre le *Contrat social*, vous rendez le programme jacobin impossible; ôtez seulement du *Contrat social* les sixième et septième chapitres du quatrième livre, vous avez supprimé Robespierre.

Et, que l'on n'objecte pas ici qu'enfermées dans un livre dont la lecture est aussi pénible que celle du *Contrat social*, aussi fastidieuse que celle de l'*Encyclopédie*, les idées ne rayonnent pas au-delà d'une étroite circonférence, demeurent en quelque sorte l'occupation ou l'amusement de quelques oisifs ou de quelques pédans. N'importe la nature des idées ou des théories qu'il enseigne, un « penseur » trouve toujours un « sous-penseur » pour les vulgariser. Quoique peu de Français aient lu l'*Origine des espèces* ou l'*Histoire de la création naturelle*, et que ceux-là soient plus rares encore qui connaissent la *Phénoménologie* de Hegel ou *le Monde comme volonté et comme représentation*, si vous savez interroger un lecteur habituel du *Petit Journal* ou de la *Petite Presse*, vous le trouverez très grossièrement informé, mais informé pourtant sur le pessimisme et sur le darwinisme, sur l'évolution, et sur la parenté de l'homme avec le singe. On ne peut dire ni par quels chemins les idées se propagent, ni ce qu'elles subissent de réfractions, d'accommodations, et de déformations finales en passant du cerveau d'un Darwin ou d'un Schopenhauer dans celui du vaudevilliste ou du chansonnier de café-concert qui les popularise en croyant s'en moquer. Elles se propagent pourtant; et les temps sont passés, si d'ailleurs ils ont jamais existé, de ce que l'on appelait autrefois l'*ésotérisme* et l'*initiation*. Les métaphysiques elles-mêmes se construisent à portes ouvertes. Et une nouveauté n'est pas plus tôt éclose dans le secret d'un laboratoire qu'on en parle déjà de la Madeleine à la Bastille. Autre et nouvelle raison pour

que ceux qui se constituent les interprètes ou les commentateurs des idées surveillent scrupuleusement leur parole et leur plume. Avec une seule idée fausse, le mal qu'ils peuvent faire est plus grand qu'autrefois de tout ce que, dans le siècle où nous sommes, le livre, le journal et l'annonce, ont ajouté de lecteurs à ceux des philosophes du XVIIIe siècle.

Mais ce n'est pas tout encore, et voici une autre manière dont les idées s'*objectivent* ou franchissent le passage de la « puissance » à « l'acte. » C'est qu'elles entrent dans le sang de la génération nouvelle, si l'on peut ainsi parler, c'est qu'elles lui deviennent des habitudes, ou plutôt des instincts, des idées proprement *innées*, et en même temps le principe ou la règle de l'éducation. On croit penser par soi-même, on croit agir de son chef, on prend en pitié les « préjugés » des autres; et la moitié de la vie s'écoule, ou parfois la vie tout entière, avant que l'on se soit dégagé de l'hérédité de ses parens, des leçons de ses maîtres, de l'exemple de ses contemporains, de l'esprit de son pays, de son temps et de son milieu. On vit, cependant, mais de quoi vit-on? On agit, mais sous l'impulsion de quels mobiles agit-on? On agit sous l'impulsion des idées que les siècles ont *capitalisées* en nous et pour nous, on vit sous la domination des idées, vieilles parfois de plusieurs siècles, qui sont devenues le plus intime de notre substance.

Et les plus déterminés partisans de l'impuissance des idées le savent bien. Car, pourquoi ne font-ils pas élever leurs enfans dans un autre *milieu*, dans une autre condition que la leur, pour un autre genre de vie? Pourquoi ne les exposent-ils pas à toute sorte de contacts ou de compagnonnages? ni ne les dirigent-ils eux-mêmes à peu près indifféremment, d'après une méthode quelconque, ou même sans aucune méthode? Parce qu'ils ne nient pas, disent-ils, le pouvoir de l'éducation? Mais qu'est-ce donc que l'éducation, sinon l'ensemble des moyens qui substituent aux mobiles instinctifs de l'action naturelle les motifs raisonnés de la morale sociale? et ces motifs, que sont-ils eux-mêmes, sinon des abrégés, des résumés, des totalisations d'idées, si je puis ainsi dire, transformées par le temps et l'usage en principes de conduite? Le moindre commandement que vous fassiez à l'enfant, le moindre conseil que vous donniez au jeune homme, impliquent une conception de l'objet de la vie. Commandemens ou conseils, si vous ne vous fiez pas aux étrangers ou à l'expérience de la vie pour les inculquer à l'enfant, si vous voulez les lui donner vous-même, ou qu'on les lui donne tels que vous les voulez, c'est que vous ne doutez pas qu'ils ne se changent pour lui d'opinions en règles ou en motifs de ses actions. Mais si enfin une conception de la vie n'est pas ce qu'on appelle une « théorie, » ou une « idée, » alors c'est que nous ne savons plus ce que les mots veulent dire.

On refuse pourtant de se rendre, et l'on dit : M. Bourget lui-même

n'a-t-il pas insisté sur le « côté mobile, maladif, maniaque, presque vicieux dès l'enfance, du caractère de son triste héros? » Adrien Sixte n'est donc pas « la cause des instincts de mensonge, de sensualité, d'hypocrisie » de Robert Greslou. Pour devenir un malfaiteur, ce « déséquilibré, ce raté, ce maniaque atteint de manie raisonnante » n'a donc pas eu besoin d'un conseil ni d'un maître. Bien loin d'être une preuve du pouvoir des idées à se transformer en actes, il en est plutôt une de leur impuissance à prévaloir contre les instincts. Et si nous devons tirer une leçon de son histoire, ce n'est pas qu'il peut y avoir et qu'il y a des crimes littéraires ou philosophiques, c'est que son maître est vraiment bien bon, pour ne pas dire bien naïf, de croire que les doctrines d'un savant l'engagent envers ceux qui s'en autorisent. Mais on oublie d'abord, quand on raisonne de la sorte, et que l'on ajoute tranquillement : « Sans avoir lu le livre d'Adrien Sixte, *nous pouvons être assurés qu'on n'y trouvera pas un seul passage* où Greslou puisse trouver un point d'appui pour s'excuser; » on oublie que ces *passages*, M. Bourget a pris soin de les citer l'un après l'autre, et que c'est même là ce qui fait le principal intérêt de sa thèse.. Si l'on ne trouvait pas un « seul passage » dans les livres du philosophe, « où Greslou puisse trouver un point d'appui pour s'excuser, » il n'y aurait pas de « disciple, » il n'y aurait pas de question, il n'y aurait pas de roman. Mais ce que l'on oublie encore davantage, c'est que l'éducation n'a d'objet tout justement que de rectifier les instincts « vicieux » ou « maladifs; » que de susciter d'abord en chacun de nous, d'entretenir ensuite et de consolider des idées qui contre-balancent notre disposition naturelle au « mensonge » ou à la « sensualité, » des raisons de ne pas faire, des motifs d'inhibition; et que de greffer enfin l'honnête homme ou l'homme social, si je puis ainsi dire, sur celui que l'on a trop vite fait d'appeler, depuis quelque temps, le *mattoïde* ou le *criminel né*.

Existe-t-il des *criminels nés?* J'en suis moins sûr que l'anonyme de la *Revue scientifique;* et, s'il faut être franc, ce qui m'en fait douter, ce ne sont pas des raisons de sentiment, c'est la nature même des moyens qu'on a pris pour en établir l'existence. Il n'y en a pas de moins « scientifiques : » j'entends ici qui témoignent d'un pire et plus surprenant oubli de toute logique et de toute méthode. Avec les mensurations, les observations, et les expériences dont le professeur Lombroso s'est servi pour composer le caractère du *criminel né*, je me charge, quand il le voudra, de lui démontrer qu'il y a des *victimes nées*. Mais, quoi qu'il en soit, laissant à d'autres l'étude pathologique du *criminel né*, c'est précisément le criminel d'occasion, ou pour mieux dire d'aventure, que M. Bourget nous a mis sous les yeux, c'est le criminel qui pouvait ne pas l'être, qui l'est devenu cependant; et tout l'intérêt du *Disciple* est de nous montrer comment il l'est devenu. Ou,

en d'autres termes encore, par hypothèse, il n'y a pas ici, dans le cas de Robert Greslou, de fatalité primitive et prépondérante, congénitale en quelque sorte et conséquemment inéluctable, mais seulement une addition de causes et d'effets, de commencemens et de suites, de pensées et d'actions où le changement d'un seul facteur eût pu changer tout le total. M. Bourget prétend que ce facteur principal a été la lecture des ouvragesd'Adrien Sixte ; — et la seule objection de fond que l'on puisse lui faire, il l'avait lui-même prévenue. C'est que sur un autre homme que Robert Greslou la lecture de la *Théorie des passions* et de l'*Anatomie de la volonté* n'aurait peut-être pas produit les mêmes effets.

Reste à savoir seulement si elle n'en aurait pas produit d'autres, et de moins criminels peut-être, au sens juridique et social du mot, ou moins apparens, mais non pas de moins dissolvans ni de moins désastreux. Je ne crois pas au moins que l'on puisse enseigner sans danger « qu'il n'y a pour le philosophe ni vice ni vertu ; » que la « théorie du Bien et du Mal n'a d'autre sens pour le psychologue que de marquer un ensemble de conventions quelquefois utiles et quelquefois puériles ; » ni qu'il pourrait être utile d'inoculer aux enfans « de certains défauts et de certains vices, » afin de les mieux observer. Que diriez-vous d'un médecin qui, pour mieux étudier les effets d'un poison violent, ne regarderait pas à les expérimenter sur un de ses semblables ? C'est ce que propose Adrien Sixte ; et c'est ce *desideratum* de son maître que Greslou, son élève, a essayé de satisfaire. Mais si les autres n'ont pas poussé jusqu'au crime leur dévoûment à la science, qui répondra que dans plus d'une âme les paradoxes du philosophe n'aient pas fait vaciller les principes ? C'est là-dessus, je l'avoue, que j'aurais voulu voir s'expliquer l'anonyme de la *Revue scientifique*. « Ces philosophes, me fait-il dire, qui osent *tout* attaquer, *tout* remettre en question, *tout* nier, sont aussi coupables, sinon plus que Greslou. » Mais ce n'est pas tout à fait cela, et le problème est même tout autre. Décomposez, s'il vous plaît, ce *tout* dont vous parlez ; distinguez-en les parties successives ; arrêtez-vous aux propositions particulières, déterminées, précises que je vous signale, et dites-nous ce que vous en pensez. Oui ou non, pensez-vous, croyez-vous qu'il soit permis à l'homme de traiter l'homme comme un « moyen ? » Oui ou non, croyez-vous qu'il n'y ait ni « Bien » ni « Mal ? » Oui ou non, croyez-vous que les noms de *Baralipton* ou de *Frisesomorum* soient à peine plus vides de sens que ceux de *Vice* ou de *Vertu ?* Voilà la question nettement posée ; et pour vous faciliter la réponse, je vais vous dire, moi, ce que je pense des droits de la science et de la vérité.

Car on croirait, à vous entendre, que la superstition de la « Science » doive remplacer parmi les hommes celle des dieux tombés ; et que la « Vérité, » non plus que la « Certitude, » ne doive comporter à l'avenir

ni différences, ni distinctions, ni degrés. De ces deux erreurs, la première se pratique ou plutôt se célèbre dans vos laboratoires; je crois me souvenir que la seconde s'enseignait autrefois dans tous les *Traités de logique;* mais ce n'en sont pas moins deux erreurs, — et il est aisé de le montrer.

La première ne tire pas à grande conséquence, et, — soit dit sans blesser personne, comme d'ailleurs sans méconnaître la grandeur de la science, — il suffit que, depuis six mille ans, tant de progrès accomplis ne nous aient pas fait avancer d'un pas dans la connaissance de notre origine, de notre nature, et de notre fin. Or, aussi longtemps que la « Science » n'aura pas de réponse à ces questions, elle ne sera, comme les « religions » qu'elle croit avoir remplacées, que ce que Pascal appelle un « divertissement : » il veut dire, une manière de nous empêcher de penser aux seules questions qui nous intéressent, et de tromper le désespoir où nous plongerait autrement notre impuissance de les résoudre. Dans ces conditions, je ne crains guère que la science arrive jamais à cet empire universel qu'on lui promet toutes les fois qu'elle remplace les diligences par les chemins de fer ou la teinture de colchique par le salicylate de soude; et, rassuré de ce côté, je jouis, comme il convient à un homme du XIX[e] siècle, des remèdes nouveaux qu'elle me procure, — quoique d'ailleurs on me dise qu'ils abrègent ma vie, — de ma puissance qu'elle augmente, des distractions dont elle m'accable, et des vastes horizons qu'elle m'entr'ouvre.

Mais l'autre erreur est plus grave. — Si nous pouvions, a-t-on dit, sortir de ce petit coin du monde où nous sommes enfermés, et nous transporter jusqu'à la source des choses, nous y saisirions, dans son unité féconde et lumineuse, la formule suprême qui gouverne à la fois l'évolution des planètes à travers l'espace et la circulation du sang dans nos veines, les mouvemens de ces grands corps dont l'énormité accable notre petitesse et les agitations de nos humbles fourmilières. — Je n'en sais rien, non plus que ceux qui le disent. Mais ce que je sais bien, en revanche, parce que chaque jour m'en apporte une preuve nouvelle, c'est que nous n'atteignons jamais que des vérités relatives; c'est que la plupart de nos sciences particulières sont les unes pour les autres comme des « vases incommunicables; » c'est enfin que la vérité n'est pas « une » pour nous, mais fragmentaire, multiple, et diverse. Il y a les vérités de l'ordre géométrique, qui nous donnent l'impression, ou l'illusion, peut-être, de la nécessité. Il y a les vérités de l'ordre physique, moins nécessaires déjà, dont on peut concevoir qu'elles fussent autres qu'elles ne sont. Car est-il nécessaire qu'un tel corps, par exemple, ait de l'affinité pour tel autre? ou que les électricités de signe contraire s'attirent? Les vérités de l'ordre naturel, à leur tour, sont plus contingentes encore, plus *relatives*, pour ainsi parler, à un point

de l'espace, à un moment du temps. Par-delà les étroites limites de notre univers solaire, jusque dans Sirius et dans Aldébaran, plus loin, plus haut encore, il est probable que la somme des angles d'un triangle est constamment égale à deux angles droits. Il est également probable, il est même certain, nous le savons, que les corps, dans le soleil, se combinent selon les mêmes lois, dans les mêmes proportions qu'à la surface et jusque dans les entrailles de notre globe terraqué. Mais ce qui n'est plus du tout certain, et ce dont le contraire est même plus probable, c'est que, s'il y a de la vie dans Saturne ou dans Jupiter, elle obéisse aux mêmes lois qu'ici-bas, qu'elle s'y incarne dans les mêmes formes, qu'elle s'y transmette et s'y continue par les mêmes moyens. Il n'est pas certain non plus qu'il y ait toujours eu des hommes sur la terre ni qu'il y en doive toujours avoir. A mesure donc, on le voit, que nous passons d'un ordre de vérités à un autre, le caractère de la vérité même change avec les objets dont on l'affirme ou dont on l'entrevoit, je pourrais dire dont on la suppose. La *nécessité* en décroît; la *relativité* ou la *contingence* en augmente; et elles sont enfin : la première à son plus bas degré, mais la seconde au plus haut, ou, si l'on veut, à son *maximum*, quand des vérités de l'ordre physique ou naturel on passe aux vérités de l'ordre humain.

De ce qu'elles ne sont pas toutes du même ordre, ni capables du même genre de démonstration, d'évidence, et de certitude, il résulte que les vérités ne sont pas solidaires; que d'un ordre de vérités à un autre il n'y a pas de passage; et que même elles peuvent non-seulement s'opposer, mais encore se contredire. Elles s'accordent peut-être plus haut, mais elles peuvent se contredire dans l'esprit de l'homme. « De tous les corps ensemble, dit Pascal, on ne saurait en faire réussir une petite pensée; *cela est impossible, et d'un autre ordre*. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de charité; *cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.* » Ainsi, les lois du mouvement ne sont pas celles de la vie, quoiqu'elles soient réalisées dans les êtres vivans, et les lois de la morale ne sont pas celles de la physiologie. Des lois de la nature ou de la vie, on n'a donc pas le droit de conclure aux lois de la morale ou de la société : celles-ci sont autres, et il se peut bien qu'elles aient des liens entre elles, mais nous ne le savons pas. « Quand on lit la plupart des philosophes qui ont traité des passions et de la conduite de l'homme, on croirait, dit Spinosa, — et sachez qu'il songe à Pascal, — qu'il n'a pas été question pour eux de choses naturelles, réglées par les lois générales de l'univers, mais de choses placées hors du domaine de la nature. » Là, justement, dans cette boutade, bien plutôt que dans sa définition de la *substance* ou du *mode*, est la grande erreur de l'*Éthique*. Si l'homme n'est pas

placé « hors du domaine de la nature, » il ne se fait pourtant homme qu'en s'en distinguant, et le confondre avec la nature, sous prétexte qu'il y est effectivement enveloppé, c'est, afin de le mieux connaître, commencer par supprimer ce qu'il y a en lui de proprement humain. Je l'ai dit et je le répète, il n'y a pas d'erreur plus grave, parce qu'il n'y en a pas qui tienne moins de compte, dans la recherche de la vérité, de la nature même de la vérité que l'on cherche.

Que les savans s'abandonnent donc à toutes leurs audaces, et qu'ils réclament, en physique ou en chimie, en histoire naturelle ou en physiologie la pleine liberté de l'erreur. Mais qu'ils apprennent pourtant, ou plutôt qu'ils réapprennent que cette liberté même est bornée par la nature de l'objet dont ils s'occupent. On n'a pas le droit de nier le libre arbitre au nom du déterminisme universel ou la responsabilité morale sous prétexte que la nature ne nous donne, en effet, que des leçons d'immoralité. De ce que, par exemple, on nagerait admirablement ou de ce que l'on tirerait l'épée comme Saint Georges, il n'en suit pas sans doute que l'on puisse faire un poème épique ou résoudre un problème de géométrie transcendante. Semblablement, de ce que les animaux obéissent à l'impulsion de leurs instincts vulgivagues, il n'en suit pas que l'on puisse fonder la morale sur la légitimité des nôtres, ni de ce que la concurrence vitale est la loi de leur évolution, que la pitié ne soit pas au contraire celle de l'humanité. La première règle de la logique, c'est de conclure du même au même ; et cette règle, on se plaint que les savans ne l'observent pas quand ils attaquent les principes de l'ordre social avec des argumens qu'ils tirent de l'embryogénie de l'amphioxus.

Qu'ils ne craignent pas d'ailleurs que « la routine » devienne pour cela la maîtresse du monde. Avant que M. Anatole France et l'anonyme de la *Revue scientifique* nous eussent fait l'honneur de vouloir bien nous l'enseigner, nous nous étions douté que « tout n'est pas au mieux dans le meilleur des mondes, » et que, pour soulager leurs maux, si les hommes n'ont rien inventé de mieux que de les mettre en commun, ils ont cependant beaucoup à faire encore. Même, l'admiration, la dévotion, un peu béate, si je l'ose dire, qu'on professe publiquement pour la « Science », nous ne l'éprouvons pas, quant à nous, pour une organisation sociale où le progrès semble *conditionné* par tant de souffrances encore, tant de misère, et tant d'iniquité. Nous demandons seulement, si l'on veut toucher à cette antique organisation, que ce ne soit toujours que d'une main prudente, presque timide, avec des précautions pieuses, comme il convient en des questions où la moindre erreur se propage en ondulations infinies de souffrances. Mais nous demandons surtout que l'on ne fasse pas intervenir dans la recherche de la vérité morale des considérations qui lui sont étrangères,

ou plutôt ennemies, nécessairement ennemies; et que l'on ne traite enfin qu'avec des argumens de l'ordre purement humain des problèmes dont l'humanité n'est pas seulement l'occasion ou la matière, mais encore la seule raison d'être. Nous donnons ainsi aux Voltaire, aux Rousseau, voire aux Lassalle et aux Proudhon, cette liberté de l'erreur, à laquelle on paraît tant tenir, que nous ne refusons pas aux Lamarck, aux Darwin ou aux Hæckel, mais dont nous leur disons uniquement que les questions morales ne sont pas de sa compétence. Ils en diraient eux-mêmes sans doute autant, ou davantage, d'un moraliste ou d'un logicien qui, dans les sciences de la nature, prétendrait remplacer l'observation et l'expérience par le raisonnement : ils l'ont dit de Schelling et d'Hegel, et ils l'ont dit avec raison. Ce n'est pas en effet s'opposer aux progrès d'une science que d'essayer, en en déterminant plus étroitement l'objet, d'en régulariser les méthodes; — et l'on ne fait pas autre chose en montrant que, s'il y a quelques parties communes entre la science de la nature et la science de l'homme, il y a pourtant en chacune d'elles quelque chose d'irréductible à l'autre.

Si l'auteur de *Thaïs* et l'anonyme de la *Revue scientifique* veulent répondre efficacement au *Disciple*, et comme dit le second, à l'interprétation que j'en ai donnée, c'est sur ce terrain qu'il faut qu'à leur tour ils portent la question. Car, de répondre par de grands mots, de m'accuser d'intolérance, de dire à leurs lecteurs que je demande l'extension des pouvoirs de la congrégation de l'Index ou le rétablissement de l'Inquisition, je ne trouve pas que ce soit là répondre : c'est tout simplement abuser de ce que certaines plaisanteries exciteront toujours de rires faciles dans le pays de Voltaire et de Béranger. Je leur conseille même de n'en pas user, de ces plaisanteries séculaires, comme n'étant vraiment dignes ni de la « science » de l'un, ni de la « littérature » de l'autre, et encore moins bien de l'intérêt et de la gravité de la question. Mais s'ils estiment que jamais une « théorie abstraite n'a pu conduire à un mouvement de la passion, » qu'ils le démontrent, comme j'ai tâché de leur faire voir le contraire! S'ils ne pensent pas qu'autant qu'elles sont étrangères, excentriques à la nature, autant la justice et la pitié sont essentielles à l'humanité, qu'ils le prouvent! Et s'ils ne sont pas convaincus enfin qu'il ne saurait y avoir d'acquisition scientifique, — d'observations sur les gastéropodes ou de théorème sur les quaternions, — qui vaille ce que je demanderai qu'on me laisse appeler la *déshumanisation* d'une âme, qu'ils le disent!

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

Un des traits les plus frappans, les plus caractéristiques de l'état de notre pays depuis quelque temps, c'est la confusion où l'on se débat, dont la plus curieuse, la plus bizarre expression est certainement cette fortune louche et éphémère d'un homme d'aventure.

Au fond, maintenant que tout commence à s'éclaircir, nous serions tentés de croire qu'on a singulièrement exagéré l'importance de celui qui n'est plus pour le moment que le réfugié de Londres. On lui a fait l'honneur de changer les lois du pays uniquement pour le combattre; on lui a fait l'honneur d'un procès d'état; on lui a fait enfin l'honneur de le craindre et de le traiter avec colère. Il ne méritait peut-être pas ces attentions particulières, et le mot le plus vrai est encore celui d'un sénateur qui a dit que toute sa force avait été dans la faiblesse du gouvernement et des partis. Tour à tour exalté ou vilipendé par tous les partis qui ont successivement cru voir en lui un auxiliaire ou un instrument utile, M. Boulanger, avec sa présomption frivole, a pu se faire quelque illusion et se prendre au sérieux. Il a pris pour une vocation au pouvoir les mouvemens d'une vanité remuante et ambitieuse, pour une délégation souveraine du peuple les manifestations incohérentes d'une opinion froissée et irritée, toujours prête à se jeter sur le premier venu, sans lui demander ses titres. C'est son histoire, c'est l'histoire de ces personnages fantasmagoriques qui s'élèvent quelquefois à l'improviste et s'éclipsent aussi vite dans les démocraties promptes à s'abuser. Maintenant le personnage a passé comme un météore vulgaire; il a été condamné et mieux encore, dépouillé de ses oripeaux, mis à nu, réduit à sa plus simple expression. La comédie est finie, on peut le croire; on peut le soupçonner au vide des manifestes du réfugié de Londres et encore plus à la puérilité de ses désignations de candidats au prochain scrutin, comme s'il se voyait toujours le grand élec-

teur. L'homme a disparu ou à peu près; qu'on ne s'y trompe pas cependant, rien n'est sensiblement changé dans l'état général du pays, dans les conditions de la lutte électorale qui va s'engager, où la masse française entre avec des griefs qui ne tiennent pas à un homme. En réal'té, à travers toutes les confusions, la question reste aujourd'hui ce qu'elle était. Il ne s'agit plus de M. Boulanger, il ne s'agit pas même de république ou de monarchie. Il s'agit pour le pays de choisir entre ceux qui n'ont rien appris ni rien oublié, qui n'ont régné depuis dix ans q le pour tout compromettre, qui se parent encore avec orgueil de leurs fautes, et ceux qui pourront lui offrir les garanties d'un gouvernement meilleur, d'une politique de réparation, de prévoyance, d'équité libérale.

On dirait en vérité que certains républicains ont des yeux pour ne point voir, qu'il n'y a pour eux que M. Boulanger dans le monde, que M. Boulanger une fois vaincu, ils n'ont plus qu'à reprendre leur œuvre, leurs tactiques, leur politique de partis et de domination exclusive. A peine le procès du Luxembourg est-il dénoué, les chefs républicains rentrent en campagne. Les discours et les manifestes se croisent, les programmes se succèdent. M. Jules Ferry répand la parole opportuniste dans les Vosges; M. le ministre des affaires étrangères Spuller va prêcher à Seurre dans la Côte-d'Or la nécessité de la marche en avant avec accompagnement de circonspection et de sagesse. M. Charles Floquet est à Beaune, exposant la manière d'être radical avec les précautions et les temporisations nécessaires. Le ministre des travaux publics, M. Yves Guyot, est partout où il y a un chemin à ouvrir et un discours à faire pour montrer comment on peut être, selon l'occasion, un revisionniste avec des collègues qui ne le sont guère. Et au bout du compte que veulent-ils tous par-dessus tout? Quel est leur dernier mot? Mon Dieu! c'est bien simple, la recette est toute trouvée et n'a rien de précisément bien nouveau pour un programme de campagne électorale. Que les républicains de toutes les nuances, opportunistes et radicaux, n'y regardent pas trop près; qu'ils s'unissent et se concentrent, qu'ils se fassent des concessions mutuelles pour refaire ensemble une majorité compacte à la chambre prochaine, pour reprendre et continuer d'un commun effort l'œuvre républicaine si bien commencée, si fâcheusement interrompue par une menace de dictature et par les réactionnaires! La concentration et l'union, c'est le salut, c'est le grand moyen pour ne pas retomber dans l'anarchie de la dernière chambre. Il n'y a qu'un malheur, c'est que l'expérience est déjà faite; c'est que la politique est connue, qu'elle a produit tout ce qui arrive, sans exclure M. Boulanger, qu'elle a conduit à cette crise de confusion où l'on ne sait plus à quoi se rattacher, où constitution, gouvernement, administration, finances, paix morale, tout est compromis. Cette situation, que les républicains proclament si merveilleuse quand ils parlent au bon public et qu'ils

sentent pourtant trembler sous leurs pas, c'est par eux qu'elle a été ébranlée : c'est leur œuvre !

C'est fort bien, assurément, de s'ériger aujourd'hui en défenseurs des libertés parlementaires menacées, de la constitution mise en doute, de combattre des revisions indéfinies qui ne feraient que livrer de nouveau la France à toutes les entreprises, à toutes les aventures. C'est fort bien. C'eût été encore mieux d'y songer plus tôt. Car enfin, si on parle sérieusement, si la revision est un danger, qui donc a préparé les esprits à cette perpétuelle instabilité? C'est M. Jules Ferry lui-même qui le premier, il y a quelques années, a ouvert la brèche dans la constitution. C'est lui qui le premier, sans raison, sans nécessité, a inauguré l'ère des revisions, uniquement pour se donner le plaisir de supprimer quelques articles constitutionnels assez inoffensifs et surtout pour modifier la composition du sénat dans un intérêt de parti. M. Jules Ferry a ouvert la voie. Il a eu sa revision en diminuant le sénat, à qui il a même fait un jour, sans façon, le compliment qu'il n'avait aucune influence à exercer sur les ministères et sur la politique du pays. M. Floquet a voulu avoir sa revision en annulant encore plus le sénat. D'autres, à leur tour, ont leur revision toute prête en supprimant complètement le sénat. Tout s'enchaîne, il n'y a que le premier pas qui coûte. Si l'inviolabilité constitutionnelle est un bienfait, la dernière et unique garantie d'une certaine stabilité dans la république, ce sont les républicains, opportunistes aussi bien que radicaux, qui ont porté la première atteinte à cette inviolabilité, qui n'ont cessé de violer la constitution dans son esprit, dans ses règles, dans ses ministres. C'est sous leur règne, sous la contrainte exercée par eux, que deux présidens de la république ont déjà été obligés d'abdiquer leur mandat. M. Grévy n'a pas été plus heureux que M. le maréchal de Mac-Mahon. Si le régime parlementaire, auquel on s'efforce de se rattacher aujourd'hui, est si violemment assailli, si menacé, si malheureusement frappé d'impuissance, c'est qu'en vérité on a tout fait pour en affaiblir l'efficacité et en ternir l'honneur; c'est qu'on a faussé tous les ressorts des institutions parlementaires par un système qui n'a cessé de tendre à limiter ou à contester les droits du sénat, à réduire la présidence de la république au rôle d'une autorité subordonnée et inactive, pour faire de la chambre seule, d'une chambre le plus souvent anarchique et stérile, une sorte de pouvoir omnipotent, agité et usurpateur, jouant à la Convention.

Eh! sans doute, le régime parlementaire par lui-même, compris dans sa vérité, pratiqué avec une intelligence prévoyante et le respect de tous ses droits, reste le plus noble et le plus efficace de tous les régimes, la garantie la plus sérieuse de toutes les libertés, de l'intégrité des lois, d'une administration vigilante de l'état. Il reste l'idéal des esprits libéraux; mais ce qu'on nous en a donné depuis quelques an-

nées, il faut bien l'avouer, n'est qu'une dérision. Ce n'est plus en vérité qu'une parodie, et ce qu'il y aurait à reviser, ce n'est pas la constitution, c'est l'esprit républicain qui en a faussé et violenté les conditions, qui a créé cet état où l'aberration césarienne a reparu comme le fruit naturel de toutes ces confusions et de toutes ces altérations.

Rien de mieux encore, si l'on veut, que de prétendre refaire un gouvernement comme on le dit dans les discours, et si on parle sans cesse de refaire un gouvernement, c'est qu'on sent apparemment qu'on n'en a plus guère, ou du moins que ce qui en reste a perdu sa force et son prestige; mais, s'il n'y a plus un vrai gouvernement, c'est qu'on l'a détruit ou laissé détruire par une dégradation croissante des plus simples conditions d'une autorité sérieuse et respectée. On l'a détruit en le dépouillant ou en le laissant dépouiller de ses droits, en le livrant aux plus vulgaires influences de parti ou de coterie, en le laissant surtout passer dans les chambres aux sénateurs et députés, opportunistes ou radicaux, demeurés les arbitres des intérêts, des distributions, des faveurs comme des disgrâces. Il s'est formé ainsi par degrés quelque chose qui n'est point un gouvernement, une sorte d'association anonyme irresponsable, se servant du gouvernement, exploitant les influences officielles, procédant par l'exclusion, la menace et les inquisitions locales. On s'est élevé autrefois contre l'empire : il y a aujourd'hui, c'est à peine croyable, de petites localités où le plus modeste employé n'ose pas aller à la messe ni avouer ses relations. On s'est élevé contre les candidatures officielles, mais les ministres successivement, et M. le ministre de l'instruction publique vient de faire comme les autres, adressent des circulaires à leurs agens les plus étrangers à la politique pour les mettre au service de leur parti, de leurs amis, sous le commandement de leurs préfets. Ce n'est plus le gouvernement impartial du pays exerçant libéralement ses droits au profit de tous, s'élevant au-dessus des querelles vulgaires; c'est une domination de parti abusant jusqu'au bout des avantages du pouvoir au risque d'achever de le déconsidérer et de le ruiner. La vérité est que depuis quelques années on a fait du gouvernement comme on a fait du régime parlementaire en compromettant tout, pour finir par une crise dont on sent la gravité sans savoir comment on en sortira.

Et quand les républicains, qui règnent depuis dix ans, s'efforcent aujourd'hui de dégager leur responsabilité dans leurs discours en récriminant contre l'opposition conservatrice, en accusant les conservateurs d'être la cause des turbulences stériles de la dernière chambre aussi bien que des incohérences de gouvernement, c'est une assez maussade plaisanterie de plus. Les républicains ont pu évidemment faire ce qu'ils ont voulu, puisqu'ils étaient les plus nombreux. Ils ont su parfaitement trouver une majorité pour toutes leurs œuvres de parti, quand ils ont voulu décréter des invalidations systématiques et arbitraires, proscrire

les princes, — même avec la complicité de M. Boulanger, — voter leurs lois scolaires ou couvrir de leurs votes les irrégularités du budget. Les conservateurs ne sont apparemment pour rien dans tout cela. Que les conservateurs n'aient pas été toujours heureux dans leurs dernières campagnes, dans leurs essais d'alliance avec ce qu'on appelle le boulangisme, c'est une autre question. Il est certain qu'ils ne peuvent que gagner à rester eux-mêmes fidèles à leur cause, à leurs cliens, aux intérêts qu'ils représentent, toujours prêts aux transactions utiles. Ils sont, dans tous les cas, étrangers à ce qu'ont fait les républicains, à leurs concentrations ou à leurs divisions, à la politique qu'ils ont suivie et qu'ils proposent de continuer. Eh bien! c'est là toute la question qui va se débattre aux élections prochaines fixées maintenant au 22 septembre. Il s'agit, pour le pays, de se prononcer pour la continuation d'un règne irritant et malfaisant qui ne lui a valu que des mécomptes ou de faire sentir par son vote qu'il tient à retrouver la vérité du régime parlementaire, un gouvernement qui soit le gouvernement de la France, non d'un parti, une politique de prévoyance, d'apaisement et de raison.

Étrange histoire que la nôtre! A voir ce que devient la vie publique telle que la font les partis, comment on traite les institutions, les garanties, les droits dont on parle le plus, on serait tenté de se demander ce qui reste des idées, des illusions si l'on veut, des confiantes espérances de la jeunesse du siècle, de la France libérale d'autrefois. Il est certain que nous avons fait du chemin, que de singuliers progrès, si l'on appelle cela des progrès, se sont accomplis depuis le temps où une génération, à la fois éclairée et passionnée, se flattait de fonder enfin un régime de larges libertés constitutionnelles, de légalité et de grandeur nationale. Les républicains du temps avaient eux-mêmes du désintéressement dans leurs fanatismes, des mobiles généreux dans leurs violences, une sorte de naïveté dans leurs folies ou dans leurs inepties. On n'en est plus là. On se moque volontiers des rêves, des illusions des anciens, et on traite au besoin de « guitares » les scrupules de légalité et de libéralisme. On se croit plus habile parce qu'on se croit tout permis pour régner. Nous sommes loin de l'époque presque fabuleuse où un de ces ministres qu'on appellerait aujourd'hui réactionnaires, un Casimir Perier, dans ses luttes héroïques contre tous les désordres, prétendait gouverner sans recourir à des mesures exceptionnelles ou à de puériles expédiens, par l'unique ascendant d'une volonté intrépide et de la légalité. On peut dire ce qu'on voudra de cette époque déjà si lointaine, qui eut sans doute ses faiblesses; elle avait certainement aussi la sève généreuse, le feu libéral, et c'est précisément ce feu qui fait le charme et l'intérêt de ces *Lettres du duc d'Orléans*, que les fils du prince à la destinée tranchée dans sa fleur publient aujourd'hui. Ces *Lettres*, qui au début sont d'un adolescent et

à la dernière heure sont d'un homme déjà mûri par les épreuves, ces *Lettres* ne sont point sans doute un document extraordinaire ni par les révélations, ni même par la forme littéraire; elles n'ajoutent rien à l'histoire. Elles ont, dans leur libre familiarité, ce mérite et cette originalité de raviver l'image d'un prince fidèle à ses amitiés, impatient d'action, idéaliste et romantique, avant tout fils passionné de son temps, de la révolution et de la France. C'est une personnification de la jeunesse de 1830.

On ne sait trop ce que veut dire ce prince héritier d'une monarchie nouvelle quand il prononce ce mot magique de révolution sous lequel peuvent se déguiser tant de choses. Il ne le comprenait pas sûrement comme les révolutionnaires; il l'entendait à sa manière, en jeune homme de sa génération, élevé avec ses contemporains, remué dans sa fibre intime et dans son ambition de famille par les événemens de 1830, épris d'un certain idéal de perfectionnement et de progrès. Il se sentait de son temps, il le devançait même peut-être par la hardiesse de ses instincts, par un sentiment assez vif des nécessités d'une société nouvelle. Bien qu'il mît une sorte d'affectation à s'effacer, à rester étranger aux affaires politiques et ministérielles du jour, se fiant à l'habile sagesse du « père » pour tout conduire, il n'avait pas moins ses opinions. Il avait visiblement peu de goût pour les doctrinaires, qui ne disaient rien à son imagination. Il restait un libéral du « plus pur tricolore, » répugnant à toute contre-révolution, et même dans les momens les plus critiques, sous le coup de quelque attentat, il admettait naturellement qu'on châtiât les coupables; en ajoutant aussitôt : « Justice, mais pas de réaction! » Il ne croyait pas que le dernier mot du régime constitutionnel pour lequel la France avait combattu fût dans un assaut d'éloquence à la tribune de la chambre ou dans les intrigues de couleurs pour la conquête d'un ministère, pas plus que dans une exploitation égoïste et exclusive de la victoire de 1830. Un jour vient même, après quelques années, où il ne craint pas d'écrire à sa sœur, la reine des Belges : « Je suis de ceux pour qui la révolution de juillet n'a pas produit tout ce qu'ils en avaient attendu... La classe que la révolution a élevée au pouvoir fait comme les castes qui triomphent : elle s'isole en s'épurant et s'amollit par le succès. »

Assurément le duc d'Orléans gardait à travers tout l'orgueil de sa race; il avait aussi ce sentiment profond, avoué à chaque page, que « dans un temps où le travail est la loi commune, » les princes eux-mêmes ne peuvent plus rester oisifs, qu'ils doivent conquérir ou assurer leur position, comme il le dit, « à la sueur de leur front. » Il faisait sa position, quant à lui, par les voyages, par l'étude, en homme attentif à tous les mouvemens de l'opinion, persuadé que la révolution de 1830 avait encore beaucoup à faire à l'intérieur; mais la passion dominante de ce prince de la jeunesse de 1830, — on le sent dans ses *Lettres*, —

c'était sa passion généreuse de la grandeur de la France. Le duc d'Orléans, — c'est bien clair, — avait rêvé pour la révolution de juillet un rôle plus décidé ou moins effacé, une politique extérieure plus active. Il avait entrevu aussitôt, en Europe, la possibilité de mouvemens constitutionnels qui seraient une extension de l'influence française. Il avait, comme beaucoup de ses contemporains, la haine ou la défiance des traités de 1815, de la sainte-alliance, de la contre-révolution sous toutes les formes, et il ne reculait pas, dans ses confidences, devant l'idée d'une « réorganisation de la société européenne. » Ce n'est pas qu'il aimât la guerre pour la guerre; il avait la fierté ou la naïveté de croire que son pays était encore le premier soldat de la civilisation, et, pour servir la grandeur de la France, il ne pouvait mieux faire que de se donner passionnément à l'armée, de vivre avec elle, de partager ses travaux et ses fatigues pour pouvoir partager ses succès futurs. Il était avec elle au siège d'Anvers, faisant galamment son devoir sous le feu à la tranchée; il la suivait, quand on le lui permettait, en Afrique. Il se faisait le défenseur de ses intérêts, de ses traditions, de ses susceptibilités, et c'est avec une généreuse émotion qu'il s'élevait un jour, dans une lettre au ministre de la guerre, contre l'idée saugrenue qu'on avait eue de changer les vieux drapeaux mutilés de nos régimens. Le duc d'Orléans faisait son métier de prince, si l'on veut; il se sentait aussi attaché à l'armée, comme il l'écrivait, « parce qu'elle est l'expression la plus vive de l'esprit national, l'élément le plus étranger à la corruption et au cosmopolitisme qui nous ronge. » Dans cet attachement, du reste, il n'entrait aucun calcul, aucune arrière-pensée de faire un jour ou l'autre de l'armée une complice de coups d'état. Le duc d'Orléans ne séparait pas les institutions libres de la grandeur nationale, et ce n'était sûrement pas un prince vulgaire qui pouvait écrire à un ami : « Chaque illusion que je perds me donne une affection de plus pour cette France, qui demande à être comprise et servie, qui ne veut pas être déguisée et exploitée. » Nous voilà ramenés, par ces *Lettres,* à un passé lointain, à d'autres idées, à d'autres inspirations, à ce qu'on appellerait aujourd'hui un autre état d'esprit!

A quoi tiennent cependant les destinées d'une grande nation et peut-être de l'Europe? A peine le prince au courage tout français et aux pensées déjà si sérieuses a-t-il écrit sa dernière lettre, qui est adressée à M. Bresson, — une autre victime promise à une fin tragique, — à peine a-t-il tracé d'un esprit vif et confiant le plan des prochaines manœuvres qu'il va commander à Saint-Omer, il bute sur une pierre du chemin de la Révolte, et tout est changé dans le monde! Un accident obscur, en tranchant cette brillante vie, ouvre à l'improviste un avenir inconnu dont personne ne peut même avoir le pressentiment. Si le duc d'Orléans eût vécu, il est plus que probable que la révolution de 1848 ne se serait point accomplie, que les événemens auraient suivi un tout

autre cours sous un nouveau règne, avec un prince plus jeune, qui, sans se jeter dans les aventures, aurait pu réussir à intéresser, à satisfaire le pays. Par la disparition soudaine du duc d'Orléans, on peut dire sans exagération que le cours de l'histoire a changé. On peut, si l'on veut, se faire quelque illusion sur ce qui aurait pu être; on n'en peut plus avoir sur ce qui a été, sur ce qui est. La vérité, c'est que la révolution de février, qui a rouvert pour longtemps l'outre aux tempêtes, a pu s'accomplir, qu'elle a produit l'empire, que l'avenir libéral de la France s'est trouvé plus que jamais compromis, que l'Europe a pu être transformée par degrés contre nous ; la cruelle vérité, la dernière conséquence, c'est que ces jours passés Guillaume II de Prusse, empereur de l'Allemagne unie, était à Strasbourg et à Metz, visitant ce qu'on appelle le « pays d'empire, » les provinces annexées, attestant par sa seule présence une des plus étranges vicissitudes de l'histoire!

C'est là le fait; c'est la réalité qui n'a rien du roman rétrospectif qu'on pourrait imaginer à propos d'un prince Charmant disparu depuis près d'un demi-siècle. Une autre Europe s'est formée par les révolutions et les guerres, une Europe qui, à dire vrai, a quelque peine à retrouver son équilibre, à se croire en sûreté dans les conditions nouvelles. Ce n'est pas qu'on ne lui promette la paix, que les prépotens du jour, ceux qui ont profité des événemens, ne s'agitent sans cesse pour nouer des alliances prétendues pacifiques, pour rassurer le monde par la puissance de leurs combinaisons diplomatiques comme par le déploiement continu de leurs forces militaires : c'est précisément par malheur cette agitation qui est le signe le plus sensible, si elle n'est la cause, de l'incertitude universelle. On a beau faire, l'Europe ne se sent pas plus tranquille; elle n'est pas moins toujours réduite, même en pleine paix de l'été, à se demander où elle en est, de quel côté lui viendra l'imprévu, si quelque incident n'éclatera pas à l'Orient ou à l'Occident, ce qu'on médite ou ce qu'on prépare dans les chancelleries, dans les entrevues impériales et royales. Peut-être même, par une sorte d'habitude de crainte et de suspicion, se laisse-t-elle trop aisément aller à voir une signification dans des faits qui n'en ont pas, à chercher de profonds calculs, des secrets dans de simples déplacemens imaginés pour le plaisir des princes, dans des voyages d'agrément ou de cérémonie. Oui, sans doute, l'empereur Guillaume, qui est pour le moment le plus agité des souverains, se fait une vie assez occupée avec ses voyages, ses réceptions et ses visites. Il était récemment en compagnie de l'impératrice dans les pays d'Alsace et de Lorraine. C'est la première fois depuis son avènement que le jeune chef de l'empire a paru à Strasbourg, à Metz, et rien n'a été négligé naturellement pour faire illusion au souverain. Les revues, les retraites aux flambeaux, les banquets, les bals, les illuminations, les ovations préparées avec art, rien n'a manqué aux fêtes officielles. Après tout, il n'en est

ni plus ni moins. Le passage de l'empereur ne paraît pas avoir eu une influence sensible sur l'état moral des populations pas plus que sur le régime administratif auquel elles sont soumises. C'est une apparition impériale qui n'aura peut-être pas laissé plus de traces que les illuminations.

Qu'en est-il réellement des autres voyages et entrevues de Guillaume II, de sa dernière excursion à Osborne, de la visite plus récente encore qu'il a reçue de l'empereur François-Joseph à Berlin? On ne s'est fait faute sans doute, on ne se fait faute même encore à l'heure qu'il est, de donner un sens, une portée caractérisée au voyage de l'empereur à Osborne, de parler avec mystère de ce qui se serait passé entre lord Salisbury et le comte Herbert de Bismarck, de représenter l'Angleterre comme toute prête à entrer avec armes et bagages dans la triple alliance. C'est peut-être aller un peu loin ou un peu vite, et laisser trop voir le prix qu'on attache à attirer l'Angleterre dans la coalition continentale, à la compromettre tout au moins. Malheureusement il y a au parlement de Londres un député radical curieux et interrogateur, qui tient absolument à savoir la vérité, qui ne cesse de harceler le gouvernement pour lui arracher un aveu ou un désaveu. M. Labouchere, plus obstiné que jamais, a saisi ces jours derniers l'occasion de renouveler ses questions embarrassantes, et le sous-secrétaire d'état, sir J. Fergusson, s'est obstiné plus que jamais lui aussi à répondre en termes évasifs, à déclarer une fois de plus que l'Angleterre n'était point engagée, qu'elle restait toujours maîtresse de ne consulter dans une guerre éventuelle que ses intérêts et les circonstances; un membre du gouvernement s'est même fait un devoir de désavouer toute idée préconçue, toute intention désobligeante à l'égard de la France. Le plus vraisemblable est qu'en effet l'Angleterre a plutôt des préférences que des engagemens, qu'elle n'est point liée, que lord Salisbury, dans tous les cas, n'aurait pu songer à aliéner la liberté de ses successeurs et les droits du parlement. C'est une tradition anglaise à laquelle il n'y a aucune raison de déroger pour le moment. Quant à la récente visite de l'empereur François-Joseph à Berlin, les commentateurs de bonne volonté n'ont pas manqué naturellement d'en relever l'importance, de la rattacher au voyage de Guillaume II à Osborne, à la visite du roi Humbert à Berlin, et de voir dans tous ces faits groupés avec artifice une sanction nouvelle de la grande alliance. Que l'alliance subsiste, au moins pour trois puissances, cela n'est pas douteux; qu'on ait saisi l'occasion de préciser certaines conditions d'une action militaire éventuelle, cela se peut encore. En réalité, après comme avant, tout reste assez vague, assez peu décisif; toutes ces visites, ces entrevues, ces réunions sont une agitation assez vaine; elles ne laissent pas entrevoir que le moment du choc entre l'Autriche et la Russie soit venu, qu'il y ait un péril de plus sur la frontière de France, que

sur tous ces points en un mot la paix soit menacée à courte échéance. La situation reste ce qu'elle était sur le continent.

D'où pourraient venir, à l'heure qu'il est, les complications dans les affaires européennes? Elles pourraient peut-être venir de la Bulgarie si, comme on l'a dit depuis quelques jours, le prince Ferdinand se décidait à un coup de tête, à une proclamation de l'indépendance bulgare et rouméliote qui serait une violation de plus du traité de Berlin, qui mettrait les puissances dans l'alternative de s'entendre ou d'avouer leurs conflits. Elles pourraient bien aussi sortir un jour ou l'autre de ces malheureuses affaires de Crète qui, loin de se simplifier, semblent s'aggraver et par la durée même de l'insurrection, et par les répressions que la Porte s'est décidée à exercer, et par l'intervention diplomatique de la Grèce. Après avoir laissé se développer et se prolonger dans l'île de Crète des mouvemens intérieurs qui, à l'origine, auraient pu sans doute être aisément réprimés, la Porte, sortant de son inertie, a fini par se résoudre à une action énergique. Elle a envoyé un personnage de quelque importance, naguère encore ambassadeur à Saint-Pétersbourg, Chakir-Pacha, avec le pouvoir de décréter l'état de siège, d'instituer des cours martiales, de prendre en un mot tous les moyens nécessaires pour rétablir la paix. Jusqu'à quel point ces moyens seront-ils efficaces? Ils sont peut-être tardifs : toujours est-il que la guerre sévit entre chrétiens et musulmans. Les massacres se succèdent. De malheureux habitans des campagnes n'échappent à la fureur des bandes ennemies qu'en se réfugiant dans les villes. C'est déjà assez sérieux. Ce qui complique tout, c'est l'intervention de la Grèce qui a cru devoir adresser à toutes les puissances une circulaire diplomatique qui est, après tout, le procès de la domination turque et un appel plus ou moins déguisé à l'action européenne. La Porte, à son tour, a naturellement répondu en revendiquant ses droits, en faisant aussi un peu le procès des chrétiens mêlés à l'insurrection. De sorte que tout se réunit, la guerre qui ravage l'île de Crète et une question diplomatique portée devant les cabinets. La plupart des puissances, même celles qui ont toujours porté l'intérêt le plus vif à la Grèce, paraissent avoir accueilli avec une froide réserve l'appel hellénique. Elles ne pouvaient, en effet, ni méconnaître les droits souverains de la Porte dans les limites de l'empire, ni reconnaître à la Grèce le droit de se mêler des affaires de Crète. La situation est assez compliquée; elle pourrait le devenir bien plus encore si les Turcs ne réussissaient pas promptement à en finir avec l'insurrection, si l'île de Crète restait un foyer incandescent de plus en Orient. Il s'agit d'empêcher que la question devienne européenne. Ce que ces puissances ont de mieux à faire pour le moment, c'est d'engager la Porte à compléter son action répressive par des concessions propres à désarmer ou à désintéresser les Crétois, et de décourager les velléités agitatrices du cabinet d'Athènes, dont le

chef ne se montre peut-être si impatient que par des raisons tout intérieures, parce qu'il ne veut pas laisser une arme aux mains de l'opposition.

Les sessions parlementaires qui se prolongent trop ne sont pas sans danger pour les gouvernemens et le ministère anglais, pour sa part, a sans doute hâte de voir partir pour quelques mois un parlement déjà à demi dépeuplé par les chasses d'Écosse ou par l'Exposition française. Ce n'est pas que le cabinet de Londres ait eu des difficultés sérieuses à l'occasion de sa politique extérieure qui a été depuis quelque temps l'objet d'une série d'interpellations dans la chambre des communes comme dans la chambre des lords. Il s'est toujours tiré d'affaire par des explications évasives, par des généralités. Sir J. Fergusson est un sous-secrétaire d'état qui a l'art de ne rien compromettre. Lord Salisbury lui-même n'a eu aucune peine, dans la chambre haute, à satisfaire des pairs qui ne demandaient qu'à être satisfaits, ou à se défendre, en dehors du parlement, contre les sorties impétueuses de lord Randolph Churchill; c'est moins dans les affaires extérieures que dans les affaires intérieures que le ministère de lord Salisbury est toujours exposé à se sentir menacé, à voir se dissoudre ou s'affaiblir l'alliance des conservateurs et des libéraux dissidens qui l'a soutenu jusqu'ici. Il vient de l'éprouver ces jours derniers, à l'improviste, à propos d'une question qui touche à un des points les plus délicats de l'organisation britannique, à la dîme que les populations sont encore obligées de payer au clergé officiel, à l'église anglicane. Il a failli sombrer brusquement, il n'a été sauvé que par un subterfuge du speaker de la chambre des communes. Préoccupé de la situation de certaines régions, notamment du pays de Galles, où il y a depuis quelques années une assez vive agitation religieuse, où les paysans refusent ouvertement de payer la dîme au clergé officiel, le ministère a imaginé récemment de proposer un bill pour contraindre, même par voie d'exécution judiciaire, les populations au paiement de la dîme ecclésiastique. Il n'a pas tardé à s'apercevoir que non-seulement il ne vaincrait pas la résistance des paysans gallois, qu'il risquait de créer une autre petite Irlande, mais qu'il allait être abandonné par une partie des libéraux, dont l'appui lui est nécessaire pour vivre. Il a cherché alors une autre combinaison. Il a modifié son bill et a prétendu faire peser sur les propriétaires la responsabilité du paiement de la dîme; mais ici, autre difficulté. Il a vivement indisposé les conservateurs sans désarmer les libéraux ses alliés. Il était menacé d'un échec inévitable, et c'est là que le speaker est venu à son aide, en déclarant que le projet modifié était un projet nouveau qui ne pouvait entrer en discussion à la veille de la fin de la session. C'était une manière de déguiser la retraite du gouvernement. Le ministère a été

sauvé; seulement la question n'est qu'ajournée, et elle reste d'autant plus grave, que l'agitation religieuse du pays de Galles ne tend à rien moins qu'à l'abolition de la suprématie du clergé officiel, à la séparation de l'église et de l'état. Cette question, qui peut devenir singulièrement sérieuse pour l'Angleterre, le ministère la retrouvera inévitablement devant lui, comme il retrouvera cette irritante et douloureuse question irlandaise qu'il se flatte toujours de résoudre, et qui renaît sans cesse sous toutes les formes.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le marché financier, du 16 au 23 août, nous a donné le spectacle d'une hausse rapide de nos fonds publics et de la grande majorité des valeurs françaises ou étrangères, mouvement facilité par l'excellente tenue des places de Londres, de Berlin et de Vienne. La Bourse célébrait à la fois l'extinction du boulangisme, le succès du colossal banquet des maires, et la perspective d'un automne calme, exclusivement consacré aux affaires, une fois les élections terminées et la France en possession de sa nouvelle chambre des députés.

Le 3 pour 100 fut ainsi porté de 85.47 à 85.95, l'amortissable de 88.90 à 89.45, le Crédit foncier de 1,280 à 1,295, la Banque de Paris de 735 à 752.50, le Nord de 1,733.75 à 1,757.50, le Gaz de 1,382.50 à 1,407.50, le Suez de 2,266.25 à 2,295, l'Italien de 92.90 à 93.32, le Russe 1880 de 90.60 à 92.05. Nous avons pris les exemples les plus saillans dans chaque groupe de valeurs.

Il y avait cependant plus d'une ombre au tableau; tout d'abord le voyage de l'empereur Guillaume II à Strasbourg et à Metz, au cours duquel il devait prononcer une allocution nettement pacifique, et qui s'est achevé au contraire sans autre expression de la pensée du souverain qu'un toast banal à la prospérité de son fidèle Reichsland.

Puis survint la crise des banques en Italie. On apprenait, le lundi 25,

que deux grands établissemens financiers du royaume, la Banque d'Escompte et des soies à Turin, et la banque Tiberine à Rome, compromis depuis longtemps par d'imprudentes avances en affaires immobilières, étaient sur le point de suspendre leurs paiemens. Invitée discrètement par le gouvernement à venir en aide aux institutions menacées, la Banque nationale d'Italie ne parut se préparer qu'avec une grande tiédeur à cette œuvre de sauvetage. Elle s'entendit cependant en principe, avec la Banque de Naples, en vue d'une avance à effectuer en commun, au montant de 16 millions. Bientôt on jugea que les garanties offertes étaient insuffisantes, la Banque de Naples se récusa, la Banque nationale ajourna sa décision à la fin du mois. Dans l'intervalle les deux banques en péril durent succomber et la suspension de paiemens devint effective. On cherche maintenant en Italie à faire la part du feu, et à empêcher le désastre d'atteindre d'autres établissemens dont la situation n'est pas beaucoup plus solide.

La rente italienne fut affectée, dans une certaine mesure, par la baisse dont étaient frappées les autres valeurs du royaume, et la crise de Turin défraya pendant plusieurs jours les conversations dans les rangs encore clairsemés des visiteurs et cliens habituels de la Bourse.

D'autres rumeurs alarmantes commencèrent à circuler. Le petit roi d'Espagne était malade; la Bulgarie allait se proclamer royaume indépendant; la Serbie s'inquiétait des armemens bulgares; enfin le tsar ne se décidait pas à rendre la visite qu'avait faite l'an dernier, à Saint-Pétersbourg, l'héritier de Frédéric III.

A un point de vue plus spécial, le marché de Londres envoyait aussi des informations de nature à exercer une action défavorable sur la tenue des cours. Une première élévation du taux de l'escompte de 2 1/2 à 3 pour 100, il y a trois semaines, avait passé à peu près inaperçue. Il n'en pouvait être de même de l'élévation nouvelle, décrétée jeudi, de 3 pour cent à 4 pour 100.

Cette mesure, bien que prévue, ne resta pas sans influence sur le marché. La hausse, privée de tous ses points d'appui, ne pouvait se poursuivre. Déjà le 3 pour 100 avait été ramené peu à peu par des réalisations constantes, de 85.95 à 85.60. Quelques offres plus vives firent coter, le jeudi 29, le cours de 85.42, et le lendemain celui de 85.37. Le dernier prix, à la veille de la réponse des primes, a été 85.42. Ainsi s'est trouvée reperdue, et au-delà, toute l'avance obtenue par les haussiers au commencement de la seconde quinzaine. La liquidation se trouve probablement fort avancée par ce recul des derniers jours, et les cours subiront, selon toute vraisemblance, peu de variations jusqu'aux élections générales fixées par décret présidentiel au 22 septembre.

L'Italien, qui avait été porté de 92.90 à 93.32, a été ramené au-des-

sous du premier de ces cours et reste à 92.70. La baisse aurait été plus violente si ce fonds n'était énergiquement soutenu par les banquiers allemands dont le portefeuille est chargé d'obligations des chemins de fer italiens, émis directement par le gouvernement pour parer aux effets de la raréfaction des espèces en Italie et empêcher la hausse de l'agio sur l'or.

Ni les fonds russes, ni la rente Extérieure, le Hongrois, l'Unifiée, le Turc n'ont pu se maintenir au niveau où ils avaient été portés il y a huit jours. Le recul a été général comme l'avait été la hausse.

Les titres de quelques sociétés de crédit ont toutefois conservé une partie de l'avance acquise. Au premier rang, l'action de la Banque de France, qui s'est élevée de 3,875 à 3,905 sur l'ouverture de la période de renchérissement de l'argent. La Banque de Paris s'est avancée de 737.50 à 745. Cet établissement a enfin conclu avec la Banque d'Espagne une opération d'avance de 50 millions, qui n'est sans doute que le prélude du gros emprunt que le gouvernement espagnol devra contracter cet hiver, probablement avec le même groupe.

Le Comptoir national d'escompte a publié son premier bilan, qui accuse le chiffre, déjà très considérable, de 75 millions de dépôts. La Bourse s'est montrée fort satisfaite de la rapidité de cette résurrection, et la prime de l'action a été portée de 35 à 65 francs.

L'ancien Comptoir a eu des acheteurs jusqu'à 100 francs sur l'apparition d'une longue et très intéressante circulaire des liquidateurs, MM. Moreau et Monchicourt. Cette circulaire traite deux points distincts : 1° les négociations avec les compagnies de mines pour la résiliation des anciens engagemens du Comptoir et la vente du stock de cuivre aux mains des porteurs de warrans; 2° le procès en responsabilité engagé contre les anciens administrateurs et censeurs. Les négociations sont en très bonne voie; un accord a même été conclu et des combinaisons encore à l'étude permettront d'écouler le stock de cuivre à des prix supérieurs aux cours actuels. Quant au procès, il a déterminé les administrateurs et censeurs, à l'exception de trois d'entre eux, à offrir aux liquidateurs un projet de transaction. Le groupe apporterait une somme de 20 millions, dont 6 seraient versés à la liquidation comme rachat de l'action judiciaire, le solde devant servir à créer une société de reconstitution des capitaux dont les titres seraient remis gratuitement aux actionnaires. Ceux-ci vont être convoqués en assemblée générale pour statuer sur cette proposition.

La publication de la circulaire des liquidateurs a valu également une avance de quelques francs aux actions des mines de Rio-Tinto et de Tharsis qui restent à 295 et 96.25.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

